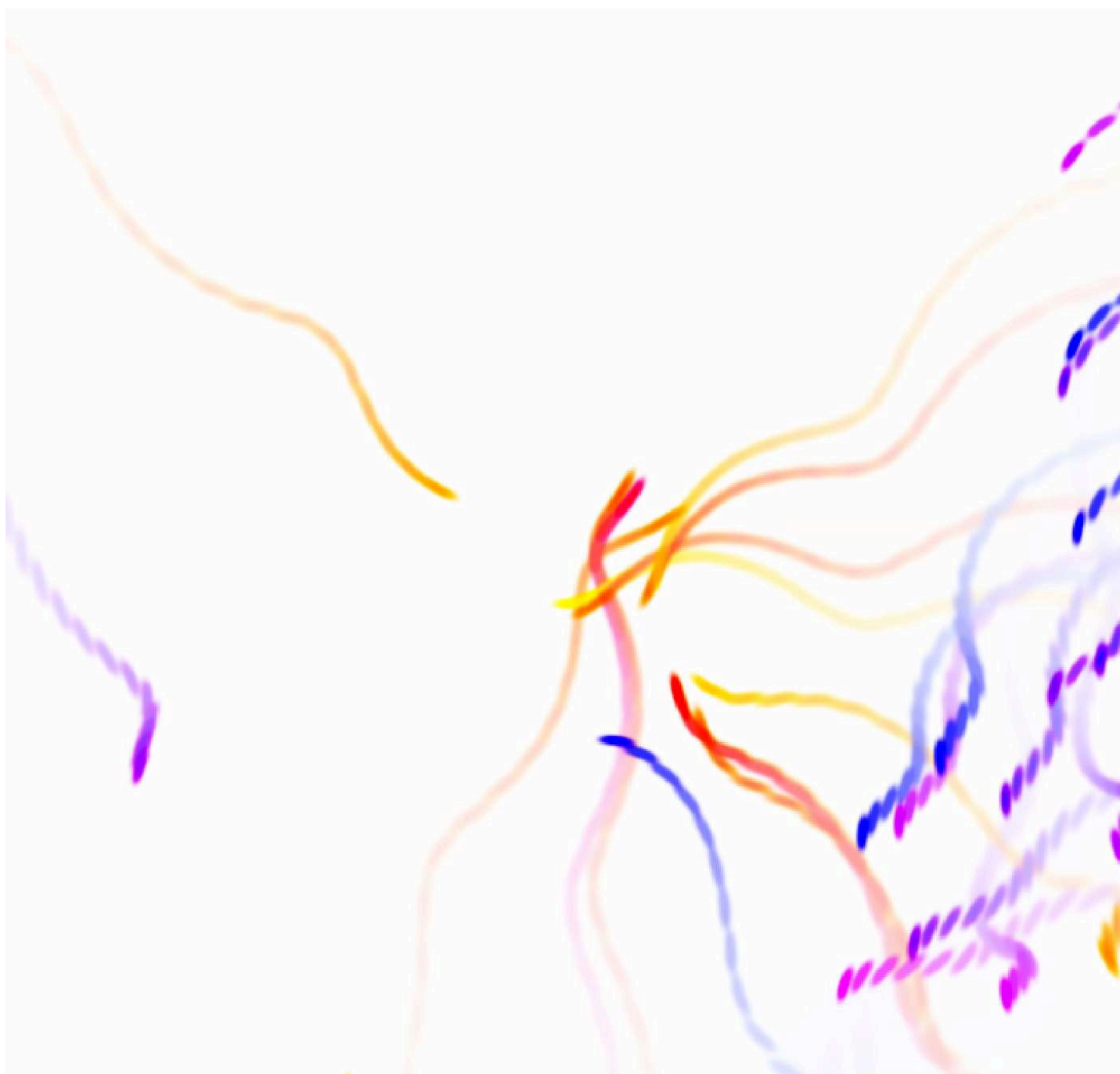


Innovation et développement chez Schumpeter

Sous la direction de Christian Deblock et Jean-Marc Fontan



46 | 2012

Innovation et développement chez Schumpeter

Innovation and Development According to Schumpeter

Christian Deblock et Jean-Marc Fontan (dir.)



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1463>

DOI : 10.4000/interventionseconomiques.1463

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Christian Deblock et Jean-Marc Fontan (dir.), *Revue Interventions économiques*, 46 | 2012, « Innovation et développement chez Schumpeter » [En ligne], mis en ligne le 01 novembre 2012, consulté le 04 novembre 2022. URL : <https://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1463> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.1463>

Crédits de couverture

Myriam-Zaa Normandin

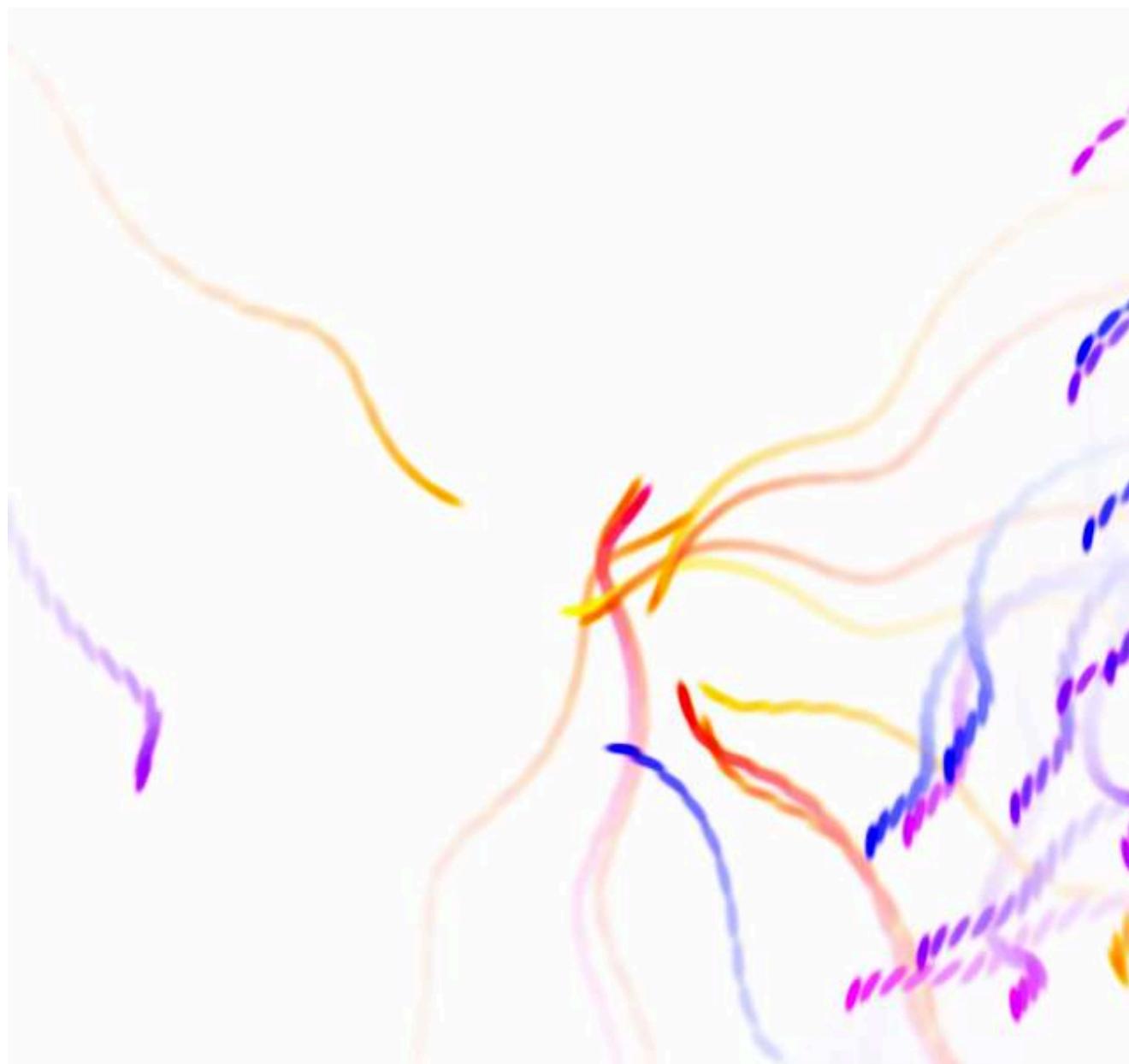


Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Innovation et développement chez Schumpeter

Sous la direction de Christian Deblock et Jean-Marc Fontan



revue **INTER**VENTIONS **ÉCO**NOMIQUES papers in **POLITICAL** **ECONOMY**

46 | 2012

Innovation et développement chez Schumpeter

Christian Deblock et Jean-Marc Fontan (dir.)



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1463>

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Christian Deblock et Jean-Marc Fontan (dir.), *Revue Interventions économiques*, 46 | 2012, « Innovation et développement chez Schumpeter » [En ligne], mis en ligne le 01 novembre 2012, consulté le 30 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1463>

Ce document a été généré automatiquement le 30 janvier 2019.



Les contenus de la revue *Interventions économiques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

SOMMAIRE

Présentation du dossier : Innovation et développement chez Schumpeter

Christian Deblock

La pensée de Schumpeter face à celles de Marx et de Walras

Henri Denis

Schumpeter, Marx et Walras. Entrepreneur et devenir du capitalisme

Sophie Boutillier et Dimitri Uzunidis

Les origines de l'entrepreneur schumpétérien

Jean-Jacques Gislain

L'influence de l'eugénisme galtonien dans la pensée de Joseph Alois Schumpeter

Fabrice Dannequin

Les limites du capitalisme selon Joseph Schumpeter et Karl Marx

Omer Moussaly

Les innovations financières s'inscrivent-elles dans un processus schumpeterien de destruction créatrice ?

Faruk Ülgen

¿Hacia una sociología neo-schumpeteriana del desarrollo?

Carlos A. La Serna

Compte-rendu

Actualité de Capitalisme, socialisme et démocratie ou la dure survie du capitalisme selon Schumpeter

Dorval Brunelle

Hors thème

Arquitectura industrial y reestructuración de la industria automotriz en el distrito federal (Ciudad de México) 1993-2010

Selva Leonor Daville Landero

Présentation du dossier : Innovation et développement chez Schumpeter

Christian Deblock

Schumpeter, un économiste atypique

- 1 Joseph A. Schumpeter était un économiste distingué, flamboyant, souvent arrogant, et d'une immense érudition. Les brillantes nécrologies qu'il a rédigées sur les économistes de son temps, ses textes devenus des classiques en histoire de la pensée économique, sa profonde connaissance des débats économiques ou encore sa magistrale *Histoire de l'analyse économique* publiée par son épouse Elizabeth après sa mort, en témoignent amplement. Mais Schumpeter était avant tout un économiste de grand talent qui s'était donné pour ambition d'être le plus grand économiste au monde¹, du moins de marquer de son empreinte la théorie économique des cycles et du développement et gagner ainsi le droit de figurer au Panthéon des plus grands, à côté des Ricardo, Marshall, Marx, Keynes et autres Walras, « le plus grand des théoriciens ».
- 2 À la compréhension du capitalisme à la fois comme processus et comme système, Schumpeter a indéniablement apporté une contribution originale. Doté d'un très grand esprit de synthèse, porté par formation sur la modélisation analytique, à l'aise aussi bien avec l'histoire raisonnée qu'avec les théories économiques, il n'a cessé sa vie durant d'en poursuivre l'étude, de s'interroger sur ses évolutions, de croiser les disciplines scientifiques, d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche, mais sans jamais s'écarter pourtant du schéma d'interprétation qu'il en avait donné dans *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*.
- 3 Publié en 1912 (préfacé en 1911) alors qu'il n'avait que 28 ans, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* n'était pas son premier ouvrage. Schumpeter s'était déjà fait une excellente réputation dans les milieux académiques avec un ouvrage consacré à la théorie économique. C'est toutefois avec cet ouvrage qu'il allait faire sa marque et s'imposer comme économiste atypique dans le monde alors très animé des théoriciens du cycle des affaires. Plusieurs fois révisés, traduits dans de nombreuses langues, dont en

français avec une longue introduction de François Perroux, sous le titre peu heureux de *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture* (Paris, Dalloz, 1937), sa *Théorie du développement économique* reste encore aujourd'hui son ouvrage-maître. Écrit dans un langage accessible, il offre un schéma aussi élégant que précis d'un capitalisme en mouvement, avec ses ruptures et ses continuités, ses phases successives d'expansion et de récession, et bien entendu ce qui l'impulse : l'innovation.

- 4 Déconstruire le capitalisme et sa dynamique de changement est le fil d'Ariane qui traverse toute l'œuvre de Schumpeter. D'autres que lui avaient écrit sur le capitalisme, à commencer par Marx auquel il aime se comparer, mais personne avant lui n'avait trouvé le moyen de construire comme il le fera une théorie du développement économique qui intègre à la fois « l'individualisme méthodologique » et l'analyse systémique, le principe d'équilibre et la dynamique du changement, les forces de rappel du marché et l'esprit d'entreprise. Avec Marx, Schumpeter partage sur le capitalisme au moins trois choses. Premièrement, le capitalisme est un processus, qui trouve dans sa dynamique interne les sources de son renouvellement et sa transformation. Deuxièmement, le capitalisme est un modèle social qui a non seulement apporté le progrès matériel, mais aussi façonné notre civilisation. Et troisièmement, le capitalisme ne peut se développer sans un environnement institutionnel et culturel favorable qui le pousse à se renouveler sans cesse tout en lui conférant une permanence et une profondeur historiques.
- 5 La comparaison s'arrête là. Les deux auteurs sont en profond désaccord sur deux points principaux. La méthode d'abord. Rejetant toute conception organiciste, holistique du capitalisme, c'est sur l'individualisme méthodologique, la seule méthode scientifique à ses yeux, que Schumpeter s'appuie pour modéliser le capitalisme en mouvement. Très tôt, il en a théorisé les contours et montré dans un texte demeuré célèbre en quoi celui-ci diffère de l'individualisme politique, voire du rationalisme méthodologique. L'individualisme méthodologique est d'abord une méthode de travail. Il ne s'agit pas de dire que l'individu n'est pas un être social ni que ses actions ne sont pas conditionnées par les facteurs sociaux et culturels; il s'agit d'expliquer les phénomènes sociaux à partir de l'action humaine, à partir de ce qui motive les individus à devenir des agents économiques. Ce qui fait la supériorité, selon lui, de l'individualisme méthodologique sur toute autre méthode, c'est sa capacité à expliquer et à mettre de l'ordre dans les faits et surtout à produire des schémas analytiques plausibles de la réalité. C'est cette méthode que Schumpeter appliquera au capitalisme et qui lui permettra non seulement de faire de l'entrepreneur l'acteur du changement. Et c'est encore sur l'individualisme scientifique qu'il pourra s'appuyer pour défendre sa théorie du changement. Une théorie endogène comme chez Marx, le déterminisme en moins. Une théorie de l'équilibre comme chez Walras, la dynamique comparative en plus.
- 6 Second sujet de différence : leur vision du capitalisme. On connaît toute l'importance que Schumpeter attache à la vision préanalytique, aux intuitions et aux biais idéologiques que cela peut entraîner sur l'analyse économique. Il y revient souvent dans ses écrits, notamment dans l'introduction de son *Histoire de l'analyse économique*. Sur ce point, il diffère peu de Marx, qui, comme lui, fait toujours la part des choses entre ce qui relève de l'idéologie et de la science, avec la même volonté de traiter scientifiquement du capitalisme, non seulement dans son mouvement, mais aussi dans ses institutions et dans son apport à la civilisation. Toutefois, alors que Marx réduit cet apport au seul progrès matériel, Schumpeter ira plus loin en montrant comment le capitalisme façonne aussi les

comportements, les rationalise comme il rationalise l'activité économique : « [...] l'attitude rationnelle, écrira-t-il dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, s'est, apparemment, imposée avant tout à l'esprit humain sous la pression de la nécessité économique. [...] toute logique, je n'hésite pas à l'affirmer, dérive du schéma de décision économique ou, pour employer l'une de mes formules favorites, le schéma économique est la matrice de la logique. » Il en va de même des institutions : là où Marx tombe dans le déterminisme économique, Schumpeter préfère s'intéresser à la façon dont elles changent, se transforment dans le cours du développement, à l'image de cette entreprise qui grandit en taille et se dépersonnalise sous l'effet conjugué de la concurrence et de la recherche d'efficacité, au point d'internaliser l'innovation² et de mettre ainsi en péril le devenir même du capitalisme.

- 7 *Business Cycles* (1939), au sous-titre éloquent de *A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process*, restera le plus grand échec de Schumpeter. Il fut d'autant plus cuisant que l'ouvrage lui demanda un travail d'assemblage des faits et de la théorie absolument phénoménal. Certes, l'hypothèse des trois cycles qui se conjuguent pour donner à l'économie son mouvement général était fort audacieuse, sinon contestable. Il en va de même des explications peu convaincantes des grappes d'innovations, des effets d'imitation ou encore de la diffusion des innovations pendant la phase de contraction. De l'ouvrage, Simon Kuznets³ en fera une critique cinglante, ravageuse : d'où sort cet entrepreneur, sorte d' élu des dieux, qui viendrait expliquer l'innovation et le progrès, tirant par la seule force de son énergie tout le système, jusqu'à ce que la fatigue le gagne ironise-t-il? Ajoutons que l'ouvrage ne pouvait plus mal tomber. Défendre l'argument selon lequel les crises étaient un moment particulier, nécessaire au rééquilibrage du système alors que la crise frappait le monde entier, alors qu'on aurait dû s'attendre à la voir repartir, portée par une nouvelle vague d'innovations, n'était guère non plus très judicieux⁴. Mais par delà l'échec, *Business Cycles* est surtout révélateur des limites de la méthode schumpetérienne. Comment, en effet, expliquer le changement qualitatif tout en conservant pour cadre analytique le modèle walrasien d'équilibre général?
- 8 Toujours est-il que, tel Sisyphe, Schumpeter allait se remettre au travail, une fois de plus dira Haberler⁵. Il devait surtout se rattraper avec *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), un ouvrage qui connut un énorme succès de librairie et consacra définitivement sa réputation d'économiste hétérodoxe, atypique préférons-nous dire⁶. Mais déjà, il avait pris d'autres chemins, ouvert la recherche sur de nouveaux domaines. Aussi, plutôt que de poursuivre dans une voie que son obstination avait conduit dans un cul-de-sac, il allait poursuivre son travail de déconstruction/reconstruction du capitalisme par les institutions, la sociologie, la méthodologie, ou encore la théorie. Les nombreux écrits sur ces thèmes, en particulier la longue introduction qu'il consacre au champ et la méthode de l'analyse économique dans son *Histoire de l'analyse économique*, les nombreux comptes-rendus d'ouvrages, les biographies qu'il rédige, sur Keynes et sur Mitchell par exemple, les articles scientifiques qu'il multiplie, voire son activisme au service de sa communauté scientifique⁷, tout cela montre que Schumpeter n'avait en rien perdu de sa flamme de convaincre et qu'il gardait toujours l'ambition de sa jeunesse d'être reconnu par ses pairs comme celui qui, le premier, serait parvenu à dynamiser la théorie walrasienne et ainsi à expliquer le capitalisme sans pour autant tomber dans les ornières du marxisme. On peut douter qu'il y soit parvenu, et, tout comme Marx, il laisse derrière lui une œuvre monumentale, inachevée, originale, que les économistes ont tôt fait d'oublier. Mais à défaut d'avoir su les convaincre, Schumpeter est malgré tout parvenu à créer autour de

son entrepreneur et, disons-le, autour de sa propre personne, un mythe qui, encore aujourd'hui, ne laisse personne indifférent⁸. Peut-être est-ce là sa grande réussite!

Développement, innovation et nouveauté

- 9 Revenons-en maintenant au texte qui sert de point de départ à ce numéro d'*Interventions économiques* qui lui est consacré. Appelé tout simplement *Entwicklung*, *Development* dans sa traduction anglaise, ce texte était totalement inconnu jusqu'à sa découverte dans une boîte d'archives par Hans Ulrich Eßlinger⁹. Il faisait partie d'un ensemble d'articles qui avaient été écrits en l'honneur de Emil Lederer pour son cinquantième anniversaire de naissance. Successeur de Sombart à l'université Humboldt de Berlin, Lederer était un économiste pour lequel Schumpeter avait la plus haute estime¹⁰. Lorsqu'il écrit ce texte en 1932, il est déjà sur le départ vers les États-Unis et Harvard, sa nouvelle université. Revenant sur sa théorie de l'innovation, il y fait part à la fois de ses certitudes et de ses doutes. Comme le soulignent ses « découvreurs » dans leur introduction, le texte n'est peut-être pas peaufiné et l'ordre de présentation n'est pas non plus des plus heureux, mais il est important.
- 10 Premièrement, il pose clairement les termes du débat : de quoi parlons-nous exactement lorsqu'il est question de développement? Oublions nos idées reçues lorsqu'il est question de développement nous dit Schumpeter : (1) arrêtons de porter des jugements de valeur sur le changement, que ce soit en termes de progrès ou de régression; (2) arrêtons aussi de ne voir le développement qu'au travers de la loupe d'une théorie et regardons plutôt les faits; et (3) évitons de penser que les structures ne peuvent changer, être créées. Regardons plutôt ce qu'est le développement : la transition d'un état normatif du système économique à un autre, sans que l'on puisse décomposer le changement en séquences infinitésimales. On retrouvera là, en partie, la distinction moderne entre croissance et développement, entre l'accroissement quantitatif de l'économie et sa transformation qualitative, mais pour Schumpeter, le développement a une signification beaucoup plus profonde que la simple observation d'un phénomène qualitatif qui accompagnerait ou non la croissance économique : il y a développement lorsqu'il y a un passage, et par le fait même rupture, d'un état d'équilibre à un nouvel état d'équilibre qui n'a rien à voir avec le précédent. À chaque équilibre du système est associée une combinaison spécifique de facteurs de production; c'est un tout stable que vient bouleverser l'innovation. Le développement est discontinuité, turbulence, et il n'y a de développement que lorsqu'il y a « destruction créatrice », autrement dit une réorganisation du système sous l'effet d'une recombinaison de l'appareil productif ou innovation. On retrouve là l'argument fort que Schumpeter a toujours défendu : c'est, nous dit-il, le domaine des certitudes. Mais qu'est-ce qu'une innovation, se demande-t-il ensuite, et d'où viennent-elles?
- 11 Le texte devient alors vraiment intéressant : Schumpeter s'interroge; il remet en question ses certitudes théoriques. On connaît bien le lien étroit qu'établit Schumpeter entre l'entrepreneur et l'innovation, mais qu'est-ce qu'une innovation? Qu'est-ce qu'un entrepreneur? Sinon dans le premier cas, une invention qui a bouleversé les conditions du marché, et dans le second, un chef d'entreprise qui a réussi, avec en bout de ligne un profit qui n'est rien d'autre chez Schumpeter que la récompense sociale de cette double réussite. Il s'agit pourtant là d'un résultat *ex post*, que l'on découvre quand tout est fini, lorsque le marché a sanctionné la réussite ou l'échec. Peu de chefs d'entreprise méritent

le titre d'entrepreneur, tout comme peu d'inventions peuvent être qualifiées d'innovations, mais comment devient-on entrepreneur, se demande alors Schumpeter, et comment une invention devient-elle une innovation? *Entwicklung* est un texte de réflexion, un texte où il laisse libre cours à sa pensée, ce qui le conduit à s'interroger sur l'idée même de nouveauté. De là son troisième intérêt.

- 12 Schumpeter n'a pas à proprement parler d'explication à nous offrir sur ce qui fait la nouveauté ni pourquoi il y a nouveauté. Pourquoi là et pas ailleurs, se demande-t-il encore, à tel moment et pas à un autre? Sur un point néanmoins, son point de vue est bien arrêté : ni les théories institutionnalistes ni les théories évolutionnistes ne nous sont d'un grand secours. En fait, s'il y a une direction et une seule vers laquelle il faut regarder, c'est, selon lui, celle de l'art, de la peinture. Comment expliquer le changement en art? C'est la question que Schumpeter se pose en prenant le cas de la peinture à Florence au treizième siècle. Il n'est pas sûr que la question ait une réponse, mais il réfléchit tout haut sur l'indétermination qui se cache derrière toute nouveauté. Parce qu'après tout, là se trouve la limite des théories déterministes : elles peuvent peut-être expliquer un sentier de développement, mais pas le développement lui-même, du moins pas le développement dans le sens où le conçoit Schumpeter, comme un processus se déroulant en trois temps : le premier, celui de la nouveauté (innovation); le second, celui du bouleversement ; et le troisième, celui de la recomposition du système économique.
- 13 Un texte remarquable en somme, permettant de faire le lien, comme le suggèrent Becker, Eßlinger, Hedtke et Knudsen, entre les travaux de la période européenne et ceux qui viendront plus tard, lorsque Schumpeter sera définitivement installé aux États-Unis¹¹. Un texte qui montre surtout qu'il se trouvait devant une impasse théorique et qu'il cherchait à résoudre un problème fondamental, celui des origines mêmes de l'innovation.

Le dossier

Schumpeter, Walras et Marx

- 14 Le dossier s'ouvre avec deux textes portant sur la relation particulière que Schumpeter entretient avec Walras et Marx. Dans le premier, Henri Denis parle d'une double filiation, et dans le second, Sophie Boutillier et Dimitri Uridis d'une théorie qui se trouve « à l'intersection de deux champs théoriques, celui de Marx et de Walras ».
- 15 Henri Denis ouvre le débat sur la relation complexe entretenue par Schumpeter avec ses deux « maîtres ». De Marx, écrit-il, Schumpeter retient l'idée de processus et de Walras celle d'équilibre. La filiation demeure cependant toujours lointaine chez Schumpeter, prenant toujours un malin plaisir à rappeler son admiration pour l'un comme pour l'autre, mais pour mieux prendre ses distances vis-à-vis de l'un comme de l'autre. À Marx il reprochait sa conception organique de l'économie et sa vision sociale de la nature humaine; plus modéré dans ses critiques envers Walras, il lui reprochait néanmoins d'avoir évacué tout dynamisme de son circuit, l'économie se reproduisant sur elle-même, en équilibre stationnaire. Henri Denis revient aussi sur le débat sur l'avenir du capitalisme, non sans rappeler que Schumpeter fut, comme d'autres à son époque, marqué par les travaux d'Oskar Lange, économiste d'origine polonaise demeuré célèbre pour ses travaux sur l'économie socialiste planifiée.
- 16 Ce texte a une histoire, Henri Denis nous avait fait l'honneur d'écrire ce court, mais brillant papier pour un ouvrage devant porter sur Schumpeter et qui n'a

malheureusement pu voir le jour. Nous avons jugé opportun de commencer par celui-ci, autant pour sa portée générale que pour rendre hommage à la mémoire du grand historien de la pensée économique que fut Henri Denis. Le texte n'a rien perdu de ses qualités et mérite une place de choix dans ce numéro.

- 17 Sophie Boutillier et Dimitri Uzunidis reviennent à leur tour sur la relation entre Schumpeter, Walras et Marx, mais pour l'aborder au travers de la figure de l'entrepreneur. Ils se proposent de comparer leurs visions respectives du capitalisme et de son devenir et d'étudier la place particulière qu'y occupe l'entrepreneur. Marx n'a évidemment pas de théorie de l'entrepreneur, mais il n'en attribue pas moins à la bourgeoisie un rôle révolutionnaire qui se rapproche, rappellent-ils, de l'entrepreneur schumpetérien. Walras, de son côté, « trace le portrait d'un entrepreneur passif », « dénué de toute capacité à prendre des initiatives », « simple coordonnateur des marchés ». L'entrepreneur walrasien est tout le contraire de l'entrepreneur schumpetérien. Boutillier et Uzunidis ne manquent pas de souligner la position ambiguë de Schumpeter vis-à-vis de Walras. On peut parler d'un véritable paradoxe. Comment, en effet, celui-ci peut-il se référer constamment à Walras et à sa théorie de l'équilibre général et en même temps faire de l'entrepreneur un « révolutionnaire de l'économie », celui qui, par ses innovations, vient « recombinaison des facteurs de production » et, ce faisant, dynamiser les schémas walrasiens?
- 18 L'œuvre de Schumpeter fourmille d'analyses descriptives, mais *in fine*, son entrepreneur n'a pas vraiment de consistance; c'est avant tout un idéal type. C'est en faisant de l'entrepreneur un idéal type et en lui donnant des attributs particuliers qui en font un acteur économique différent des autres, qu'il devient en effet possible, selon Boutillier et Uzunidis, de construire une théorie de l'évolution qui soit compatible avec les schémas walrasiens. Si, dans un premier temps, l'entrepreneur impulse le changement, bouleversant ainsi les équilibres existants, dans un deuxième temps, les forces de la concurrence reprennent leurs droits et le système finit par retrouver son équilibre, à ceci près cependant qu'il s'agit d'un nouvel équilibre¹² et qu'une fois sa mission accomplie, l'entrepreneur s'évanouit, disparaît. Schumpeter et Walras finissent ainsi par se rejoindre, mais ce qui les distingue fondamentalement, soulignent les deux auteurs, c'est leur rapport au temps historique.
- 19 Contrairement au schéma walrasien, totalement a-historique et sans consistance sociale, le temps et les institutions ont leur place dans le système schumpetérien. Schumpeter rejoint Marx à ce niveau, en particulier sur un point : la concurrence pousse à la concentration du capital ; la taille des entreprises augmente, tout comme l'échelle de production qui, à son tour, favorise l'innovation, mais dans un nouveau cadre institutionnel, celui du capitalisme managérial. Mais en se rapprochant ainsi de Marx, à quelle conclusion peut-il aboutir? Sinon à la fin prévisible du capitalisme, ou du moins à son aboutissement dans une sorte d'état stationnaire, la grande entreprise « routinisant » l'innovation et la fonction entrepreneuriale. Le capitalisme se rapproche ainsi du socialisme, comme système économique planifié, mais il lui restera toujours supérieur, le socialisme ne connaissant pas le marché. Par contre, il lui manque désormais quelque chose : la force vive du changement qu'est l'entrepreneur. Autrement dit, et pour reprendre les mots de Boutillier et d'Uzunidis : « l'esprit d'entreprise se dissout à force d'usage... ».

Aux origines de l'entrepreneur schumpétérien

- 20 On revient à nouveau sur l'entrepreneur avec les deux textes suivants. Sur ses origines et ses caractéristiques dans celui de Jean-Jacques Gislain, et sur l'influence qu'exercèrent les travaux de Galton sur Schumpeter dans celui de Fabrice Dannequin. Deux textes, qui nous permettent d'y voir un peu plus clair sur cet acteur très particulier qu'est l'entrepreneur schumpétérien, un personnage n'ayant absolument rien à voir ni avec l'entrepreneur de la théorie néoclassique, ni avec le bourgeois capitaliste, encore moins avec le banquier/financier.
- 21 L'entrepreneur a tout d'abord une fonction logique, nous dit Jean-Jacques Gislain : il permet à Schumpeter de passer de l'analyse statique à l'analyse dynamique, ou pour dire les choses autrement, d'introduire le changement et l'irréversibilité dans le circuit économique. Le mouvement vient de l'intérieur, de l'action même des acteurs économiques, du moins de ceux qui créent et, devrions-nous ajouter, réussissent. Le processus est endogène dans la mesure où le changement porte sur les conditions de production et que ses effets sont économiques, mais Schumpeter ne tombe pas pour autant dans le déterminisme, l'évolution économique se faisant par à-coups, dans la discontinuité. Tout cela prend, souligne Jean-Jacques Gislain un individu exceptionnel – l'entrepreneur-créateur –, un instrument qui lui permet d'agir – le crédit – et un facteur de transformation, l'innovation proprement dite. L'entrepreneur n'est pas un agent économique comme un autre. C'est un autre paradoxe : il apparaît dans un monde économique parfaitement organisé, le bouleverse en réorganisant la production, et finalement disparaît, non sans avoir fait progresser l'humanité.
- 22 Un tel être a peu à voir avec l'*homo oeconomicus*, cet agent économique rationnel, calculateur, mais routinier en fait. Ce n'est plus non plus un simple idéal type comme nous l'évoquions plus haut. L'entrepreneur ne peut être qu'un être supérieur, un génie, une sorte de surhomme détaché de tout intérêt matériel, à la fois suffisamment au-dessus des petits calculs d'épiciers pour faire œuvre de création, mais aussi suffisamment pragmatique pour savoir qu'il n'y a d'inventions qui réussissent que celles que consacre le marché. Ce n'est ni l'appât du gain ni le calcul qui le guide, mais plutôt le goût d'entreprendre, l'ambition de puissance, ses capacités supérieures à voir grand, à voir le monde différemment, à diriger aussi. N'est pas entrepreneur qui veut ! Quels sont les antécédents historiques d'un tel personnage s'interroge dès lors Jean-Jacques Gislain dans la seconde partie de son texte ? La théorie néoclassique n'offre pas de réponse. Il faut plutôt se tourner du côté des sociologues ou économistes de langue allemande, nous dit Gislain, du côté de Max Weber et de Werner Sombart en particulier, mais aussi vers ces « économistes oubliés » comme Marshall et son chevalier économique, Leroy-Beaulieu et son « entrepreneur d'élite, ou encore Wieser, l'un des maîtres de Schumpeter, et son entrepreneur bâtisseur, son « führer-entrepreneur ». Il ne s'agit là que de quelques exemples, mais qui montrent que les sources d'inspiration étaient malgré tout nombreuses et que Schumpeter « baignait dans un « bouillon de culture économique » qui lui fournissait de nombreux éléments utilisables pour construire sa propre théorie du « type entrepreneur ». Mais, conclut Gislain, s'il existe beaucoup de similitudes entre son entrepreneur et les descriptions de l'entrepreneur que l'on peut retrouver dans les écrits de nombreux économistes de son temps, ce ne fut pas suffisant à Schumpeter pour l'imposer à la théorie néoclassique : construit en marge de la théorie néoclassique,

personnage hors-norme, il allait à la fois contre l'égalitarisme analytique de la théorie et contre l'humanisme égalitaire que partageaient la grande majorité des économistes.

- 23 Fabrice Dannequin propose, quant à lui, de regarder dans une autre direction, celle de Francis Galton et de son eugénisme. Galton n'est sans doute pas la seule source d'influence – on peut penser à la jeunesse viennoise de Schumpeter et à l'influence qu'exerça son beau-père sur son éducation –, ni non plus de faire de Schumpeter un nazi ou un raciste. Le fait est néanmoins, nous dit Dannequin, que « l'eugénisme galtonien est un élément fondamental de sa conception anthropologique et de sa théorie de l'entrepreneuriat ». Le capitalisme se distinguerait ainsi par sa capacité à faire sortir du rang ces élites animées de puissance créatrice, ces « leaders » capables de mettre les hommes au service de cette puissance, ces pionniers prêts à se mettre eux-mêmes au service du progrès. À y regarder de près ce que Schumpeter craint le plus, ce n'est pas de voir le socialisme s'imposer mais de voir le capitalisme se bureaucratiser et tomber dans la routine d'un capitalisme de masse, à l'image de sa bourgeoisie qui préfère céder au confort et à l'hédonisme plutôt que de cultiver ses valeurs morales supérieures et de former ses élites au risque et à l'action créatrice. « Alors que faire pour éviter le déclin ou le socialisme? » s'interroge Dannequin dans sa conclusion. La réponse viendra de la Doctrine sociale de l'église vers laquelle se tourne Schumpeter en 1945, précisément du corporatisme social¹³.

Retour à Marx

- 24 Décidément, nous sommes vraiment très loin de Marx. Pourtant, la relation qu'entretient Schumpeter avec Marx mais aussi avec les économistes de l'école historique allemande reste toujours un sujet d'intérêt, sinon d'étonnement pour les historiens de la pensée économique. Formé à l'école de Böhm Bawerk et de Wieser, tout porterait à penser qu'il aurait dû pencher du côté de « l'économie pure ». Beaucoup d'éléments rapprochent en effet Schumpeter des « Autrichiens ». Très critique de Ricardo et de sa théorie de la valeur travail, ne considérerait-il pas le problème de la valeur comme définitivement réglé ? Ne pensait-il pas aussi que la recherche des lois fondamentales devait être l'essence de l'économie comme de toute science ? Son texte sur l'individualisme méthodologique n'était-il pas une contribution suffisamment originale à « la tradition de l'école autrichienne » pour que Hayek lui-même juge important, comme il le rappelle dans la préface, de le traduire en anglais pour le faire connaître d'un plus large public ?
- 25 Pourtant, premier constat : ce n'est pas à l'école autrichienne mais à Walras, peu connu des Autrichiens, que Schumpeter se réfère continuellement. N'a-t-il pas aussi toujours jugé bon de se tenir loin de la Querelle des méthodes¹⁴, une querelle qu'il trouvait aussi insipide que futile étant donné l'importance que tout économiste scientifique devait accorder à l'histoire et aux institutions. Que dire aussi des longs développements qu'il consacre au champ et à la méthode de l'analyse dans l'introduction de son *Histoire de l'analyse économique* ? N'y fait-il pas de la « maîtrise des techniques » le critère qui distingue l'économiste « scientifique » de tous ceux qui parlent d'économie ? L'histoire y apparaît bien en place dans la « boîte à outils » de l'économiste, devant la statistique et la théorie, auxquelles il ajoute la sociologie, ou plutôt les institutions. De nouveau, Schumpeter apparaît comme un économiste atypique : s'il partage avec les « néoclassiques » la méthode de travail, la conception de ce que doit être la science économique ou encore la théorie de l'équilibre général, il rejette toute idée « d'économie pure, n'hésitant pas à se tourner vers d'autres disciplines, à faire appel à l'histoire dont il

fut si friand ou encore à donner tout le crédit qu'ils méritent aux économistes de l'école historique. Reste le cas très particulier de Marx. Malgré tout ce qui les sépare, Schumpeter ne cesse de revenir sur Marx. Du moins, le Marx scientifique, le pionnier de la croissance économique comme il l'a qualifié. Bien entendu, il ne rate jamais l'occasion de rappeler qu'empêtré dans la théorie ricardienne de la valeur ou dans ses schémas organicistes, Marx n'a pu « correctement saisir la nature de ce processus (le capitalisme, CD), ni analyser correctement son mécanisme ». Ou encore comme il l'écrit à propos de Keynes dans la nécrologie qu'il lui consacre: « As with Marx, it is possible to admire Keynes even though one may consider his social vision to be wrong and every one of his propositions to be misleading. » (« John Maynard Keynes 1883-1946 », *The American Economic Review*, vol. XXXVI, n° 4, sept. 1936, pp. 495-518). Schumpeter cherche toujours à garder ses distances vis-à-vis de Marx, se faisant juge à la fois des mérites et des erreurs de son œuvre.

- 26 Autant Schumpeter se montre impitoyable envers les épigones de Marx qui ont sans vergogne transformé son œuvre scientifique en religion, rappelle Omer Moussaly dans son texte, autant il se montre plus tolérant envers celui-ci même lorsqu'il ne partage pas les idées ou lorsqu'il souligne les erreurs scientifiques. De Marx il retient surtout l'économiste qui a, comme nul autre en son temps, analysé le capitalisme dans son développement endogène, dans ses limites aussi. Mais il y a aussi Marx le prophète, Marx le sociologue ou encore Marx l'éducateur. Autant de Marx qui intéressent aussi Schumpeter et sur lesquels il a beaucoup trop à dire pour qu'il soit le juge vraiment impartial qu'il prétend être. Schumpeter n'aurait-il pas en fin de compte cherché à faire de Marx son propre avocat, le meilleur qu'il eut pu embaucher pour le défendre devant le tribunal de l'histoire ? C'est du moins ce que fait ressortir le texte proposé par Omer Moussaly.

Le crédit et les innovations financières

- 27 Avec le texte de Faruk Ülgen sur les innovations financières nous abordons une autre dimension fondamentale de la théorie du développement de Schumpeter : le crédit. Et avec celui-ci un autre personnage mythique, le banquier. Sans le crédit, il ne peut y avoir d'action économique ni d'innovation. Quant au banquier, en apportant crédit et financement, il permet à l'entrepreneur d'agir, de détourner les facteurs de production dont il a besoin pour réaliser ses projets.
- 28 Sur ce point – un autre ! –, Schumpeter se démarque radicalement de l'école autrichienne et du schéma d'accumulation de Böhm-Bawerk : ce n'est pas l'épargne accumulée qui détermine l'investissement, mais l'inverse. Ou du moins, ce sont les projets d'investissements qui définissent les besoins financiers, et à défaut de trouver les capitaux nécessaires – ceux-ci sont déjà investis –, c'est vers le banquier que l'entrepreneur n'a d'autre choix que de se tourner. Mais Schumpeter ne se rapproche pas pour autant de Marx. Bien au contraire ! Marx n'a jamais accordé qu'une attention très secondaire au crédit. Pour Schumpeter la création de moyens de paiements par les banques – billets ou dépôts – est, avec la propriété privée des moyens physiques de production, le profit la responsabilité privée des pertes l'une des trois caractéristiques fondamentales du capitalisme (société industrielle). Sans le crédit, on ne peut comprendre de manière satisfaisante la dynamique du capitalisme, écrit-il dans « Capitalism in the Postwar World »¹⁵. Plus encore : à l'inverse de Marx et des monétaristes, ce n'est pas une conception de la monnaie marchandise/moyen de

paiements que défend Schumpeter, mais une conception de la monnaie-crédit. Que ce soit dans sa *Théorie de la monnaie et de la banque* (Paris, L'Harmattan, 2005), un ouvrage qu'il renonça à publier après avoir lu le *Traité sur la monnaie* de Keynes, ou dans tous les écrits qu'il consacre à la monnaie, Schumpeter a toujours opposé ces deux conceptions, prenant clairement partie pour la seconde comme le montre ce passage lumineux tiré de son *Histoire de l'analyse économique* : « Il serait plus fructueux, écrit-il, de prendre lesdites transactions comme point de départ et de considérer le système capitaliste comme un système de compensation qui annule les créances et les dettes et reporte les soldes de sorte que les paiements « en monnaie » n'interviennent qu'exceptionnellement et sans qu'il y soit attaché une importance fondamentale. En d'autres termes, il est possible sur le plan pratique comme sur le plan analytique, qu'une théorie de la monnaie fondée sur le crédit soit préférable à une théorie monétaire du crédit » (*Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard, 1983, vol. II, p. 452).

- 29 C'est dire comme l'écrit avec beaucoup d'à-propos Odile Lakomski-Laguerre, à quel point « toute lecture des écrits de Schumpeter, qui n'aurait pas intégré son projet relatif à la construction d'une théorie de la monnaie et des banques, ne peut être qu'une lecture partielle et insuffisante pour offrir une restitution acceptable de sa démarche »¹⁶. La logique même du capitalisme, avec ses anticipations, sa futurité dirait Commons, ses cycles, etc. s'inscrit dans celle du crédit ; on ne peut dissocier l'une de l'autre¹⁷. Mais n'est-il pas possible d'aller plus loin, s'interroge Faruk Ülgen, et se demander aussi si les innovations bancaires et financières ne vont pas aussi influencer le développement économique, en apportant de nouveaux moyens et en créant de nouvelles possibilités ? Si tel est le cas, l'innovation financière permettrait ainsi à la fois d'accélérer le processus de destruction créatrice et de l'orienter dans des directions nouvelles, imprévues, pour devenir à son tour créatrice d'opportunités.
- 30 Revenant sur les innovations financières qui ont marqué les deux dernières décennies, Ülgen présente une lecture beaucoup moins optimiste. Certes, écrit-il, les innovations bancaires et financières « semblent accroître la fluidité des opérations de financement par les marchés ». De même, les activités financières gagnent en efficacité pour offrir des rendements élevés, du moins à court terme. Mais, comme ces innovations sont orientées vers des stratégies de rentabilité spéculative et qu'aucun mécanisme de régulation systémique n'accompagne ces processus, le système devient extrêmement fragile, pour sombrer finalement dans la crise. Schumpeter lui-même, rappelle Ülgen, a toujours pris soin de distinguer entre les dépressions, moment normal de rééquilibrage du système, et les crises qui relèvent de l'ordre de la spéculation et de l'excès. De ce point de vue, les travaux percutants de Hyman Minsky sur l'instabilité et la spéculation financière viennent compléter ceux de celui qui fut, jusqu'à sa mort, son directeur de thèse. Schumpeter, par sa conception de la monnaie-crédit, avait fort bien entrevu la part de risque, d'incertitude et d'instabilité qui accompagne l'activité bancaire et financière, mais dans son schéma, le rôle du banquier est d'accompagner l'entrepreneur et le risque qu'il prend est associé, tout comme le rendement de son prêt, à sa réussite, laquelle se trouve *in fine* dépendre de la réponse du marché. Le banquier/financier peut lui aussi être un entrepreneur, mais à condition que ses innovations ne soient pas orientées vers la rentabilité spéculative, auquel cas on entre dans les cas de figure qu'a été étudié Minsky et dans ce cas, conclut Ülgen, ce n'est plus de destruction créatrice dont il faut parler, mais de création destructrice.

Dépasser Schumpeter?

- 31 Deux textes ferment ce dossier. Dans le premier, Carlos la Serna revient à l'article sur le développement pour suggérer d'en dépasser la vision que s'en fait Schumpeter en s'appuyant sur la sociologie réflexive. Dans le second, Dorval Brunelle se demande, quant à lui, s'il est encore pertinent de lire *Capitalisme, socialisme et démocratie*, et si oui, comment le lire.
- 32 Carlos La Serna revient sur le texte que Schumpeter avait offert à Lederer. Dans un numéro précédent de la revue, Denis Harrisson était lui-même parti de ce texte pour proposer une lecture de l'innovation sociale à partir de la conception schumpetérienne de l'entrepreneur. L'argument de Harrisson était que celle-ci permettait d'éviter les deux écueils des deux grands courants théoriques de l'innovation sociale, soit l'égoïsme intéressé pour la théorie des choix rationnels et la force coercitive des institutions pour la théorie institutionnaliste¹⁸. La démarche de La Serna est différente : il propose plutôt de « moderniser » Schumpeter et de porter un regard nouveau sur le développement social en faisant appel à la sociologie réflexive. L'une des originalités du texte de Schumpeter, dit-il, est de renvoyer dos à dos fonctionnalistes et structuralistes et de présenter le développement à la fois dans sa discontinuité et sa continuité. Il voit dans la démarche de Schumpeter un présupposé constructiviste, entre le subjectif et le normatif, les normes renvoyant à la structuration sociale. Mettant à contribution Anthony Giddens La Serna se propose d'appliquer la réflexivité à l'univers d'action des individus, les sujets se transformant pour transformer. De la sorte, il devient possible de reconstruire les postulats schumpetérien et de présenter une autre théorie du développement, qui met autant l'accent sur l'indétermination du développement que sur la capacité des individus de changer et se dépasser pour créer de nouvelles conditions économiques, sociales et culturelles. À l'appui de son argument, La Serna prend pour exemple le mouvement des entreprises récupérées (*Movimiento de Emrepas Recuperadas*) qui s'est développé en Argentine entre les années 1996 et 2004. Il s'agit là de nouvelles pratiques sociales, la réappropriation des entreprises par les travailleurs, que la crise et l'exclusion sociale ont peut-être provoquées, mais qui n'auraient pu voir le jour sans une transformation significative des comportements subjectifs, avec le résultat que de « travailleurs salariés » qu'ils étaient auparavant, ceux-ci sont devenus des « travailleurs sociaux », collectivement propriétaires de l'entreprise qui les employait jusque-là. Un texte original, donc, qui invite à continuer la réflexion sur le développement et la discontinuité.
- 33 Dans l'essai qu'il lui consacre, Dorval Brunelle nous propose de son côté de revenir à *Capitalisme, socialisme et démocratie*. Le livre, nous dit-il, est « passablement déconcertant ». D'abord par son plan et ses différentes parties apparemment mal intégrées les unes aux autres, mais aussi par le ton polémique et l'argument presque simpliste que défend Schumpeter (« la validité du capitalisme » et « l'inévitabilité du socialisme »). Il convient de ne pas en rester là : si la lecture de l'ouvrage s'avère passionnante, l'argument est, quant à lui, « fort structuré et, par certains aspects, assez complexe ». À condition toutefois de replacer l'ouvrage dans son contexte et l'argument dans l'œuvre de son auteur.
- 34 Le contexte : l'ouvrage paraît pendant les temps troubles de la guerre, mais aussi de désarroi alors que le capitalisme et la démocratie paraissent menacés de toutes parts. Dorval Brunelle évoque plusieurs ouvrages de cette époque tout aussi pessimistes que le sien, ceux de Popper, de Polanyi, de Hayek ou de Jouvenel par exemple, mais on pourrait

aussi évoquer la célèbre note de Keynes pressant le gouvernement britannique d'agir et de répondre au plan Funk autrement que par de beaux discours sur le libre-échange et la démocratie. Le temps est alors au pessimisme, sinon au désenchantement souvent renforcé chez les Autrichiens et leurs disciples par l'entichement, y compris chez les libéraux, pour l'interventionnisme si haï. *Capitalisme, Socialisme et démocratie* n'est cependant pas un ouvrage qui, comme tant d'autres, s'inscrit dans l'air du temps : Dorval Brunelle y voit aussi l'œuvre d'un « nostalgique du capitalisme des origines », observateur d'un temps où, loin du capitalisme de laisser-faire, il est devenu possible de réglementer les institutions de sorte que les conditions de « fonctionnement des entreprises privées ne diffèrent plus guère de la planification socialiste authentique ».

- 35 Nombre d'arguments penchent dans ce sens, mais on peut aussi se demander si Schumpeter n'en est pas finalement arrivé à la conclusion que le capitalisme, victime de son succès, a porté la civilisation le plus loin qu'il pouvait aller. Marx arrive à la même conclusion, mais alors que celui-ci entrevoit dans le socialisme une nouvelle et plus prometteuse étape dans l'histoire de l'humanité, Schumpeter, au contraire, se laisse aller à son penchant élitiste pour mieux constater l'arrivée des temps de la routine et de la médiocrité : le capitalisme est « un système de valeurs, une attitude à l'égard de l'existence, une civilisation - la civilisation de l'inégalité et des fortunes familiales. Or, cette civilisation est en voie de disparition rapide ». À maintes reprises dans son ouvrage, Schumpeter rappelle que le capitaliste est par nature « anti-romantique », « anti-héroïque », et que « la civilisation capitaliste est rationaliste et « anti-héroïque », ces deux caractéristiques, dit-il, allant, bien entendu, de pair ». Il n'en demeure pas moins comme le souligne Dorval Brunelle que l'entrepreneur-innovateur a quelque chose d'héroïque et qu'à bien des égards avec la grande entreprise, son temps est révolu : le « processus de destruction créatrice » est organisé. Schumpeter ne s'arrête pas là. Il s'en prend aux intellectuels, défenseurs autoproclamés des masses et critiques virulents d'un capitalisme qui leur a tout apporté, y compris l'imprimerie et le livre. Mais surtout il s'en prend à la démocratie, du moins au système politique « classique » qui ne relève pas de l'ordre de la rationalité, mais de celui de l'affection, « au citoyen typique, [qui] dès qu'il se mêle de politique, régresse à un niveau inférieur de rendement mental », à ses élites politiques qui, sous le couvert de défendre le « bien commun », prennent des décisions aussi peu rationnelles que futiles.
- 36 Bref, si, suivant en cela sa propre évolution, le capitalisme se bureaucratise en s'organisant d'une manière toujours plus efficace, il n'a jamais eu non plus les régimes politiques qui fussent à la hauteur du degré de civilisation qu'il apporte, encore moins l'appui qu'il serait en droit d'attendre des intellectuels. N'aurions-nous pas là la clé pour comprendre le système schumpetérien ? C'est la question que l'on doit finalement se demander après avoir lu *Capitalisme, socialisme et démocratie* comme nous y invite Dorval Brunelle. Mais dans sa version anglaise, précise-t-il, et non dans sa version française qui a été expurgée de la partie consacrée à l'histoire des partis socialistes, celle qui « représente véritablement la synthèse des arguments et des idées exposés précédemment ».

NOTES

1. C'est Paul A. Samuelson qui rapporte dans les colonnes de Newsweek (« Joseph Schumpeter », 15 avril 1970) l'anecdote sans doute romancée selon laquelle Schumpeter aurait dit dans une discussion sur l'avenir du capitalisme à l'hiver 1946/47 et à laquelle participa également celui qui fut son assistant et était devenu son ami, Paul M. Sweezy, qu'il avait trois ambitions dans la vie : « être le plus grand amant de Vienne, le meilleur cavalier d'Europe et le plus grand économiste du monde ». Il en aurait rajouté deux autres par la suite : être un connaisseur accompli en art, et réussir en politique. Samuelson revient sur l'anecdote dans « L'économie mondiale à la fin du siècle », *Revue française d'économie*, vol. 1, n° 1, 1986, pp. 21-29.
2. Les innovations ne sont pas isolées ni ne se font par petites touches ; elles sont groupées et se font par vagues, ce qui permet à Schumpeter d'expliquer à la fois leur impact décisif sur l'économie et le mouvement des affaires.
3. Simon Kuznets, « Schumpeter's Business Cycles », *American Economic Review*, vol. 20, n°2, 1940, pp. 257-271
4. On peut comprendre dans ces conditions que les thèses de Keynes aient fait plus d'adeptes que les siennes, à commencer à Harvard, là où enseignait Schumpeter, mais aussi Alvin Hansen, un autre grand économiste qui s'était converti au keynésianisme et au New Deal et dont les cours étaient alors beaucoup plus courus que les siens.
5. Gottfried Haberler, « Joseph Alois Schumpeter. 1883-1950 », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. LXIV, n°3, 1950, pp. 333-372.
6. Le qualificatif d'hétérodoxe est souvent utilisé à tort et à travers, ou du moins est-il utilisé sans que l'on ne prête trop attention au sens que prend l'hétérodoxie chez Schumpeter. Jean-Jacques Gislain parle avec raison dans son texte d'une double hétérodoxie par rapport à la théorie néoclassique. D'une part, il multiplie les agents économiques dotés de rationalités différentes, mais d'autre part également, Schumpeter fait de l'entrepreneur une sorte de « sur-homme », et dans ce sens il s'écarte radicalement du postulat d'égalité ontologique des individus qui est à la base de cette théorie. Cela dit, Schumpeter n'a jamais cherché à s'écarter de l'école néo-classique. Bien au contraire, c'est à l'intérieur de cette école (dans le sens le plus large du terme) qu'il a cherché à faire sa marque, quitte à emprunter ailleurs les éléments théoriques dont il avait besoin pour construire son système.
7. Schumpeter fut, entre autres, l'un des fondateurs de l'Econometric Society et son président en 1940 et 1941. Il fut aussi président de l'American Economic Association entre 1948 et 1949, et contribua à la formation de l'International Economic Association qui devait voir le jour en 1950.
8. Qu'il s'agisse de l'homme, de son œuvre ou de sa méthode, Schumpeter continue toujours de susciter des programmes de recherche – dans les écoles de gestion comme en sociologie ou en politique –, des études toujours plus fouillées – de la part des historiens de la pensée économique comme des faits économiques –, des ouvrages scientifiques comme des bestsellers – pensons à *Prophet of Innovation: Joseph Schumpeter and Creative Destruction* de Thomas McCraw (Cambridge, Harvard University Press, 2007) –, voire des rééditions parfois opportunistes comme *Le capitalisme peut-il survivre ?* (Paris, Payot, 2011), la seconde partie de *Capitalisme, socialisme et démocratie*.
9. On retrouvera la traduction de ce texte en anglais avec une introduction de Markus C. Becker, Hans Ulrich Eßlinger, Ulrich Hedtke et Thorbjørn Knudsen, dans le *Journal of Economic Literature* : vol. XLVIII, mars 2010, pp. 108 – 120. Pour la version Internet du texte, voir : <http://www.schumpeter.info/Edition-Evolution.htm>

10. Deux postes avaient été ouverts, et la candidature de Schumpeter fut présentée. Elle ne fut cependant pas retenue, et ce malgré l'appui de Sombart et de Lederer. L'épisode reste ténébreux mais selon Allen, Schumpeter avait déjà fait son choix. Harvard offrait de meilleures conditions de travail et surtout le prestige d'une université qui comptait dans ses rangs des économistes renommés, notamment Taussig qui aida Schumpeter à s'installer. (Robert L. Allen, *Opening Doors: The Life and Work of Joseph Schumpeter*, New Brunswick, Transaction Publishers, Vol. 1. 1991.

11. Il ne faudrait pas exagérer cette césure. Schumpeter avait repris son programme de recherche lorsqu'il fut embauché à l'université de Bonn. Le passage de Bonn à Harvard fut beaucoup moins abrupt que ne le laissent entendre Becker et alii. En entrant à Bonn, Schumpeter avait tourné définitivement la page, pas très heureuse d'ailleurs, sur son expérience dans le monde politique et des affaires, préférant s'en tenir à un rôle qui lui convenait beaucoup mieux, celui d'universitaire.

12. Samuelson revient sur cette question dans *Foundations of Economic Analysis* (Cambridge, Harvard University Press, 1947). Ce n'est pas à proprement parler de dynamique dont il est question dans ce cas, y écrit-il, mais plutôt de statique comparative.

13. Schumpeter présenta, en novembre 1945, à Montréal devant l'Association professionnelle des industriels dont c'était le premier congrès, une conférence qui surprit son auditoire intitulée : « L'avenir de l'entreprise privée devant les tendances socialistes modernes ». Rejetant aussi bien l'utilitarisme et son égoïsme individuel que le socialisme, dénonçant également le manque de foi chez les dirigeants et le manque de leadership, il y défend sans ambages le corporatisme social. Autre élément d'intérêt : il y compare l'activité du chef d'entreprise au rôle d'un commandant militaire. « L'industriel est essentiellement un ouvrier qui est le leader d'autres ouvriers ». Ce texte fut retrouvé par Jean-Jacques Gislain.

14. Dans le volume III de son *Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter parle d'incompréhension mutuelle, souligne les conflits de tempéraments et de tendances intellectuelles, et rappelle que, comme dans tout conflit d'école, il faut aussi compter avec les vanités personnelles et les conflits de groupe. La démarche de Schumpeter ressemble à certains égards à celle d'un Arthur Spiethoff, un théoricien chevronné des cycles que Schumpeter tenait en très haute estime et qu'il fréquenta lorsqu'il fut nommé à Bonn. Formé à l'école de Schmoller, Spiethoff s'est détaché progressivement des enseignements de l'école historique pour développer une théorie du cycle de surproduction et de surinvestissement. Schumpeter fit en 1933 un éloge appuyé du travail de Spiethoff et il y revient souvent dans son *Histoire de l'analyse économique*. Spiethoff le lui rendit bien en écrivant sa nécrologie dans la revue *Kyklos* (« Joseph Schumpeter in Memoriam », vol. 3, 1950, pp. 289-293). Sur la comparaison de leurs théories du cycle respectives, voir Heinz Kurz, « The Beat of the Economic Heart: Joseph Schumpeter and Arthur Spiethoff on Business Cycles », 2010, en ligne)

15. Seymour E. Harris, *Postwar Economic Problems*, New York Mc-Graw Hill, 1943, pp. 113-126.

16. Odile Lakomski-Laguerre, « Le crédit et le capitalisme : la contribution de J. A. Schumpeter à la théorie monétaire », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 2006, n° 51, pp. 241-264, p. 260.

17. Schumpeter partage le même point de vue que Mitchell : les cycles sont un trait caractéristique de toute économie qui repose à la fois sur les moyens privés de production et la monnaie de crédit. Mitchell avait l'ambition en se lançant dans l'étude du cycle des affaires, de faire le lien entre celui-ci et le caractère monétaire de l'économie capitaliste et de montrer qu'on ne pouvait dissocier les deux. L'étude du cycle était préparatoire à celle de l'économie monétaire. Voir à ce sujet Christian Deblock, « Le cycle des affaires et la prévision économiques : les instituts de conjoncture et la méthode des « baromètres » dans l'entre-deux-guerres », dans Jean-Pierre Beaud et Jean-Guy Prévost (dir.), *L'ère du chiffre. Systèmes statistiques et traditions nationales*, Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy, 2000, pp. 357-410

18. Denis Harrisson, « L'innovation sociale et l'entrepreneur schumpetérien : deux lectures théoriques », <http://interventionseconomiques.revues.org/1710>

La pensée de Schumpeter face à celles de Marx et de Walras

Henri Denis

- 1 L'une des moindres originalités de l'œuvre de Joseph Schumpeter n'est pas de comporter des jugements extrêmement favorables sur des auteurs aussi opposés que Marx et Walras. Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Schumpeter écrit :
 « La vision de Marx était juste. Nous pouvons donc nous y rallier en associant la transformation sociale spécifique qui se poursuit sous nos yeux avec l'évolution économique qui en est le moteur initial. » (Schumpeter, 1942, 268)
- 2 Mais Schumpeter n'est pas moins élogieux à l'égard de Walras puisqu'il écrit, dans son *Histoire de l'analyse économique* :
 « Si le système walrasien n'est peut-être en dernière analyse qu'un vaste programme de recherche, il est encore, à cause de sa qualité intellectuelle, la base de presque toutes les meilleures œuvres de notre temps. » (Schumpeter, 1954, 3, 359)
- 3 Il ne peut être question de traiter les textes qui viennent d'être cités comme des appréciations épisodiques. Schumpeter n'a cessé de reconnaître les liens qui unissent sa pensée tant à celle de Marx qu'à celle de Walras. Déjà, dans la *Théorie de l'évolution économique*, il écrit que la façon dont il développe son sujet « serait plutôt parallèle à celle de Marx » (Schumpeter, 1912, 310 note) ; et l'exposé du marxisme, qui forme la première partie de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, en dépit de son contenu critique, laisse à chaque page percer l'admiration que l'auteur voue à son prédécesseur. Quant à l'attitude de Schumpeter à l'égard de Walras, il suffit, pour en avoir une idée assez précise, de noter que l'*Histoire de l'analyse économique* ne consacre pas moins de 33 pages (dans l'édition française) à l'exposé de la théorie de l'équilibre général. Il semble bien qu'aucun autre auteur, dans le monumental ouvrage, n'ait droit à un compte-rendu aussi complet de sa contribution au progrès de la science économique.
- 4 L'existence de cette double filiation de Schumpeter pose un problème qui mérite que l'on tente de lui trouver une solution. On se propose ici de montrer que Schumpeter reprend le projet de Marx de construire une interprétation économique de l'histoire, mais que, trouvant inacceptables les thèses de l'économie politique classique que Marx a adoptées,

il veut utiliser l'économie politique classique que Marx a adoptée, il veut utiliser l'économie politique walrasienne pour réaliser la tâche que l'auteur du *Capital* s'était fixée. On verra que cette entreprise paradoxale a été poursuivie avec beaucoup de continuité, pour aboutir à l'étonnant jugement de 1943 sur l'efficacité supérieure d'une économie intégralement planifiée.

- 5 On célèbre fréquemment l'œuvre de Schumpeter comme l'une de celles qui ont l'avantage de combiner les méthodes de l'histoire et de la sociologie avec celle de l'économie politique pure. Il ne faut pas s'y tromper cependant : Schumpeter est avant tout l'élève et le disciple de Böhm-Bawerk et de Wieser. Ainsi que le note justement François Perroux dans son introduction à la traduction française de la *Théorie de l'évolution économique*, « Schumpeter se meut dans l'abstraction, non seulement avec aisance, mais avec une sorte de joie » (Schumpeter, 1912, 2).
- 6 La théorie économique néo-classique, dont Schumpeter est un adepte, voit l'économie comme un ensemble d'activités strictement individuelles, dont la combinaison est étudiée sans qu'il soit fait appel à la nature sociale de l'être humain. Cette vision individualiste et mécaniste de l'économie semble largement admise par Schumpeter au moment où il présente, dans la *Théorie de l'évolution économique*, sa conception personnelle de l'économie de marché sans innovations, qu'il désigne du nom de « circuit » :

« Donc, écrit-il, en face des moyens de production et du processus de production, dans notre hypothèse, il n'y a même pas de directeur à proprement parler. Le directeur, à vrai dire, c'est le consommateur (...), le seul facteur actif, c'est l'effort vers la satisfaction des besoins, dont le travail, comme la terre, apparaît comme étant l'instrument. » (ibidem, 250 et 251)
- 7 Le strict point de vue de l'économiste, que notre auteur semble vouloir adopter, nous situe assez loin de Marx. Pourtant, quand il parle de son prédécesseur, Schumpeter s'efforce toujours de montrer que l'apport essentiel de Marx est celui qu'il a fourni dans les trois livres du *Capital*, et que dans cette œuvre il ne se comporte pas en philosophe. Ceux, notamment, qui voient dans la philosophie de Hegel la clef du système de Marx sont, selon Schumpeter, dans une complète erreur :

« Ils commettent à mon avis, écrit-il, une erreur et ne font pas justice à la valeur scientifique de Marx. Certes, celui-ci se complaisait à certaines analogies formelles que l'on peut constater entre son argumentation et celle de Hegel. Il aimait confesser son hégélianisme et user de la phraséologie hégélienne. Un point, c'est tout. Nulle part Marx ne trahit la science positive en faveur de la métaphysique. » (Schumpeter, 1942, 72)
- 8 Connaissant cette volonté que manifeste Schumpeter de traiter exclusivement l'œuvre de Marx comme celle d'un économiste, on est déjà un peu moins surpris de la double admiration de Marx et de Walras que l'on rencontre chez lui.
- 9 Schumpeter admire chez Marx la tentative de fonder sur l'économie politique une explication de l'histoire. L'auteur de la *Théorie de l'évolution économique* ne limite pas en effet sa recherche à l'interprétation du monde qu'il a sous les yeux. Il a subi l'influence des économistes de l'école historique allemande, et aussi celle de Max Weber. Il veut situer le capitalisme moderne dans une évolution. Son originalité alors tient à ce qu'il croit possible de mettre l'économie politique pure à la base de l'explication de l'histoire, à la manière dont Marx a construit son système en s'inspirant de Ricardo.
- 10 L'insuffisance du marxisme, pense-t-il, tient seulement au fait que l'économie politique ricardienne n'est pas satisfaisante, parce que la théorie de la valeur-travail est erronée.

Walras et Wieser ont découvert dans l'utilité marginale la véritable source de la valeur des biens. C'est donc maintenant sur la nouvelle économie politique qu'il faut faire reposer l'interprétation de l'histoire.

- 11 Mais quel rapport, dira-t-on, est-il possible d'établir entre la théorie de l'équilibre général et une explication des transformations de la société ? Il semble que Walras se soit assez peu soucie de replacer dans l'histoire humaine l'économie dont il fait la théorie, et qu'il présente plutôt cette économie comme quelque chose d'intangible. Schumpeter n'aurait pas nié, en effet, que l'économie politique marginaliste s'intéresse peu à l'histoire ; mais il pense qu'il faut élargir son horizon et réaliser en somme la synthèse de l'école historique et de l'école de l'économie politique pure. En prenant conscience de cette intention fondamentale de l'économiste autrichien, on peut comprendre la façon dont il édifie son propre système de pensée à partir de l'opposition qu'il établit entre le « circuit » et l'« évolution ».
- 12 L'économie du « circuit », chez Schumpeter, est une économie sans entrepreneur, sans capital, sans profit. C'est en somme l'économie walrasienne dans la situation de l'équilibre général puisque Walras déclare que, dans une telle situation, le profit est nul, de sorte que l'entrepreneur, devant vivre grâce aux ressources qu'il obtient comme salarié ou comme capitaliste, est pratiquement éliminé. On est tenté aujourd'hui de penser qu'un tel modèle est peu apte à faire comprendre l'évolution réelle de l'économie. C'est pourtant en s'en inspirant que Schumpeter pense trouver le moyen de corriger la théorie de Marx afin de justifier la vision marxiste de l'histoire. Dire, en effet, qu'il n'y a pas de profit du capital dans la situation d'équilibre général, ou dans le « circuit », c'est rejoindre d'une certaine manière le point de vue de Marx selon lequel le capital, en lui-même, est improductif. Sans avoir besoin d'utiliser la théorie de la plus-value qui est malencontreusement fondée sur la conception de la valeur-travail, on pourra donc soutenir que le capitalisme doit disparaître parce qu'à un certain moment les circonstances particulières qui engendrent le profit auront disparu.

« Il suffit, écrit Schumpeter, de considérer l'objectif analytique de Marx pour reconnaître qu'il n'était nullement obligé d'accepter le combat sur le terrain où il est si facile de le battre /.../ Cette facilité n'existe en effet qu'aussi longtemps que la théorie de la plus-value ne représente pour nous qu'une thèse relative au fonctionnement d'une économie statique en état d'équilibre parfait. Étant donné que Marx visait à analyser, non pas un état d'équilibre que, selon lui, la société capitaliste ne saurait jamais atteindre, mais, tout au contraire, un processus de transformation incessante dans la structure économique, les critiques qui lui sont opposées ne sauraient être tenues pour absolument décisives. Même si elles ne peuvent se manifester en équilibre parfait, les plus-values peuvent néanmoins être constamment présentes parce que le régime ne permet jamais à l'équilibre de s'établir. Même si elles tendent continuellement à disparaître, ces plus-values peuvent néanmoins toujours exister parce qu'elles sont incessamment recrées. Une telle défense ne saurait certes sauver ni la théorie de la valeur-travail, notamment dans le cas où elle est appliquée à la marchandise travail elle-même, ni l'argumentation relative à l'exploitation telle qu'elle est formulée par Marx. Mais elle nous permet d'interpréter plus favorablement sa conclusion. » (ibidem, 96 et 97)
- 13 La conclusion dont il s'agit ici, c'est la disparition nécessaire du mode de production capitaliste. Et Schumpeter soutient que l'on peut défendre cette conclusion en s'appuyant sur l'idée qu'il n'y a pas de profit dans la situation d'équilibre. L'ambiguïté de la pensée schumpeterienne est ici particulièrement manifeste. L'économiste autrichien peut passer pour un défenseur du libéralisme économique en raison de sa théorie de l'entrepreneur

dynamique qui, brisant le « circuit », entraîne l'économie dans la voie de l'évolution. Pourtant cette même théorie de l'entrepreneur dynamique est chez lui la base d'une vision extrêmement pessimiste de l'avenir de l'économie de marché. Il lui suffit en effet de poser la nécessité du déclin de l'esprit d'entreprise, conséquence de la bureaucratisation des tâches de direction économique, pour être en mesure de prophétiser, lui aussi, la fin prochaine du capitalisme :

« Comme l'initiative capitaliste, écrit-t-il, de par ses réussites mêmes, tend à automatiser les progrès, nous concluons qu'elle tend à se rendre elle-même superflue – à éclater en morceaux sous la pression de son propre succès. L'unité industrielle géante parfaitement bureaucratisée n'élimine pas seulement, en expropriant leurs possesseurs, les firmes de taille petite ou moyenne, mais, en fin de compte, elle élimine également l'entrepreneur et exproprie la bourgeoisie en tant que classe appelée à perdre, de par son processus, non seulement son revenu, mais encore, ce qui est infiniment plus grave, sa raison d'être. » (ibidem, 231 et 232)

- 14 Engagée dans cette voie, la réflexion schumpéterienne va très loin : notre auteur soutient que le socialisme triomphera parce qu'il permettra d'obtenir une production plus abondante que celle qui est obtenue en régime capitaliste, sans faire appel au mobile du profit. On peut de nouveau s'étonner de trouver cette affirmation sous la plume d'un disciple de Walras. Pourtant il faut rappeler qu'il est arrivé à la théorie néo-classique de l'économie la même mésaventure qu'à l'économie politique ricardienne. Élaborée en vue de la défense de l'entreprise privée, la théorie marginaliste a ensuite été utilisée pour la défense du socialisme par de brillants économistes, notamment par Oscar Lange.

- 15 Une fraction de l'école néo-classique, dans la première moitié du 20^e siècle, a soutenu que l'on obtiendrait des résultats excellents dans une économie socialiste si l'on demandait aux planificateurs et aux directeurs des entreprises de mettre en vigueur les règles de calcul qui disaient-on, sont appliquées de façon très imparfaite dans les économies capitalistes : égalité de l'offre et de la demande, égalité des coûts marginaux de production aux prix d'équilibre, abaissement au niveau minimum des coûts moyens, etc... Cette idée est reprise dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, et l'affirmation de l'efficacité supérieure d'une économie planifiée y est prononcée de façon catégorique :

« Le conseil central, écrit Schumpeter, pourrait (et jusqu'à un certain point devrait) faire fonction de diffuseur de renseignements et de coordinateur de décisions – tout au moins au même degré qu'un bureau de cartel disposant de pleins pouvoirs. L'existence d'un tel cerveau central réduirait immensément la quantité de travail à accomplir par les cerveaux-relais des gérants, et l'intelligence requise pour faire fonctionner un tel système serait beaucoup moins grande que celle qui est nécessaire pour piloter une entreprise de quelque importance à travers les courants et les brisants de l'économie capitaliste. » (ibidem, 297)

- 16 À partir du marginalisme, Schumpeter retrouve donc les conclusions de Marx relativement à la meilleure utilisation des forces productives par le socialisme. Et l'économiste autrichien partage également les vues de Marx sur la possibilité de concilier la planification économique avec la démocratie politique :

« La société socialiste, écrit-il, aurait moins besoin de compter sur la discipline autoritaire que ce n'est le cas dans notre société de capitalisme entravé. » (ibidem, 331 et 332)

- 17 Bien qu'il soit très étonnant, cet éloge du socialisme ne nous éloigne pas de Walras autant qu'il pourrait sembler. Car c'est la conception walrasienne d'un maximum de satisfactions obtenu par l'application de lois économiques toutes simples qui est la base des analyses de Schumpeter comme de celles de Lange. L'admiration pour le jeu du marché, tel qu'ils le

conçoivent, conduit paradoxalement les deux auteurs à adopter une vision extrêmement optimiste des effets de la planification. Puisque les lois de l'économie sont simples, pensent-ils, il devrait être aisé de faire fonctionner une économie socialiste.

- 18 Par l'intermédiaire des économistes néo-classiques partisans du « socialisme de marché », Schumpeter rejoint donc Marx assez aisément. Mais on peut remarquer qu'il se comporte aussi, d'une certaine manière, comme l'héritier de toute la tradition de l'économie politique libérale qui tend à minimiser le rôle de l'État :

« La meilleure formule, écrit-il, consiste à dire que l'État, issu des heurts et des compromis entre les régimes féodaux et la bourgeoisie, constitue une partie des cendres dont naîtra le phénix socialiste /.../ Certes le socialisme peut être constitué par un acte de l'État. Mais rien n'empêche, à mon sens, de dire que l'État meurt en accomplissant cet acte – comme l'avait indiqué Marx, et comme Lénine l'a répété. » (ibidem, 274)

- 19 Ce ralliement à Marx et à Lénine d'un économiste libéral est évidemment surprenant. Il nous invite à réfléchir au fait que l'économie politique libérale et le marxisme ont un point de départ commun dans l'individualisme et l'empirisme de la philosophie des Lumières. Et l'on peut conclure en disant que la réflexion sur l'œuvre de Joseph Schumpeter conduira sans doute à mettre en question les fondements sur lesquels a reposé jusqu'à présent la science de l'économie.

BIBLIOGRAPHIE

Schumpeter (J), *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*, Leipzig, 1912. Traduction française, *Théorie de l'évolution économique*, Paris, Dalloz, 1935.

Schumpeter (J), *Capitalism, Socialism and Democracy*, New York, 1942. Traduction française, *Capitalisme, socialisme et Démocratie*, Paris, Payot 1951.

Schumpeter (J), *History of Economic Analysis*, New York, 1954. Traduction française, *Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard, 1983.

INDEX

Keywords : Schumpeter, Walras, Marx, capitalism, innovation, balance

Mots-clés : Schumpeter, Walras, Marx, capitalisme, innovation, équilibre

Schumpeter, Marx et Walras. Entrepreneur et devenir du capitalisme

Schumpeter, Marx and Walras. The entrepreneur and the future of capitalism

Sophie Boutillier et Dimitri Uzunidis

- 1 Joseph Alois Schumpeter avait pour ambition déclarée de révolutionner la théorie économique. Parmi les nombreux économistes qui se sont distingués en ces termes, il en est deux que l'on peut, presque tout naturellement, rattacher à Schumpeter, parce qu'ils ont eu d'une façon ou d'une autre une forte influence sur son œuvre : Karl Marx et Marie Esprit Léon Walras (Béraud, Faccarello, 2000; Etner, 2004; Van Daal, Walker, 2007). L'objectif majeur de Schumpeter était d'élaborer un schéma d'analyse permettant de comprendre le fonctionnement du capitalisme dans sa globalité et sur sa durée. Mais, quel économiste n'a pas eu une telle ambition? Il avait une forte admiration pour Walras, mais il regrettait son incapacité à expliquer tant les phénomènes de croissance que de crise économique. Schumpeter partage également pour Marx un avis positif, car il considère que le « système marxiste » fait partie intégrante de l'économie générale, mais aussi parce que Marx a élaboré une véritable démarche scientifique. Schumpeter le qualifie d'« auteur difficile » (Schumpeter, 1983, tome 2, p. 28). Il souligne à maintes reprises son érudition et sa force intellectuelle (Boutillier, 1996, 2005, 2006, 2010), sans doute aussi en partie parce qu'ils sont issus d'une culture germanique commune (Reisman, 2004), tout en gardant ses distances sur le plan politique.
- 2 Schumpeter avait pour objectif de « fonder une nouvelle économie » (Bouchard, 2000, p. 12). Le premier ouvrage faisant date dans sa carrière professionnelle est *Théorie de l'évolution économique*, dont la première édition remonte à 1911. Dans cet ouvrage, devenu une référence incontournable, Schumpeter développe une analyse originale du capitalisme dont l'acteur incontesté est l'entrepreneur, soit l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, en d'autres termes, qui innove.

- 3 L'entrepreneur schumpétérien explique tout ce que le modèle walrasien est incapable de faire : l'innovation, le développement économique et les crises; ces trois éléments étant intimement interdépendants. L'entrepreneur, à l'image du capitalisme, est le produit d'une évolution historique, qui continue à se poursuivre au moment pendant lequel Schumpeter écrit. Il se détourne alors de Walras au profit de Marx dans *Capitalisme, Socialisme et démocratie*, publié en 1942, où il développe la thèse de la disparition du capitalisme générée par celle de l'entrepreneur; évolution consécutive à la bureaucratisation de la fonction entrepreneuriale.
- 4 Le facteur commun entre Marx, Walras et Schumpeter, qui fait l'objet de cet article est l'entrepreneur. Pourtant, bien que figure centrale du capitalisme, les économistes ont toujours eu du mal à l'appréhender depuis les Classiques qui le confondent avec le capitaliste. Dans le tome 3 de *Histoire de l'analyse économique* (1983), Schumpeter y consacre plusieurs pages (pages 200-207). Deux étapes apparaissent clairement dans l'œuvre de Schumpeter. D'un côté, Schumpeter construit une théorie du capitalisme centrée sur l'entrepreneur en faisant la critique du modèle walrasien, de l'autre il apprivoise le modèle de Marx pour discuter de la fin possible du capitalisme, conséquence de la disparition de l'entrepreneur.
- 5 Bien que défendant l'économie de marché, Walras trace paradoxalement le portrait d'un entrepreneur passif. À l'équilibre, en situation de concurrence parfaite, le profit est nul. Schumpeter se saisit de l'entrepreneur, pour en faire la figure de proue du capitalisme, un capitaine d'industrie, selon la formule d'A. Marshall (1890). Cependant en dépit de cet intérêt majeur pour l'entrepreneur, ou précisément en raison de cet intérêt, Schumpeter s'interroge sur le devenir du capitalisme et sur les modalités possibles de la transition du capitalisme vers le socialisme. Ce qui l'amène à se rapprocher de Marx. Schumpeter, comme Marx, construit un schéma d'analyse reposant sur l'histoire, contrairement à Walras. Marx n'a pas élaboré une théorie de l'entrepreneur (Boutillier, 1996; Hunt, 2009). Mais, il attribue à la bourgeoisie (la classe sociale d'où est issu l'entrepreneur) un rôle de révolutionnaire de l'économie qui est en définitive assez proche par certains aspects de l'analyse schumpétérienne. Schumpeter se trouve ainsi à l'intersection de deux champs théoriques, celui de Marx et de Walras. C'est ce processus que nous nous proposons de retracer dans le cadre de cet article. Dans un premier temps, Schumpeter essaye de sauver la théorie pure grâce à l'entrepreneur (partie 1), sans y parvenir. Mais, en introduisant l'entrepreneur, il se rapproche de Marx et discute des raisons de la métamorphose du capitalisme, voire de sa fin possible (partie 2).

Walras, Schumpeter et l'entrepreneur

La théorie schumpétérienne de l'entrepreneur

- 6 Schumpeter a une position ambiguë vis-à-vis de Walras. D'un côté, il affiche très grande admiration pour l'économiste français, sans être cependant avare de critiques :

« (...) en ce qui concerne la théorie pure, Walras m'apparaît comme le plus grand économiste. Son système d'équilibre économique révèle une originalité "révolutionnaire" tout en ayant les qualités d'une synthèse classique » (Schumpeter, 1983, tome 3, pp. 110-111).
- 7 En bref, « selon Schumpeter, les *Éléments* de Walras ne sont rien moins que la "Magna Carta" de la science économique exacte » (Blaug, 1985, p. 678). Schumpeter appréhende le

texte walrasien par conséquent comme un élément fondateur de l'analyse économique. Mais, il cherche à conceptualiser la fonction entrepreneuriale, Walras ayant échoué dans cette entreprise.

- 8 Dans son *Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter (1983) définit sommairement l'analyse économique comme « les recherches intellectuelles que l'homme a menées en vue de comprendre les phénomènes économiques » (1983, tome 1, p. 25). Mais, les économistes donnent-ils dans leurs travaux une image objective de la réalité économique? Cette question entraîne un ensemble de remarques. Le temps joue un rôle important, car les représentations des économistes ne sont pas figées dans le temps. La production de connaissances scientifiques est aussi subjective, elle est inséparable de l'économiste qui les produit (le facteur idéologique n'est pas négligeable). Au fil du temps, l'accumulation de connaissances, portant sur différents objets, cependant améliore notre compréhension du fonctionnement de l'économie, connaissance à partir de laquelle il est possible de construire des outils susceptibles de transformer la réalité économique. Schumpeter parle en effet de l'économie comme d'une « connaissance outillée » (Schumpeter, tome 1, 1983, p. 33) puisqu'elle « emploie des techniques dont le grand public ignore le maniement » (idem, p. 31).
- 9 Quels sont phénomènes économiques susceptibles d'intéresser l'économiste? Schumpeter évoque la spéculation. Mais, les modalités selon lesquelles des entreprises sont créées, des affaires se concluent entre différents protagonistes, suscitent aussi l'intérêt de l'économiste. Pourtant (Schumpeter, tome 3, pp. 201-207), bien qu'acteur essentiel de la dynamique des affaires, l'entrepreneur n'a guère retenu l'attention de l'économiste (au profit du capitaliste). L'attention des économistes (voir par exemple les Classiques ou même Marx) s'est portée sur le capitaliste. Au fil des siècles, l'entrepreneur a pris une place croissante dans l'économie, évolution que Schumpeter cherche à retracer en soulignant que ce phénomène s'est accompagné avec le développement du libéralisme et des théories économiques en faveur du libre-échange :

« l'homme d'affaires, à mesure que son poids s'accrut dans la structure sociale, communiqua à la société une dose accrue de son esprit, exactement comme le chevalier avant lui : les habitudes mentales particulières engendrées par le travail d'un bureau d'affaires, l'échelle des valeurs qui s'en dégage, l'attitude envers la vie publique et la vie privée qui en est caractéristique se répandirent lentement dans toutes les classes et dans tous les domaines de pensée et des actions humaines. Les résultats éclatèrent à l'époque de transformation culturelle qui a été si curieusement désignée du terme impropre de Renaissance » (Schumpeter, 1983, tome 1, p. 121).
- 10 Avec l'intellectuel laïc qui apparaît au cours de cette période se dessine l'économiste¹,

« l'homme d'affaires et le représentant du pouvoir, partout comme l'artiste-artisan des besoins et de problèmes pratiques, commencèrent à développer un fonds de connaissances économiques (...) » (Schumpeter, 1983, tome 1, p. 121).
- 11 Cet homme d'affaires n'est pas insensible au politique, certains sont même devenus économistes ou inversement. Nombre d'économistes renommés se sont en effet lancés dans les affaires ou encore travaillaient en étroite relation avec le pouvoir (Ricardo, Cantillon, et bien d'autres, sans oublier Schumpeter qui fut directeur d'une grande banque. Cette expérience fut de courte durée). Tout se passe comme si les économistes construisaient une science pour répondre aux besoins de leurs affaires, car il ne s'agit pas seulement de produire des connaissances par curiosité, pour comprendre le monde dans lequel on est partie prenante, mais aussi pour agir. La connaissance économique est aussi

un outil. L'ambition de Marx, Walras et Schumpeter n'était pas d'ordre utilitaire (au sens individuel du terme), mais scientifique, voire politique (changer le monde, telle était manifestement l'ambition de Marx). Quoi qu'il en soit ce fut pour les uns comme pour les autres un lourd investissement intellectuel, auquel ils ont consacré leur existence (Perroux, 1965; Lhuillier, 2002).

- 12 Mettant à profit ses connaissances des faits économiques historiques et contemporains, Schumpeter dresse le portrait d'un entrepreneur prompt à relever des défis, repoussant la routine pour aller contre l'ordre économique établi. Mais, il ne se contente pas de décrire l'entrepreneur, il lui donne aussi un rôle à jouer. Il instrumentalise l'entrepreneur pour expliquer la dynamique du capitalisme ou selon ses dires « l'évolution économique ». L'entrepreneur est l'agent économique qui innove. L'innovation ne se limite pas pour Schumpeter à la création d'un nouveau bien ou encore par l'introduction de la machine dans les ateliers, mais est, grossièrement, ce qui permet à l'entrepreneur d'accroître son chiffre d'affaires et sa position de marché. Aussi, bien que l'entrepreneur ne soit pas résolument certain de l'effet de sa trouvaille sur le marché, elle peut devenir (en cas de réussite) un moyen de lui conférer provisoirement (en raison des rapports de concurrence) une position de monopole. Par le pouvoir de l'innovation, l'entrepreneur délimite son propre marché, il fixe ses propres règles, afin de maîtriser l'incertitude propre au fonctionnement du marché. Les décisions de l'entrepreneur (comme de tout agent économique) s'inscrivent dans l'environnement économique et social dans lequel il est inséré. Les mobiles humains ne sont jamais strictement individuels, mais s'inscrivent toujours dans une réalité sociale et historique. En d'autres termes, l'entrepreneur investit dans tel ou tel secteur d'activité parce que l'état de l'économie, de la société, des sciences et des techniques le lui permet, et en apportant ainsi des solutions aux problèmes posés. L'entrepreneur schumpétérien est l'agent économique qui réalise de « nouvelles combinaisons de facteurs de production » qui sont autant d'opportunités d'investissement (Schumpeter, 1935, pp. 329-336). Elles se manifestent sous de multiples formes². Ces nouvelles combinaisons s'apparentent presque aux pratiques dénoncées par Marshall (1890), selon lequel les hommes d'affaires détournent les progrès de la science pour donner de façon artificielle aux choses une apparence nouvelle (Boutillier, Uzunidis, 1995). La définition générale que Schumpeter donne de l'innovation suffit largement pour expliquer le profit comme un revenu exceptionnel et temporaire qui récompense l'entrepreneur. Celui-ci peut alors être défini comme l'agent économique qui a pris le risque de rompre la monotonie de l'équilibre walrasien.
- 13 À travers la littérature schumpétérienne (ici essentiellement *Théorie de l'économie économique* et *Capitalisme, socialisme et démocratie*), il est possible de tracer à grands traits le profil de l'entrepreneur schumpétérien et distinguer ce qui relève de l'agent économique proprement dit d'une part et de l'économie dans son ensemble d'autre part (Boutillier, Uzunidis, 1995, 1999) :
 1. Juridiquement, l'entrepreneur est indépendant, mais son indépendance est limitée par la concurrence exercée par d'autres entrepreneurs.
 2. Mais, son indépendance est aussi limitée par les difficultés auxquelles il peut être confronté pour réunir les capitaux dont il a besoin pour démarrer son activité. L'entrepreneur doit vaincre le conformisme du banquier, opinion que Schumpeter partage avec J.-B. Say (1803). Cette remarque relative au rôle du banquier permet à Schumpeter de distinguer l'entrepreneur du capitaliste, et par conséquent le profit (rémunération de l'entrepreneur) et l'intérêt (rémunération du capitaliste). Le rôle du banquier est fondamental puisque c'est lui qui rend possible l'exécution des nouvelles combinaisons.

3. L'entrepreneur est doté de qualités exceptionnelles. L'exécution des nouvelles combinaisons est « difficile et accessible seulement à des personnes de qualité déterminées ». Seules quelques personnes « ont les aptitudes voulues pour être chefs dans une telle situation ». L'entrepreneur est un individu hors du commun, contrairement à Mises (2004), pour qui tous les individus, quelle que soit leur activité, sont des entrepreneurs en puissance.
4. Être entrepreneur ne signifie pas toujours avoir des « relations durables avec une exploitation individuelle » : on n'est pas entrepreneur à vie. Un entrepreneur n'est entrepreneur que lorsqu'il réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, non lorsqu'il gère son entreprise au quotidien. « (...) à nos yeux, quelqu'un n'est en principe entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons; aussi perd-il ce caractère s'il continue d'exploiter selon un circuit l'entreprise considérée ».
5. Être entrepreneur ne se résume pas à combiner les facteurs de production, activité qui peut (paradoxalement?) devenir routinière. Mais, seul l'entrepreneur réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Gérer la production au quotidien s'inscrit dans une routine. Ce n'est pas la fonction de l'entrepreneur.
6. L'entrepreneur relie le monde de la technique et celui de l'économie en réalisant ses nouvelles combinaisons de facteurs de production. En d'autres termes en innovant, sorte d'intermédiaire entre le savant qui produit la connaissance et l'ouvrier qui l'applique à l'industrie, conformément à la définition que Say donne de l'entrepreneur.
7. La recherche du profit est secondaire, bien qu'elle ne soit pas négligée par l'entrepreneur. C'est une espèce de joueur pour qui la joie de créer l'emporte sur la recherche intrinsèque du gain. Même si le profit couronne le succès des nouvelles combinaisons de facteurs de production. Il est l'expression de la valeur de la contribution de l'entrepreneur à la production, comme le salaire pour le travailleur.
8. L'entrepreneur schumpétérien est un « calculateur génial » (l'expression est de J.-B. Say), car il peut prévoir mieux que les autres l'évolution de la demande, dont dépend sa réussite. Qualifier l'entrepreneur schumpétérien de calculateur génial n'est pas tout à fait exact, car les décisions prises par l'entrepreneur ne sont pas fondamentalement rationnelles, mais relèvent d'une rationalité (non économique au sens walrasien), mais d'une rationalité subjective se fondant sur des facteurs psychologiques, selon la conception de Menger (2011),
9. L'entrepreneur n'est donc pas rationnel, au sens de l'homo œconomicus : « l'entrepreneur typique ne se demande pas si chaque effort auquel il se soumet, lui promet un "excédent de jouissance" suffisant. Il se préoccupe peu des fruits hédonistiques de ses actes. Il crée sans répit, car il ne peut rien faire d'autres (...) » (Schumpeter, 1935, p. 134).
10. L'entrepreneur schumpétérien a du charisme et de l'autorité. « L'importance de l'autorité n'est pas absente, il s'agit souvent de surmonter des résistances locales, de conquérir des "relations" et de faire supporter des épreuves de poids » (Schumpeter, 1935, p. 127).
11. L'entrepreneur peut être un chef, un chef d'entreprise. Mais, le terme de chef ne fait pas de l'entrepreneur l'équivalent d'un chef militaire. L'entrepreneur ne se distingue pas par des qualités spécifiques : « la tâche de chef est très spéciale : celui qui peut la résoudre, n'a pas besoin d'être sous d'autres rapports ni intelligent, ni intéressant, cultivé, ni d'occuper en aucun sens une "situation élevée"; il peut même sembler ridicule dans les positions sociales où son succès l'amène par la suite. Par son essence, mais aussi par son histoire (ce qui ne coïncide pas nécessairement) il est hors de son bureau typiquement un parvenu, il est sans tradition, aussi est-il souvent incertain, il s'adapte anxieux, bref il est tout sauf un chef. Il est le révolutionnaire de l'économie – et le pionnier involontaire de la révolution sociale et politique – ses propres collègues le renient, quand ils sont d'un pas en avance sur lui, si bien qu'il n'est pas reçu parfois dans le milieu des industriels établis » (Schumpeter, 1935, p. 128). En remettant en question les pratiques industrielles établies, l'entrepreneur va donc à

- l'encontre de la routine. Il a à la fois un comportement déviant tant sur le plan économique que social.
12. Diriger une entreprise industrielle ou commerciale ne fait d'un individu un entrepreneur. « Non seulement des paysans, des manœuvres, des personnes de profession libérale – que l'on l'y inclut parfois –, mais aussi des “fabricants”, des “industriels” ou des “commerçants” – que l'on y inclut toujours – ne sont pas nécessairement des entrepreneurs » (Schumpeter, 1935, p. 107).
 13. Un inventeur n'est pas forcément un entrepreneur, et inversement. « La fonction d'inventeur ou de technicien en général, et celle de l'entrepreneur ne coïncident pas » (Schumpeter, 1935, p. 126).
 14. Indépendance, relations difficiles avec le banquier, qualités personnelles exceptionnelles, remise en cause de l'ordre technique et industriel établi, refus de la routine tant industrielle que sociale, l'entrepreneur est facteur de changement qui se décline de l'individu au système économique dans sa globalité. Il crée de façon frénétique parce qu'il ne sait rien faire d'autre, selon les dires mêmes de Schumpeter.
 15. Schumpeter semble ainsi osciller en permanence entre deux extrêmes, l'individualisme méthodologique (l'expression est de lui) (Chavance, 2007, p. 45) et l'institutionnalisme dont son contemporain T. Veblen³ (1904) est l'un des pionniers. D'un côté, Schumpeter s'ingénie à décrire l'individu-entrepreneur qui se caractérise par un ensemble de traits spécifiques (par exemple, son attitude à relever des défis, à se remettre en permanence en question), de l'autre son incapacité à trouver dans l'histoire économique, dans le monde des affaires, un individu qui corresponde point par point à l'idéal type qu'il en dresse. Nombre d'économistes ont pourtant tenté de rechercher dans l'économie des entrepreneurs schumpétériens. L'entrepreneur décrit par Schumpeter manque de consistance, sans doute parce que ce n'est pas l'entrepreneur en tant que tel qui l'intéresse, mais ce qu'il représente et du même coup sa capacité à expliquer l'évolution économique. La condition d'entrepreneur n'est pas permanente :

« (...) quelqu'un n'est, en principe, entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons – ainsi perd-il ce caractère s'il continue ensuite d'exploiter selon circuit d'entreprise créé – par conséquent il sera aussi rare de voir rester quelqu'un toujours un entrepreneur pendant des dizaines d'années où il est dans sa pleine force que de trouver un homme d'affaires qui n'aura jamais été un entrepreneur, ne serait-ce que très modestement » (Schumpeter, 1935, p. 112).
 16. On ne peut trouver un individu qui l'incarne de façon durable. Ainsi pour Perroux (1965), Henry Ford n'est devenu un entrepreneur que lorsqu'il créa le « model T ». Robinson (1984) accuse aussi l'entrepreneur schumpétérien de manquer de consistance. Pour Schumpeter, être entrepreneur, ce n'est pas une profession, surtout une situation durable. Est-ce que J. K. Galbraith (1989) voulait souligner lorsqu'il écrivait avec ironie que l'on peut comparer l'existence du grand entrepreneur à *l'aspis meblifera* mâle qui accomplit l'acte de création au prix de sa propre existence?
 17. Pourtant, bien que la condition d'entrepreneur soit instable, Schumpeter soutient qu'il existe une « classe des entrepreneurs », en d'autres termes un groupe social identifié par le chercheur, dont le comportement correspond aux traits caractéristiques que nous avons énumérés plus haut. Schumpeter semble par ce procédé se rapprocher tant de Marx que de Weber dans leur définition des classes sociales. Mais, il accuse le premier de simplisme. Son analyse cependant le rapproche davantage de celle de Weber. Schumpeter considère que l'entrepreneur se caractérise par un style de vie, un système moral d'éthique et de valeur. La question de la propriété des moyens de production semble le

préoccuper, mais il évacue ce sujet qu'il qualifie de « faux problème » (Schumpeter, 1935, p. 325). Cependant, dans un bas de page il écrit que « les moyens de production ne tombent pas du ciel », ils sont le produit de l'accumulation antérieure. Ils

« (...) ne sont pas donnés par l'économie, ils furent et sont créés par les vagues isolées de l'évolution et désormais sont incorporés au produit. Mais chaque vague individuelle de l'évolution et chaque nouvelle combinaison particulière proviennent elles-mêmes, à leur tour, de la réserve en moyens de production du circuit correspondant (...) ».

L'apport de la théorie schumpétérienne de l'entrepreneur à la théorie pure

18 Nous défendons l'idée selon laquelle Schumpeter invente l'entrepreneur pour dynamiser le modèle de Walras. Nous venons d'en énumérer les principales caractéristiques. La fonction de l'entrepreneur walrasien est limitée puisqu'elle se réduit à la coordination des marchés. Schumpeter ne fut pas le seul à le critiquer sur ce point. Gide et Rist (1922) notent que Walras eut beaucoup de difficultés pour faire accepter ses idées. Il fut notamment abondamment critiqué par Edgeworth qui ne partage pas sa conception de l'entrepreneur qui ne fait ni perte ni profit lorsque le prix de vente est égal à l'équilibre au prix de revient. À l'état d'équilibre, la fonction d'entrepreneur s'évanouit. Dans ces conditions, les services producteurs s'échangent contre des produits, et les produits contre des services producteurs. C'est la généralisation de l'idée de Say selon laquelle la production est un grand échange. Mais, si l'équilibre n'est pas atteint, certains entrepreneurs réaliseront un bénéfice (si le prix de vente des produits est supérieur au prix de revient en services producteurs), et d'autres une perte (si le prix de vente des produits est inférieur au prix de revient en services producteurs). On est par conséquent en présence d'un triple niveau d'exercice de la concurrence en matière de production qui correspond à un même type d'individus libres :

1. les entrepreneurs sont libres de faire varier le niveau de la production en fonction des bénéfices et des pertes;
2. les offreurs et demandeurs des services producteurs sont libres d'aller à l'enchère et au rabais;
3. la libre entrée et sortie du marché : en entrant les entrepreneurs augmentent la production et la diminuent en sortant du marché. En bref, la libre concurrence est essentiellement un comportement naturel pour des individus libres et disposant d'institutions qui leur permettent d'exercer pleinement ces libertés (Dockès, Potier, 2005, p. 12). Mais, sans formuler d'explication véritable quant aux mouvements d'entrée et sortie du marché. À moins d'assimiler l'entrepreneur walrasien à la fonction de production, car nombre de points communs les réunissent. Alors que la fonction de production est une combinaison de facteurs de production, l'entrepreneur combine les facteurs de production. C'est une opération technique qui est exempte de considérations d'ordre stratégique ou de veille informationnelle qui est très éloignée, tant de l'entrepreneur preneur de risques de Cantillon (2009) ou de la capacité de jugement de l'entrepreneur de Say (1803).

19 Mais, ce n'est pas la seule faiblesse de l'entrepreneur walrasien. Bien que tenant pour acquis le postulat de l'initiative individuelle et de la liberté économique, Walras a paradoxalement construit un entrepreneur dénué de toute capacité à prendre des initiatives. Celui-ci est un agent économique au même titre que le travailleur ou le consommateur qui maximise son profit alors que le consommateur maximise son utilité.

L'entrepreneur walrasien, contrairement à la description qu'en font R. Cantillon ou J.-B. Say (Boutillier, Uzunidis, 1995, 1998, 1999, 2001), n'est pas un individu exceptionnel. Il ne se distingue pas par des facultés spécifiques. Walras appréhende également l'entrepreneur comme un intermédiaire entre des marchés, du travail, des biens et services, etc. Dans ces conditions, l'entrepreneur crée-t-il des richesses? La réponse est ambiguë puisque Walras affirme que la fonction d'entrepreneur est un service gratuit. Walras se distingue aussi des économistes fondateurs reconnus par leurs apports importants à la théorie de l'entrepreneur. Notre propos doit cependant être relativisé puisque Walras n'a jamais à notre connaissance déclaré construire une théorie de l'entrepreneur.

- 20 Schumpeter, à l'image de Cantillon et de Say qui l'ont précédé, l'entrepreneur est l'agent économique qui prend des risques parce qu'inséré dans un environnement économique incertain. Or, dans le modèle de la concurrence parfaite, l'information est précisément parfaite (Cot, Lallement, 2006). De plus, dans la théorie walrasienne, la théorie de l'entrepreneur, celle de l'entreprise et de la production se superposent. L'entrepreneur peut être perçu comme une fonction de production au même titre que l'entreprise, soit une espèce de boîte noire dont on ignore tout du fonctionnement.
- 21 Cependant, en dépit de ce manque flagrant de considération pour l'entrepreneur, dans la leçon 19 de *Éléments d'économie pure*, Walras décrit l'entrepreneur idéal. C'est un personnage (il peut être un individu ou une société)

« qui achète des matières premières à d'autres entrepreneurs, puis loue moyennant un fermage la terre du propriétaire foncier, moyennant un salaire les facultés personnelles du travailleur, moyennant un intérêt le capital du capitaliste, et, finalement, ayant appliqué des services producteurs aux matières premières, vend à son compte les produits obtenus » (Walras, 1988, p. 287).
- 22 L'entrepreneur a donc pour tâche au regard de la présente définition de combiner différentes ressources. Walras poursuit sa définition et précise qu'il existe différents types d'entrepreneurs : entrepreneur d'agriculture, entrepreneur d'industrie et entrepreneur de commerce. Prenons le cas particulier de l'entrepreneur d'industrie, qu'il définit comme suit :

« l'entrepreneur d'industrie achète des textiles, des métaux bruts; il loue des usines, des ateliers, des outils, embauche des filateurs, des forgerons, des mécaniciens; et il vend des objets manufacturés : des "tissus", des métaux ouvrés » (Walras, 1988, page 288).
- 23 Comme son homologue schumpetérien, l'entrepreneur walrasien n'est pas propriétaire des capitaux qu'il valorise. Il les emprunte au capitaliste. Walras décrit avec précision la comptabilité d'un entrepreneur. Il souligne que l'entrepreneur peut savoir à tout instant s'il est en état de perte ou de profit. Quel que soit le secteur d'activité dans lequel il opère, l'entrepreneur réalise un profit s'il vend plus cher ses produits ou marchandises plus cher que leur coût de production. En revanche, en situation d'équilibre, l'entrepreneur ne réalise ni perte ni profit. Puis, Walras explique avec minutie comment l'entrepreneur peut connaître l'état de sa situation (perte ou profit), mais il ne donne aucune piste sur les moyens d'y parvenir, sans doute parce qu'il suppose implicitement qu'il dispose des outils pour ce faire (Dockès, Potier, 2001; Dockès, Mouchot, 2009).
- 24 Un bilan rapide des principales œuvres de Walras nous conduit à montrer le peu d'intérêt qu'il accorde à l'entrepreneur. Nous venons de la constater dans *Éléments d'économie pure*. Dans *Mélanges d'économie politique et sociale*, il n'y consacre aucune ligne. Dans *Études*

d'économie appliquée, il s'y intéresse, non en tant que créateur de richesses, mais pour expliquer (sujet qu'il a déjà développé dans *Éléments d'économie pure*) ses relations avec le banquier. Walras souligne à cette occasion que « les banquiers sont des entrepreneurs, c'est dire que pour inspirer confiance, ils doivent eux-mêmes offrir des garanties spéciales ou générales » (Walras, 1992, p. 302). Dans ce même ouvrage, Walras met plus volontiers l'accent sur la liberté d'action dont doit bénéficier tout individu quel que soit son rôle dans la société :

« en résumé le rôle de l'individu, c'est d'accomplir volontairement sa destinée, de sentir, de penser, d'agir, de travailler, soit seul, soit en association avec d'autres individus, d'être agriculteur, industriel, commerçant, savant, artiste, fonctionnaire public, et de se faire ainsi une position en rapport avec ses efforts et son mérite » (Walras, 1990).

25 Le rôle de l'État est dans ce contexte de

« former le milieu d'accomplissement des destinées individuelles, d'assurer la sécurité extérieure et intérieure, de faire, d'exécuter le progrès des sciences et des arts, et ainsi d'organiser les conditions d'existence de la société. Le droit des individus, c'est d'agir d'autorité et d'établir des conditions égales. *Liberté, de l'individu; autorité de l'État. Égalité des conditions; inégalités des positions.* Telle est donc bien, en dernière analyse, la loi supérieure d'organisation de la société sur la base de l'ordre et de la justice » (Walras, 1990, p. 140).

26 Le comportement de l'entrepreneur est décrit par Walras en termes flous et imprécis. Walras ne s'intéresse pas aux conséquences effectives des décisions de l'entrepreneur en termes par exemple de création d'activité. Il met plus volontiers l'accent sur sa liberté d'action et sur son rôle dans le système des prix. Ses caractéristiques sont fondamentalement déterminées par le contexte économique dans lequel il est inséré, celui d'un modèle économique statique régi par les règles de la concurrence parfaite. Cette conception de l'entrepreneur a été fortement critiquée. Contemporain de Walras, Edgeworth considère que l'entrepreneur est pris dans la « concurrence industrielle » non dans une concurrence parfaite de type walrasien.

« (...) la représentation que fait Walras de l'entrepreneur ne saurait être acceptée "lorsque nous passons à la structure du marché la plus simple aux complexités introduites par la division du travail", de la "libre concurrence absolue" à la "concurrence industrielle" pour utiliser la terminologie respective de chacun des auteurs. Dans cette dernière, l'écart entre les coûts de production et le prix d'équilibre sur le marché se reflète nécessairement dans un gain ou dans une perte des entrepreneurs – une possibilité exclue par définition dans le modèle d'équilibre général walrasien » (Bridel, 2008, p. 730).

27 Edgeworth juge que Walras « va trop loin dans la voie de l'abstraction quand il affirme avec insistance que l'entrepreneur doit considérer comme ne faisant ni gain ni perte » (Edgeworth, 1891, p. 21). En bref, « seul l'entrepreneur idéal est compatible avec l'équilibre général walrasien ». Cette controverse entre Edgeworth et Walras est fondamentale puisque pour le premier l'entrepreneur est « la figure centrale du système productif » (Edgeworth, 1925). Pour Walras, en revanche, nous l'avons maintes fois souligné, c'est loin d'être le cas. Walras accepte mal la critique d'Edgeworth, et lui répond qu'il est inféodé aux économistes anglais, et tout particulièrement à Marshall (Bridel, Mornati, 2009 ; Marchionatti, Mornati, 2002).

28 La définition walrasienne de l'entrepreneur est incontestablement liée à sa conception de la concurrence et du fonctionnement de l'économie dans son ensemble. Les mathématiques lui donnent l'opportunité de construire ce qu'il considère être une

représentation scientifique de la société, d'où un certain nombre de simplifications manifestes dans son modèle de la concurrence pure et parfaite, forme idéale d'une économie de marché libre et transparent qu'il définit cependant à partir de l'étude de marchés concrets comme la Bourse ou le marché du blé (Dockès, Potier, 2005). Walras n'a d'intérêt que pour le processus qui conduit à la détermination du prix d'équilibre. Certaines entreprises font du profit, d'autres des pertes, d'où globalement un profit nul. Ainsi peut-on résumer la situation en soulignant qu'à l'équilibre l'entrepreneur (en tant qu'idéal type) ne fait ni perte ni profit équivaut à le supprimer.

- 29 Schumpeter a cherché par la fonction de l'entrepreneur de sortir le modèle néoclassique de sa routine. Mais, ce faisant, il a vite été amené à remettre en cause ses fondements, comme nous le verrons dans la seconde partie, puisqu'il construit un autre idéal type.

Pourquoi et comment Schumpeter se rapproche de Marx?

Entrepreneur, innovation... la dynamique du déséquilibre

- 30 Walras avait enfermé l'entrepreneur dans le modèle de l'équilibre général. Schumpeter lui confère au contraire un rôle dynamique. Pourtant, ils en arrivent tous deux à une conclusion de même nature. Schumpeter relie l'innovation produite par l'entrepreneur et l'évolution cyclique du capitalisme en distinguant les entrepreneurs pionniers ou révolutionnaires et les imitateurs. Le lien entre « innovation », « entrepreneur » et « cycle économique » est réalisé par l'idée d'une arrivée groupée des entrepreneurs dans un marché porteur. Ce phénomène est pour Schumpeter le début d'un cycle long d'expansion. Les entrepreneurs pionniers jouent un rôle essentiel, car ils

« suppriment les obstacles pour les autres non seulement dans la branche de production où ils apparaissent, mais aussi, conformément à la nature des obstacles, ils les suppriment ipso facto dans les autres branches de la production; l'exemple agit de lui-même; beaucoup de conquêtes faites dans une branche servent aussi à d'autres branches, comme c'est le cas pour l'ouverture d'un marché, abstraction faite de circonstances d'une importance secondaire qui apparaissent bientôt : hausse des prix, etc. C'est ainsi que l'action des premiers chefs dépasse la sphère immédiate de leur influence, et que la troupe des entrepreneurs augmente encore plus que ce ne serait le cas autrement; ainsi l'économie nationale est entraînée plus vite et plus complètement qu'on pourrait penser dans le processus de réorganisation, qui constitue la période d'essor » (Schumpeter, 1935, p. 331).

- 31 L'un des intérêts de la théorie des cycles de Schumpeter est qu'il recherche une explication endogène l'évolution économique, mais qu'il reste attaché au principe de l'équilibre puisque le développement économique correspond à la perturbation de l'équilibre statique, et qu'un nouvel équilibre est atteint grâce à ces nouveaux ajustements. Dans ce contexte, les innovations font figure de perturbations. Schumpeter s'est notamment appuyé sur les travaux de Juglar, qu'il relie à ceux de Kondratieff (chaque Kondratieff est formé de six Juglar) (Bosserelle, 1993, p. 160) pour élaborer une théorie des cycles économiques, mais alors que Juglar parle d'investissements pour expliquer la dynamique des cycles économiques, Schumpeter leur substitue des entrepreneurs. Mais, pour Schumpeter (comme pour Juglar, mais aussi Marx et d'une certaine façon Walras), la crise est un phénomène normal. Elle est nécessaire, temporaire et inévitable. La crise est un signe d'adaptation du système au changement (Dal-Pont

Legrand, Hagemann, 2009). En ce sens, Schumpeter se rapproche des travaux de Spiethoff (mais aussi de Tugan-Baranovsky) qu'il tient en haute estime (Schumpeter, 1983, tome 3, pp. 487-488) :

« si l'on excepte peut-être Marx, Spiethoff avait refusé l'idée d'associer les intervalles de prospérité et de dépression dans les cycles longs. Les uns et les autres ne sont pas liés par une relation de causalité. Spiethoff, qui s'inscrit dans l'école historique allemande, comme Marx, et plus tard Schumpeter, attribue au progrès technique un rôle plus ou moins important dans le mécanisme des crises » (Diebolt, 2007).

32 Mais, derrière ces considérations d'ordre macro-économique, ce qui oppose fondamentalement Schumpeter à Walras, c'est le rapport au temps historique (Robinson, 1984). Et par conséquent à l'évolution (ou du développement économique, selon le titre de l'ouvrage en anglais). Dans *Théorie de l'évolution économique*, Schumpeter présente une conception très précise des rapports entre l'économie et l'histoire qui est le sous-produit nécessaire de sa tentative d'élaboration d'une théorie dynamique de l'activité économique (Dufourt, 1992). Schumpeter distingue d'une part le circuit (mode de fonctionnement de l'économie basé sur la reproduction à l'identique où l'entrepreneur n'existe pas), d'autre part l'évolution économique (mode de fonctionnement de l'économie basé sur l'innovation et l'entrepreneur). Pour appréhender le comportement de l'entrepreneur, il convient de replacer ce dernier dans son milieu. Pour Schumpeter, les faits sociaux sont donc le produit d'une évolution historique, d'un processus qui s'inscrit dans le temps. En revanche, Walras considère que les faits sociaux sont des phénomènes naturels.

33 Nous avons déjà posé la question (partie 1), nous la reformulons sous une autre forme. Comment passer de l'entrepreneur au capitalisme? L'entrepreneur est, selon Schumpeter, le moteur de la « destruction créatrice » :

« le capitalisme, répétons-le, constitue, de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement, il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir » (Schumpeter, 1979, pp. 115-116).

34 Puis, il explique que

« l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle – tous ces éléments créés par l'initiative capitaliste » (Schumpeter, 1979, p. 116).

35 Il nomme ce processus évolutionniste propre au capitaliste, le processus de destruction créatrice :

« ce processus de Destruction Créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré mal gré, s'y adapter » (Schumpeter, 1979, pp. 116-117).

36 L'entrepreneur schumpetérien remet en cause la plupart des hypothèses du modèle de la concurrence parfaite. Il reste pourtant relativement proche de la définition walrasienne de l'entrepreneur puisqu'il définit ce dernier comme l'agent économique qui réalise des combinaisons de facteurs de production (Bréchet, Prouteau, 2010), si on assimile entrepreneur et fonction de production. L'hypothèse d'atomicité du marché est balayée par la formation de grandes entreprises. Certains entrepreneurs sont pour une période donnée plus performants que d'autres et sont à la tête de grandes entreprises.

L'hypothèse de transparence du marché est mise à mal par le comportement stratégique de l'entrepreneur. Sa réussite est étroitement liée à sa capacité d'anticipation sur ces concurrents. Le système des prix joue un rôle relativement secondaire. Mais, à partir du moment où ces hypothèses nodales tombent, que devient l'entrepreneur schumpetérien? Peut-il survivre dans un monde où l'incertitude est permanente et où les entreprises qui réussissent sont celles qui grandissent? L'ensemble de ces questions, conduit Schumpeter à se rapprocher de Marx. Sur quels points les analyses des deux économistes convergent? Nous avons basé notre argumentation sur *Le capital* et *Capitalisme, Socialisme et démocratie*, deux de leurs ouvrages clés.

Convergence Schumpeter / Marx : la question de la grande entreprise

- 37 Poursuivant l'analyse critique de l'œuvre de Walras, Schumpeter actualise la thèse de Marx relative à la disparition du capitalisme : la grande entreprise accroît son emprise économique et sociale sur l'économie et la société. Schumpeter invente l'entrepreneur pour dynamiser le modèle walrasien. Mais, il constate également que contrairement à l'affirmation de Walras la taille des firmes augmente. L'hypothèse d'atomicité du marché est alors caduque. Des monopoles et des oligopoles apparaissent. Petit à petit, l'organisation se substitue à l'individu, à l'entrepreneur. Ce constat le rapproche de Marx. Or dans le livre 1 du *Capital*, Marx n'a de cesse de souligner le caractère social de la production capitaliste, et l'augmentation de la productivité qui en résulte. La productivité du travail est en effet fonction du montant de capital avancé pour chaque capitaliste, car

« le nombre de coopérants, ou l'échelle de la production dépend donc en premier lieu de la grandeur du capital qui peut être avancée pour l'achat de la force de travail, c'est-à-dire de la proportion dans laquelle un seul capitaliste dispose des moyens de subsistance de beaucoup d'ouvriers. (...) La concentration des moyens de production entre les mains de capitalistes individuels est donc la condition matérielle de toute coopération entre les salariés (...) » (Marx, 1976, livre 1, page 241).

- 38 Les capitalistes dominants sont ceux qui sont capables de mobiliser les plus grandes quantités de capital. L'utilisation des machines, instruments d'une productivité croissante, nécessite l'investissement de capitaux en quantité de plus en plus importante, processus que seuls les capitalistes les plus dynamiques sont susceptibles de réaliser. D'où l'élimination progressive des plus faibles (faillites, rachats, absorptions). Car, pour Marx, le développement du capitalisme est porteur de déséquilibre :

« nous avons vu qu'une somme de valeur ou d'argent, pour se transformer en capital, devait atteindre une certaine grandeur minimum, permettant à son possesseur d'exploiter assez d'ouvriers pour pouvoir se décharger sur eux du travail manuel. Sans cette condition, le maître de corporation et le petit patron n'eussent pas été remplacés par le capitaliste, et la production même n'eût revêtu le caractère formel de la production capitaliste. Une grandeur minimum de capital entre les mains de particuliers se présente maintenant à nous sous un tout autre aspect; elle est la concentration de richesses nécessitée par la transformation des travaux individuels et isolés en travail social et combiné; elle devient la base matérielle des changements que le mode de production va subir » (Marx, 1976, livre 1, p. 242).

- 39 Le « capitaliste » ou l' « homme aux écus » (puisque Marx n'emploie pas le vocable « entrepreneur »; son ambition n'est pas d'écrire une théorie de l'entrepreneur) est

prisonnier d'une logique économique qui le dépasse. Les concentrations préalables de capital et de travail de chaque capitaliste augmentent progressivement. Certains gagnent davantage que d'autres. Ceux qui parviennent à concentrer des quantités très importantes de capital et de travail réalisent des économies d'échelle en produisant davantage, et sont conduits à rechercher des marchés de plus en plus étendus. La concurrence, la lutte pour la conquête des marchés, incite chaque capitaliste à se comporter de la même façon puisque parties intégrantes d'un même système économique :

« accumulez, c'est conquérir le monde de la richesse sociale, étendre sa domination personnelle, augmenter le nombre de ses sujets, c'est sacrifier une ambition insatiable » (Marx, 1976, livre 1, p. 421).

- 40 Le capital appelle le capital puisque l'introduction d'innovations techniques (le machinisme – c'est essentiellement sous cette forme que Marx appréhende le progrès technique⁴) n'est possible que là où la production se réalise sur une échelle importante. C'est un processus quasiment sans fin (mais fragile, puisque bloqué périodiquement par les crises), car il est déterminé par les rapports de concurrence entre les entrepreneurs individuels :

« la coopération, la division manufacturière, le machinisme, etc. en un mot, les méthodes propres à donner l'essor aux puissances du travail collectif ne peuvent s'introduire que là où la production s'exécute déjà sur une assez grande échelle, et, à mesure que celle-ci s'étend, celles-là se développent. Sur la base du salariat, l'échelle des opérations dépend en premier lieu de la grandeur des capitaux accumulés entre les mains des entrepreneurs privés » (Marx, 1976, livre 1, p. 445).

- 41 L'accumulation du capital nourrit l'accumulation du capital. C'est « l'attraction du capital par le capital » (Marx, 1976, livre 1, p. 447). La dynamique de l'accumulation se matérialise à la fois par un processus de concentration des capitaux entre les mains d'entrepreneurs privés et par la multiplication des « foyers d'accumulation » qui se concurrencent et qui sont nés de la dynamique même du processus d'accumulation. Le mode de production capitaliste par son dynamisme tend à multiplier les foyers d'accumulation. La concurrence contraint chaque capitaliste privé à accroître la productivité du travail qu'il emploie, lui permettant de réduire ses coûts et donc ses prix et de conquérir de nouveaux marchés. L'introduction de nouvelles méthodes de production dans l'entreprise nécessite l'accumulation préalable d'un capital. La concurrence capitaliste accélère le progrès technique en favorisant le renouvellement des moyens de production avant qu'ils ne soient physiquement obsolètes :

« (...) la concurrence, surtout quand il s'agit de bouleversements décisifs, impose le remplacement des vieux moyens de production par de nouveaux avant le terme naturel de leur existence. Ce sont principalement les catastrophes, les crises qui contraignent à ce genre de renouvellement prématuré de l'outillage de l'exploitation sur une grande échelle sociale » (Marx, 1976, livre 2, p. 149).

- 42 La quantité de capital nécessaire pour mettre en valeur une quantité de travail donnée augmente. Les plus faibles disparaissent. La taille des entreprises augmente.
- 43 Sous la plume de Marx, les capitalistes ne sont plus des capitaines d'industrie, des gagners, mais les pions d'une dynamique qu'ils ne peuvent maîtriser. La concurrence enfante le monopole, qui à son tour
- « devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospère avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste » (Marx, 1976, livre 1, p. 557).

- 44 La concentration du capital entre les mains des capitalistes individuels, engendrée par la concurrence, impulse la centralisation du capital, elle-même provoquée par la concurrence capitaliste. La taille des entreprises augmente. L'échelle de production également. L'empirisme de la gestion des premières entreprises est remplacé par des méthodes d'organisation du travail nouvelles et de plus en plus complexes. Le développement du capitalisme avait entraîné l'élimination de petits producteurs indépendants, « ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés » (Marx, 1976, livre 1, p. 557). Marx, comme Schumpeter, analyse la concentration de la propriété individuelle et son corollaire, la socialisation des moyens de production, la disparition du capitalisme.
- 45 L'accumulation continue et croissante du capital favorise l'innovation, le développement d'activités nouvelles. Les innovations industrielles, organisationnelles et financières sont étroitement liées. La société par actions donne au capitalisme les moyens de se développer sur une échelle toujours plus importante. Mais, si le capital financier est d'abord une aide à l'accumulation, puis il se développe selon une logique qui lui est propre : une
- « puissance tout à fait nouvelle, qui à ses origines s'introduit sournoisement comme une aide modeste à l'accumulation, puis devient bientôt une arme additionnelle et terrible de la guerre de la concurrence, et se transforme enfin en un immense machinisme social destiné à centraliser les capitaux » (Marx, 1976, p. 447).
- 46 Le crédit accélère non seulement l'accumulation qu'il a lui-même enfantée, mais contribue également au renouvellement du capital en favorisant la naissance d'innovations économisant le travail :
- « les capitaux supplémentaires, fournis par l'accumulation, se prêtent de préférence comme véhicule pour les nouvelles inventions et découvertes, etc. en un mot, les perfectionnements industriels, mais l'ancien capital, dès qu'il atteint sa période de renouvellement intégral, fait peau neuve et se reproduit aussi dans la forme technique perfectionnée, où une moindre quantité de force ouvrière suffit à mettre en œuvre une masse supérieure d'outillage et de matière » (Marx, 1976, livre 1, p. 449).

Concentration, routine économique et devenir du capitalisme

- 47 Schumpeter reprend dans *Capitalisme, socialisme et Démocratie*, l'argumentation du Marx sur la métamorphose de la concurrence en monopole. Répondant aux économistes libéraux de son temps, Schumpeter affirme que la concurrence parfaite des manuels n'a jamais existé. Il critique également le caractère a-historique des analyses néoclassiques de son temps. Ces derniers
- « acceptent les données d'une situation temporaire comme si elle n'était reliée ni à un passé, ni à un avenir et ils s'imaginent avoir été au fond des choses dès lors qu'ils ont interprété le comportement des firmes en appliquant, sur la base des données observées, le principe de maximisation du profit » (Schumpeter, 1979, p. 117).
- 48 Pour Schumpeter, le monopole est la manifestation de la dynamique du capitalisme, car celui-ci « constitue de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir » (Schumpeter, 1979, page 115-6). Le
- « processus de destruction créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute

entreprise capitaliste doit, bon gré, mal gré, s'y adapter » (Schumpeter, 1979, p. 117).

- 49 Ce n'est pas la disparition d'une forme de concurrence (au combien hypothétique) qui inquiète Schumpeter, mais la dislocation du cadre institutionnel du capitalisme, lequel repose d'une part sur la propriété privée, d'autre part sur la liberté de contracter. Cette question semble le préoccuper au plus haut point. Selon ses dires, la question fondamentale des économistes ne doit pas être de chercher à comprendre comment fonctionne le capitalisme au jour le jour, mais de l'étudier de manière dynamique de façon à appréhender comment il crée et détruit des structures en fonction des obstacles qu'il doit franchir. Il souligne en cela le caractère évolutionniste du capitalisme et l'apport de Marx sur ce point :

« le point essentiel à saisir consiste en ce que, quand nous traitons du capitalisme, nous avons affaire à un processus d'évolution. Il peut paraître singulier que d'aucuns puissent méconnaître une vérité aussi évidente et, au demeurant, depuis si longtemps mise en lumière par Karl Marx » (Schumpeter, 1979, p. 115).

- 50 Contrairement à nombre d'économistes libéraux, Schumpeter refuse d'associer « déclin de la concurrence » et « déclin du capitalisme », parce que la concurrence est parée de toutes les vertus et le monopole de tous les vices par nombre d'économistes. Le rejet du monopole par les économistes ne doit pas reposer sur le fait qu'il est inefficace sur le plan économique, mais parce que

« la structure politique d'une nation est grandement affectée par l'élimination d'une multitude de petites et moyennes entreprises dont les propriétaires-gérants, ainsi que leurs parents, clients et obligés, pèsent lourd dans la balance électorale et exercent sur ce que nous pouvons appeler ma "classe des cadres" une influence que ne saurait jamais obtenir les dirigeants d'une grande société : les fondements mêmes de la propriété privée et la liberté de contracter se dérobent dans un pays où les manifestations de ces droits disparaissent de l'horizon moral du public » (Schumpeter, 1979, p. 192).

- 51 Les grandes sociétés anonymes entraînent la disparition de la « silhouette du propriétaire, et avec elle, l'œil du maître » (idem).

- 52 Le capitalisme managérial schumpétérien met alors en scène trois acteurs : le manager, l'actionnaire et le salarié. L'entrepreneur disparaît. Le banquier a été absorbé par le marché financier. Sous certaines conditions (économiques et politiques), Schumpeter pronostique le passage du capitalisme au... socialisme, comme l'avait prophétisé Marx. La thèse relative à la disparition de l'entrepreneur a été développée par Schumpeter dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, publiée en 1942. Cet ouvrage s'inscrit dans une problématique générale que nous avons déjà évoquée qui est celle du développement du capitalisme managérial. L'entrepreneur disparaît, mais non l'entreprise. L'entreprise survit, mais elle n'est plus le fait d'un seul individu, elle devient une organisation complexe (séparation de la propriété et de la gestion du capital). Dans le chapitre 12 de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Schumpeter évoque « le crépuscule de la fonction d'entrepreneur » (Schumpeter, 1979, p. 181). L'innovation devient (paradoxe) une routine, car le progrès technique devient le fait

« (...) d'équipes de spécialistes entraînés qui travaillent sur commande et dont les méthodes leur permettent de prévoir les résultats pratiques de leurs recherches. Au romantisme des aventures commerciales d'antan succède rapidement le prosaïsme, en notre temps où il est devenu possible de soumettre à un calcul strict tant de choses qui naguère devaient être entretenues dans un éclair d'intuition géniale » (Schumpeter, 1979, p. 181).

- 53 Quelques lignes plus bas, il ajoute que « le progrès technique se dépersonnalise et s'automatise, puisqu'il est confié à des équipes de spécialistes ».
- 54 Le développement des grandes entreprises est intimement lié à celui du marché financier. La propriété individuelle se dissout, elle se présente désormais sous la forme d'un « simple paquets d'actions » qui se substitue
- « aux murs et aux machines d'une usine, naguère si forte, du propriétaire sur son bien, d'abord en affaiblissant son droit de regard et en limitant sa possibilité effective d'en jouir comme il l'entend; ensuite parce que le possesseur d'un titre abstrait perd la volonté de combattre économiquement, politiquement, physiquement pour "son" usine, pour le contrôle direct de cette usine et, s'il le faut, de mourir sur son deuil » (Schumpeter, 1979, p. 194).
- 55 Sur ce point encore la comparaison entre les propos de Marx et de Schumpeter est pertinente :
- « à mesure que progresse la production capitaliste, ce qui va de pair n'est plus comptée et employée que comme capital productif d'intérêts. Non pas en ce sens que tout capitaliste qui prête un capital se contente des intérêts, mais que le capitaliste industriel empoche son bénéfice d'entrepreneur » (Marx, 1976, livre 3, p. 235).
- 56 Schumpeter reconnaît comme Marx que la société anonyme a donné au capitalisme les moyens de se développer sur une échelle élargie, mais d'un autre côté, tout comme Marx, Schumpeter affirme qu'elle mine les fondements institutionnels du capitalisme. La société anonyme « socialise la mentalité bourgeoise, elle rétrécit progressivement la zone où peuvent s'exercer les initiatives capitalistes, bien plus, elle finira par détruire les racines mêmes de ce régime » (Schumpeter, 1979, p. 212). En se développant, le capitalisme
- « détruit son propre cadre institutionnel, mais encore crée les conditions d'une évolution nouvelle. (...) L'évolution capitaliste n'aboutit pas seulement à un vide qui pourrait être indifféremment comblé par n'importe quel matériau : les hommes et les institutions sont, chemin faisant, transformés dans des conditions qui les séparent toujours davantage aux modalités socialistes. Chaque fois que la charpente capitaliste perd un de ses élançons, un obstacle au plan socialiste disparaît simultanément. À ces deux égards, la vision de Marx était juste. Nous pouvons donc nous y rallier en associant la transformation sociale spécifique qui se poursuit sous nos yeux avec l'évolution économique qui en est le moteur initial » (Schumpeter, 1979, p. 220).
- 57 À mesure qu'il progresse dans son analyse, Schumpeter est de plus en plus proche de Marx :
- « la plupart des arguments de la deuxième partie peuvent se résumer dans la thèse marxiste d'après laquelle le processus économique tend à se socialiser de lui-même – tout en socialisant l'âme humaine » (Schumpeter, 1979, p. 293).
- 58 L'organisation économique repose sur une organisation bureaucratique complexe.
- « Les entreprises (...) sont contrôlées par un petit nombre de grandes sociétés bureaucratisées (...). La propriété et la gestion des entreprises se sont dépersonnalisées – l'appropriation ayant dégénéré en détention d'actions et d'obligations et le poids du pouvoir ayant acquis une mentalité analogue à celle des fonctionnaires » (Schumpeter, 1979, p. 293).
- 59 Conclusion : le capitalisme est condamné à disparaître. Mais, si Schumpeter cherche d'une certaine façon à marquer les consciences en formulant ce pronostic, d'un autre côté, c'est une perspective qui l'effraie. Il semble fasciné par l'œuvre de Marx. Rappelons qu'il consacre les premiers chapitres de *Capitalisme, socialisme et démocratie* à analyser

l'œuvre de K. Marx relative aux mécanismes de la transition du capitalisme vers le socialisme. Schumpeter écrit que « Marx s'est trompé dans son pronostic des modalités d'effondrement de la société capitaliste – mais il n'a pas eu tort de prédire qu'elle s'effondrerait finalement » (Schumpeter, 1979, p. 447). Schumpeter insiste fortement sur le fait qu'il est un scientifique et que c'est à ce titre qu'il formule cette conclusion. Il n'écrit pas en tant que penseur politique. De plus s'il met en avant les mécanismes économiques (disparition de l'entrepreneur et « routinisation » de la fonction entrepreneuriale) de la transition, d'un autre côté, étudiant la situation en Union soviétique, où régnait alors le socialisme, il note bien que le socialisme s'est imposé en Russie par la voie des armes et de la révolution politique et sociale. La société américaine est-elle prête pour le socialisme? Schumpeter ne le pense pas. Il pointe du doigt le rôle négatif vis-à-vis de cette évolution du propriétaire fermier ou de l'homme d'affaires, qui constitue le fer de lance de la société américaine. Mais, d'un autre côté, il note que la classe des affaires a très facilement (et très rapidement) subi un ensemble de changements très importants. Schumpeter évoque à ce propos le New Deal de Roosevelt. L'intervention de l'État devient de plus en plus importante. L'État contrôle les prix (ou une grande partie d'entre eux), utilise la fiscalité pour orienter le comportement des investisseurs ou des consommateurs dans telle ou telle voie. Mais, l'idée selon laquelle le développement du capitalisme entraîne sa propre négation et en cela la négation de l'esprit d'initiative n'est pas propre à ce mode d'organisation économique. Hayek (1993, 1994) partage à sa façon cette idée. Celui-ci s'inquiète des conséquences de l'augmentation de la population salariée, concomitante à l'augmentation de la taille des entreprises. De plus, l'augmentation de la population salariée entraîne l'adoption de mesures qui rendent la condition de salarié plus confortable sur le plan matériel que celle d'entrepreneurs. Dans ces conditions, « les salariés s'apercevront que s'il n'existe plus une grande variété d'employeurs entre lesquels choisir, leur situation n'est plus ce qu'elle était jadis » (Hayek, 1994, p. 122). L'esprit d'entreprise se dissout à force d'usage...

Conclusion

- 60 Pour Schumpeter et Marx, l'entrepreneur et l'industriel occupent une place particulière dans leur représentation de l'économie capitaliste. Pour Walras, l'entrepreneur n'a de rôle qu'en situation de déséquilibre puisqu'il disparaît lorsqu'il ne réalise ni perte ni profit. Pour Schumpeter, en revanche, l'entrepreneur intervient constamment puisqu'il est le moteur de la dynamique du capitalisme, donnant vie au processus de « destruction créatrice » sur lequel repose le capitalisme. Admirateur de l'œuvre de Walras, mais aussi conscient des limites de celle-ci, Schumpeter invente l'entrepreneur pour expliquer le mécanisme de l'évolution économique. A priori, Schumpeter réussit à convaincre, car l'entrepreneur, contrairement au concept de l'équilibre général, est bien concret. L'histoire économique fourmille d'entrepreneurs qui ont donné vie à une industrie ou à un produit nouveau. Mais, Schumpeter s'empresse d'ajouter qu'être entrepreneur n'est pas un état constant, que l'on est entrepreneur lorsque l'on innove, ensuite c'est une simple question de management au quotidien. L'entrepreneur serait ainsi, selon Braudel (2008) dans la théorie de Schumpeter, le « *deus ex machina* » du capitalisme. Ou plus encore, selon Braudel, Schumpeter n'apporte aucun éclaircissement sur l'apparition de l'entrepreneur en tant que moteur de l'évolution économique. Son schéma ne tient pas compte des transformations institutionnelles qu'il a fallu accomplir pour que le partage

du revenu se fasse en faveur des rentes du sol. Or si on se pose cette question, cela revient à « historiciser » l'innovation, par exemple en expliquant le profit comme une captation de la valeur au bénéfice d'une nouvelle classe sociale. Alors, l'innovation n'a plus de raison naturelle. Dans le cas inverse, on élimine de l'analyse économique de l'évolution des sociétés toute approche en termes de domination et de conflit.

- 61 L'entrepreneur ne se limite pas cependant à une fonction économique (« nouvelles combinaisons de facteurs de production »). On ne peut le soustraire de l'importance sociale de l'autorité qu'il détient. Or, cette dynamique fonctionnelle (reposant essentiellement sur l'économie) finit par se couper de l'histoire qu'elle prétend expliquer lui échappent (Téboul, 1992). Ainsi, alors que Schumpeter cherchait à expliquer de manière concrète le mouvement du capitalisme, en ayant recours à l'entrepreneur, il tombe sur le même biais que Walras, celui d'une représentation abstraite, impropre à formuler une explication du processus endogène de l'innovation. Cette limite est manifeste dans la théorie des cycles.
- 62 Résumons-nous : désireux de palier le caractère statique du modèle walrasien, Schumpeter invente l'entrepreneur, soit l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Il ne parvient pas cependant à formuler une explication plus plausible. L'entrepreneur n'a pas dans les théories respectives de Walras et Schumpeter ni la même place, ni le même rôle. Pour Walras, l'entrepreneur ne joue qu'un rôle passif. On pourrait s'en passer, puisque seuls comptent les mécanismes du marché. Coordinateur entre les marchés, l'entrepreneur s'endette auprès du banquier pour développer son activité. Mais, si Walras met tout particulièrement l'accent sur le respect de la propriété privée et de la liberté d'action, il ignore tout ce qui caractérise l'entrepreneur schumpétérien en termes de créativité et d'innovation. Dans le modèle walrasien, l'entrepreneur est l'un acteur qui conduit à l'équilibre général qui constitue une fin en soi. L'entrepreneur schumpétérien en revanche s'inscrit dans le moment. Mais, si Schumpeter invente l'entrepreneur pour suppléer à l'incapacité de la théorie walrasienne d'expliquer les crises et le progrès technique, parvient-il vraiment à cet objectif? S'il est admis que l'entrepreneur est l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, est-ce suffisant pour expliquer de manière cohérente la dynamique capitaliste? N'en reste-t-on pas à une représentation de l'entrepreneur tout aussi floue que celle de Walras, et surtout tout aussi secondaire?
- 63 L'explication de l'originalité de la démarche de Schumpeter réside très certainement dans sa position géographico-intellectuelle, à l'intersection de plusieurs influences, marquée à la fois par les Marginalistes, l'école historique allemande et le socialisme. Il étudie l'économie et le droit à l'université de Vienne qui est alors l'un des centres intellectuels de la théorie marginaliste avec les travaux pionniers de Karl Menger. Mais, il est aussi marqué par l'École historique allemande avec Schmoller et par le courant socialiste, marqué par R. Hilferding, K. Kautsky notamment (Reisman, 2004). Par ailleurs, Schumpeter entretient une espèce de « dialogue permanent avec Marx » (März, 1991, p. 21), tout en étant non marxiste.

Tableau synthétique

	Karl Marx 1818-1883	Léon Walras 1834-1910	Joseph Alois Schumpeter 1883-1950
Analyse historique	Théorie du matérialisme historique	Modèle statique de la concurrence pure et parfaite	Évolution économique des temps héroïques aux temps modernes
Nature du capitalisme	Étape d'évolution de la société	Le marché a toujours existé	Étape dans l'évolution de la société <i>Capitalisme, socialisme et démocratie</i>
Principe de régulation de l'économie	Rapports d'opposition entre les groupes sociaux	Concurrence Mécanisme des prix	Rapports de concurrence
Modèle individualiste ou holiste	Holiste	Individualiste	Individualiste ► Holiste
Entrepreneur	La bourgeoisie révolutionne l'économie	Intermédiaire entre les marchés	Réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production
Rôle du progrès technique	Important	Secondaire	Important
Nature du progrès technique	Machinisme industriel	Sans objet	Polymorphe (produit, processus, organisationnel)
Existence de cycles économiques	Cycles industriels relatifs à la surproduction	Sans objet	Cycles industriels relatifs au progrès technique
Devenir du capitalisme et fin de l'histoire	Début de l'histoire avec la disparition du capitalisme	Sans objet (<u>exogénéité</u>)	Le capitalisme ne peut survivre

Source : les auteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Béraud, Alain et Faccarello Gilbert (2000dir). *Nouvelle histoire de la pensée économique*, tome 3, Paris, La découverte, 523 pages.

Blaug, Marc (1985). *La pensée économique. Origine et développement*, Paris, Economica, quatrième édition, 891 pages.

Bouchard, Lucien-Pierre (2000). *Schumpeter. La démocratie désenchantée*, Paris, Éditions Michalon, 123 pages.

Boutillier, Sophie (1996). J. Schumpeter, K. Marx : le devenir incertain du capitalisme, *Innovations, Cahiers d'économie de l'innovation*, n° 4, pp. 141-164.

Boutillier, Sophie (2005). Technostructure et entrepreneurs dans l'économie contemporaine, dans Blandine Laperche (sous la direction de), *L'entreprise innovante et le marché. Lire Galbraith*, coll. « L'esprit économique », Paris, L'Harmattan, pp. 51-78.

Boutillier, Sophie (2006). Entrepreneurs and Capital. J. K. Galbraith vs K. Marx and J. A. Schumpeter, dans Blandine Laperche, James Galbraith and Dimitri Uzunidis, *Innovation, Evolution and Economic Change. New ideas in the Tradition of J. K. Galbraith*, Cheltenham, Edward Elgar, pp. 53-70.

Boutillier, Sophie (2010). L'entrepreneur, éléments d'une analyse parallèle Léon Walras / Joseph Schumpeter, *Cahiers du Lab.Rii*, Université du Littoral – Lille Nord de France, n° 230, septembre, 21

pages. Texte présenté lors du 7^{ème} colloque de l'Association internationale Walras : Léon Walras (1834-1910) – colloque du centenaire, Université de Lyon 2, 9-11 septembre.

Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (1995). *L'entrepreneur. Une analyse socioéconomique*, Paris? Economica.

Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (1998). De l'entrepreneur héroïque à l'entrepreneur socialisé, les métamorphoses de la petite entreprise, *Innovations, Cahiers d'économie de l'innovation*, n° 8, pp. 9-28.

Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (1999). *La légende de l'entrepreneur*, Paris, Syros.

Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (2001). L'utilité marginale de l'entrepreneur, *Innovations, Cahiers d'économie de l'innovation*, n° 13, pp. 17-42.

Braudel, Fernand (2008). *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, édition originale 1985, 120 pages.

Bréchet, Jean-Pierre et Lionel Prouteau (2010). À la recherche de l'entrepreneur. Au-delà du modèle du choix rationnel. Une figure de l'agir projectif, *Revue Française de Socio-économie*, n° 6, pp. 109-130.

Bridel, Pascal (2008). Bortkiewicz et Walras. Notes sur une collaboration intellectuelle avortée, *Revue d'économie politique*, vol. 118, n° 5, pp. 711-742.

Bridel, Pascal et Fiorenzo Mornati (2009). De l'équilibre général comme « branche de la métaphysique » ou de l'opinion de Pareto sur le projet Walrasien, *Revue économique*, vol. 60, n° 4, pp. 869-890.

Canillon, Richard (2009). *Essai sur la nature du commerce en général*, Whitefish, Pessinger Publishing, première édition 1755, 446 pages.

Chavance, Bernard (2007). *L'économie institutionnaliste*, Paris, La découverte.

Cot, Annie L. et Jérôme Lallement (2006). 1859-1959 : de Walras à Debreu, un siècle d'équilibre général, *Revue économique*, vol. 57, n° 3, pp. 377-388.

Dal-Pont Legrand, Muriel et Harald Hagemann (2009). Analyse théorique, historique et statistique des cycles : Juglar et Schumpeter, *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XLVII, n° 143, pp. 49-64.

Dockès, Pierre et Jean-Pierre Potier (2005). Léon Walras et le statut de la concurrence : une étude à partir des *Éléments d'économie pure*, dans Guy Bensimon (sous la direction de), *Histoire des représentations du marché*, Paris, Michel Houdiard, pp. 366-391.

Dockès, Pierre et Jean-Pierre Potier (2001). *Léon Walras. Vie et œuvre économique*, Paris, Economica, 96 pages.

Dockès, Pierre et Claude Mouchot (2009). Lire Walras – Des fonds d'archives à l'édition et à la réinterprétation des œuvres économiques complètes d'Auguste et Léon Walras, *Cahiers d'économie politique*, n° 57, pp. 197-210.

Dostaler, Gilles (2006). L'école autrichienne dans le panorama de la pensée économique. De sa naissance à la deuxième guerre mondiale, *Cahiers d'économie politique*, vol. 2, n° 51, pp. 27-48.

Dufourt, Daniel (1992). Les relations économie-histoire et le statut scientifique des sciences sociales chez Hicks et Schumpeter, *Revue française d'économie*, vol. 7, n° 1, pp. 167-214.

Edgeworth, Francis Ysidro (1925). *Paper Relating to Political Economy*, vol. 2, Basingstoke, Macmillan.

- Etner, François (2004). La fin du 19^e siècle vue par les historiens de la pensée économique, *Revue d'économie politique*, vol. 114, n° 5, pp. 663-680.
- Galbraith, J. K. (1989). *Le nouvel état industriel*, Paris, Gallimard, édition originale 1967, 458 pages.
- Gide, Charles et Charles Rist (1922). *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates à nos jours*, Paris, Sirey, 4^e édition, 813 pages.
- Hayek, Friedrich A. (1993). *La présomption fatale. Les erreurs du socialisme*, Paris, Presses universitaires de France, première édition 1988, 240 pages.
- Hayek, Friedrich A. (1994). *La constitution de la liberté*, Paris, Litec, première édition 1993, 530 pages.
- Hunt, Tristram (2009). *Engels, le gentleman révolutionnaire*, Paris, Flammarion, 588 pages.
- Le Goff, Jacques (2000). *Les intellectuels au Moyen Âge*, Points-Seuil, première édition 1957, 227 pages.
- Lhuillier, Vincent (2002). Les trois premières tentatives d'application des mathématiques à l'économie politique de Léon Walras et l'intégration progressive des choix subjectifs en économie pure, *Cahiers d'économie politique*, n° 42, pp. 29-48.
- Marshall, Alfred (1890). *Principes d'économie politique*,
http://classiques.uqac.ca/classiques/marshall_alfred/marshall_alfred.html
- Marx, K., 1976, *Le Capital*, 3 Livres, Paris, Éditions sociales, éditions originales 1867, 1885 et 1894, 762 pages, 724 pages et 872 pages.
- März, Eduard (1991). *Joseph Schumpeter : Scholar, teacher and Politician*, New Haven, Yale University press, 224 pages.
- Menger, Carl (2011). *Recherches sur la méthode dans les sciences sociales et en économie politique en particulier*, Paris, EHESS Translations, 574 pages, première édition 1883.
- Perroux, François (1965). *La pensée économique de J. Schumpeter. Les dynamiques du capitalisme*, Paris, Librairie Droz, 263 pages.
- Reisman, David (2004). *Schumpeter's Market. Entreprise and Evolution*, Cheltenham, Edward Elgar, 294 pages.
- Robinson, Joan (1984). *Contributions à l'économie contemporaine*, Paris, Economica, 283 pages.
- Say, Jean-Baptiste (1803). *Traité d'économie politique*,
http://classiques.uqac.ca/classiques/say_jean_baptiste/traite_eco_pol/traite_eco_pol.html
- Schumpeter, Joseph A. (1935). *Théorie de l'évolution économique*, Paris, Dalloz-Sirey, édition originale 1911, 368 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1979). *Capitalisme, Socialisme et démocratie*, Paris, Payot, édition originale 1942, 414 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1983). *Histoire de l'analyse économique*, tome 1, L'âge des fondateurs, Paris, Gallimard, édition originale 1954, 544 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1983). *Histoire de l'analyse économique*, tome 2, L'âge classique, Paris, Gallimard, édition originale 1954, 504 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1983). *Histoire de l'analyse économique*, tome 3, L'âge de la science, Paris, Gallimard, édition originale 1954, 712 pages.

Téboul, René (1992). Temps et dynamique dans l'œuvre de J. A. Schumpeter, *Revue française d'économie*, vol. 7, n° 3, pp. 75-93.

Van Daal, Jan et Donald Walker (2007). Les œuvres économiques complètes d'Auguste et de Léon Walras, *Revue d'économie politique*, vol. 117, n° 6, pp. 891-919.

Veblen, Thorstein (1904). *The Theory of Business enterprise*, New York, Charles Scribners, 400 pages.

<http://socserv2.mcmaster.ca/~econ/ugcm/3ll3/veblen/busent/index.html>

Walras, Léon (1988). *Éléments d'économie politique pure*, Paris, Economica, édition originale 1874, 407 pages.

Walras, Léon (1990). *Études d'économie sociale*, Paris, Economica, édition originale 1896, 464 pages.

Walras, Léon (1992). *Études d'économie politique appliquée*, Paris, Economica, édition originale 1898, 571 pages.

Weber, Max (2003). *Economie et société*, 2 tomes, Paris, Pocket, édition originale 1921, 410 pages et 424 pages.

NOTES

1. Dans le même ordre d'idée, Jacques Le Goff (2000) que l'intellectuel apparaît en Europe à partir du 12^e siècle avec le développement de l'urbanisation, lui-même lié au développement du commerce et d'une production manufacturière, où s'impose ainsi une division du travail.
2. Fabrication de nouveaux biens; introduction d'une méthode de production nouvelle d'une branche de production vers une autre; ouverture de nouveaux débouchés; conquête d'une nouvelle source de matière première ou de produits semi-ouvrés; réalisation d'une nouvelle organisation (ex. formation d'un monopole).
3. Ce qui ne signifie pas qu'il adhère aux thèses de Veblen. Notre propos ne porte pas sur l'analyse de Veblen. Schumpeter ne partage pas ses considérations relatives au comportement oisif de la classe des loisirs. Veblen développe une analyse très critique de la classe dirigeante, en particulier en soulignant le zèle particulier qu'elle déploie pour gaspiller.
4. Marx est dans ce sens un économiste de son temps. Au 19^e siècle, les économistes appréhendent le progrès technique qu'en termes de machinisme industriel, non sous l'angle du bien de consommation. Ce qui peut apparaître comme une aberration puisque les innovations de produits se multiplient au cours de la seconde moitié du 19^e siècle.

RÉSUMÉS

Schumpeter invente l'entrepreneur pour conceptualiser l'acte d'innovation dont le modèle de l'économie pure de Walras est incapable de rendre compte. Ce faisant, il se rapproche de Marx. Dans cet article, nous proposons de revenir sur les deux économistes nomaux, Walras et Marx, qui ont en quelque sorte balisé l'œuvre de Schumpeter. Admiratif de l'œuvre de l'un et de l'autre, celui-ci a entrepris à les dépasser. Est-il vraiment parvenu à le faire? L'entrepreneur, d'une part, dans l'œuvre de Schumpeter reste une entité abstraite, alors qu'il avait pour ambition de pallier à

l'abstraction walrasienne. De l'autre côté, il ne peut que constater la bureaucratisation, via la concentration, de la production capitaliste qui devient la norme du capitalisme managérial.

Schumpeter invented the entrepreneur to conceptualize the innovation act that the model of pure economy of Walras was unable to explain. In doing so, he converged to Marx. In this paper, we propose to come back to the two nodal economists, Walras and Marx, who marked the work of Schumpeter. Admiring the work of the one and of the other, Schumpeter aimed to go further. Did he really succeed to do so? On the one hand, in Schumpeter's work, the entrepreneur remains an abstract entity, although he had the ambition to find a solution to the Walrasian abstraction. On the other hand, he could only observe the bureaucracy - through the concentration process - of the capitalist production which had become the norm of managerial capitalism.

INDEX

Mots-clés : capitalisme, concentration, concurrence, entrepreneur, innovation, Marx, Schumpeter, Walras

Keywords : capitalism, competition, entrepreneur, innovation, integration, Marx, Schumpeter, Walras

AUTEURS

SOPHIE BOUTILLIER

Lab.RII-Clersé (UMR/CNRS 8019). Université du Littoral – Lille Nord de France

DIMITRI UZUNIDIS

Lab.RII-Clersé (UMR/CNRS 8019). Université du Littoral – Lille Nord de France

Les origines de l'entrepreneur schumpétérien

The Origins of the Schumpeterian Entrepreneur

Jean-Jacques Gislain

- 1 Les études sur l'oeuvre économique de Joseph Aloïs Schumpeter (1883-1950) ont atteint un volume considérable (Augello, 1990, Swedberg 1991, Lakomski-Laguerre 2002, Arena et Dangel-Hagnauer 2002, McCraw 2007), qui rend difficile un survol global de la pensée schumpétérienne. Pour cette raison, mais aussi parce que ce point est crucial pour toute la construction théorique de Schumpeter, nous nous intéresserons ici uniquement aux origines de l'entrepreneur schumpétérien.
- 2 Par origines nous comprenons les antécédents qui impliquaient que Schumpeter construisît le « type entrepreneur » comme catégorie première de sa théorie de l'évolution économique. Ces antécédents sont de deux ordres : logique et historique. D'un ordre logique dans la mesure où la solution que propose Schumpeter avec sa catégorie entrepreneur correspond, de son point de vue, à la résolution du problème du passage logique, dans la théorie économique, de l'analyse statique à l'analyse dynamique. En effet, à l'époque où Schumpeter propose sa *Théorie de l'évolution économique* (1912), l'économie politique s'avère dans l'impossibilité, explicitement depuis John Stuart Mill (1848, vol. 2, 210), de fonder une théorie spécifique de la *dynamique* économique qui ne soit pas déduite de la *statique*, c'est-à-dire la conséquence mécanique de l'action de variables *exogènes* (démographie, progrès technique, etc.) perturbant les conditions de l'équilibre stationnaire. L'étude de ces antécédents logiques, en particulier la définition d'un agent économique spécifique à l'analyse de l'évolution économique, fera l'objet de la première partie.
- 3 Les antécédents de l'entrepreneur schumpétérien sont aussi d'ordre historique dans l'histoire de la pensée économique. Avant que Schumpeter ne donne sa version du « type entrepreneur », celle que retiendra l'historiographie de la pensée économique, d'autres auteurs, très importants à cette époque, avaient proposé des analyses du type entrepreneur dont certaines caractéristiques présentent une ressemblance remarquable

avec l'entrepreneur schumpétérien. L'étude de ces antécédents historiques, en particulier chez des auteurs que ne pouvait pas ignorer Schumpeter, fera objet de la seconde partie.

Les antécédents logiques de l'entrepreneur schumpétérien

- 4 Schumpeter fonde la pertinence de sa théorie de l'évolution économique sur la nécessité de modifier l'objet et la méthode de la théorie économique, et cela en raison de l'incapacité du marginalisme à construire une analyse dynamique satisfaisante. Et c'est à partir de ce point de vue « critique » que Schumpeter élabore sa propre conception de l'évolution économique où le type entrepreneur joue un rôle central.

Critique de l'analyse statique marginaliste

- 5 Schumpeter ne considère pas que la théorie économique marginaliste soit capable de s'affranchir de l'analyse statique fondée sur la conception de l'équilibre, et que les tentatives qui ont été effectuées pour construire une théorie dynamique à partir des éléments de la théorie statique puissent être satisfaisantes. Il propose donc de reformuler l'objet d'analyse de la dynamique économique, ou, plus précisément, de l'évolution économique, et, en conséquence, de redéfinir une méthode qui lui soit propre. En effet, pour notre auteur, cet objet est de nature historique alors que l'objet de l'économie marginaliste est statique, c'est-à-dire qu'« il ne s'agit pas d'une genèse historique, mais d'une reconstruction conceptuelle » (1926, 10) d'un état de l'économie à un moment donné. La théorie économique statique se contente d'étudier ce que Schumpeter appelle le *circuit* économique, c'est-à-dire le fonctionnement de l'activité économique en situation stable et d'investissement net nul. Ce circuit, dont Schumpeter nous dit que la représentation formelle la plus aboutie, la meilleure « reproduction conceptuelle » (1926, 4), est celle de la théorie de l'équilibre général de L. Walras, « fonctionne », au sens mathématique du terme, sans changement dans la nature de ses variables ; soit que celles-ci demeurent quantitativement inchangées — état stationnaire —, soit que certaines de ces variables se modifient quantitativement — (dé)croissance — ne modifiant pas significativement la nature de l'équilibre statique¹. Les principes qui régissent le circuit sont l'équilibre et l'adaptation. Le mouvement économique est inexistant et simplement une croissance économique homogène, sous la forme d'une adaptation continue (1926, 89), peut s'opérer par un gonflement de l'activité qui demeure toujours centrée autour d'un même point fixe d'équilibre stable (1927b, 290). Un tel « équilibre de croissance » reste un « processus économique inchangé avec des flux à taux constants dans le temps et qui se reproduit de lui-même » (1939, 35-36). Pour Schumpeter, le circuit peut bien être *autodynamique* sous la pression de la nécessaire adaptation aux modifications de l'environnement — des modifications de variables qui lui sont exogènes —, mais il ne peut être *évolutif*, car « cette croissance ne suscite aucun phénomène qualitativement nouveau, mais seulement des phénomènes d'adaptation » (1926, 90).
- 6 De plus, l'analyse statique des marginalistes est totalement muette sur le sens des relations de causalité entre les variables. La formalisation mathématique de l'économie marginaliste postule que les relations fonctionnelles sont *réversibles*, ce qui permet à l'analyse statique de rendre compte des ajustements et des adaptations, dans un sens ou dans l'autre, des *relations* économiques². Or, de telles spécifications formelles, qui ne

peuvent ni rendre compte de la causalité dans les relations économiques ni intégrer la temporalité historique, s'avèrent être sans intérêt pour l'étude du changement économique. En effet, pour Schumpeter, le mouvement de l'évolution économique procède, dans le temps historique, selon « un rapport causal non réversible » (1926, 91). Le cadre analytique de la théorie statique est donc totalement invalide devant la question du changement économique, et cela signifie, pour Schumpeter, qu'il faut « construire un modèle théorique du processus de changement économique dans le temps » (1937, 158), de telle sorte que « chaque état historique doit être compris d'une manière adéquate en partant de l'état précédent » (1926, 82).

- 7 Par ailleurs, Schumpeter considère que l'évolution économique procède par « à-coups », ou plus précisément que « la vie économique elle-même modifie ses données par à-coups » (1926, 88), c'est-à-dire qu'elle est discontinue et non harmonieuse (1926, 88 ; 1939, 102). La théorie marginaliste, qui utilise la « méthode infinitésimale », s'avère donc là aussi inutilisable (1926, 89 ; 1934, 64). Dans ces conditions, le modèle théorique de l'analyse statique renvoie à une pure fiction, à une représentation utopique n'ayant jamais existé puisque, pour Schumpeter, le capitalisme n'est jamais stationnaire (1942, 121).
- 8 En conformité avec l'analyse statique, selon Schumpeter, la théorie marginaliste appréhende l'agent économique comme un *homo oeconomicus* qui s'adapte rationnellement aux variations quantitatives issues de perturbations extérieures. Les réactions de réajustement des comportements s'opèrent à la marge et continûment (1926, 89 ; 1928, 373). L'adaptation continue est ainsi le fait d'agents économiques de type « réactionnaire », se cantonnant de réagir mécaniquement, certes rationnellement, mais de façon routinière, aux données de leur environnement économique. Ces agents économiques routiniers contribuent donc au maintien de la stabilité de l'équilibre et chacun d'eux « ne modifie autant dire rien spontanément ; il ne modifie que ce que les circonstances modifient d'elles-mêmes ». Dans ces conditions, l'activité économique est « conditionnée nécessairement par les choses » et sous « la pression de ces nécessités objectives tout rôle créateur est absent de l'économie » (1926, 27). Même « si les circonstances extérieures se modifient, il ne s'agit jamais de faire quelque chose d'entièrement nouveau, mais seulement d'adapter à de nouvelles circonstances ce que l'on fait jusqu'à présent » (1911, 51).
- 9 Pour Schumpeter, cette conception de l'*homo oeconomicus* ne permet pas d'expliquer le processus de l'évolution économique, l'émergence subite et intermittente d'actes de création économique qui propulsent le mouvement économique et déstabilisent l'équilibre. Pour que les comportements économiques de type « créateur » se produisent, il faut que certains acteurs économiques en soient à l'origine. Or cet agent du changement n'existe pas dans la théorie économique statique. L'objet de la théorie économique de l'évolution sera donc de l'identifier, et nous verrons que Schumpeter nous propose de le concevoir en la personne de cet agent économique exceptionnel qu'est l'« entrepreneur ».
- 10 En mettant en évidence ce qu'il considère comme des insuffisances de l'analyse statique, Schumpeter se situe en opposition radicale à la théorie marginaliste, et il le concède puisqu'il précise que la position scientifique dans laquelle il se place se caractérise :
 - « par trois couples d'oppositions qui se correspondent à savoir : premièrement, l'opposition de deux événements réels : tendance à l'équilibre d'une part, modification ou changement spontané des données de l'activité économique par l'économie, d'autre part ; deuxièmement, l'opposition de deux appareils théoriques :

statique et dynamique ; troisièmement l'opposition de deux types d'agents économiques : des exploitants purs et simples et des entrepreneurs » (1926, 117-118)

- 11 En somme, dès lors qu'il est possible de « démontrer que l'état stationnaire ne contient pas tous les phénomènes fondamentaux de l'économie, bref que la vie d'une économie nationale stationnaire se distingue de celle d'une économie non stationnaire par son essence et ses principes fondamentaux » (1926, 80), et Schumpeter pense avoir apporté cette démonstration, il s'ensuit que « les raisons et l'explication de l'évolution doivent être recherchées en dehors du groupe des faits que décrit en principe la théorie économique » (1926, 90).

La cause de l'évolution économique

- 12 Schumpeter entreprend la construction de sa conception de la dynamique économique en définissant en premier lieu son objet d'étude : l'évolution économique. Il retient la méthode de l'analyse causale comme étant la plus appropriée à son objet. Le type de causalité et la nature de la cause recherchée sont alors, selon lui, à définir rigoureusement. L'objet et la méthode étant définis, il cherche, ensuite, à identifier la cause de l'évolution économique. Nous verrons que c'est « l'entrepreneur », dont il définit les caractéristiques formelles comme « type » d'agent économique différent de l'*homo oeconomicus*. Enfin, grâce à une conception sociologique originale, il cherche à expliquer l'existence réelle, dans l'activité économique, d'individus sociaux correspondant au profil formel du type entrepreneur. Ce sont les étapes successives de cette démarche schumpétérienne que nous allons suivre.
- 13 Pour Schumpeter : « le problème généralement pris en considération est celui d'établir comment le capitalisme gère les structures existantes, alors que le problème qui importe est celui de découvrir comment il crée puis détruit ces structures » (1942, 123). Pour étudier ce nouvel objet qu'est l'évolution économique, et alors que : « la théorie économique appliquée aux problèmes de valeur, de prix et de monnaie ne nous fournit rien » (1926, 85), Schumpeter reconnaît l'intérêt descriptif de l'étude historique des phénomènes de l'évolution économique. Cependant, se donnant comme tâche de construire une *théorie économique* de l'évolution économique (1926, 84)³, il juge plus pertinent de recourir formellement à une analyse causale. Cela signifie, pour lui, qu'il faut « trouver entre deux phénomènes un lien causal déterminé » (1926, 3). Ce lien causal devra être de nature économique, car, selon notre auteur, « le monde de l'activité économique a une autonomie relative » (1926, 83). De plus, la causalité recherchée doit s'inscrire dans le temps historique, de telle sorte que « chaque état historique peut être compris d'une manière adéquate en partant de l'état précédent » (1926, 82). L'intégration du temps historique conduit à penser la causalité comme irréversible⁴. La causalité doit aussi être explicative, car : « on ne doit désigner comme cause d'un phénomène économique que le principe d'explication, que ce facteur qui nous en fait comprendre l'essence » (1926, 91). En somme, le type de causalité recherchée par Schumpeter doit conjuguer trois éléments : le temps historique, l'irréversibilité et l'explication.
- 14 La conception schumpétérienne de l'évolution économique, en termes de processus causal, se présente alors comme un *couplage action-réaction* au sein duquel il faut distinguer la séquence des « phénomènes primaires » — les « actions de l'évolution » —, de la séquence des « phénomènes secondaires » — les « réactions de l'évolution » (1926,

91-92). La cause initiale est une *création* dont l'émergence en acte, l'*action*, se manifeste comme un *phénomène primaire*. Cette première séquence entraîne par répercussion dans l'économie des effets d'*adaptation*, essentiellement des phénomènes de *réaction* que Schumpeter qualifie de *phénomènes secondaires*. Ces deux classes de phénomènes consécutifs, les « comprehensive phenomenon » ou « primary phenomenon » initiaux, et les « consequential phenomenon » ou « secondary phenomenon » suscités (1928, 376 et 379), sont le coeur de la connexion causale auquel on doit imputer l'origine de l'évolution. Dans ses écrits ultérieurs, Schumpeter abandonne cette terminologie au profit d'une autre différenciation des causes hiérarchiquement connectées. Ce sont maintenant *réponse créative* et *réponse adaptative* (1939, 72 ; 1947, 150) qui s'enchaînent pour produire le mouvement de l'évolution comme processus de *création-destruction* ⁵.

- 15 Pour produire effectivement un « déplacement de l'état d'équilibre » (1926, 92), cette connexion causale doit bénéficier, pour Schumpeter, de certaines *circonstances* favorables. Une « circonstance » n'est pas une « cause primaire et nécessaire à la compréhension du principe » de l'évolution, elle peut être tout au plus une cause auxiliaire (1926, 329). De plus, Schumpeter ajoute à la hiérarchisation interne à son complexe causal, une différenciation des rythmes de temps historiques qui ponctuent le processus d'évolution. Alors que la première séquence, la création active, est prompte et localisée - grappe d'innovations émanant de l'action créatrice des entrepreneurs dans un ou quelques secteurs d'activité -, la seconde séquence, la réaction adaptative, est généralisée, diffuse dans l'ensemble de l'économie et dure d'autant plus longtemps que les *circonstances* sont défavorables au mouvement de déplacement vers un nouvel équilibre stable. La nature des circonstances, du degré de flexibilité et d'adaptabilité au changement des institutions et structures économiques, détermine l'ampleur et la durée du processus de *destruction* de l'ancien système économique. La vitesse de recomposition d'un nouveau circuit équilibré dépend donc de la capacité de réponse et d'autotransformation des institutions économiques face aux nouvelles conditions. Les « circonstances » jouent ainsi un rôle majeur dans le processus de rétroaction adaptative en tant que facteurs de renforcement et d'aggravation ou d'amortissement et d'ajustement des dysfonctionnements causés par l'évolution.
- 16 Pour identifier la nature de la cause première ou « essentielle » Schumpeter spécifie plus exactement sa définition de l'évolution : « par évolution, dit-il, nous comprenons seulement ces modifications du circuit de la vie économique, que l'économie engendre d'elle-même, modifications seulement éventuelles de l'économie nationale "abandonnée à elle-même" et ne recevant pas d'impulsion extérieure » (1926, 89). Dans cette définition deux éléments sont cruciaux. La cause doit être *endogène*, interne à l'activité économique, et éventuelle, c'est-à-dire *intermittente*.
- 17 De plus, quoiqu'endogène, la cause recherchée, selon Schumpeter, n'est pas économique, mais a des effets économiques. Cette cause agit comme « une puissance extérieure » au circuit économique, mais n'est pas extérieure à la vie économique. Ce qu'il faut découvrir, c'est « à l'intérieur du système économique une source d'énergie capable de détruire l'équilibre par elle-même » (1937, 447). Schumpeter utilise deux arguments méthodologiques pour défendre cette conception de la cause endogène à la vie économique, mais non économique. Le premier argument est que la conception qui ne prend en considération que les causes exogènes perturbant l'équilibre n'est pas satisfaisante. Schumpeter rejette le recours analytique à des « causes externes » (1929, 85-86, 89 ; 1939, 6-11, 72) pour expliquer l'évolution, et, notamment, celles identifiées par

J.-B. Clark (1907), c'est-à-dire : un accroissement de la population ou du capital, des changements dans la méthode de production, dans l'organisation de la production et des marchés, ou encore dans les goûts des consommateurs. Le second argument a trait à la nécessité méthodologique de rejeter les causes endogènes économiques. En effet, la raison pour laquelle il faut que « la cause fondamentale ne soit pas un phénomène économique » (1926, 3) est que l'analyse économique doit se poursuivre aussi longtemps qu'elle n'a pas quitté le domaine des phénomènes économiques. Le modèle méthodologique de référence est alors la théorie ricardienne de la rente foncière (1926, 3). En dernier ressort, la cause fondamentale, non économique, de la rente différentielle est la différence de fertilité des terres qui n'est pas une cause économique.

- 18 En plus d'être une cause endogène, la cause de l'évolution économique, pour Schumpeter, doit être intermittente puisque l'évolution économique est un phénomène discontinu et non une adaptation continue, c'est-à-dire une situation où « la vie économique elle-même modifie ses données par à-coups » (1926, 88).
- 19 Les caractéristiques formelles de la cause recherchée étant spécifiées, il faut maintenant identifier réellement cette cause. Schumpeter rejette l'hypothèse que la cause de l'évolution puisse être trouvée du côté de la demande, des modifications des besoins et des goûts des consommateurs. Ces modifications représentent, selon lui, « un cas analogue à la modification, [...], de données de nature » (1926, 93). Les transformations sont d'abord issues de la production qui « procède en quelque sorte à l'éducation des consommateur » (1926, 94). Schumpeter est résolument un théoricien de l'offre et la cause de l'évolution économique doit, selon lui, être recherchée du côté de la production. Cette cause peut maintenant être identifiée, mais elle n'est pas simple et se décompose en trois éléments analytiquement distincts : l'*objet* est l'*innovation* ; le *moyen* est le *crédit*, et l'*agent* est l'*entrepreneur* (1926, 106).
- 20 L'*objet* qui est la cause de l'évolution économique est l'*innovation*. Celle-ci se présente sous la forme d'une « nouvelle combinaison » de production dont Schumpeter nous donne cinq cas caractéristiques : bien nouveau, nouvelle méthode de production, nouveau débouché, nouvelle source de matières premières ou de produits semi-ouvrés, nouvelle organisation de marché (1926, 95). Ces innovations, qui ne sont pas des inventions, mais des applications économiques nouvelles de découvertes déjà connues par ailleurs⁶, se juxtaposent aux anciennes formes de production et produisent leurs effets créateurs-destructeurs, contraignant les activités établies à s'adapter ou à disparaître. Le *moyen* qui permet la mise en place de l'innovation est son financement sous forme de *crédit*, de « création *ex nihilo* » (1926, 104) de monnaie, par le banquier⁷. C'est donc ce dernier qui assume le risque économique de l'opération d'innovation (1926, 108 et 203-4). L'*agent* à l'initiative de l'innovation est l'*entrepreneur* qui, nouveau venu dans le monde économique, parvient à financer une nouvelle combinaison de production grâce au crédit accordé par le banquier.
- 21 Si l'innovation réussit, l'entrepreneur, fort de sa position de monopole temporaire, dégage un profit, lui aussi temporaire, sur lequel il rémunère, sous forme d'intérêt, la prise de risque du banquier. Les innovations réussies, dont la condition de succès est de se produire par grappe dans un ou quelques secteurs d'activité, enclenchent le processus cyclique de l'évolution économique. Le cycle se manifeste d'abord par la crise, consécutive au choc économique des innovations, puis par l'adaptation ou la disparition des entreprises traditionnelles durant la période de dépression, et se termine, enfin, par la convergence vers un nouvel équilibre statique différent du précédent. Parvenus à ce

dernier stade, les entrepreneurs disparaissent ou se reconvertissent dans l'activité routinière du circuit économique. Il faut attendre un nouveau contexte favorable, c'est-à-dire une nouvelle vague d'entrepreneurs dont les innovations pourront trouver un crédit auprès des banquiers, pour que l'évolution économique soit relancée à nouveau (1926, chap. 6)

- 22 La cause de l'évolution économique n'est donc pas simple et unique chez Schumpeter. Les trois éléments qui la composent ont chacun un statut analytique différent qu'il est nécessaire d'éclaircir. Schumpeter tente de préciser sa conception, en 1926, à l'occasion de la seconde édition de *La théorie de l'évolution économique* et cela à propos du « malentendu fâcheux » selon lequel sa théorie de l'évolution économique aurait été comprise comme le fait de privilégier un seul « facteur » : La personnalité de l'entrepreneur. Schumpeter tente de dissiper ce malentendu en affirmant : « L'« entrepreneur » est non un facteur de transformation, mais le support du mécanisme de transformation. Non seulement je n'ai pas pris un facteur de transformation en considération, mais je n'en ai pris aucun » (1926, note page 86)⁸. Cette tentative de clarification est une affirmation difficilement compréhensible si l'on ne se replace pas dans le paradigme méthodologique de référence de Schumpeter : la théorie de la rente ricardienne. En effet, dans cette théorie, la différence de fertilité des terres n'est pas, à proprement parler, un « facteur » de répartition des revenus économiques, mais le « support » du mécanisme de cette répartition. C'est parce que la terre est appropriée, s'inscrit dans un rapport social, et qu'elle devient ainsi un facteur de production économique, qu'elle passe du statut de chose naturelle non économique à celui de cause économique endogène de la répartition des revenus. De même, pour la théorie de l'évolution économique de Schumpeter, les qualités exceptionnelles de l'entrepreneur sont le support non économique, socialisé par la disposition du crédit, qui permet l'innovation comme cause économique endogène des mécanismes de l'évolution économique. Dans les deux théories, les séquences successives du raisonnement suivent la même logique démonstrative : la cause se décompose en trois éléments distincts – agent naturel (support), moyen (socialisation), objet (économique) – dont les effets sont les mécanismes économiques consécutifs, en partie, aux caractéristiques, respectives ou cumulées, des trois éléments de la cause. Appliqué à la théorie ricardienne de la rente, cela se traduit par une cause décomposable en trois éléments : des terres de fertilités différentes (support), la propriété foncière (socialisation), un facteur de production-«terre» (économique) ; et des effets que sont les mécanismes de la répartition – rente différentielle et autres revenus –, consécutifs aux rendements décroissants, au mode d'appropriation et à l'importance du facteur terre dans la production.
- 23 Appliqué à la théorie schumpétérienne de l'évolution économique, cela se traduit par une cause décomposable en trois éléments : des individus exceptionnels-entrepreneurs (support), le crédit (socialisation), un facteur de transformation-innovation (économique) ; et des effets que sont les mécanismes de l'évolution économique cyclique, consécutifs à l'apparition et à la qualité des entrepreneurs, à la disposition du crédit et aux phénomènes de création-destruction découlant de la grappe d'innovations. Compris de cette façon, la clarification de Schumpeter devient plus compréhensible. L'entrepreneur n'est pas le « facteur » de l'évolution économique. Il participe au complexe causal de cette évolution comme l'agent-support socialisé par le crédit au moyen duquel il innove – il produit l'objet-innovation – cause économique endogène de l'évolution économique. L'idée essentielle de Schumpeter est en fait qu'« un élément dans

le processus capitaliste, (est) incorporé (embodied) dans le type et la fonction de l'entrepreneur » (1928, 383)

- 24 La conception schumpétérienne ouvre ainsi trois domaines d'étude qui participent, chacun à leur façon, à la compréhension de l'évolution économique. Le premier domaine est celui de l'étude de l'entrepreneur, l'agent-support de l'évolution économique. Cette étude doit rendre compte, à la fois, de la possibilité de l'existence de l'entrepreneur comme personnage exceptionnel, et de la nature spécifique de son comportement économique. Le second domaine d'étude traite du cadre institutionnel qui permet la socialisation de l'entrepreneur, la transformation sociale de l'individu exceptionnel-entrepreneur potentiel en agent économique effectif, l'entrepreneur-innovateur ; en particulier, les institutions monétaires et financières qui permettent le financement de l'innovation par le moyen du crédit ; de façon plus générale, l'ensemble des institutions qui rendent plus ou moins possible l'émergence sociale de l'agent économique entrepreneur. Enfin, le troisième domaine concerne l'ensemble des conditions sociales et institutionnelles qui constituent le cadre dans lequel les innovations pourront plus ou moins difficilement apparaître et se diffuser. Seul le premier domaine d'étude, celui de l'existence de l'entrepreneur et, surtout, de la nature son action économique, retiendra notre attention puisque, pour Schumpeter, l'entrepreneur constitue « le phénomène fondamental de l'évolution » (1926, 106) et qu'« une vérité fondamentale de la sociologie de la société industrielle » est que, dans le processus de l'évolution, « les innovations sont toujours associées à la montée du leadership d'Hommes Nouveaux » (1939, 96)

Le type entrepreneur

- 25 Le comportement du type entrepreneur est défini en totale opposition à celui du type *homo oeconomicus* d'agents économiques utilitaristes et routiniers. Pour Schumpeter : « choisir de nouvelles méthodes ne va pas de soi et n'est pas sans plus un élément conceptuel de l'activité économique rationnelle » (1926, 115, note 1). Concernant l'entrepreneur, « le tableau d'un égoïsme individualiste, rationnel et hédoniste ne le saisit pas exactement » (1926, 130). Pour ces raisons, Schumpeter considère que « les entrepreneurs sont un type particulier d'agents » (1926, 116) dont le comportement requiert une explication spéciale et la construction d'une nouvelle théorie de l'action économique spécifique à ce type d'agent. En effet, pour notre auteur, « une différence importante en théorie subsiste entre les deux "objets" (l'agent utilitariste et l'entrepreneur) et qu'un seul des objets est décrit par la théorie habituelle » (1926, 116, note 1). Schumpeter se propose de compléter ce vacuum de la théorie économique en construisant le type « entrepreneur »⁹.
- 26 Le type entrepreneur se caractérise, selon Schumpeter, par un ensemble de *motivations* et un genre de *conduite* radicalement différents du type de l'agent économique rationnel-routinier. En raison de ces différences, les entrepreneurs doivent alors posséder des *qualités exceptionnelles*. À la différence des agents économiques ordinaires dont les motifs sont conditionnés par les besoins hédonistes et l'acquisition de biens, l'entrepreneur se donne ses propres fins¹⁰ d'un double point de vue. En premier lieu, en ce qui concerne ses motifs de *satisfaction personnelle*, il échappe au cadre de référence des valeurs sociales¹¹. Dans ces conditions, pour Schumpeter, « Si la satisfaction des besoins est la raison de l'activité économique, la conduite de notre type (entrepreneur) est irrationnelle ou du moins d'un rationalisme d'une autre espèce » (1926, 132). En second lieu, en ce qui a trait

à ses motifs de *réussite économique*, l'entrepreneur ne se conforme pas au modèle habituel de l'objectif de la performance optimale. En matière d'activité économique, il se donne pour objectif « *l'accomplissement de quelque chose d'autre que ce qui est accompli par la conduite habituelle* » (1926, 116, note 1). Le but de l'entrepreneur est de créer du nouveau, bien que ce nouveau ne soit pas de l'ordre de l'invention ou de la découverte — l'entrepreneur « n'est pas le créateur spirituel des nouvelles combinaisons » (1926, 126) —, mais réside dans la mise en place, dans la réalité économique, de possibilités techniques et organisationnelles non encore réalisées. De façon plus essentielle, l'entrepreneur « a d'abord en lui le rêve et la volonté de fonder un royaume privé. [...] Un empire, qui donne l'espace et le sentiment de la puissance » (1926, 135). Et si l'objectif apparent de son activité est le profit, il demeure qu'il « aspire à la grandeur du profit comme à l'indice du succès - par absence souvent de tout autre indice - et comme un arc de triomphe » (1926, 135). En fin de compte, ce qui actionne l'entrepreneur c'est « la volonté du vainqueur. D'une part, vouloir lutter, de l'autre vouloir emporter un succès pour le succès même » (1926, 135). Schumpeter souligne bien qu'« il s'agit d'une motivation qui présente une différence caractéristique avec la motivation spécifiquement économique, il s'agit d'une motivation étrangère à la raison économique et à sa loi » (1926, 136).

- 27 La *conduite* de l'entrepreneur n'est pas de l'ordre de la rationalité optimisatrice déterminée par un but et des contraintes donnés à l'agent selon ses ressources et un état du monde économique et social défini de façon statique. Toutefois, pour Schumpeter, la rationalité de l'entrepreneur est tout de même une rationalité en finalité, dans la mesure où l'entrepreneur se donne ses propres fins. Seulement, la rationalité de l'entrepreneur n'est pas optimisatrice puisque celui-ci n'économise pas ses efforts pour parvenir à ses buts. D'ailleurs, la rationalité standard lui est interdite, car il se donne comme objectif de créer du nouveau¹². Ce nouveau n'existe pas encore et les moyens pour y parvenir sont encore inconnus. Cette rationalité non optimisatrice se manifeste aussi bien dans l'activité personnelle de l'entrepreneur que dans la façon dont il inaugure une nouvelle combinaison de production. Dans son activité, « l'entrepreneur typique ne se demande pas si chaque effort, auquel il se soumet, lui promet un "excédent de jouissance" suffisant, il se préoccupe peu des fruits hédonistiques de ses actes » (1926, 134). Ce qui constitue le « *principe même de sa conduite* » de type antihédoniste, c'est principalement « la joie de créer une forme économique nouvelle » (1926, 136). Et Schumpeter précise bien, lorsqu'il est question des tentatives hasardeuses et des difficultés que rencontre l'entrepreneur à l'occasion de la mise en place de nouvelles combinaisons de production, que « le "type" (entrepreneur) ne fuit pas l'"aversion" pour l'effort, ou que l'effort signifie pour lui "joie" et non "aversion", cela revient au même » (1926, 136, note 1). En somme, pour Schumpeter, l'entrepreneur est « rationnel, au sens de conscient de la conduite à laquelle il vient de donner une forme » (1926, 131).
- 28 Les caractéristiques particulières des motivations et de la conduite du type entrepreneur exigent, pour les individus qui composent ce type, de posséder des qualités spécifiques et, dans une certaine mesure, exceptionnelles, notamment en matière de capacité visionnaire et de volonté. En effet, pour Schumpeter, « l'"exécution de nouvelles combinaisons de production est difficile" et accessible seulement à des personnes de qualités déterminées » (1926, 329). Ces qualités exigées de l'entrepreneur ne sont pas de même nature que celles de l'agent économique ordinaire. Puisqu'il s'agit d'« une *autre manière d'agir*, elle exige des qualités *autres* et non pas seulement différentes en

degré » (1926, 116, note 1). L'une de ces qualités exigées est d'avoir « du “coup d'oeil”, de la capacité de voir les choses d'une manière que l'expérience confirme ensuite, même si sur le moment on ne peut la justifier » (1926, 122). Pour Schumpeter, l'action créatrice de l'innovation requiert une « intuition » (1939, 5 et 14), plus précisément un « éclair d'intuition » (1942, 187). L'entrepreneur doit posséder un « horizon » dont la nature est différente de la « prévision ou anticipation » de type rationnel, et dont le domaine relève de « l'habileté à décider en faveur de possibilités inessayées », non tentées dans la pratique des affaires (1939, 99). Pour bien marquer la distinction entre la prise de risque qui a trait à l'incertitude calculable — qui peut donc donner lieu à un traitement rationnel optimal de la décision —, et la prise de risque de l'entrepreneur qui se projette dans un horizon inconnu, dans un incertain radical, Schumpeter précise que « le jeu des affaires ne ressemble pas à la roulette, mais plutôt au poker » (1942, 109).

- 29 Cette qualité de visionnaire, de « faire du nouveau » (1926, 122, 1927b, 293), est tout à fait nécessaire, mais elle est insuffisante si elle ne se conjugue pas avec une volonté particulièrement affermie. Pour Schumpeter, « la stratégie de l'innovation réclame de l'énergie, de la décision et l'aptitude à reconnaître dans une situation donnée les facteurs qui détermineront le succès » (1927a, 177). Le succès lui-même ne sera possible que si l'entrepreneur possède aussi une « volonté nouvelle », « d'une autre espèce », que la simple volonté d'adaptation optimale, car il est toujours plus facile et rationnel d'imiter que d'improviser (1939, 100). Pour bien faire la différence avec la capacité rationnelle de gestion de l'activité économique et la capacité d'innover, Schumpeter souligne que l'innovation réussie « est un haut fait non de l'intellect, mais de la volonté » (1928, 379). De même, « l'aptitude personnelle — intellectuellement première dans le cas de l'inventeur, est premièrement de volition dans le cas de l'homme d'affaires qui tourne l'invention en une innovation » (1939, 85-86). La volonté intervient donc comme facteur renforçant la capacité visionnaire de l'entrepreneur¹³. La *volition*, la volonté en acte, de l'entrepreneur qui possède un « un esprit froid et inflexible » (1927a, 179) doit donc être particulièrement puissante pour « surmonter les résistances » du milieu social, économique et juridique (1926, 124), « rompre avec les routines » (1927a, 177), et « surmonter les possibles difficultés à changer la pratique » (1928, 380). L'entrepreneur y parvient grâce à « une attitude et une aptitude plus de caractère — “pouvoir”, “leadership” — que d'intellect » (1927b, 293), et cela est d'autant plus nécessaire, pour Schumpeter, que « la fonction de commandement social consiste à décider, à ordonner, à imposer et à montrer la voie » (1927a, 223)¹⁴.
- 30 En somme, pour Schumpeter, si l'entrepreneur « est le révolutionnaire de l'économie » (1926, 128), l'acteur essentiel de l'évolution économique, c'est en grande partie parce qu'il est radicalement différent, dans ses motivations, sa conduite et ses qualités de vision et de volonté, de l'agent rationnel routinier. En quelque sorte, l'entrepreneur vit en dehors de l'économie standard, de sa logique gestionnaire et utilitaire. Il appartient, souligne Schumpeter, à la catégorie des « *agents économiques “indépendants” de l'économie d'échange* » (1926, 106, *souligné par nous*) et il possède une « mentalité particulariste » (1929, 115). Ces deux façons d'énoncer ce qui sépare le type entrepreneur du type d'agent économique ordinaire montrent à quel point Schumpeter a la volonté de rompre la logique identitaire de la théorie économique. En définissant deux types de rationalité économique correspondant respectivement à deux types d'agent économique¹⁵, il introduit une « *discontinuité individuelle* » (1928, 382) qu'il pense nécessaire à la compréhension de l'évolution économique cyclique. L'« homme walrasien » (1939, 53) du circuit permet

seulement, selon Schumpeter, de comprendre l'adaptation économique en termes de « réponse à l'innovation », mais, en ce qui concerne l'action créatrice de l'innovation par l'entrepreneur « le tableau tiré dans la ligne Walras-Marshallienne cesse d'être vrai » (1939, 98-99). Si l'« homme économique [...] peut être réduit à des problèmes de maximum et de minimum », alors, pour Schumpeter, « les entrepreneurs ne sont pas des hommes économiques dans un sens théorique » (1946a, 408). En procédant de la sorte, Schumpeter introduit un inégalitarisme analytique dans la conception économique, dont les conséquences sont de remettre en cause le fonds commun de l'humanisme identitaire de la pensée économique occidentale moderne (Gislain, 1991).

- 31 En plus de la définition théorique d'un « type entrepreneur », Schumpeter fournit une explication des conditions de l'existence d'entrepreneurs réels dans la société capitaliste¹⁶, et cela sur la base d'une sociologie, et même d'une sociobiologie, des classes sociales. En effet, pour Schumpeter, les entrepreneurs potentiels se situent parmi les personnes qui, « dans le quart le plus élevé de la population, forment un type que caractérise la *mesure* hors pair de ces qualités (*l'accomplissement de quelque chose d'autre* que ce qui est accompli par la conduite habituelle) dans la sphère de l'intellect et de la volonté » (1926, 117, note 1). Dans son étude de 1927 sur *Les classes sociales en milieu ethnique homogène*, Schumpeter précise que, dans les domaines de connaissances utiles à son analyse sociologique, il faut faire appel à l'eugénique de Francis Galton et ses continuateurs (1927a, 159)¹⁷. Malgré la reconnaissance de l'importance certaine du déterminisme social sur les comportements, Schumpeter met alors particulièrement l'accent sur la « force sociale de l'individualité » (1927a, 175)¹⁸ et sur le fait que l'individualité n'est pas réductible aux seules déterminations sociales. Et comme les « individualités » ne pèsent pas le même poids dans le système social, Schumpeter défend l'idée que « l'importance sociale d'une classe est fonction de la rareté relative de l'individu membre de la classe, c'est-à-dire du degré auquel celui-ci peut être remplacé » (1927a, 215). Par exemple, « l'industriel pris comme individu est plus difficile à remplacer et donc individuellement plus “important” que l'ouvrier » (1927a, 215). En définitive, pour Schumpeter, « l'explication dernière des classes sociales réside dans les différences entre aptitudes individuelles » (1927a, 217).
- 32 L'« aptitude individuelle », telle que la conçoit Schumpeter, est le résultat d'une somme de déterminants physiques, sociaux et psychiques. Mais, en dernier ressort, soutient-il, les différences d'aptitude relèvent de caractéristiques biologiques héritées (1927a, 222). En effet, il considère qu'il faut distinguer « entre la signification sociale d'un comportement déterminé et la signification sociale des traits de caractère qui ont rendu ce comportement possible » (1927a, 220). Les « traits de caractère » sont déterminants en dernière instance et ils s'épanouissent selon des conditions sociales plus ou moins favorables. Ainsi, la théorie de la sélection sociale que défend Schumpeter se fonde sur l'eugénique et sur des processus d'adéquation entre les aptitudes individuelles et les fonctions sociales¹⁹. Les différences d'aptitude ont leur cause première dans les différences « naturelles » biologiques héritées, externes à toutes déterminations sociales, et leur cause efficiente, interne à la société, dans l'adaptation sociale plus ou moins réussie. Dans ces conditions, la classe supérieure est constituée des individus les plus aptes, par hérédité familiale, et les plus adaptés aux fonctions sociales supérieures ; et la nature plus ou moins performante de la structure sociale dépend de l'adéquation entre fonctions sociales hiérarchisées et classes sociales hiérarchisées.
- 33 En ce qui concerne l'évolution sociale, la relative stabilité dynamique de la structure des classes sociales, composées respectivement des mêmes familles, apporte, selon

Schumpeter, la preuve que les aptitudes sont héréditaires. Cette preuve est que si « les aptitudes n'étaient pas héréditaires et se répartissaient à chaque génération selon les lois du hasard, la position des différentes classes et des familles qui en font partie serait beaucoup plus labile qu'elle ne l'est » (1927a, 222). Et Schumpeter déduit de cette corrélation la causalité suivant laquelle : « La hiérarchie fondée sur le degré d'aptitude à diriger, qui, tout en renvoyant à des aptitudes individuelles, présente une continuité supra-individuelle du fait de l'hérédité des qualités, conduit à des positions familiales objectivement différentes, et, de là, à la constitution d'un système de positions de classe en vertu du principe de cristallisation des positions acquises » (1927a, 224). Et de cette causalité il en déduit que : « plus le rôle de l'aptitude naturelle ou familiale est grand, plus les positions de classe seront stables » (1927a, 220). L'évolution sociale dépend alors de la capacité de la classe supérieure à diriger efficacement une société où chaque classe remplit sa fonction sociale, ou plus exactement, « le quantum d'aptitude à diriger (ou de qualités favorisant cette aptitude) qui se rencontre dans une société donnée détermine une grande part de son histoire et, au sein d'une société, les familles se répartissent, sous le rapport de l'importance sociale, selon le degré d'aptitude à diriger qui les caractérise » (1927a, 224).

- 34 Dans ces conditions, l'« entrepreneur » doit posséder un *quantum* considérable de « qualités exceptionnelles » pour émerger de la classe supérieure dont il est logiquement issu, et, doit, de plus, adopter un comportement « qui rompt avec la routine de classe » (1927a, 224)²⁰. Le rôle social des entrepreneurs, de par leur action économique innovatrice, est de renouveler périodiquement l'élément dynamique de la classe supérieure, et, pour Schumpeter, par « les combinaisons nouvelles (qui) sont réalisées en ruinant les anciennes par la concurrence, on explique par là le processus spécial et un peu négligé d'une part de l'ascension sociale, d'autre part du déclassement social » (1926, 96)²¹. De tels surhommes ne peuvent être que rares et n'apparaître historiquement que par intermittence. On comprend alors pourquoi Schumpeter est si pessimiste sur l'avenir d'un système capitaliste qui socialise de plus en plus les compétences. Cette angoisse schumpétérienne est d'ailleurs la trame de fond de *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942). On comprend aussi qu'un entrepreneur puisse difficilement apparaître isolément. En règle générale, les entrepreneurs apparaissent en groupe du fait « que l'apparition d'un entrepreneur ou de quelques entrepreneurs rend plus facile, et par là provoque, l'apparition d'autres entrepreneurs, et cette apparition provoque elle-même l'apparition d'entrepreneurs différents et toujours plus nombreux » (1926, 329). Chaque groupe historique d'entrepreneurs est temporaire, car ceux-ci ne peuvent persister que le temps du maintien du monopole de leur innovation, temps limité par les capacités d'adaptation des agents routiniers. D'autre part, les aptitudes exceptionnelles de l'entrepreneur ne sont pas transmises à la génération du fait de la « loi de régression » qui ramène sans cesse, d'une génération sur l'autre, les individus de chaque classe à leur « type moyen »²², en l'occurrence ici le type moyen de la classe supérieure. Ceci implique, pour Schumpeter, qu'« être entrepreneur n'est pas une profession ni surtout, en règle générale, un état durable », et « la fonction d'entrepreneur ne crée pas les éléments d'une classe pour l'entrepreneur » (1926, 112 ; 1939, 103-104). Les entrepreneurs ne contribuent qu'à revivifier périodiquement la classe supérieure²³. Dans ces conditions, l'évolution économique impulsée, par intermittence, par des vagues successives d'entrepreneurs temporaires, ne peut être que cyclique, et cela en grande partie pour une raison « sociologique ». On comprend alors pourquoi Schumpeter propose de créer des institutions de formation permanente des entrepreneurs pour sauver la dynamique du

capitalisme des ornières de la routine et de la bureaucratie, qui conduisent, selon lui, à la gestion technocratique et, en bout de ligne, au socialisme²⁴.

Les antécédents historiques de l'entrepreneur schumpétérien

- 35 La notion d'« entrepreneur » n'est pas une création de Schumpeter, elle existait déjà sous de multiples formes dans la littérature économique²⁵. Schumpeter propose lui-même une généalogie de la catégorie « entrepreneur » dans l'évolution de l'analyse économique (1926, 108-110 ; 1949a, 248-252 ; 1954, I, 311-312, II, 242-245, III, 200-202). Il attribue à Richard Cantillon le mérite d'avoir le premier utilisé le terme d'entrepreneur et de lui avoir donné un contenu économique pertinent. L'entrepreneur assure le financement de la production et prend le risque économique de son écoulement. Pour Schumpeter, Adam Smith « n'a accordé qu'une attention passagère à cette catégorie d'acteur économique » ; en revanche, Jean-Baptiste Say « a été le premier à assigner à l'« entrepreneur » — lui-même distinct du capitaliste — une place définie dans le schéma du processus économique », celle « de combiner les facteurs de production en un organisme productif ». Dans l'économie politique classique anglaise, à part Mangoldt et son idée de rente du talent, c'est John Stuart Mill qui, selon Schumpeter, a développé la notion d'entrepreneur en lui donnant de nombreuses dimensions analytiques que recouvre « la fonction de gestion ». W. S. Jevons et les Autrichiens n'auraient pas apporté de nouveaux éléments significatifs à la catégorie d'entrepreneur, sauf E. von Böhm-Bawerk qui introduit la notion d'incertitude dans la part de rémunération aléatoire de l'entrepreneur. Pour Schumpeter, la nouvelle étape significative pour la théorie économique de l'entrepreneur fut franchie par Léon Walras. Pour ce dernier, l'entrepreneur est l'agent économique qui assure temporairement, par la recherche de « bénéfices », l'autorégulation du circuit vers l'équilibre général. Celui-ci atteint, l'entrepreneur en est la première victime, car ne faisant plus alors ni bénéfice ni perte, il disparaît pour se transformer, dans l'analyse et la réalité, en capitaliste, propriétaire foncier ou travailleur. Pour sa part, Alfred Marshall, toujours selon Schumpeter, n'a fait que compléter l'analyse de J. S. Mill. Seul J. B. Clark a relié la notion d'entrepreneur « au succès de l'introduction dans le processus économique d'améliorations techniques, commerciales, ou relatives à l'organisation ». C'est à partir de la prise en considération critique de cette dernière contribution analytique que Schumpeter proposera sa propre théorie de l'entrepreneur (1926, 85-86). Dans cette généalogie de la catégorie entrepreneur, Schumpeter ne retient pas certaines contributions dont il semblerait pourtant qu'il se soit inspiré. En premier lieu, il est remarquable de constater combien Schumpeter puisera abondamment dans la richesse de la production historiographique du début du siècle et particulièrement dans les oeuvres de Max Weber et Werner Sombart. En second lieu, il est tout aussi intéressant de constater que certains économistes, et non des moindres, avaient déjà cherché à construire un agent économique spécifique, l'entrepreneur, dont les caractéristiques sont très proches de celles du futur type entrepreneur de Schumpeter.

Typologies historiques de l'entrepreneur

- 36 Avant que Schumpeter ait conçu son « type » entrepreneur, les travaux de la dernière génération de l'École Historique allemande, celle que Schumpeter appelle la « Toute Jeune » École Historique (1954, III, 96-100), avaient déjà produit des typologies historiques des agents économiques au sein desquelles le « type entrepreneur » jouait un rôle central dans la compréhension de l'émergence et de la nature du capitalisme moderne. Les ressemblances entre l'entrepreneur schumpétérien et ces « types » d'entrepreneur, notamment chez Max Weber et Werner Sombart, sont remarquables²⁶.

Le type entrepreneur de Weber

- 37 Les travaux de Max Weber ont dû susciter l'intérêt de Schumpeter à la veille de la rédaction de la *Théorie de l'évolution économique*, en particulier concernant la notion d'entrepreneur²⁷. C'est dans *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* (1905) que Weber livre sa thèse sur la nature de la nouvelle mentalité et son fondement religieux à l'origine du capitalisme moderne. À cette occasion, Weber souligne qu'il est nécessaire de distinguer l'entrepreneur capitaliste de l'« aventurier capitaliste », car : « En tant qu'« aventure », l'acquisition capitaliste a été un phénomène dans toutes les économies monétaires » (1905, 56). Il faut aussi, pour Weber, distinguer l'entrepreneur capitaliste *moderne* de l'entrepreneur capitaliste *traditionnel*. Ce dernier appartenait au patriciat commercial et dirigeait son entreprise « dans un esprit strictement traditionnel ». C'était bien :

« une *forme* d'organisation « capitaliste » : l'entrepreneur exerçait une activité purement commerciale, l'emploi de capitaux était indispensable ; enfin, l'aspect objectif du processus économique, la comptabilité, était rationnel. Mais en fait il s'agissait d'une activité économique traditionnelle, si l'on considère l'*esprit* qui animait l'entrepreneur : traditionnel, le mode de vie ; traditionnel le taux de profit, la quantité de travail fournie, la façon de mener l'entreprise et les rapports entretenus avec les ouvriers ; essentiellement traditionnels enfin, le cercle de la clientèle, la manière de chercher de nouveaux clients et d'écouler la marchandise » (1905, 69-70).

- 38 Et : « Soudain, dit Weber, à un moment donné, cette vie tranquille prit fin » (1905, 70). La raison en fut l'apparition d'un entrepreneur de « style nouveau ». Il ne bouleversa pas la *forme* de l'organisation, il se comporta selon un « esprit nouveau : l'« esprit du capitalisme » » (1905, 71). Le cas typique que propose Weber est celui où :

« un jeune homme d'une famille d'entrepreneurs s'était rendu à la campagne ; il y sélectionne avec soin les tisserands qu'il voulait employer ; il aggrave la dépendance et augmente la rigueur du contrôle de leurs produits, les transformant ainsi de paysans en ouvriers. D'autre part, il change les méthodes de vente [...]. En même temps il agit selon le principe : réduire les prix, augmenter le chiffre d'affaires. » (1905, 71)

- 39 Les conséquences, pour Weber, de telles innovations et de l'exacerbation de la concurrence qui s'ensuivit, furent de briser l'ancien mode de vie économique traditionnel, de lancer la dynamique de l'accumulation du capital réinvesti et d'assurer la réussite des nouveaux entrepreneurs qui « renonçaient à consommer pour gagner ». Cette révolution se fit sans afflux d'argent frais car, souligne Weber : « Le problème

majeur de l'expansion du capitalisme moderne n'est pas celui de l'origine du capital, c'est celui du développement de l'esprit du capitalisme » (1905, 71).

- 40 Les entrepreneurs capitalistes modernes de Weber sont donc bien essentiellement des innovateurs qui brisent la routine. Leur origine sociale est bien souvent d'origine bourgeoise, mais ils ne sont pas des continuateurs de l'industrie traditionnelle familiale ; ce sont des « parvenus » (1905, 68). Leur pratique économique rompt avec la tradition, mais ce ne sont pas des aventuriers ou des spéculateurs. « Au contraire, ces novateurs furent élevés à la dure école de la vie, calculateurs et audacieux à la fois, des hommes avant tout sobres et sûrs, perspicaces, entièrement dévoués à leur tâche, professant des opinions sévères et de stricts “principes bourgeois” » (1905, 72). Ce qui caractérise leur « esprit », c'est « que leur affaire, avec son activité sans trêve, est tout simplement devenue indispensable à leur existence » (1905, 73). Du point de vue eudémonique, de la recherche du bonheur, et hédonique, de la recherche du plaisir, « comment *irrationnelle* est cette conduite où l'homme existe en fonction de son entreprise et non l'inverse » (1905, 73). La seule motivation de ce nouveau type d'entrepreneur est « le sentiment irrationnel d'avoir bien fait sa besogne » (1905, 74). Cette attitude irrationnelle correspond à l'idée « de concevoir l'enrichissement en tant que fin en soi à laquelle les hommes se trouvent astreints, en tant que vocation » (1905, 75). Pour Weber, seule l'émergence de l'éthique protestante peut rendre compréhensible ce type de comportement constitutif historiquement de l'« esprit » de l'entrepreneur capitaliste. Ce qui apparaît comme un comportement « irrationnel » ne l'est pas, car pour Weber, « la vie peut être rationalisée conformément à des points de vue finaux extrêmement divers et suivant des directions extrêmement différentes. *La rationalité est un concept historique* qui renferme tout un monde d'oppositions » (1905, 80, *souligné par nous*).
- 41 La ressemblance de cet entrepreneur weberien avec le futur « type entrepreneur » de Schumpeter est remarquable. Mais si la ressemblance est forte, des différences importantes les séparent aussi. Dans nombre de ses détails la description de la *conduite* de l'entrepreneur moderne que propose Weber sera reprise par Schumpeter. En revanche, au niveau des *motifs* de l'entrepreneur, les deux auteurs se séparent radicalement. Alors que Weber attribue à l'éthique protestante l'origine de l'« esprit » du capitalisme, Schumpeter recherche les motivations de l'entrepreneur dans ses caractéristiques individuelles propres qui transcendent un quelconque « esprit » historique ambiant. De même, si les deux auteurs s'accordent pour reconnaître la pluralité des formes possibles de rationalité — de rationalisations de la conduite de l'acteur en vue d'accomplir ses propres fins —, la cause de cette pluralité n'est pas identique pour eux. Chez Weber, la rationalité est un concept historique et chacune de ses formes successives est un élément définitionnel de la spécificité d'un « individu historique ». En revanche, pour Schumpeter, la variété des formes de rationalité, par delà un fond commun historique, est due à la variété du fond propre, notamment eugénique, de chaque individualité.
- 42 En ce qui concerne le procédé démonstratif au moyen duquel les deux auteurs positionnent le comportement de l'entrepreneur, en opposition aux comportements économiques dominants, R. Macdonald (1965) a parfaitement montré la similitude entre Weber et Schumpeter. De façon contrastée, Weber oppose deux *formes* de système capitaliste, l'un traditionaliste et stable est fondé sur l'éthique catholique, l'autre novateur et dynamique est fondé sur l'éthique protestante. De même, Schumpeter oppose l'*ordre* capitaliste statique du circuit au *système* capitaliste dynamique. Weber oppose le grand nombre des agents économiques traditionalistes à une élite protestante,

principalement calviniste, activiste et novatrice. Chez Schumpeter on retrouve une opposition tranchée entre la masse des exécutants routiniers et une élite temporaire d'agents entrepreneurs innovateurs. Toujours selon le même procédé dichotomique de mise en opposition de deux termes, Weber et ensuite Schumpeter différencient, d'une part, les comportements conformistes, rationnels normaux, eudémonistes et hédonistes, économes dans la gestion utilitaire des efforts, etc., et, d'autre part, les comportements novateurs, activistes ne comptant pas les efforts à déployer pour réussir à gagner, etc. Cette similitude, constatée par R. Macdonald (1965), est tout à fait juste, mais elle élude, en mettant l'accent sur les contenus des termes de l'opposition, que celle-ci s'opère chez chacun des auteurs sur des terrains méthodologiques radicalement différents. Alors que Weber oppose deux systèmes économiques *historiques*, Schumpeter oppose au sein d'un même *ordre* capitaliste générique deux types de comportement différents et représentatifs de deux aspects distincts du *système* capitaliste. En somme, Schumpeter « recycle » les éléments du *contenu* de l'analyse historique de Weber en en dénaturant la *signification* que ce dernier leur attribue uniquement pour la compréhension historique de l'« esprit » du capitalisme²⁸.

Le type entrepreneur de Sombart

- 43 Ce même genre de différence peut aussi s'appliquer au rapport entre le contenu de l'analyse historique de Werner Sombart et l'utilisation qui en est faite par Schumpeter. Ce dernier d'ailleurs ne s'en cache pas vraiment et fonde cette différence sur l'écart qui sépare le projet d'une théorie *historique* de l'évolution économique, du projet d'une théorie *économique* de l'évolution économique au sens « où on entend la théorie économique depuis Ricardo » (1926, 84). Examinons donc les éléments du contenu de l'oeuvre historique de Sombart dont Schumpeter a sans doute bénéficié pour définir son « type entrepreneur ».
- 44 En 1909, Sombart consacre un article à la définition de « l'entrepreneur capitaliste ». Le contenu de cet article est repris en substance, nous dit Sombart, pour constituer le chapitre IX de son livre *Les juifs et la vie économique* (1911, 490, note 396). Ce chapitre est autonome par rapport au reste de l'ouvrage et est présenté comme l'exposé du « genre d'aptitudes, dit Sombart, dont nous postulons l'existence chez les juifs » (1911, 207, *souligné par nous*). L'ensemble du reste du livre doit, toujours selon Sombart, apporter la démonstration historique de la véracité de l'imputation de ces postulats aux juifs. Inutile de dire que cette « démonstration » n'a aucun sens et est l'exemple caricatural de la substantialisation « objective et scientifique » de préjugés racistes obsessionnels. Nous nous en tiendrons donc au seul chapitre IX qui présente un modèle théorique pur d'« entrepreneur type » (1911, 214), modèle que Sombart développe à nouveau, sans nouveauté essentielle, dans la première partie du livre premier de son ouvrage plus connu de 1913, *Le Bourgeois*.
- 45 Chez l'entrepreneur capitaliste, dit Sombart, il faut distinguer :
- « l'union, la fusion intime des manifestations vitales de deux natures radicalement différentes, comme si deux âmes habitaient dans la poitrine de l'entrepreneur [...] Il s'agit de la réunion dans une seule personne de l'*entrepreneur* et du *commerçant* [...] qui, vivant séparés en dehors de la structure capitaliste, fondent leurs deux âmes en une seule dans le sujet de l'économie capitaliste, au point de former une individualité nouvelle et tout à fait particulière. » (1911, 214)

- 46 Selon la méthode habituelle de Sombart, ce sont les « fonctions particulières que doivent remplir les sujets économiques » (1911, 208) qui sont analysées par delà l'unité physique du sujet réel. Dans le cas présent, l'entrepreneur capitaliste *complet*, c'est-à-dire « là où l'entreprise capitaliste a atteint son plus complet développement » (1911, 208), se compose de deux fonctions : la fonction d'entreprise proprement dite et la fonction commerçante. Cette dernière se caractérise par le *calcul*, la gestion optimale interne de l'entreprise et le diagnostic, la spéculation, la prévision des situations présentes et futures des marchés, d'une part, et la *négociation* dans l'achat et la vente, et généralement dans les affaires, d'autre part (1911, 218-223). Cette première fonction de l'entrepreneur n'est en fait ni plus ni moins qu'une forme stylisée des fonctions de l'entrepreneur identifiées par la théorie économique de l'époque. L'originalité de l'approche de Sombart réside dans sa *description* de l'autre fonction, celle d'entreprise proprement dite, qu'il décrit comme un ensemble de « types humains » au nombre de quatre : l'inventeur, le découvreur, le conquérant et l'organisateur.
- 47 Les deux premiers types peuvent être regroupés sous le type *innovateur*. En effet, pour Sombart, « l'inventeur (est) est moins l'inventeur d'innovations techniques[...], que l'inventeur de nouvelles formes d'organisation économique de la production, du transport et de la vente » (1911, 216, *souligné par nous*). La distinction est donc clairement opérée par Sombart entre l'inventeur, au sens de celui qui fait une nouvelle découverte scientifique ou technique, et l'innovateur tel qu'il est décrit ici. Et même si l'innovateur est aussi un inventeur, nous dit Sombart, « en tant qu'inventeur-entrepreneur il ne se contente pas, comme l'inventeur "pur" d'avoir fait une invention : il faut qu'il lui communique la vie, en lui imprimant mille formes diverses » (1911, 216). Cette différence entre l'inventeur et l'innovateur, même si la production lexicale « innovateur » n'est pas opérée, est réaffirmée en substance à de nombreuses reprises par Sombart. À l'issue de son préambule méthodologique, où il défend la méthode génétique contre la méthode statistique, il souligne que « les personnes qui ont pris l'initiative créatrice d'introduire dans la vie économique une institution ou une idée directrice ne sont pas toujours et nécessairement les inventeurs de cette institution ou les auteurs de cette idée » (1911, 24, *souligné par nous*). Et Sombart fonde cette assertion sur la conception suivant laquelle :
- « ce qui importe dans le monde économique, c'est moins l'invention que son exploitation, c'est-à-dire le don de communiquer la vie à une idée, d'implanter une nouvelle pensée dans le sol de la réalité. *Ce qui est décisif pour la marche et l'orientation du développement économique*, ce n'est pas le fait qu'une tête ingénieuse a, dans un moment de loisir, découvert une possibilité théorique, par exemple la vente à tempérament, mais le fait que se sont trouvés des hommes ayant intérêt à faire accepter par la masse cette nouvelle forme de commerce et capables de l'imposer. » (1911, 25, *souligné par nous*)
- 48 L'entrepreneur innovateur, pour Sombart, n'est pas cantonné au seul domaine technique, il est aussi un « découvreur » de nouveaux marchés, car « l'entrepreneur est, en outre, l'homme qui fait des découvertes, portant sur de nouvelles possibilités de vente. Découvertes en intensité et en étendue. En étendue, lorsqu'il ouvre de nouveaux champs à son activité[...], en intensité, lorsque dans des domaines déjà conquis il "découvre" de nouveaux besoins » (1911, 216). Déjà sur la base de ces deux premières caractéristiques du « type entrepreneur » que Sombart qualifie d'« inventeur » et de « découvreur », on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement, quant au *contenu* descriptif, avec la description des « innovations », des « nouvelles combinaisons de production », de Schumpeter (1926, 95).

- 49 Les deux autres caractéristiques de l'entrepreneur que propose Sombart, celles de « conquérant » et d'« organisateur », renforcent cette similitude. Dans les deux cas, ce qui est mis en avant ce sont les qualités de volonté et de leadership de l'entrepreneur. Comme conquérant, « il doit posséder l'esprit de décision et la force nécessaire pour vaincre les obstacles qu'il rencontre sur son chemin,(...), il est toujours le "Conquistador" sur le terrain économique ». De plus, c'est un « homme ayant la force d'oser beaucoup, ayant le courage de risquer tout [...] pour assurer la grandeur de son entreprise, soit par l'introduction d'un nouveau procédé, soit par l'adjonction d'une nouvelle branche industrielle, soit enfin par l'extension de l'affaire sur la base d'un crédit peu stable, etc. » (1911, 216, *souligné par nous*). Enfin, le talent d'organisateur de l'entrepreneur est, d'une part, une capacité de leadership, « d'associer un grand nombre d'hommes en vue d'une action heureuse et efficace, disposer hommes et choses de façon à leur faire produire le maximum d'effet utile » (1911, 216-217) ; d'autre part, la capacité d'organisation signifie aussi « une heureuse adaptation aux particularités géographiques, ethnologiques et aux conditions locales » (1911, 217). Mais déjà Sombart signale qu'il commence à empiéter sur le terrain descriptif de la seconde fonction d'entrepreneur, celle de commerçant calculateur et négociateur.
- 50 En plus de différencier ces deux fonctions de l'entrepreneur capitaliste, Sombart propose, par ailleurs, de les articuler de façon *dynamique*. Il nous dit que : « Dans le processus de l'économie capitaliste, l'entrepreneur forme la constante, le marchand représente la grandeur variable », ou encore, « l'entrepreneur représente le rythme, le commerçant la mélodie de la symphonie capitaliste ; dans le tissu capitaliste l'entrepreneur est la chaîne, le commerçant la trame » (1911, 215). La raison en est que, pour Sombart, l'entrepreneur, en général, a « la volonté dirigée vers un but éloigné », il a un projet qu'il doit mener à bien et cela implique une continuité dans l'action, un programme auquel il doit se tenir comme condition de réussite de son but projeté. « La fidélité au but : tel est le trait fondamental de son caractère » (1911, 215). En revanche, pour le commerçant « sa tâche consiste à adapter sans réserve ses actes à la situation du marché ». Et comme le marché, ou l'information qu'il en a, changeant sans cesse, il doit « suivre les changements et les successions des conjonctures. Il doit être, avant tout, à l'affût des affaires » (1911, 215). On ne peut s'empêcher de remarquer, outre encore une fois l'utilisation de la méthode de mise en opposition déjà signalée à propos de Weber, que l'opposition entrepreneur-constante/commerçant-variable que défend Sombart est l'*inverse* de celle, exécutant-circuit/entrepreneur-évolution, qui sera adopté par Schumpeter, et cela, sans qu'il y ait de grandes modifications quant au contenu des termes de l'opposition.
- 51 Si avec Schumpeter, « on peut difficilement considérer comme un modèle d'analyse » (1954, III, 65) le livre de Sombart de 1911, en revanche, en ce qui concerne spécifiquement le contenu de ce chapitre, ou si on préfère les *descriptions* du « type entrepreneur » que fournit Sombart, on peut tout aussi difficilement nier qu'il y ait un air de ressemblance étrange avec certains développements descriptifs de l'« innovation » et du « type entrepreneur » de Schumpeter. Après son article de 1909, le chapitre du livre de 1911 que nous avons pris comme référence, la partie que consacre Sombart à cette problématique en 1913 dans *Le Bourgeois*, n'ajoute rien de nouveau si ce n'est un peu plus de couleur et d'exubérance dans le découpage et la description de l'« esprit d'entreprise »²⁹.

Les économistes « oubliés »

- 52 Dans son histoire de l'analyse économique de l'entrepreneur, nous avons vu que Schumpeter sélectionne les économistes qui, selon lui, ont contribué significativement à la mise en évidence de la spécificité de l'« agent économique » entrepreneur, mais Schumpeter ne se reconnaît pas de précurseur. Nous venons de constater les fortes similitudes de contenu descriptif entre le « type » entrepreneur de Weber et Sombart et celui de Schumpeter. Ceci nous conduit à examiner si d'autres économistes antérieurs à Schumpeter n'auraient pas déjà défini un contenu d'un « type entrepreneur » similaire à celui de Schumpeter. Nous allons voir qu'au moins chez trois économistes qui ont eu une influence significative sur la pensée économique de leur époque, Alfred Marshall en Angleterre, Paul Leroy-Beaulieu en France et Friedrich von Wieser en Autriche³⁰, on retrouve la description d'un agent économique très particulier, l'"entrepreneur", dont les caractéristiques originales sont très proches de l'entrepreneur schumpétérien.

Le chevalier-entrepreneur de Marshall

- 53 Dans ses *Principes d'économie politique*, Alfred Marshall fait une large place à la théorie évolutionniste issue de la filiation Malthus-Darwin-Spencer. Il souligne l'importance pour l'analyse économique de la loi de la « survivance des plus aptes », et se propose « d'envisager les principales conséquences économiques de la loi d'après laquelle la lutte pour l'existence amène la multiplication des organismes qui sont le mieux adaptés pour profiter de leur milieu » (1890, I, 428). L'une des formes essentielles de la sélection naturelle en économie est, selon Marshall, « la loi de substitution — qui n'est autre chose qu'une application spéciale et limitée de la loi de survivance des plus aptes — » (1890, II, 390). Comme cela est bien connu, cette « loi de substitution », forme spécifique de la sélection naturelle en économie, joue un rôle central dans l'analyse marshallienne de l'autorégulation efficiente du marché. En revanche, est beaucoup moins connue la conception marshallienne selon laquelle la sélection naturelle place au premier rang de l'activité économique les agents économiques les plus aptes. Dans le cas exemplaire américain, nous dit Marshall, « les conditions toujours changeantes de la vie industrielle en Amérique permettent à la sélection naturelle de placer au premier rang les plus aptes dans cette vaste population » (1890, II, 526). Dans ces conditions, il est donc légitime de s'interroger sur le contenu que donne Marshall à la catégorie entrepreneur dans l'analyse économique.
- 54 Tout en réaffirmant le rôle classique de l'entrepreneur comme agent économique qui assure la « combinaison » des facteurs de production et qui assume le « risque d'entreprise » (1890, I, 495-501), Marshall différencie, par ailleurs, deux classes d'entrepreneurs : « ceux qui introduisent des méthodes nouvelles et meilleures, et ceux qui suivent les sentiers battus » (1890, II, 390). Cette distinction annonce déjà celle que proposera Schumpeter entre les gestionnaires routiniers et les entrepreneurs innovateurs.
- 55 Des entrepreneurs de la première classe, ceux qui introduisent dans la production de « nouvelles inventions » ou « qui ont ouvert de nouveaux sentiers » (1890, II, 391-392), Marshall nous dit qu'ils représentent un type d'« homme exceptionnellement doué et exceptionnellement favorisé par la fortune ». Ils possèdent un « esprit inventif ou

spéculatif » qui en font des êtres « doués supérieurement » et dont l'expression concrète dans l'activité est « *la force économique supérieure d'un puissant esprit travaillant à un nouveau et vaste problème en toute liberté* » (1890, II, 525-526, *souligné par nous*). Marshall ne tarit pas d'éloges sur ces entrepreneurs de première classe, qui possèdent, selon lui, des « qualités générales et non spécialisées de jugement, de promptitude, de ressource, d'attention et de persévérance » ; ce qui les désigne comme « *chef* » c'est qu'ils sont capables de « voir d'une manière presque instinctive les proportions relatives des choses, de concevoir des mesures sages et de longue portée et de les appliquer à la fois avec calme et décision » (1890, II, 403). Les références empiriques de Marshall, comme d'ailleurs celles de la plupart des économistes de l'époque qui s'intéressent aux entrepreneurs modernes, sont les ouvrages de Walter Bagehot (1873) sur le monde des affaires.

- 56 Comme pour Schumpeter plus tard, ces entrepreneurs possèdent, selon Marshall, des « aptitudes aux affaires » qui sont, fondamentalement, des « qualités naturelles » non acquises. La preuve du caractère inné de ces aptitudes est, pour Marshall, qu'« il n'existe pas d'autre genre de capacité utile, rare, et par suite bien payée qui dépende si peu du travail et des frais employés spécialement à l'obtenir, et qui dépende autant de “qualités naturelles” » (1890, II, 402). Ces « capacités naturelles extraordinaires » (1890, II, 496), Marshall nous dit qu'elles ne sont pas héréditaires, même « si le fils d'un homme déjà établi dans les affaires a un très grand avantage ». Les grands entrepreneurs sont des « hommes nouveaux » et il n'y a pas de reproduction de « caste » d'entrepreneurs qui se perpétue de père en fils. Nous retrouvons ici une autre similitude frappante avec la future idée schumpétérienne de l'émergence de nouveaux entrepreneurs à chaque génération et sans lien familial avec d'anciens grands entrepreneurs. Mais alors que Schumpeter maintiendra un lien eugénique de classe sociale supérieure, au sein de laquelle émerge périodiquement des entrepreneurs (Schumpeter, 1927a), Marshall ne fait référence globalement qu'à la sélection naturelle, à la loi de survivance des plus aptes et sa forme économique qu'est le principe de substitution, pour expliquer l'affirmation temporaire d'entrepreneurs pleins d'« énergie » et de « génie créateur » (1890, I, 524).

- 57 De plus, et c'est encore une similitude forte avec le futur entrepreneur schumpétérien, selon Marshall :

« partout où de grands profits peuvent être réalisés pendant un certain temps en reproduisant à bon marché des marchandises coûteuses, l'*homme nouveau* se trouve dans son élément ; c'est lui, qui par de promptes résolutions et par d'*habiles combinaisons*, et peut-être aussi un peu par son insouciance naturelle, « *force le passage* ». Et souvent il se maintient avec une grande ténacité, même dans des conditions très désavantageuses, car la liberté et la dignité de sa situation ont pour lui un grand attrait. » (1890, II, 398, *souligné par nous*)

- 58 Le réel entrepreneur marshallien est donc celui qui est capable de faire jouer en sa faveur le principe de substitution par d'« habiles combinaisons ». La distance n'est pas très grande entre ces « habiles » combinaisons et les « nouvelles » combinaisons de Schumpeter. Dans les deux cas, nous ne sommes plus dans le monde statique du gestionnaire routinier qui s'adapte mécaniquement optimalement aux conditions du marché. Pour Marshall, comme pour Schumpeter plus tard, il y a un comportement spécifique qui caractérise l'« homme nouveau ». Celui-ci, l'entrepreneur proprement dit, radicalement différent de l'entrepreneur routinier de la théorie économique statique, fait plus que s'adapter même optimalement, il crée du nouveau. Pour Marshall, cette création est en grande partie expérimentale, les entrepreneurs « font constamment des plans et des expériences au sujet de nouvelles dispositions qui impliquent l'usage de différents

facteurs de production, afin de choisir les plus avantageux » (1890, II, 492). Ce processus expérimental est un peu différent du principe de création pure schumpétérien, mais le résultat est le même : l'entrepreneur est le chef d'entreprise qui cherche de nouvelles combinaisons. Schumpeter décrit le résultat, donne une typologie des nouvelles combinaisons (1926, 95) ; Marshall, de son côté, décrit le phénomène de recherche de ces nouvelles combinaisons qui particularise l'entrepreneur par rapport au dirigeant d'entreprise routinier.

- 59 Marshall souligne la grande ténacité, même en situation désavantageuse, dont fait preuve l'entrepreneur, ainsi que la liberté et la dignité qui sont l'apanage de l'entrepreneur. Marshall développe ce thème dans un article de 1907 intitulé : *Les possibilités sociales de la chevalerie économique*. Il y fait un parallèle historique entre la chevalerie guerrière d'antan et la « chevalerie économique » moderne. Dans les Temps modernes, Marshall constate que « nos pensées sont occupées par le progrès industriel » et qu'il est donc possible de « suggérer qu'il y a beaucoup de chevalerie latente dans la vie des affaires » (1907, 330). Cette « chevalerie de la richesse », Marshall nous dit qu'elle provient du fait que « le motif principal du plus grand travail constructif dans l'industrie est le désir chevaleresque de maîtriser la difficulté et d'obtenir la reconnaissance du leadership » (1907, 331). En somme, pour notre auteur, le seul défi moderne de taille et l'unique moyen de conquérir une chefferie réelle sont l'entreprise économique ; en quelque sorte, les entrepreneurs sont les chevaliers modernes, mais pas tous les entrepreneurs. Marshall revient sur sa différenciation entre deux classes d'« hommes d'affaires » ; ceux, nombreux, qui prospèrent par une adhérence au mouvement des affaires ayant « largement un caractère de routine », mais il y a ceux, peu nombreux, qui « usent d'un plus haut degré d'imagination » (1907, 331). Cette dernière classe, la seule constitutive des vrais chevaliers économiques, sont, pour Marshall, des hommes qui « vivent de constantes modifications de vision, façonnées par leur intelligence, des divers orientations de leurs fins désirées » (1907, 332).
- 60 Il est remarquable de constater, à nouveau, la ressemblance de ce chevalier économique de type marshallien avec la figure de l'entrepreneur héroïque schumpétérien. Dans les deux cas, l'entrepreneur moderne possède la même « distinction » atavique de l'ancien chef de guerre investissant maintenant son énergie dans la bataille économique³¹. De plus, tout comme Schumpeter quelques dizaines d'années plus tard, Marshall s'inquiète de la croissance du pouvoir bureaucratique qui risque d'annihiler la volonté combative des chevaliers économiques. Le remède serait alors de rechercher à favoriser l'émulation créatrice dans les affaires par les honneurs accordés aux chevaliers économiques triomphants, et, souligne Marshall, « le besoin d'élargir les honneurs accordés aux plus hautes facultés constructives en affaires est augmenté par la croissance des règles bureaucratiques qui leur sont hostiles » (1907, 332). Cet encouragement à l'expression de la chevalerie économique est d'autant plus crucial, selon Marshall, que cette dernière est la seule capable de perpétuer la croissance des richesses. Le thème du risque de la décadence du dynamisme capitaliste par la disparition des entrepreneurs de première classe, les chevaliers économiques, est donc déjà présent chez Marshall³².

L'entrepreneur d'élite de Leroy-Beaulieu

- 61 S'inscrivant dans la tradition de l'économie politique française, Paul Leroy Beaulieu donne une place primordiale à l'entrepreneur dans le dynamisme de l'économie de

marché capitaliste. Pour introduire le concept d'entrepreneur, l'auteur adopte la conception organiciste suivant laquelle : « La société est un être vivant qui, dans son développement et son perfectionnement, crée des organes plus nombreux et plus compliqués » (Leroy Beaulieu, 1896, I, 297). L'influence des théories évolutionnistes est totalement assumée par Leroy Beaulieu qui se défend d'appartenir à « l'École économique classique » de Ricardo, Malthus et Stuart Mill. Pour lui, « l'économie est et doit être une science descriptive : elle constitue une partie de l'histoire naturelle, de l'histoire de l'homme et de l'histoire de la nature. De même que Buffon et Darwin se livrent à de minutieuses études et descriptions d'animaux, de leur structure, de leurs moeurs, avant de tirer des inductions générales, ainsi doit faire l'économie politique » (1896, I, iv). Le paradigme de référence de Leroy Beaulieu est plus précisément le transformisme biologique et, selon lui, « l'économie politique s'adapte exactement à toutes les lois qui ont été découvertes par la biologie » (1896, I, 297). Ainsi, dans le cours de l'évolution, aussi bien pour les êtres vivants que pour l'économie, notre auteur considère que « les organes, en se perfectionnant, vont toujours du simple au composé, que le progrès procède par différenciation des organes et des fonctions » (1896, I, 297). Dès lors, pour Leroy Beaulieu, selon une conception très spencerienne, l'entrepreneur est le produit de l'évolution de l'économie comprise comme un organisme perfectionnant son organisation et ses organes fonctionnels spécialisés.

- 62 À l'atelier de type proudhonien succède historiquement, selon Leroy Beaulieu, l'entreprise considérée comme un stade supérieur de l'évolution économique. Et si « l'entreprise c'est l'organisme économique ; l'entrepreneur c'est le centre nerveux qui lui donne la vie, la conscience, la direction. L'entrepreneur, c'est le point capital, la force motrice de la structure sociale » (1896, I, 298). La fonction de l'entrepreneur, centre nerveux de l'entreprise, est d'« organiser » l'activité économique. Les personnalités d'entrepreneur se sont détachées de la masse des producteurs routiniers par « l'organisation qui permet aux intelligences les plus ouvertes et aux volontés les plus actives d'accroître la sphère de leur production propre en supprimant les productions indépendantes routinières et inefficaces, et en convertissant en agents subordonnés les anciens producteurs autonomes incapables » (1896, I, 296). Avec la complexification et l'efficacité croissante de l'« organisation » économique, la sélection naturelle produit l'émergence des plus aptes à la « fonction » d'entrepreneur. Ainsi, pour cet auteur : « Tel est le monde de la sélection industrielle ; il ne diffère aucunement de celui dont la nature s'est servi et se sert encore pour perfectionner les espèces » (1896, I, 303).
- 63 La qualité essentielle requise de l'entrepreneur, comme organe le plus perfectionné de la vie économique, est « l'esprit d'invention et de combinaison » (1896, I, 198, 226, 303). L'entrepreneur, comme « lien naturel entre le capital et le travail » (1896, I, 299), est l'organe suprême de la production, car selon Leroy Beaulieu, « la conscience de l'ensemble de la production ne se réalise que dans le cerveau de l'entrepreneur » (1896, I, 303). De par cette fonction d'organisation consciente et novatrice de la production, l'entrepreneur s'élève objectivement au statut de bienfaiteur de l'humanité, car selon l'auteur, « c'est à lui surtout qu'est dû le magnifique perfectionnement de la production et l'accroissement du bien-être général depuis un demi-siècle. Il travaille non seulement pour lui, mais infiniment plus, [...] , pour l'ensemble des habitants du globe. Pendant que, avec une énergie sans pareille, il poursuit son bien propre, il procure celui de tous » (1896, I, 304).

- 64 Comme pour Schumpeter plus tard, l'entrepreneur est déjà pour Leroy Beaulieu l'agent subjectif et objectif, le principe actif incarné dans une fonction économique, de l'évolution économique. De plus, souligne Leroy Beaulieu, « le rôle de l'entrepreneur est hors pair, il grandit toujours au fur et à mesure du développement de la civilisation » (1896, I, 304). L'entrepreneur possède chez Leroy Beaulieu un statut analytique bien entendu distinct des autres agents économiques, mais de plus, et c'est ce qui fait l'originalité de cet auteur, un statut analytique d'exceptionnalité qui confère à l'entrepreneur la fonction économique primordiale dans le processus de l'évolution économique, cette fonction grandissant avec le développement organique de l'économie.
- 65 L'entrepreneur par excellence est ce que Leroy Beaulieu appelle l'« entrepreneur d'élite ». Les entrepreneurs de ce type supérieur sont sans cesse à la recherche de meilleurs marchés d'approvisionnement en matières premières et d'écoulement des produits, ils se préoccupent de l'élimination constante de tout gaspillage, ils cherchent toujours de meilleures combinaisons des tâches, ils se caractérisent par l'« aptitude à appliquer avec discernement les inventions ou les découvertes scientifiques », ils possèdent une forte puissance de travail et un don de persuasion ; en somme, ils « créent les types d'organisation industrielle les plus parfaites ». Pour Leroy Beaulieu, ces entrepreneurs « sont, à proprement parler, le sel de la terre ; le ferment générateur de toutes les améliorations industrielles » (1896, I, 311). De ce type d'entrepreneurs d'élite, l'auteur nous dit, de plus :
- « ils jettent une semence que la société multiplie ; cette semence est renouvelée d'âge en âge pour chaque genre de production, chaque catégorie spéciale de services, par de nouveaux entrepreneurs géniaux. Tel est le secret des peuples civilisés. Il part de l'esprit fécond de quelques hommes en quelque sorte inspirés, et il se répand graduellement sur tout l'ensemble de la société, par ce procédé si puissant : l'imitation » (1896, I, 311-312).
- 66 Nous avons déjà ici le schéma schumpétérien de l'*impulsion* de l'évolution économique par de « nouveaux entrepreneurs géniaux », se renouvelant à chaque génération, et de la *propagation* graduelle de leurs « semences » dans l'ensemble de l'économie. Sur la façon d'appréhender le processus mimétique de la propagation de l'innovation, l'influence de Gabriel Tarde sur Leroy Beaulieu est reconnue par ce dernier (1896, I, 312, note 1) qui, par ailleurs, ne tarit pas d'éloges sur « les vues profondes et exactes sur certains phénomènes de la science économique » de Tarde (1896, IV, 727-733). Sur la façon de qualifier l'entrepreneur d'élite, les accents de Leroy Beaulieu sont schumpétériens avant la lettre.
- « Le héros, au point de vue économique, c'est le grand entrepreneur qui a su mesurer les besoins humains insuffisamment satisfaits, concevoir les moyens d'y pourvoir mieux, les réunir, les mettre en oeuvre, créer de nouvelles installations efficaces, ou notablement améliorer les anciennes. La sélection naturelle et libre peut seule produire les hommes de cette trempe » (1896, I, 312).
- 67 Tout comme Marshall et nombre d'économistes de cette époque qui s'intéressent aux entrepreneurs, Leroy Beaulieu renvoie aux descriptions de Walter Bagehot. Toutefois, au niveau analytique, Leroy Beaulieu différencie significativement « le rôle de l'entrepreneur (qui) excède singulièrement celui d'un directeur » (1896, II, 190) et cette différenciation est clairement, comme pour Schumpeter par la suite, entre l'entrepreneur innovateur et le gestionnaire routinier.
- « Les entrepreneurs sont faits pour prévoir, combiner, essayer, expérimenter, *innover* : précisions, combinaisons, essais, expériences, *innovations* ne peuvent toujours être justes ; si l'on voulait éviter en pareil cas tout déboire, il faudrait s'en tenir à la *routine* la plus stricte. » (1896, I, 312, *souligné par nous*)

- 68 En somme, pour Leroy Beaulieu³³, l'entrepreneur doit sortir des sentiers battus pour « innover » et cette attitude qui le caractérise implique un haut degré d'incertitude incompatible avec une gestion raisonnable. Tout comme Marshall, Leroy Beaulieu met l'accent sur la pratique de l'« expérimentation » comme comportement typique de l'entrepreneur. L'« esprit de combinaison » est avant tout, pour Leroy Beaulieu, un sens pratique économique que développe l'entrepreneur dans l'exercice de sa fonction d'organisateur de la production. Par ailleurs, la motivation principale de l'entrepreneur, outre le fait non négligeable qu'il mette en jeu son « honneur » (1896, I, 309), est la recherche du profit et, pour Leroy Beaulieu, « l'un des éléments principaux des grands profits, c'est l'art, par des combinaisons heureuses, de tirer le meilleur parti possible, dans un état donné des connaissances techniques, aussi bien du travail des ouvriers que des installations, des machines et des matières premières » (1896, II, 208-209). Sur ces derniers points les divergences sont assez sensibles avec les conceptions schumpétériennes de la motivation et de la nature des profits de l'entrepreneur, mais il demeure que le principe d'imputation reste le même, dans les deux cas l'« entrepreneur » est à l'origine fonctionnelle de l'évolution et des grands profits.
- 69 Pour Marshall et Leroy Beaulieu l'entrepreneur est donc bien déjà identifié comme l'acteur économique de l'évolution et nombre de ses caractéristiques analytiques sont mises en évidence, mais il subsiste une différence essentielle qui sépare ce type entrepreneur du futur type entrepreneur de Schumpeter : sa génération ou si on préfère son rythme d'apparition. Marshall et Leroy Beaulieu sont des *gradualistes*, l'évolution économique qu'ils analysent est un *mouvement évolutif continu* où les entrepreneurs se succèdent selon une nécessité permanente de l'*organisme* économique qui sélectionne sans cesse les plus aptes. L'astuce théorique de Schumpeter sera de proposer un type d'entrepreneurs *intermittents* et *localisés* dans un ou quelques secteurs. Cette différence schumpétérienne sera cruciale puisqu'elle permettra de lier analytiquement l'évolution et les cycles économiques.

Le führer-entrepreneur de Wieser

- 70 Parmi les auteurs, et ils furent assez nombreux (Streissler, 1982, 66), à s'intéresser au « type entrepreneur » avant Schumpeter ou à la même époque, il en est un qu'il faut aussi signaler. Il s'agit de Friedrich von Wieser qui fut le professeur de Schumpeter à Vienne. Wieser cherche à intégrer dans la théorie économique, qu'il juge trop individualiste, la question du *pouvoir* dans la société. Dans *Recht und Macht (Pouvoir et Puissance)* en 1910, puis dans son *Économie Sociale* qu'il publie en 1914, il défend l'idée que « les hommes, quand ils agissent, sont toujours en contact mutuel les uns avec les autres et soumis à l'influence de "Zwangsmächte" (contrainte du pouvoir) ou de "Freiheitsmächte" (liberté du pouvoir) qui les poussent à la décision » (Wieser, 1914, 165 ; Bousquet, 1924, 853). La *coercition* est subie alors que l'*émulation* est l'affirmation de pouvoir. Socialement ces deux influences différencient les comportements individuels et produisent une stratification sociale. De façon générale, pour Wieser, les comportements de *domination* ou de *soumission* entraînent historiquement l'apparition et le maintien un certain temps d'une élite de « chefs » (führer) parmi la classe supérieure, notamment des chefs économiques, dominant une masse de « serviteurs » et de « suiveurs » (1914, 161-166). Pour Wieser cette inégalité de pouvoir est garante de l'évolution, car sans celle-ci il n'y aurait pas de progrès social (1914, 157). L'initiative créatrice et l'unité sociale requièrent, selon Wieser,

l'existence de « chefs ». Ceux-ci, en situation d'instabilité, fonctionnent comme forces unificatrices de la société. Après avoir historiquement exercé un pouvoir unificateur par la chefferie militaire ou religieuse, les chefs, à l'époque du capitalisme moderne, exercent ce même pouvoir grâce à leur leadership économique dans les grandes entreprises. Ce pouvoir, selon Wieser, peut s'affirmer parce que la masse des individus est mobilisée sur la sauvegarde de ses conditions d'existence et, pour y parvenir, cette masse « reconnaît » le leadership économique des fortes personnalités, cherche à les imiter et les suit en les acceptant comme chefs. En somme, pour Wieser, les chefs économiques sont suivis par la masse du fait de leur qualité enviée d'efficacité économique qui profite à tous ceux qui acceptent de se plier à leur leadership. Mais, souligne Wieser, pour spécifier le caractère démocratique du pouvoir économique, ces chefs sont « en dernière analyse sujets eux-mêmes à l'opinion populaire » (1914, 157). Les chefs le demeurent par leur capacité à créer de « nouvelles pratiques », et leur pouvoir ne peut se maintenir qu'aussi longtemps qu'ils arrivent par leur réussite à susciter l'imitation de la masse des suiveurs. La différence novatrice du chef est la condition du maintien de son pouvoir.

- 71 L'existence du pouvoir économique n'est pas condamnée par Wieser. Bien au contraire, il existe, pour cet auteur, une « loi générale de la société suivant laquelle la multitude n'est capable d'action que seulement grâce au leadership, chaque grande communauté d'opération demande un chef qui cimente celle-ci dans une unité active » (1914, 323). Le pouvoir économique est donc nécessaire et, en conséquence : « La destinée de la société est dépendante du rapport entre le leadership et la masse » (1914, 147). Plus ce rapport sera tendu, c'est-à-dire plus les chefs pourront, par leur pratique novatrice, activer et unifier la masse suiveuse, plus le progrès économique sera soutenu.
- 72 Cette conception d'une masse suiveuse dominée et stimulée par l'action novatrice de chefs qui émergent des classes supérieures est, comme on le constate, assez proche de la conception schumpétérienne du rôle moteur de l'entrepreneur dans l'évolution économique. L'enseignement de Wieser sur ces matières a certainement dû influencer ses élèves et parmi ceux-ci le jeune Schumpeter. On peut même considérer avec E. Streissler que « le jeune Schumpeter suivait son professeur » (1982, 66)³⁴.
- 73 La conception plus détaillée de Wieser de l'entrepreneur dans sa fonction de chef économique est aussi, sur nombreux points, analogue à celle de Schumpeter. Wieser constate que si : « Dans le cours du développement historique de nombreuses formes qualifiées de leadership ont existé [...]. Le développement moderne a donné l'émergence de l'entrepreneur dans une économie monétaire » (1914, 323). L'entrepreneur est donc, pour notre auteur, la forme historique moderne prise par le type du « chef ». De façon plus précise et selon sa méthode d'abstraction décroissante, Wieser analyse d'abord l'« idéalisation et la simplification » des formes simples d'entreprise et d'entrepreneur. Cette première « investit le simple entrepreneur d'une supériorité personnelle ; plus tard, quand la grande entreprise se développe, elle lui donne un degré de pouvoir qui finalement amplifie la suprématie capitaliste » (1914, 323-324). L'entrepreneur est ainsi analysé par Wieser comme le « fondé de pouvoir » du système capitaliste, et « le type le plus pur de cette catégorie est l'entrepreneur individuel » (1914, 324). Outre ses fonctions classiques de gestion et de direction, « son leadership économique commence avec l'établissement de l'entreprise ; il apporte non seulement le capital nécessaire, mais aussi l'idée originale, il élabore et met en opération le plan, et engage les collaborateurs » (1914, 324). Ce que pointe ici Wieser, c'est que l'entrepreneur est avant tout un bâtisseur et son rayon d'action se trouve limité par la possibilité objective d'exprimer ce qui le

particularise, c'est-à-dire son « pouvoir d'entreprise ». En effet, pour lui, « l'entreprise individuelle est adaptée jusqu'à un certain degré d'expansion. Elle peut se développer jusqu'à un point au niveau duquel un entrepreneur ayant un fort leadership (*führender unternehmer*) est requis pour obtenir des résultats avec succès » (1914, 325).

- 74 Le règne de l'entreprise individuelle correspond ainsi au « type le plus pur » de l'entrepreneur. Mais avec le développement de la grande entreprise, « l'entrepreneur n'est plus le propriétaire de l'entreprise. Il peut être une personne individuelle ou "il" peut être un grand groupe comprenant une personnalité artificielle et une coopération commune dont l'organisation est tellement compliquée que la force de l'efficacité personnelle est largement dissoute dans les formalités assoupissantes requises pour obtenir une décision fiable » (1914, 328). Nous retrouvons ici, chez Wieser, le thème de la dégénérescence de la *fonction* essentielle de l'entrepreneur comme capacité *individuelle* d'imposer son « pouvoir de leadership » dans le domaine économique et comme *force* motrice et unificatrice du système *social* capitaliste ; ainsi que le thème de la disparition à terme de ce que furent dans « l'entreprise capitaliste les fortes personnalités d'entrepreneurs (qui) épanouirent leur pleine stature : audacieux innovateurs techniques, organisateurs avec une connaissance aigüe de la nature humaine, banquiers visionnaires, spéculateurs téméraires, dirigeants de trusts conquérant le monde » (1914, 327).
- 75 Là encore, avec Wieser, nous retrouvons certains éléments importants du « type entrepreneur » qui seront repris par Schumpeter³⁵. En particulier, l'idée, chez Wieser, que l'*activisme* des fortes personnalités et des puissances de volition que sont les entrepreneurs, agents recherchant le *pouvoir* économique, est la cause efficiente, l'élément moteur, de l'évolution du système capitaliste. L'*ordre* capitaliste, pour Wieser, est, de son côté, assuré par l'adhérence des masses suiveuses qui *s'adaptent* ainsi à l'évolution économique. Par ailleurs, nous retrouvons, à nouveau, au niveau de la méthode démonstrative, la mise en opposition, chez Wieser, de deux aspects de la contrainte économique. D'un côté, le pouvoir doit s'imposer, s'affirmer, par la réussite reconnue de l'entrepreneur. Appréhendé du point de vue de la contrainte, il est facteur d'*émulation* et permet l'émergence du nouveau. D'un autre côté, ce même pouvoir économique est *coercition*, contrainte ressentie comme nécessité vitale de s'adapter au changement. Cette dualité : création-émulation/coercition-adaptation de la contrainte exercée par le pouvoir économique, chez Wieser, est assez analogue à ce que sont, chez Schumpeter, les deux moments du mouvement économique évolutif : création-évolution/adaptation-destruction. Et dans les deux cas, la dualité économique s'articule autour de l'opposition de deux « types » d'agents économiques : entrepreneurs-créateurs/exécutants-suiveurs.
- 76 Il n'est pas nécessaire, nous semble-t-il, de multiplier encore les comparaisons de contributions d'auteurs antérieurs ou contemporains du Schumpeter de la première édition de *La théorie de l'évolution économique* (pour d'autres exemples, voir Streissler, 1982, 66), pour se rendre compte que ce dernier baignait dans un « bouillon de culture économique » qui lui fournissait de nombreux éléments utilisables pour construire sa propre théorie du « type entrepreneur ».

Conclusion

- 77 Nous nous étions proposé d'étudier les antécédents de l'entrepreneur schumpétérien et nous avons vu que Schumpeter construit son « type entrepreneur » — qui constitue le

centre de sa théorie de l'évolution économique — en écart à la conception marginaliste et statique d'agents économiques tous identiquement rationnels. Nous avons aussi remarqué les nombreuses similitudes entre le type entrepreneur de Schumpeter et les descriptions de l'entrepreneur chez certains grands économistes contemporains. La question qui se pose alors est de savoir pourquoi la conception schumpétérienne ne s'est-elle pas imposée comme complément de la théorie économique dominante en ce qui a trait à l'analyse dynamique. La réponse réside sans doute dans la double hétérodoxie de Schumpeter. D'une part, en multipliant les « types » d'agents économiques et de rationalités qui les caractérisent, Schumpeter menaçait l'égalitarisme analytique qui assure le monisme de l'analyse néoclassique, c'est-à-dire l'existence postulée d'un seul type d'agent économique — l'*homo oeconomicus* — qui assure l'unité méthodologique du cadre d'analyse formel de l'économie de marché. D'autre part, et de façon plus générale, la définition d'un type entrepreneur comme une sorte de « surhomme » (à la Nietzsche) de l'économie est totalement contraire à la philosophie humaniste — égalité ontologique des individus — partagée par la grande majorité des économistes. Pour ces raisons, Schumpeter est condamné à demeurer une curiosité de l'histoire de la pensée économique : une sorte de « monstre » que l'on exhibe, mais dont on se garde bien de reprendre le cadre analytique... sans doute à juste titre !

Remerciements

Je remercie les rapporteurs pour leurs remarques pertinentes.

BIBLIOGRAPHIE

- Arena, R. & Dangel-Hagnauer, C. (2002), *The Contribution of Joseph A. Schumpeter to Economics*, London, Routledge.
- Angelillo, M. M. (1990), *Joseph Alois Schumpeter. A Reference Guide*, Berlin, Springer Verlag.
- Bagehot, W. (1873), *Lombart Street*, Paris, Baillière, 1874 ; réédition, Paris, Payot, 2009.
- Baumol, W. J. (1968), "Entrepreneurship in Economic Theory", *American Economic Review*, Papers and Proceedings, 58(2), may, pp. 64-71.
- Blaug, M. (1986), "Entrepreneur Before and After Schumpeter", in *Economic History and the History of Economics*, Brighton, Wheatsheaf Books, pp. 219-230.
- Bousquet, G-H. (1924), « les tendances nouvelles de l'école autrichienne », *Revue d'économie politique*, n° 5, sept.-oct., pp. 829-854.
- Breton, Y. (1984), « La théorie schumpétérienne de l'entrepreneur ou le problème de la connaissance économique », *Revue Économique*, 35(2), pp. 247-266.
- Brouwer, M. T. (2002), "Weber, Schumpeter and Knight on Entrepreneurship and Economic Development", *Journal of Evolutionary Economics*, 12(1), pp. 83-105.
- Carlin, E. A. (1956), "Schumpeter's Constructed Type - The Entrepreneur", *Kyklos*, 9, pp. 27-43.
- Clarck, J. B. (1907), *Essentials of Economic Theory*, New York, Macmillan

- Clemence, R. V. (1951), *Essays of J. A. Schumpeter*, Cambridge, A Wesley.
- De Vecchi, N. (1995), *Entrepreneurs, Institutions, and Economic Change: The Economic Thought of Joseph Schumpeter (1905-1925)*, Brookfield, E. Elgar.
- Evans, G. H. (1949), "The Entrepreneur and Economic Theory: A Historical and Analytical Approach", *American Economic Review*, 39(2), March, pp. 336-348.
- Fericelli, J. & Jessua, C. (1983), « L'entreprise dans l'évolution de la pensée économique », *Connaissance politique*, 1, février, pp. 34-49.
- Ebner, A. (2000), "Schumpeter and the 'Schmollerprogram': integrating theory and history in the analysis of economic development", *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 10, pp. 355-372.
- Ebner, A. (2003), "The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist aspects of schumpeter's Development theory", in Backhaus, J. (ed), *Joseph Alois Schumpeter: Entrepreneurship, Style, and Vision*, Dordrecht, Kluwer, pp. 117-139.
- Ebner, A. (2005), "Entrepreneurship and economic development. From classical political economy to economic sociology", *Journal of Economic Studies*, 32(3), pp. 256-274.
- Gislain, J.-J. (1991), "J. A. Schumpeter : inégalitarisme analytique et méthode individualisante", *Economies et Sociétés*, 25(5) mai, série P.E. *OEconomia*, n° 15, pp. 167-224.
- Gislain, J.-J. et Steiner, P. (1995), *La sociologie économique, 1890-1920*, Paris, PUF.
- Hansen, N. M. (1966), "Schumpeter and Max Weber: A comment", *Quarterly Journal of Economics*, Aug., pp. 488-491.
- Hoselitz, B. F. (1951), "The early history of entrepreneurial theory", in J. J. Spengler & W. R. Allen (eds), *Essays in Economic Thought*, Chicago, Rand McNally, 1960, pp. 234-257.
- Kanbur, S. M. (1980), "A note on risk taking: Entrepreneurship, and Schumpeter", *History of political economy*, 12(4), pp. 489-498.
- Lakomski-Laguerre, O. (2002), *Les Institutions Monétaires du Capitalisme. La Pensée économique de J. A. Schumpeter*, Paris, L'Harmattan.
- Leroy Beaulieu, P (1896), *Traité théorique et pratique d'économie politique*, Paris, Guillaumin, 2^e. éd., 1896, 4 vol. : I, II, III, IV.
- Liesse, A. (1899), *Le travail*, Paris, Guillaumin.
- Loasby, B. J. (1982), "The Entrepreneur in Economic Theory", *Scottish Journal of Political Economy*, 29 (3), nov., pp. 235-245.
- MacDonald, R (1965), "Schumpeter and Max Weber", *Quarterly Journal of Economics*, 79(3), pp. 373-396.
- Marco, L. V. A. (1985), « Entrepreneur et innovation : les sources françaises de Joseph Schumpeter », *Economies et Sociétés*, série PE-*OEconomia*, n°. 4, pp. 89-106.
- Marshall, A. (1890), *Principes d'Economie Politique*, trad. de l'anglais par F. Sauvaire-Jourdan à partir de la 4^e éd. de 1898, Paris, Giard & Brière, 1906-1909 : 2 vol. ; réimp. partielle, Paris, Gordon & Breach, 1971, vol. I et II.
- Marshall, A. (1898), "Mechanical and biological analogies in economics", in A. C. Pigou (ed.), *Memorials of Alfred Marshall*, London, Macmillan, 1925, pp. 312-318.
- Marshall, A. (1907), "Social possibilities of economic chivalry", in A. C. Pigou (ed.), *Memorials of Alfred Marshall*, London, Macmillan, 1925, pp. 323-346.

- McCraw, T. K. (2007), *Prophet of Innovation: Joseph Schumpeter and Creative Destruction*, Cambridge, Harvard University Press.
- Mill, J. S. (1848), *Principles of Political Economy*, New York, Colonial Press, 1900, 2 vol.
- Panayotis, G. and al (2009), "Joseph Schumpeter and the German Historical School", *Cambridge Journal of Economics*, vol. 33, pp. 495-516.
- Panayotis, G. and al (2010), "Heterodox influences on Schumpeter", *International Journal of Social Economics*, 37(3), pp. 197-213.
- Santarelli, E. & pesciarelli, E. (1990), "The emergence of a vision: The development of Schumpeter's theory of entrepreneurship", *History of Political Economy*, 22 (4), pp. 667-696.
- Schumpeter, J. A. (1908), *Das Wesen und der Hauptinhalt der Theoretischen Nationalökonomie*, Leipzig, Duncker.
- Schumpeter, J. A. (1912), *Theorie der Wirtschaftlichen Entwicklung*, Leipzig, Duncker & Humblot.
- Schumpeter, J. A. (1914), *Esquisse d'une histoire de la science économique des origines au début du XXe siècle*, trad. G. H. Bousquet, Paris, Dalloz. 1972.
- Schumpeter, J. A. (1926), *Théorie de l'évolution économique*, 2°. éd. all. trad. en fr. par J.-J. Anstett, Paris, Dalloz.
- Schumpeter, J. A. (1927a), « Les classes sociales en milieu ethniquement homogène », trad. S. de Segonzac et P. Bresson, in J. C. Passeron (dir.), *Impérialisme et classes sociales*, Paris, Minuit, 1972, pp. 155-227.
- Schumpeter, J. A. (1927b), "The Explanation of Business Cycle", *Economica*, dec., no. 21, pp. 286-311.
- Schumpeter, J. A. (1928), "The Instability of Capitalism", *The Economic Journal*, 38, sept., pp. 361-386.
- Schumpeter, J. A. (1934), *The Theory of Economic Development*, trad. R. Opie à partir de la 2°. ed. all. de 1926 et revue par Schumpeter, Cambridge, Harvard University Press.
- Schumpeter, J. A. (1937), « Preface » à l'édition japonaise de *Theorie der Wirtschaftlichen Entwicklung* de I. Nakayama et S. Tobata, Tokyo, Iwanami Shoten ; repris in R. V. CLEMENCE (ed.) (1951), pp. 158-163.
- Schumpeter, J. A. (1939), *Business Cycles*, New York, McGraw-Hill, 2 vol.
- Schumpeter, J. A. (1942), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, trad. G. Fain, Paris, Payot (Petite bibliothèque), 1967.
- Schumpeter, J. A. (1946a), "Comments on the Plan for the Study of entrepreneurship", repris dans Swedberg (ed) (1991), pp. 406-428.
- Schumpeter, J. A. (1946b), « L'avenir de l'entreprise privé devant les tendances socialistes modernes », dans : *Comment sauvegarder l'entreprise privée*, Montréal, Édition de l'Association Professionnelle des Industriels, pp. 103-108.
- Schumpeter, J. A. (1947), "The Creative Response in Economic History", *Journal of Economic History*, 7, no. 2, nov., pp. 149-159.
- Schumpeter, J. A. (1949a), "Economic Theory and Entrepreneurial History", *Change and the Entrepreneur*, Cambridge, Harvard U.P., 63-84; repris in R. V. CLEMENCE (ed.) (1951), pp. 248-266.

- Schumpeter, J. A. (1949b), "Science and Ideology", *The American Economic Review*, vol. XXXIX, no. 2, pp. 345-359.
- Schumpeter, J. A. (1950), "American Institutions and Economic Progress", repris dans Swedberg (ed) (1991), pp. 438-444.
- Schumpeter, J. A. (1954), *Histoire de l'analyse économique*, trad. J. C. Casanova (dir.), Paris, Gallimard, 1983, 3 tomes: I, II, III.
- Seidl, C. (ed) (1984), *Lectures on Schumpeterian Economics*, Berlin, Springer Verlag.
- Shionoya, Y. (1991), "Schumpeter on Schmoller and Weber: A Methodology of Economic Sociology", *History of political Economy*, 23(2), pp. 193-219.
- Shionoya, Y. and nishizawa, T (eds) (2009), *Marshall and Schumpeter on Evolution: Economic sociology of capitalist development*, Cheltenham, E. Elgar.
- Sombart, W. (1911), *Les juifs et la vie économique*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1923.
- Sombart, W. (1913), *Le Bourgeois*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1928.
- Streissler, E. (1982), "Schumpeter's Vienna and the Role of Credit in Innovation", in H. Frisch (ed), *Schumpeterian Economics*, Eastbourne, Praeger, pp. 60-83.
- Streissler, E. (1994), "The influence of German and Austrian economics on Joseph Schumpeter", in Shionoya, Y. and Perlman, M. (eds), *Schumpeter in the History of Ideas*, Ann Arbor, University of Michigan Press, pp. 13-38.
- Swedberg, R (1991), "Introduction. The man and his work", in *Joseph A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, R. Swedberg (ed), Princeton, Princeton University Press, 1991, pp. 3-98.
- Swedberg, R (2002), "The Economic Sociology of capitalism: Weber and Schumpeter", *Journal of Classical Sociology*, 2(3), pp. 227-255.
- Veblen, T. (1904), *The theory of business enterprise*, New York, Ch. Scribner's sons, 1927.
- Weber, M. (1905), *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, Paris, Plon (Agora), 1985.
- Weber, M. (1922), *Économie et Société*, trad. J. Freund, Paris, Plon, 1971.
- Wieser, F. (1914), *Social Economics*, trad. A. F. Hinrichs, New York, A. M. Kelley, 1967.

NOTES

1. Ainsi, « Les données ayant dominé l'économie dans le passé sont connues, et, si elles restaient immuables, l'économie s'écoulerait à nouveau de la même manière » [1926, 8].
2. La représentation formelle du circuit est totalement fonctionnelle, et Schumpeter reconnaît à Walras le mérite d'avoir conçu « un appareil théorique, qui, pour la première fois dans l'histoire de notre science, englobait effectivement la pure logique de l'interdépendance entre les quantités économiques » [1937, 159].
3. Schumpeter reconnaît à Werner Sombart le mérite d'avoir produit une théorie *historique* de l'évolution économique satisfaisante, mais non, en tant que telle, une théorie *économique* de l'évolution économique [1926, 84-87].
4. « nous ne parlerons de cause et de conséquence que là où existe un rapport causal non réversible » [1926, 91].
5. C'est-à-dire : « le processus de mutation industrielle [...] qui révolutionnent *de l'intérieur* la structure économique, en détruisant continuellement les éléments vieillissants et en créant

continuellement des éléments neufs. Ce processus de *Destruction Créatrice* constitue la donnée fondamentale du capitalisme » [1942, 122].

6. « le rôle de l'entrepreneur consiste à réformer ou à révolutionner la routine de la production en exploitant une invention ou, plus généralement, une possibilité technique inédite » [1942, 186].

7. Schumpeter développe cette question dans le chap. 3 de la *Théorie de l'évolution économique* [1926, 138-164]. Sur la question problématique de la prise de risque économique ou non par l'entrepreneur, voir S. M. Kanbur (1980).

8. Le problème auquel se confronte Schumpeter semble être celui de l'assimilation de sa théorie à celle des « grands hommes » qui était souvent défendue à l'époque.

9. Pour une discussion sur ce « type », voir aussi Y. Breton (1984) et N. De Vecchi (1995).

10. « Le travail dirigeant a en effet quelque chose de créateur, il se pose à lui-même ses fins » [1926, 24].

11. « ses motifs ont tout particulièrement une teinte égoïste, même dans le sens d'égoïsme renforcé, de brutalité ; il est sans tradition et sans relation ; vrai levier pour rompre toutes les liaisons, il est étranger au système des valeurs supra-individuelles » [1926, 131].

12. Pour Schumpeter « le nouveau est une image d'une image » [1926, 121].

13. Pour Schumpeter : « Les caractéristiques de la fonction de chef sont : une manière spéciale de voir les choses, et ce, non pas tant grâce à l'intellect, [...], que grâce à une volonté, ... ; la capacité d'aller seul et de l'avant, de ne pas sentir l'insécurité et la résistance comme des arguments contraires ; enfin la faculté d'agir sur autrui, qu'on peut désigner par les mots d'"autorité", de "poids" d'"obéissance obtenue" » [1926, 126].

14. Dans la première édition de la *Théorie de l'évolution économique*, Schumpeter oppose encore plus clairement le comportement « énergétique » de l'entrepreneur au comportement « hédoniste » de l'agent économique routinier [Santarelli et Pesciarelli, 1990, 682].

15. Schumpeter ne s'est pas contenté de différencier deux types d'agents radicalement opposés et correspondant, selon lui, aux besoins respectifs des analyses statique (agent routinier rationnel adapté) et dynamique (entrepreneur), il a aussi tenté de définir un type intermédiaire d'agents semi-statiques. Mais Schumpeter n'a pas persévéré dans cette voie, et, note-t-il, « on a reproché à la description d'un travail ultérieur *Wellenbewegung des Wirtschaftslebens* (*Mouvements ondulatoires de la vie économique*, Archiv für Sozialwissenschaft, 1914) d'introduire un type intermédiaire (des sujets économiques "semi-statiques") » [1926, 116, note 1].

16. Le « type entrepreneur » est chez Schumpeter une catégorie transhistorique et correspond, pour lui, à « tous les individus qui la remplissent de fait [la fonction d'entrepreneur au sens large] dans une forme sociale quelconque, même s'ils sont les organes d'une communauté socialiste, les suzerains d'un lien féodal ou les chefs d'une tribu primitive » [1926, 107].

17. Schumpeter a toujours été impressionné par les travaux sur l'eugénique de Francis Galton. Il le considère comme l'un des esprits les plus géniaux de son époque et sur le plan de l'intérêt de son oeuvre, il n'hésite pas à le classer, encore, dans son *Histoire de l'analyse économique*, c'est à dire à la fin des années quarante, comme « l'un des trois plus grands sociologues, les deux autres (*sic*) étant Vico et Marx » [1954, III, 64].

18. Par exemple, dans le cas du comportement d'investissement du capitaliste : « il est évident, souligne Schumpeter, que la psychologie de l'individu n'est que le produit et l'expression des nécessités inscrites dans une situation déterminée. Mais le fait essentiel n'est pas là. La logique sociale ou la situation objective, si l'on n'y inclut pas les dispositions des individus, ne déterminent pas de façon univoque quelle proportion des bénéfices sera investie ni de quelle façon ; dans l'hypothèse inverse, la "logique sociale" n'est plus déductible du système en tant qu'il est séparé entièrement de la personnalité et des attitudes de l'industriel » [1927a, 175].

19. « les aptitudes entretiennent avec les fonctions le même rapport que certaines qualités d'adaptation biologique avec le milieu naturel » [1927a, 220].

20. Schumpeter fait la distinction entre la strate sociale guide (*leading stratum*), qui est composée de la partie la plus active de la classe supérieure, et les personnes guides (« leading » personnel) qui sont des individus exceptionnels (*exceptional individuals*) [1950, 442].

21. Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Schumpeter souligne que le système capitaliste a un avantage certain sur les autres formes de sélection sociale, car « ce même appareil social qui conditionne le rendement des individus et des familles composant, à tout moment considéré, la classe bourgeoise, sélectionne également, *ipso facto*, les individus et les familles appelées à accéder à cette classe ou à en être exclus. » ; en conséquence de quoi : « dans la plupart des cas, l'homme qui accède, en premier lieu, jusqu'à la classe des entrepreneurs, puis qui s'élève à l'intérieur de celle-ci est également un homme d'affaires capable et il a des chances de s'élever exactement dans la mesure justifiée par ses dons — pour une simple raison que, sur le plan capitaliste, accéder à une position et réussir dans cette position sont (ou ont été) synonymes » ; dès lors, ce phénomène de sélection sociale, spécifique au système capitaliste, « présente, pour apprécier la société et la civilisation capitaliste, beaucoup plus d'importance que tout ce que l'on peut tirer de la théorie pure du mécanisme capitaliste » [1942, 110].

22. Cette « loi de régression », dont s'inspire Schumpeter, est énoncée par Francis Galton en 1883 dans *l'Enquête sur la faculté humaine et son développement* et reprise en 1889 dans *l'Héritage naturel*.

23. « les entrepreneurs ne constituent pas en soi une classe sociale, la classe bourgeoise les absorbe ainsi que leurs familles et leurs parents et, du même coup, elle se recrute et se revivifie constamment, cependant que, simultanément, les familles qui interrompent toute relation active avec les "affaires" retombent dans le commun au bout d'une génération ou deux ». Dans ces conditions, pour Schumpeter : « Économiquement et sociologiquement, directement et indirectement, la bourgeoisie dépend donc de l'entrepreneur et, en tant que classe, elle est condamnée à vivre et à mourir avec lui » [1942, 189].

24. Schumpeter est même disposé à adhérer à la doctrine du corporatisme social catholique de *Rerum Novarum* (1891), réactivé par *Quadregesimo Anno* (1931), pour sauver le capitalisme en préservant « les fonctions de l'initiative privée dans un cadre nouveau » [Schumpeter 1946b, 107].

25. Sur la notion d'« entrepreneur » dans la pensée économique, voir G. H. Evans [1949], B. F. Hoselitz [1951], W. J. Baumol [1968], B. J. Loasby [1982], J. Fericelli & C. Jessua [1983], L. Marco [1985], M. Blaug [1986].

26. Schumpeter connaît très bien ces deux auteurs, car notamment, il collabore avec eux dans l'importante publication *Archiv für Sozialwissenschaften und Sozialpolitik* (Archives pour les sciences sociales et la politique sociale) à l'époque même, au début des années 1910, où Schumpeter élabore sa conception de l'entrepreneur.

27. Pour éviter le risque d'anachronisme, nous écarterons toutes formes de comparaison avec les oeuvres de Weber, notamment *Économie et Société* de 1922, postérieures à la première rédaction par Schumpeter de la *Théorie de l'évolution économique* [1911], en particulier sur la question de l'analogie entre le « chef charismatique » de Weber et le « type entrepreneur » de Schumpeter [Carlin, 1956]. Et cela, même si Schumpeter a réécrit totalement le chapitre 2 de la *Théorie de l'évolution économique* pour la seconde édition de 1926 où il présente une nouvelle version de sa théorie de l'entrepreneur [1926, X]. Par ailleurs, l'analogie signalée est difficile à soutenir totalement puisque pour Weber : « le charisme pur est spécifiquement étranger à l'économie » [1922, 251, souligné par nous]. Cependant, Weber reconnaît aussi à propos des chefs charismatiques que « Ce qu'ils dédaignent tous — aussi longtemps que persiste le type authentiquement charismatique - c'est l'économie quotidienne, traditionnelle ou rationnelle, la réalisation de "recettes" régulières grâce à une action économique continue,...]. C'est, eu égard à une économie rationnelle, une puissance "antiéconomique" type : refusant toute compromission avec la vie quotidienne, elle pourra seulement consentir, avec une indifférence intérieure totale, à "emporter" pour ainsi dire un profit occasionnel instable » [1922, 252]. En ce qui concerne la

critique de N. M. Hansen [1966] de l'article de R. Macdonald [1965]; invoquer les travaux postérieurs de Weber ne nous paraît pas pertinent, toujours pour la même raison du risque d'anachronisme. En revanche, nous partageons assez l'avis de N. M. Hansen sur la caractère peu convaincant de la thèse de R. Macdonald de la « supériorité » de Schumpeter sur Weber.

28. Pour d'autres comparaisons entre Schumpeter et Max Weber voir Swedberg [2002] et Brouwer [2002].

29. Sur d'autres comparaisons, concernant l'entrepreneur, entre Schumpeter et les économistes de la Jeunes École Historique Allemande, dont Schmoller et Spiethoff, voir Shionoya (1991), Streissler (1994), Ebner (2000, 2003, 2005) et Panayotis et al (2009, 2010).

30. Ces trois auteurs sont parmi les économistes les plus connus au tournant du siècle.

31. T. Veblen (1904) tirera toutes les conséquences analytiques de cette conception de l'économie comme guerre de prédation dans laquelle les « capitaines d'industrie » rivalisent pour la suprématie économique.

32. Pour une comparaison plus large entre Schumpeter et Marshall voir Shionoya et Nishizawa (2009).

33. Mais on retrouve ces mêmes conceptions chez les économistes libéraux qui s'inscrivent dans la tradition française de l'analyse économique de la fonction de l'entrepreneur distincte de celle du capitaliste, comme, par exemple, chez André Liesse [1899]. Sur cette question, voir L. Marco [1985].

34. Il faut aussi signaler aussi que l'*Économie Sociale* de Wieser a été rédigée pour contribuer à l'*Esquisse d'une science sociale* dirigée par Weber ; œuvre collective dont la seconde contribution économique ne fut rien d'autre que l'*Esquisse d'une histoire de la science économique* de Schumpeter. Sur les contacts qu'entretenait Schumpeter avec Wieser, Weber, Sombart et, en général, les autres économistes et sociologues de son époque, voir R. Swedberg [1991].

35. À cet égard, il est particulièrement surprenant que Schumpeter, dans son *Histoire de l'analyse économique*, ne signale pas la contribution de Wieser alors que manifestement, comme le signale fort justement E. Streissler, dans « la théorie élitiste du chef dominant, le terme "leader" (en allemand "führer", un terme à désagréables connotations politiques) plus tard le terme "pioneer" et finalement le terme "Neuerer", l'innovateur lui-même, autant de termes utilisés par Schumpeter, sont des termes typiques des dernières années de Friedrich von Wieser, termes qui furent fréquemment utilisés par lui » [1982, 66]. La sentence de Schumpeter concernant l'*Économie sociale* de Wieser : « cet ouvrage n'apporte rien d'essentiellement nouveau » [1954, III, 140], est d'autant plus troublante.

RÉSUMÉS

Cet article examine les deux origines, logique dans la théorie économique et historique dans l'histoire de la pensée économique, de l'entrepreneur chez J. A. Schumpeter. L'origine logique réside dans la nécessité analytique de construire un « type entrepreneur », comme type particulier d'agent économique, pour rendre intelligible le processus de transformation économique. Ce type permet le passage de l'analyse statique, le circuit walrasien, à celle dynamique de l'évolution économique. L'origine historique de ce type entrepreneur ne fait pas de Schumpeter un auteur aussi original que l'on pourrait le penser. Quelques années avant, de nombreux auteurs importants, et bien connus de Schumpeter, avaient déjà proposé des

descriptions de l'entrepreneur très proches de celle de Schumpeter. Parmi ceux-ci, Max Weber, Werner Sombart, Alfred Marshall, Paul Leroy-Beaulieu et Friedrich von Wieser sont ici étudiés.

This article examines both origins, logic in the economic theory and historic in the history of the economic thought, of the Schumpeterian entrepreneur. The logical origin lies in the analytical necessity of building a "typify entrepreneur", as particular type of economic agent, to make understandable the process of economic transformation. This type allows the passage of the static analysis, the walrasian circuit, that dynamics of the economic evolution. The historic origin of this type entrepreneur does not make Schumpeter a so original author as we could think of it. Some years before, numerous important authors, and known well by Schumper, had already proposed the descriptions of the entrepreneur very close to that of Schumpeter. Among these, Max Weber, Werner Sombart, Alfred Marshall, Paul Leroy-Beaulieu and Friedrich von Wieser are studied here.

INDEX

Keywords : J. A. Schumpeter, entrepreneur, innovation, Max Weber, W. Sombart, A. Marshall, P. Leroy-Beaulieu, F. von Wieser, J. A. Schumpeter, entrepreneur, innovation, Max Weber, W. Sombart, A. Marshall, P. Leroy-Beaulieu, F. von Wieser

AUTEUR

JEAN-JACQUES GISLAIN

CRISES Québec ; PHARE Université Paris I.

L'influence de l'eugénisme galtonien dans la pensée de Joseph Alois Schumpeter

The Influence of Eugenics in Joseph Alois Schumpeter's theory

Fabrice Dannequin

[...] si le capitalisme renouvelait pendant un demi-siècle, à partir de (1928¹), sa performance antérieure, il éliminerait du même coup, même à l'égard des couches de la population les plus déshéritées (abstraction faite des seuls cas pathologiques), tous les symptômes de la pauvreté telle qu'elle est définie selon nos critères actuels
Joseph Alois Schumpeter (1942, p. 94)
Ne pas railler, ne pas déplorer, ne pas maudire, mais comprendre.
Baruch Spinoza

- 1 Même en science sociale, des mots restent difficiles à prononcer parce que ce sont des « mots sales » (Kevles, 2006, p. 219). Malgré l'intérêt porté à Schumpeter, certaines sources d'inspiration sont tues. Constatons la gêne de Marianne Berthod, un des traducteurs de *l'Histoire de l'analyse économique* qui écrit : « L'enthousiasme de J. A. S. pour Galton – qu'il considère comme l'un des trois plus grands sociologues – et pour Pearson appelle des réserves »². Il ne s'agit pas d'affirmer ici que Schumpeter est un nazi, un raciste, mais d'interroger les sources de sa pensée, plus précisément, de montrer que l'eugénisme galtonien est un élément fondamental de sa conception anthropologique et de sa théorie de l'entrepreneuriat.
- 2 L'histoire de la pensée économique retrace l'influence de la biologie sur les sciences sociales et l'économie politique, tant sur les méthodes que sur les conceptions de l'homme. Pourtant, il est sans doute difficile d'entendre aujourd'hui l'importance idéologique de l'eugénisme à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Rares jusqu'en 1860,

les écrits eugénistes se banalisent jusqu'en 1945 (Pichot, 1995, p. 3). L'idée d'une inégalité entre les hommes fondée sur une transmission biologique des talents fait partie de « l'air du temps », du « Zeitgeist ». Les auteurs les plus conservateurs se retrouvent à côté de progressistes pour évoquer l'infériorité de l'intelligence des femmes ou des Africains, ou bien celle des pauvres comparées à l'élite.

- 3 Cet air du temps se retrouve aussi chez certains économistes à l'instar d'Irving Fisher (1867-1947), un contemporain de Joseph Schumpeter. Annie Cot (2005) souligne sa participation active au sein du mouvement eugéniste aux États-Unis. Fisher publie des livres, rédige des rapports, organise des réunions et devient le premier président de l'American Eugenics Society. Schumpeter se contentera de mobiliser les travaux des eugénistes, en particulier l'œuvre de Francis Galton (1822-1911), pour construire sa théorie de l'entrepreneur³. À l'instar de Marx, il s'efforce de comprendre le capitalisme, ce système caractérisé par le mouvement et qui ne saurait être stationnaire. Ce projet requiert la découverte de la « force » qui l'anime, de son moteur premier qui ne provient pas de l'homme ordinaire. Schumpeter l'identifie : l'entrepreneuriat. Ce dernier conjugue une action, l'innovation, « l'Entreprise » dans l'acception schumpétérienne, avec un acteur, « l'Entrepreneur »⁴. Cependant, tout individu ne peut devenir un acteur du changement. Schumpeter, dans la mouvance de l'école autrichienne, construit une représentation du monde où l'élite et les masses ont des rôles et des comportements différents. Il va trouver chez Galton des éléments expliquant l'origine des différences entre les individus et donc de la pauvreté. Loin d'une homogénéité, les pauvres se décomposent en groupes divers, dont les « cas pathologiques » évoqués en exergue.
- 4 Cet adjectif, qui n'est pas une erreur de traduction, nous a véritablement interpellés. Nous avons mené l'enquête pour en découvrir l'origine. Cette interrogation constituera la matière de la première partie de cet article. Le résultat aboutit à une filiation qui part des travaux de Charles Booth sur la pauvreté à Londres et qui ont étayé les propos de Francis Galton. Puis, dans un second temps, la théorie de l'entrepreneuriat et de l'inégalité sociale chez Schumpeter sera retracée. Nous montrerons explicitement le lien entre l'Autrichien et Galton. Loin d'une lubie passagère, l'eugénique galtonienne⁵ persiste comme une des sources des écrits de Schumpeter, et cela, tout au long de sa vie.

Francis Galton : la pauvreté héréditaire

L'hérédité des talents

- 5 Les travaux de Francis Galton, dont l'écho fut considérable, s'appuient sur une hypothèse héréditariste, comme l'illustre l'un de ses plus fameux ouvrages, *Hereditary genius*. Le génie, c'est-à-dire les capacités exceptionnelles et innées, tant dans le domaine physique qu'intellectuel et moral, ont une origine biologique. Chez Galton, les individus héritent de leurs parents et de leurs ancêtres (Gayon, 1992, p. 138). Il aboutit à un classement où certaines races apparaissent comme moralement et mentalement supérieures (Galton, 1892, p. X). Les aptitudes peu communes sont l'objet d'une « dotation » à la naissance :

« chacun reçoit à sa naissance une dotation définie, relatée dans l'allégorie de Saint Matthieu : certains reçoivent beaucoup de talents, d'autres peu ; mais chaque personne est responsable de l'usage profitable de ce qui lui a été confié. » (Galton, 1901, p. 3).

- 6 Les capacités de chaque individu sont une donnée⁶. L'école et l'éducation ne peuvent développer chez les individus que des capacités existantes et non en créer de nouvelles. :
- « Je reconnais aisément le grand pouvoir de l'éducation et les influences du social dans le développement des pouvoirs de l'esprit, comme je reconnais l'impact de l'usage dans le développement des muscles du forgeron, et pas davantage. Même si un forgeron travaille autant qu'il le souhaite, il trouvera certaines tâches au-delà de sa capacité, tâches possibles pour un homme possédant une force herculéenne, même si ce dernier a mené une vie sédentaire. » (Galton, 1892, p. 14).
- 7 Inutile donc de maugréer sur le passé :
- « Les gens sont trop enclins à se plaindre de leur éducation imparfaite, insinuant qu'ils pourraient faire de plus grandes choses s'ils avaient connu des circonstances plus heureuses dans leur jeunesse. (...) il est vraisemblable que leurs capacités ne correspondent pas à ce qu'ils en disent. Par conséquent, même si leur éducation avait été meilleure, ils n'auraient pu réussir que légèrement mieux. » (idem, p. 45).
- 8 Dans le domaine politique, l'eugénisme débouche sur un programme, une ambition : pallier la tendance de la sélection naturelle à ne plus accomplir son rôle de sélection des meilleurs éléments. On retrouve ici l'influence des pratiques des éleveurs. Ainsi, de « bons » mariages devraient être fondés sur l'appariement d'individus semblables.
- « Si l'on mariait les hommes de talent à des femmes de talent, de même caractère physique et moral qu'eux-mêmes, on pourrait, génération après génération, produire une race humaine supérieure ; cette race n'aurait pas davantage tendance à faire retour aux types ancestraux plus moyens que ne le font nos races désormais bien établies de chevaux de course et de chiens de chasse. » (Galton, 1865, cité in : Gayon, 1992, p. 174).
- 9 Galton préfère les mesures d'encouragement aux naissances dans les groupes mieux dotés, à une « répression » dans les strates inférieures, même si ce type de mesure est évoqué, comme nous le verrons plus loin. Dans l'optique galtonienne,
- « La possibilité d'améliorer la race d'une nation dépend du pouvoir d'accroître la productivité du meilleur stock. C'est de loin plus important que de réprimer la productivité des plus mauvais. » (Galton, 1901, p. 24).
- 10 En résumé, la politique doit s'appuyer davantage sur « l'eugénisme positif » que mobiliser « l'eugénisme négatif » (Kevles, 1985, p. 121). L'État doit persuader les plus doués de procréer : ils doivent ressentir une obligation morale, aussi impérieuse qu'une obligation religieuse (Taguieff, 2007, p. 197 ; Galton, 1901, p. 25).

Pauvreté et stratification sociale : de Booth à Galton

- 11 Adolphe Quételet (1796-1874) pense que le monde social et le monde physique sont soumis à des lois (Ewald, 1996, p. 110). En effet, la taille, le poids, mais aussi les « qualités morales » comme le crime ou le mariage, suivent toute « la loi des causes accidentelles » c'est-à-dire une « courbe de Gauss »⁷ :
- « Il est à remarquer, écrit Quételet, que nous retrouvons, pour les qualités morales, la même loi qui règle la distribution des hommes sous les rapports de l'élévation de la taille, du poids du corps, de la force et des autres qualités physiques. » (Quételet, 1848, p. 94).
- 12 Il conclut, à partir de ces observations, à l'existence d'un « homme moyen ». Ainsi,
- « En réunissant les individus d'un même âge et d'un même sexe et en prenant la moyenne de leurs constantes particulières, on obtient des constantes que j'attribue à un être fictif que je nomme l'homme moyen chez ce peuple. Si l'on avait, par

exemple, la taille de tous les Français âgés de vingt-cinq ans et si l'on en prenait la moyenne, la valeur que l'on obtiendrait serait la taille de l'homme moyen de vingt-cinq ans. » (Quételet, 1848, p. 13-14, cité par Ewald, 1996 p. 118).

- 13 « L'homme moyen » est donc un être fictif qui, toutefois, constitue un « centre de gravité » (Ewald, 1996, p. 119), voire un « idéal de perfection » (Desrosières, 2000, p. 98 et 2002, p. 5). Quételet explicite « l'homme moyen » par l'image d'une statue qu'un roi fait reproduire par mille artisans : ces dernières contiendront des écarts au regard de l'originale.
- 14 Francis Galton est littéralement fasciné par la « loi des écarts à la moyenne » de Quételet, qu'il évoque dans *Hereditary Genius* (1892, p. 26). Elle lui apparaît comme l'outil essentiel révélant « l'ordre caché dans le chaos apparent » (Taguieff, 2007, p. 178). Galton voit en cette loi une explication à de très nombreux phénomènes. Elle est l'outil adéquat pour décrire aussi bien des tirs de canons sur une cible, la taille des individus, mais également la répartition de leur intelligence, de leur don. Cette loi permet de montrer l'homogénéité d'un groupe, mais aussi des écarts en son sein en mobilisant « la distribution d'un attribut humain autour d'une moyenne » (Desrosières, 2000, p. 141). Toutefois, Galton utilise la courbe de Gauss pour classer les individus et repérer non pas « l'homme moyen », mais « l'homme génial », puisque c'est ce dernier qui devient l'idéal, la cible essentielle de sa politique eugéniste (Desrosières, 2000, p. 146).
- 15 Charles Booth mène une série d'enquêtes sur les conditions sociales et sur la pauvreté à Londres entre 1886 et 1903 (Topalov, 1991, p. 6). Elles fournissent à Galton des données pour repérer les différentes catégories de la population. Booth construit une typologie en 8 classes hiérarchisées :

« A. La plus basse classe des travailleurs occasionnels, fainéants et semi-criminels ; B. Revenus saisonniers – très “pauvres” ; C. Revenus intermittents ; D. Faibles revenus réguliers. – C et D forment les “pauvres” ; E. Niveau de revenu régulier – au-dessus de la ligne de pauvreté ; F. Classe laborieuse supérieure ; G. Classe moyenne inférieure ; H. Classe moyenne supérieure » (Booth, cité par Rodriguez⁸, 2007, p. 65).
- 16 Au « centre » de la société, E constitue la catégorie la plus nombreuse et sert de référence pour apprécier la situation des pauvres (Rodriguez, 2007, p. 66). Tout en bas de l'échelle sociale, la classe A correspond à des « outcasts » des « sauvages », des « semi-criminels » (Booth cité dans Topalov, 1991, p. 17). Cette classe pose la question de l'ordre social, des peurs des honnêtes gens, craignant les « sauvages », la « racaille », les « classes dangereuses ».
- 17 Cependant, les frontières entre les différentes classes sont assez floues. Galton se saisit de cette caractéristique pour combiner les données de Booth avec une certaine liberté, qu'il ne dissimule d'ailleurs pas. Le classement, la hiérarchie obtenue reflète la distribution d'une variable qu'il nomme « valeur civique » (« civic worth ») (Galton, 1901, p. 3). Cette dernière renvoie à la dotation en « qualités naturelles » de chaque individu. Galton considère que ces aptitudes, ces talents, tant intellectuels que physiques, sont inégalement répartis entre les individus et suivent une loi normale.
- 18 Le tableau suivant compare les résultats de Booth et de Galton.

Comparaison de la classification de Booth avec les classes normales de Galton

Répartition en %	Les classes de Booth	Répartition en %	Les Classes « normales » de Galton
9,7	H. Au-dessus de G	8,9	T et au-dessus (U, V, etc.)
20,0	G. Classe Moyenne Inférieure (boutiquier, petits patrons, employés de bureau, professions libérales de rang inférieure) F. Haute Classe Salariée gagnant plus de 30 shillings par semaine	16,1	S
38,2	E. Gains réguliers standard de 22s. à 30s. par semaine	25,0	R
22,7	D. Gains réguliers inférieurs à 22s. par semaine C. Gains irréguliers, imprévoyants, pauvres	25,0	r
9,4	B. Travailleurs temporaires, très pauvres A. Criminels, fainéants, etc.	16,1	s
		8,9	t et en dessous (u, v, etc.)

D'après Galton, 1901, p. 9.

- 19 Les classes « supérieures » se situent au sommet du tableau : il s'agit de H chez Booth et « T et au-dessus » pour Galton. Les strates supérieures de la société, la classe W ou X, constituent l'élite et le vecteur du progrès pour l'ensemble de la société :
- « Une partie des personnes "talentueuses" échoue, mais la plupart réussissent, et beaucoup réussissent considérablement. Ils fondent de grandes industries, établissent des grandes entreprises, accroissent la richesse de la multitude et amassent de larges fortunes pour eux-mêmes. Les autres, qu'ils soient riches ou pauvres, sont les guides et la lumière de la nation. » (Galton, 1901, p. 12).
- 20 On remarquera que les classes ne correspondent pas dans les deux typologies. Galton aboutit à une distribution « normale » et donc symétrique : la classe supérieure correspond à 8,9 % des Londoniens tout comme les plus modestes ; « T et au-dessus » constitue la contrepartie de « t et en dessous ». R et r représentant les classes centrales les plus nombreuses de la distribution (Galton, 1901). La distribution « normale » de la « valeur civique » est donc respectée ; la stratification sociale suit bien « la loi des écarts à la moyenne ».
- 21 La méthode de Galton est pour le moins discutable. D'ailleurs, Schumpeter, malgré son admiration, écrit :
- « (Galton) s'est attaqué, selon une méthode malheureusement tout à fait inadéquate, aux problèmes de l'inné et de l'acquis (Hereditary Genius, 1869 ; rééd., Londres Macmillan, 1892 ; Inquiries into Human Faculty and its Development, 1883 ; rééd. Londres, dent, 1907 ; Natural Inheritance, 1889) – toutes œuvres qui, à mon humble opinion, font de lui l'un des trois plus grands sociologues, les deux autres étant Vico et Marx » (1954 III, p. 64).
- 22 Au-delà du bricolage des données pour aboutir aux résultats auxquels croient sincèrement Galton, l'utilisation des résultats de Booth est critiquable. Leurs pertinences ont en effet été mises en doute lors d'une présentation devant la Royal Statistical Society. Le classement des ménages selon Booth s'appuie, notamment, sur le confort, sur « l'apparence générale du foyer », sur des notes de personnes qui ont visité les ménages comme des membres du clergé (Hennock, 1987, p. 208). D'ailleurs, les deux hommes partagent des préjugés et une vision moralisatrice. Ainsi, Galton s'associe à Booth dans la stigmatisation de « la classe t et en-dessous » :

- « Leur vie est la vie de sauvages avec des privations extrêmes et des excès occasionnels. [...] Ils ne rendent aucun service utile, ne créent aucune richesse ; le plus souvent ils la détruisent. Ils dégradent tout ce qu'ils touchent, et en tant qu'individu sont sans doute incapables d'amélioration » (Galton, 1901, p. 19-20).
- 23 Galton se déclare affligé du « spectacle » que lui offrent les cités anglaises et
- « en particulier des femmes, que l'on rencontre dans les rues de Londres et des autres villes typiquement anglaises. Leur condition de vie semble trop dure au regard de leur constitution et les mène vers la dégénérescence. » (Galton, 1892, p. 340).
- 24 Constatons la mention du terme « dégénérescence » que l'on pourrait associer au déclin, thématique présente chez les eugénistes, mais aussi chez Schumpeter. Ce phénomène⁹ renvoie à des éléments négatifs de la « vie moderne » qui prennent la forme de l'alcoolisme, de la prostitution, d'un environnement malsain (Taguieff, 2007, p. 186). Pour les tenants d'un eugénisme conservateur à la Galton, tous ces éléments sont absents du mode de vie de l'élite et réservés aux plus modestes. Ils ne font que réduire la valeur du « matériel humain », la qualité de la population d'une nation.
- 25 Quelle politique de lutte contre la pauvreté faut-il alors entreprendre ? En plus d'une politique nataliste ciblée sur les strates supérieures, Galton propose des mesures d'eugénisme négatif envers la population qui pose problème :
- « Beaucoup de ceux qui sont familiers avec les habitudes de ces gens n'hésiteraient pas à dire que cela serait pour le pays une économie et un grand bénéfice, si tous les criminels invétérés étaient résolument isolés avec une surveillance charitable et sans la moindre possibilité d'avoir une progéniture. Cela abolirait une source de souffrance et de misère pour la génération future, sans engendrer de détresse injustifiable pour celle existante. » (Galton, 1901, p. 20).
- 26 Il ne fait ici que reprendre Booth qui souhaite également que la classe B laisse la place aux pauvres plus méritants des classes C et D (Topalov, 1991, p. 20). Galton veut fonder l'action de l'État sur la science, sur l'eugénique, afin de justifier une politique de contrôle des naissances dans les catégories les plus dangereuses. Pour ces derniers, tout est « biologiquement » joué d'avance : la société dès lors ne peut pallier leur handicap. Elle doit, au contraire, veiller à ce que le bien commun soit sauvegardé et que la pathologie ne s'étende pas.

L'élite et les masses chez Schumpeter : l'héritage galtonien

L'entrepreneuriat, moteur de l'évolution

- 27 Dans les travaux de Schumpeter, la croissance de la production ne repose pas fondamentalement sur l'accumulation d'inputs (capital et travail), à l'instar des approches néoclassique et classique, ni sur une hausse de la qualification ou des efforts des ouvriers. Le « quantitatif » est relégué en seconde position derrière le « qualitatif ». La « réponse créative » matérialisée dans la théorie schumpétérienne par le couple entreprise/entrepreneur engendre un progrès généralisé. Schumpeter puise dans l'eugénisme des éléments expliquant l'origine des différences entre les individus, essence du changement social et de la croissance, mais aussi des « cas pathologiques » de pauvreté.

- 28 L'entreprise, l'innovation ne s'avère possible que pour des individus d'exception, puisque la question d'un progrès au cours de l'existence des individus n'est pas développée chez Schumpeter ou plutôt est-elle limitée par les capacités innées. En effet, toute personne ne peut (et ne veut d'ailleurs) devenir entrepreneur. La « réponse passive » repose sur la routine, une exploitation ordinaire, bref une gestion quotidienne : « la plus avantageuse parmi les méthodes éprouvées expérimentalement et habituelles » (Schumpeter, 1934, p. 118-119). Cela correspond à la fonction du manager qui « dirige une firme sur une ligne établie » (idem, p. 113-114). La seconde, la « réponse créative », c'est-à-dire l'innovation, est bien différente. Schumpeter distingue la fonction d'invention et la fonction d'innovation, avec une prééminence de cette dernière comme socle du dynamisme économique.
- 29 Plus généralement, agir conformément à la routine, à des habitudes, selon le canon de l'expérience, constitue une norme. Entreprendre, c'est rompre avec tout cela, c'est être capable de remettre en cause le poids du passé, de voir le monde différemment :
- « Dans le nouveau circuit accoutumé chaque agent économique est sûr de sa base, et il est porté par la conduite que tous les autres agents économiques ont adoptée en vue de ce circuit, agents auxquels il a affaire et qui, de leur côté, attendent qu'il maintienne sa conduite accoutumée ; il peut donc agir promptement et rationnellement ; mais il ne peut pas le faire d'emblée s'il se trouve devant une tâche inaccoutumée. » (ibidem).
- 30 Or, pour l'individu le plus banal, l'homme ordinaire, celui de la foule, des masses, agir en dehors du quotidien pourrait devenir quasiment impossible, puisqu'il faudrait réinventer le monde dans lequel il vit. Schumpeter soulève donc l'idée d'une limite cognitive d'une grande partie des individus, d'une dotation initiale d'un talent. L'innovation consiste dans le déploiement « d'un leadership économique », dans la mobilisation de « fonctions de chef » (Schumpeter, 1934, p. 124). Schumpeter les décrit comme
- « une manière spéciale de voir les choses, et, non pas tant grâce à l'intellect (et dans la mesure où c'est grâce à lui, non pas seulement grâce à son étendue et à son élévation, mais grâce à une étroitesse de nature spéciale) que grâce à une volonté, à la capacité de saisir des choses tout à fait précises et de les voir dans leur réalité ; la capacité d'aller seul et de l'avant, de ne pas sentir l'insécurité et la résistance comme des arguments contraires ; enfin la faculté d'agir sur autrui, qu'on peut désigner par les mots d'« autorité », de « poids », d'« obéissance obtenue » » (idem, p. 125-126).
- 31 Bref, cette fonction « créative » requiert des attitudes et des aptitudes peu communes. Schumpeter évoque ainsi de la volonté (1928, p. 379), de l'énergie et de l'intelligence (1942, p. 32), mais aussi une importante capacité de travail. On retrouve là une bonne partie des éléments avancés par Galton :
- « nous avons vu que l'union de trois qualités séparées – l'intellect, le zèle, et la puissance de travail – sont nécessaires pour faire sortir des hommes du rang. » (Galton, 1892, p. 46).
- 32 Le profil de l'entrepreneur héros, pionnier, tout du moins celui du « capitalisme intact » du XIX^e siècle, n'épuise pas la théorie schumpétérienne, bien plus complexe. En effet, les individus décrits ci-dessus sont les leaders d'un « essaim » qui transformera le système économique. Plutôt qu'un entrepreneur génial, héros à la manière de Henry Ford bricolant dans son garage, il faut comprendre l'entrepreneur schumpétérien comme un ensemble d'individus non homogènes se déclinant du plus doué au moins doué, comme une « troupe » d'individus, qui engendre des « grappes d'innovations ». Une fois la routine bousculée par quelques pionniers, la nouveauté peut s'étendre tout en étant

copiée et améliorée. Par exemple, Schumpeter relève plusieurs innovations concernant le pétrole. Il est ainsi utilisé comme moyen d'éclairage, même si le gaz, une autre source d'activité entrepreneuriale, éclaire Londres depuis 1807 et New York depuis 1823 (Schumpeter, 1939 I, p. 385). En 1859, le premier forage et le premier pipeline constituent deux autres grandes innovations. Enfin surgit une « innovation organisationnelle » (« organizational innovation »), la Standard Oil¹⁰, un trust qui servit de modèle pour d'autres firmes (idem). L'héroïsme, la volonté de vaincre, le goût de la création et de l'ascension sociale se combinent avec un processus d'imitation où les perspectives de profit jouent un rôle incitatif surtout pour les moins doués des entrepreneurs. En effet, l'élite de l'élite recherche avant tout la création, l'action, le goût de la victoire. On s'éloigne ici d'une dichotomie pionnier/imitateur pour aboutir à l'idée d'un continuum d'individus. Or, cette idée se retrouve dans la description réalisée par Galton que Schumpeter lui emprunte implicitement et que l'on retrouve plus haut dans le tableau.

L'eugénisme comme socle de la hiérarchie des individus

- 33 Joseph Schumpeter élabore une théorie du capitalisme qui requiert une conception de l'homme, voire des hommes entre eux. L'eugénisme galtonien constitue une source adéquate puisqu'elle montre tout à la fois un certain conservatisme appuyé sur des travaux se voulant scientifiques et une vision où la qualité de la population compte pour l'avenir d'une société, voire d'une nation (Galton, 1901). Cependant, Schumpeter reste avare en références explicites de Galton. Son œuvre contient pourtant suffisamment d'allusions, d'emprunts sans références, pour qu'à nos yeux, justice soit rendue au cousin de Darwin. Ainsi, dans un de ses ouvrages les plus importants, *Théorie de l'évolution économique*, Schumpeter écrit dans une longue note de bas de page, dont voici un extrait et à laquelle nous ajoutons entre crochets les classes galtoniennes évoquées plus haut :

« un quart de la population est si pauvre de qualités (les classes s, t et en dessous de Galton), disons pour l'instant, d'initiative économique que cela se répercute dans l'indigence de l'ensemble de la personnalité morale ; dans les moindres affaires de la vie privée ou de la vie professionnelle où ce facteur entre en ligne, le rôle joué par lui est pitoyable. Nous connaissons ce type d'hommes et nous savons que beaucoup des plus braves employés qui se distinguent par leur fidélité au devoir, leur compétence, leur exactitude appartiennent à cette catégorie. Puis vient la "moitié" de la population, c'est-à-dire les "normaux" (classes r et R). Ceux-ci se révèlent mieux au contact de la réalité que, dans les voies habituellement parcourues, là il ne faut pas seulement "liquider", mais aussi "trancher" et "exécuter". Presque tous les hommes d'affaires sont de ce nombre ; sans cela ils ne seraient jamais arrivés à leur position ; la plupart représentent même une élite ayant fait ses preuves individuelles ou héréditaires. (...) Montant de là plus haut dans l'échelle, nous arrivons aux personnalités qui, dans le quart le plus élevé de la population, forment un type, que caractérise la mesure hors pair de ces qualités dans la sphère de l'intellect et de la volonté (classes S, T et au-dessus). À l'intérieur de ce type d'hommes, il y a non seulement beaucoup de variétés (le commerçant, l'industriel, le financier), mais encore une diversité continue dans le degré d'intensité de l'"initiative". Dans notre développement nous rencontrons des types d'intensité très variée. Certains peuvent atteindre à un degré jusqu'ici inégalé ; un autre suivra là où l'a précédé seulement un premier agent économique ; un troisième n'y réussit qu'avec un groupe, mais il sera là parmi les premiers » (Schumpeter, 1934, note 1, p. 117).

- 34 On retrouve bien ici le schéma symétrique de la loi normale dans une optique, toute galtonienne. Les entrepreneurs potentiels, plus globalement l'élite, se situent donc dans le quart supérieur de la population et de l'autre côté de la courbe, en bas de l'échelle sociale, les mystérieux « cas pathologiques » évoqués en exergue. Ils font partie du quart de la population la plus pauvre, la classe A de Booth et « en dessous de t » de Galton. Les bienfaits engendrés par le capitalisme s'arrêtent aux frontières de cette catégorie pour des raisons qui n'ont rien à voir avec une quelconque question sociale, mais du fait d'un héritage biologique.
- 35 L'idée d'une transmission biologique des talents, des qualités « morales » des individus est anciennes : au XVI^e siècle, la race renvoie ainsi à la lignée et participe à la légitimation de la reproduction des inégalités sociales. L'héréditarisme se développe en Europe du XVIII^e au XIX^e siècle. Néanmoins, Lopez Beltran (2006) précise que l'hérédité n'est appréhendée que comme un facteur parmi d'autres, à l'instar du climat. Au cours du XIX^e siècle, Francis Galton participe à une élimination de facteurs externes à l'individu et à une prégnance de l'hérédité dans la détermination des qualités et des talents (Lopez Beltran, 2006, p. 173). Encore faut-il asseoir ces résultats sur des méthodes rigoureuses : Galton (1869) va utiliser la biographie des personnes les plus éminentes dans des champs divers (militaire, art, sciences, etc.) et montre que le génie est héréditaire. D'autres auteurs se pencheront sur les plus modestes : la fin du XIX^e siècle voit la croissance de publications où les pauvres engendrent les pauvres et les criminels des criminels. Ainsi, en 1877, Robert Dugdale publie une étude sur une famille qu'il nomme les Jukes. Il constate que plus de la moitié des membres de la famille sont devenus des criminels, des prostitués, des malades mentaux (Ameisen, 2008, p. 196). Dugdale croit dans l'hypothèse des caractères acquis, selon laquelle des habitudes acquises dans un milieu social peuvent devenir héréditaires (idem). Toutefois, l'explication de la déviance des Jukes repose sur l'environnement social durant la jeunesse. Dès lors, les mesures à prendre diffèrent des eugénistes comme Galton, puisqu'un environnement modifié transforme les caractères héréditaires (ibidem). D'autres études portant sur des familles « dégénérées » se succéderont. Ainsi, Henry H. Goddard, un psychologue, importe l'échelle de Binet aux États-Unis. Persuadé de l'hérédité et du caractère inné de l'intelligence,
- « Il désirait être en mesure d'identifier les individus pour en reconnaître les limites, les isoler et en écarter l'éducation afin d'éviter la poursuite de la dégradation d'une souche américaine dangereusement menacée de l'extérieur par l'immigration et, de l'intérieur, par la prolifération de ses faibles d'esprit. » (Gould, 1983, p. 192).
- 36 En 1912, il publie *The Kallikak Family: A Study of the Heredity of Feeble-Mindedness* (« La famille Kallikak¹¹ : une étude sur l'hérédité de la débilité mentale »). Il retrace la généalogie de deux « souches » du New Jersey : l'une composée « d'indigents et de vauriens » issus d'un « honnête homme et d'une serveuse de taverne prétendument débile » et l'autre du même homme avec « une brave quakeresse » dont les membres sont des « citoyens dignes d'éloges » (Gould, 1983, p. 205). Les eugénistes américains, réclamant des législations¹², mettent en avant des familles comme les Kallikak ou les Jukes. Ces dernières voient une grande partie de leur membre devenir des voleurs, des mendiants, des prostitués, bref des éléments de la classe t de Galton. Or, Schumpeter connaît ces travaux et adhère à leur conclusion :
- « on peut difficilement mettre en doute le caractère héréditaire des caractères physiques et, en ce qui concerne les caractéristiques psychiques, nous disposons de quelques données, en particulier dans le domaine des troubles mentaux ; mais, pour

des raisons évidentes, il serait dangereux d'être trop affirmatif en la matière, tant au niveau statistique que généalogique. » (Schumpeter, 1927, p. 222).

37 Il commente ainsi ses propos :

« Nous prenons conscience de l'importance de ce fait en comparant, par exemple l'étude de Goddard sur la famille Kallikak avec le livre de Galton, *Le génie héréditaire*. Cependant, les méthodes et les matériaux s'améliorent. On peut affirmer aujourd'hui que la phrase lapidaire de K. Pearson : "L'aptitude se transmet dans les lignées" est sûrement plus vraie que son contraire, d'autant plus qu'elle est confirmée par l'expérience quotidienne. » (Schumpeter, 1927, note 37, p. 222-223).

38 Notons les propos de l'homme de science qui confirme ses thèses par « l'expérience quotidienne » ; Schumpeter rejoint ici le Galton qui se promène dans les rues de Londres et qui confirme ses théories scientifiques par le « spectacle » de ses rues. Que dire, si ce n'est que les « prénotions » ont la vie dure¹³.

39 Et pourtant, Schumpeter oublie-t-il certains de ses propos ? Oublie-t-il qu'il avance que les individus les plus doués, candidats potentiels à l'accession à la classe bourgeoise sont présents dans toute classe sociale (Schumpeter, 1939, I, p. 104) ? Alors, pourquoi s'inquiéter des « cas pathologiques », de la baisse de la natalité des classes bourgeoises si le futur entrepreneur peut venir de tout milieu social y compris des pauvres ? Certains eugénistes ne s'y trompent d'ailleurs pas et prendront conscience « que le courant classique de l'eugénisme exprimait des préjugés de classe et de races » (Kevles, 1985, p. 81). L'héréditarisme, la thèse de la transmission biologique des talents ne suffit donc pas. Schumpeter avance des raisons liées au possible déclin du capitalisme par le rejet des valeurs, de l'esprit, des pratiques qui le caractérisent. Or, Galton (1904, p. 43) voulait faire de l'eugénique « un dogme religieux », une morale laïque pourrait-on dire. La stratification « normale » peut également servir de socle à une vision « décliniste », pessimiste de la société capitaliste. Schumpeter, homme conservateur, regrette la disparition de la morale, de certaines valeurs conservatrices. Ainsi, il n'est pas certain que la discipline soit mieux assurée au sein des grandes firmes. Schumpeter déplore la perte du sens du devoir et de l'obéissance dans les ateliers. Or,

« une forte discipline n'a pas seulement pour conséquence d'améliorer la qualité et, en cas de besoin, d'accroître le volume du travail. Abstraction faite de ces possibilités, la discipline constitue un facteur essentiel de l'économie des ressources. Elle lubrifie les rouages de la machine productive et réduit grandement le gaspillage et l'effort total par unité produite. » (Schumpeter, 1942, note 1, p. 284).

40 En effet, il estime qu'environ un quart des travailleurs a une faible productivité ; il faut donc les « aiguillonner ». Mais la tâche n'est pas aisée. Le respect, l'obéissance constituent un héritage du passé, du Moyen Âge. Misère de l'égalitarisme démocratique :

« en acceptant l'égalité en matière politique, en enseignant aux travailleurs qu'ils sont des citoyens tout aussi valables que les autres, la bourgeoisie a sacrifié cet avantage hérité du régime féodal. Pendant un temps, l'autorité subsistante a suffi à masquer la transformation graduelle, mais incessante, qui, à la longue, devait dissoudre la discipline d'atelier. Désormais, la majeure partie de cette autorité s'est évanouie en fumée. » (idem, p. 286).

Conclusion

41 D'un point de vue théorique, Schumpeter mobilise l'eugénisme galtonien comme socle scientifique de son anthropologie économique, qui fonde son approche de l'entrepreneur et sa théorie du capitalisme. Les inégalités, la hiérarchie sont tout à la fois normales et

souhaitables, puisqu'il faut des leaders, des entrepreneurs pour engendrer des transformations. La dynamique du capitalisme, la croissance économique ne résultent pas d'une accumulation des facteurs de production, mais davantage de « la qualité du matériel humain » (« quality of human material ») et plus particulièrement de « la qualité du personnel dirigeant » (« quality of leading personnel ») (Schumpeter, 1947b, p. 239).

- 42 Toutefois, Schumpeter va au-delà d'une simple dichotomie leaders/masse ; les individus s'inscrivent dans un continuum de talents : ils sont plus ou moins « doués », plus ou moins « banals ». Les entrepreneurs ne sont pas tous identiques, pas tous aussi « pionniers ». Les pauvres de leur côté ne peuvent pas tous bénéficier des bienfaits de la croissance et du capitalisme. Schumpeter inscrit donc, par l'intermédiaire de l'eugénisme, les inégalités et la différenciation des individus dans un processus « naturel » qui participe à la sélection des « meilleurs » et à une certaine apologie du capitalisme. En effet, celui-ci améliore la situation de l'ensemble de la population à l'exception de quelques-uns et cela pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'injustice ou bien encore l'exploitation.
- 43 Or, à l'instar de Galton et de bien d'autres auteurs héréditaristes, Schumpeter pense que la qualité de la population est menacée, parce que le nombre d'individus dans les catégories supérieures est en baisse. Le capitalisme contribue en effet à « la stérilité volontaire » notamment parce que « l'ingéniosité capitaliste crée des procédés anticonceptionnels d'une efficacité constamment améliorée » (Schumpeter, 1942, p. 214-215). Néanmoins, toutes les classes ne sont pas concernées de la même manière. Schumpeter s'inquiète qu'en France la contraception se soit diffusée davantage dans les catégories supérieures. Dès lors, « ces sont les bonnes souches qui s'éliminent d'elles-mêmes » (Schumpeter, 1941, p. 377). « En Angleterre, poursuit-il, les mères faibles d'esprit ont quatre fois plus d'enfants que les mères normales ». Le capitalisme est ainsi menacé non dans ses fondements économiques, mais par une transformation du comportement des individus, qui engendre un déclin de la qualité de la population. Schumpeter converge donc avec le système de valeurs de « l'eugénisme classique » s'inquiétant de la « désintégration de la famille bourgeoise » issue de « la rationalisation de tous les aspects de l'existence » (Schumpeter, 1942, p. 213). En effet, les catégories les plus favorisées, comme la bourgeoisie d'affaires, transforment leur mode de vie. Elles se tournent vers un comportement plus hédoniste, davantage vers les plaisirs immédiats et cela au détriment du nombre d'enfants (Dannequin, 2012).
- 44 Alors que faire pour éviter le déclin ou le socialisme ? Schumpeter n'endosse pas explicitement les traces du projet eugéniste galtonien, même s'il partage ses doutes sur l'impact de l'éducation. Il n'évoque ni ne défend formellement « un eugénisme positif » ou un « eugénisme négatif ». Par contre, il souligne l'importance d'une réforme morale, d'une réforme des valeurs. Doubtant peut-être de la capacité de l'eugénisme à devenir une religion selon les vœux de Galton, Schumpeter se tourne en 1945 vers la Doctrine Sociale de l'Église. Elle doit fournir le socle d'une pacification des relations sociales, d'un retour à l'ordre et à la discipline (Dannequin, 2011). Schumpeter rejoint ici les pas de Max Weber dans la capacité des religions à influencer le comportement des individus, malgré la sécularisation de la société. Les propos de Schumpeter ne constituent pas un appel au retour au libéralisme du XIX^e siècle, mais à la morale et à l'ordre. Un ordre institutionnel qui sous-tendrait une société non socialiste, non dominée par un « État omnipotent ». Un ordre où les populations les moins douées pourraient profiter des dons des leaders en réfutant les sirènes alléchantes des discours des intellectuels. Un ordre où l'élite accepte

son rôle de moteur du progrès et donc son devoir d'agir en fonction du long terme sans céder aux sirènes de l'hédonisme.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Arnaud Diemer, Henri Jorda, Alex Febo, ainsi que les rapporteurs de la revue. Les erreurs, insuffisances et imprécisions de ce texte, me sont entièrement imputables.

BIBLIOGRAPHIE

Ameisen, Jean-Claude (2008). Dans la lumière et les ombres. Darwin et le bouleversement du monde, éditions Fayard/Seuil.

Cot, Annie L. (2005). Breed out the unfit and breed in the fit : Irving Fischer, economics and the science of heredity, American journal of economics and sociology, vol. 64, n° 3, july, pp. 793-826.

Dannequin, Fabrice (2011). Et après le capitalisme, le « corporatisme associatif » ?, Idées, n° 163, mai, pp. 54-60.

Dannequin, Fabrice, (2012). La bourgeoisie au cœur du capitalisme schumpétérien, dans D. Borodak, A. Diemer et S. Dozolme (sous la direction de), Heurs et Malheurs du capitalisme, Clément Juglar (à paraître).

Desrosières, Alain (2000). La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique, Paris, éditions La Découverte/Poche, 1re édition, 1993.

Desrosières, Alain (2002). Adolphe Quetelet, Courrier des statistiques, n° 104, décembre, pp. 3-8.

Durkheim, Émile (1988). Les règles de la méthode sociologique, Paris, éditions Champs-Flammarion, édition originale de 1894.

Ewald, François (1996). Histoire de l'État-providence. Les origines de la solidarité, Le Livre de Poche, 1re édition, Grasset, 1986.

Galton, Francis (1892). Hereditary genius and inquiry into its laws and consequences, Londres, Mac Millan, 1ère édition 1869.

Galton, Francis (1909), The possible improvement of the human breed, under the existing conditions of law and sentiment, Lecture devant le Anthropological Institute, 29 octobre 1901, dans Francis Galton, Essays in eugenics, Londres, edition Eugenics Education Society, pp. 1-34.

Galton, Francis (1909), Eugenics : its definition, scope and aims, Lecture devant la Sociological Society, 16 mai 1904, dans Francis Galton, Essays in eugenics, Londres, edition Eugenics Education Society, pp. 35-43.

Gayon, Jean (1992). Darwin et l'après darwinisme : une histoire de l'hypothèse de sélection naturelle, éditions Kimé.

Gayon, Jean (2006). Le mot « eugénisme » est-il encore d'actualité aujourd'hui ?, dans Jean Gayon et Daniel Jacobi (sous la direction de), L'éternel retour de l'eugénisme, Paris, PUF, 2006, pp. 119-142.

Gould, Stephen Jay (1996), *La mal-mesure de l'homme. L'intelligence sous la toise des savants*, Le Livre de Poche, 1re édition, Paris, Ramsay, 1983.

Hennock, E. P., (1987), *The measurement of urban poverty : from metropolis to the nation, 1880-1920*, *The economic history review*, volume 40, n° 2, may, pp. 208-227.

Kevles, Daniel J. (1995). *Au nom de l'eugénisme. Génétique et politique dans le monde anglo-saxon*, Paris, Presses Universitaire de France, 1re édition, 1985.

Kevles, Daniel J. (2006). *Le spectre de Galton et les nouvelles technologies de la reproduction : genre et eugénisme, enjeux présents et passés*, dans Jean Gayon et Daniel Jacobi (sous la direction de), *L'éternel retour de l'eugénisme*, Paris, PUF, pp. 201-229.

Lopez Beltran, Carlos (2006). *Perfectionner le corps : des défauts héréditaires à l'hérédité fatale (1750-1870)*, dans Jean Gayon et Daniel Jacobi (sous la direction de), *L'éternel retour de l'eugénisme*, Paris, PUF, 2006, pp. 143-176.

Pichot, Alain (1995). *L'eugénisme ou les généticiens saisis par la philanthropie*, Paris, éditions Hatier.

Pichot, Alain (2000). *La société pure. De Darwin à Hitler*, Paris, éditions Champs Flammarion.

Pinell, Patrick (2004). *Dégénérescence*, dans Dominique Lecourt (sous la direction de), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, éditions Quadrige PUF, pp. 310-314.

Quételet, Adolphe (1848). *Du système social et des lois qui le régissent*, Paris, Guillaumin et Cie.

Rodriguez, Jacques (2007). *Le pauvre et le sociologue. La construction de la tradition sociologique anglaise 19è-20è siècles*, Presses Universitaires du Septentrion.

Schumpeter, Joseph A. (1984). *Les classes sociales en milieu ethnique homogène*, dans Joseph A. Schumpeter, *Impérialisme et classes sociales*, Paris, éditions Champs Flammarion, pp. 155-227, 1re publication, 1927.

Schumpeter, Joseph A. (1928), *The instability of capitalism*, *Economic Journal*, vol. XXXVII, n° 151, September, pp. 361-386, repris dans Richard V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, éditions Transaction Publishers, (2003), pp. 47-72.

Schumpeter, Joseph A. (1935). *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture*, Paris, édition Dalloz, traduction française de l'édition anglaise de 1934.

Schumpeter, Joseph A. (1939). *Business cycles. A theoretical, historical, and statistical analysis of the capitalist process*, volume I et II, New York and London, Mc Graw-Hill Book Company.

Schumpeter, Joseph A. (1941). *An economic interpretation of our time : the Lowell Lectures* », dans Richard Swedberg (édition) Joseph. A. Schumpeter. *The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton, 1991, pp. 339-400.

Schumpeter, Joseph A. (1942). *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1990, traduction française de la première édition.

Schumpeter, Joseph A. (1946). *Capitalism*, dans *Encyclopaedia Britannica*, vol IV, pp. 801-807, repris dans Richard V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, éditions Transaction Publishers, 2003, pp. 189-210.

Schumpeter, Joseph A. (1947b). *Theoretical problems of growth*, *Journal of economic history Supplement*, pp. 1-9, repris dans R. V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, Transaction Publishers, 2003, pp. 232-240.

Schumpeter, Joseph A. (1950). *Capitalism, Socialism and Democracy*, First Harper Perennial Modern Thought Edition réédition 3^{ème} édition, 2008.

Schumpeter, Joseph A. (1954). *Histoire de l'analyse économique. L'Âge scientifique (de 1870 à J. M. Keynes)*, vol 3, éditions Gallimard, traduction française de 1983.

Taguieff, Pierre-André (2007). Au cœur du raisonnement galtonien : le paradoxe de la politique malthusienne et sa solution eugéniste, *Raisons politiques*, n° 26, mai, pp. 175-215.

Topalov, Christian (1991). La ville, « terre inconnue ». L'enquête de Charles Booth et le peuple de Londres, 1886-1891, *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol 5, n° 1, pp. 4-34.

NOTES

1. La traduction française mentionne « 1978 » au lieu de « 1928 ». Par contre, le texte anglais contient bien l'expression « cas pathologiques » (« pathological cases ») (Schumpeter, 1950, p. 66).
2. Dans Schumpeter (1954 III, note *, p. 63).
3. Il ne s'agit pas d'affirmer ici que les travaux de Galton constituent l'unique source de la théorie de l'entrepreneur de Schumpeter.
4. « Pour les actions qui consistent à réaliser des innovations, nous employons le terme d'Entreprise; les individus qui les font seront appelés Entrepreneurs. » (Schumpeter, 1939, I, p. 102, les majuscules sont de l'auteur). Nous traduisons en français l'ensemble des textes en anglais.
5. Galton (1904, p 1) définit l'eugénique ainsi : « L'eugénique est la science qui traite de toutes les influences améliorant les qualités innées d'une race, ainsi que celles qui les développent jusqu'à leur maximum. »
6. Ce qui ne signifie pas qu'elles le soient au niveau de la société. Les politiques eugénistes visent, d'ailleurs, à les accroître.
7. Alain Desrosières (1993, 2000) souligne le rôle de Quételet qui importa dans les sciences sociales, des méthodes utilisées dans les sciences exactes. Par exemple, la courbe de Gauss qui montre la distribution des erreurs de mesure en astronomie. Elle est nommée « loi normale » par Karl Pearson en 1894 (Desrosières, 2002, p 3).
8. Jacques Rodriguez (2007, p. 65-69) souligne les difficultés de classement de Booth. De plus, la typologie est modifiée ultérieurement pour se centrer essentiellement sur les rapports au travail : « A. La plus basse classe — travailleurs occasionnels, fainéants et semi-criminels; B. Très pauvres — travail saisonnier, difficulté à joindre les deux bouts, besoin chronique; C. et D. Les "pauvres" — incluant de la même façon ceux dont les revenus sont faibles en raison de l'irrégularité de l'emploi, et ceux dont le travail, quoique régulier, est mal payé; E. et F. La classe laborieuse de tout niveau, régulièrement employée et correctement payée; G et H. La classe moyenne inférieure et supérieure et les personnes situées au-dessus » (Booth, cité par Rodriguez, 2007, p 66).
9. La dégénérescence constitue, selon Patrice Pinell, une « Idéologie scientifique majeure, elle mérite d'autant plus d'être prise en considération que son idée centrale de transmission héréditaire d'une prédisposition morbide entre en résonance avec les avancées de la génétique contemporaine. » (Pinell, 2004, p. 310). B-A. Morel (1809-1873), médecin aliéniste, est l'auteur du *Traité des dégénérescences* publié en 1857. Il établit un lien entre le désordre cérébral et la transmission héréditaire : « en mettant en relation au sein d'une famille, sur plusieurs générations, les désordres les plus variés, la théorie de la dégénérescence donne du sens à leur survenue. Un sens immédiatement traduisible dans un discours sur l'hérédité liant conditions

sociales d'existence, mauvaises mœurs, folie et idiotie et qui offre une référence savante aux lieux communs des élites bourgeoises sur les classes dangereuses. » (Pinell, 2004, p. 311).

10. En 1880, la Standard Oil Company contrôle entre 90 et 95 % du pétrole raffiné aux États-Unis.

11. Goddard invente le nom Kallikak en associant *kallos*, beau en grec, avec *kakos*, mauvais dans la même langue (Gould, 1983, p. 205).

12. Des lois sur la stérilisation sont votées à partir de 1907; en 1924, des restrictions à l'immigration des habitants de l'Europe du Sud et de l'Est sont appliquées (Ameisen, 2008, p. 195 et 199, Kevles, 1985, p. 137 et suite).

13. « Méditons » un instant la mise en garde de Durkheim (1894, p. 125-126)... « Il faut écarter systématiquement les prénotions. (...) Il faut donc que le sociologue, soit au moment où il détermine l'objet de ses recherches, soit dans le cours de ses démonstrations, s'interdise résolument l'emploi de ces concepts qui se sont formés en dehors de la science et pour des besoins qui n'ont rien de scientifique. Il faut qu'il s'affranchisse de ces fausses évidences qui dominent l'esprit du vulgaire, qu'il secoue, une fois pour toutes, le joug de ces catégories empiriques qu'une longue accoutumance finit par rendre tyrannique.(...) »

Ce qui rend cet affranchissement particulièrement difficile en sociologie, c'est que le sentiment se met souvent de la partie. Nous nous passionnons, en effet, pour nos croyances politiques et religieuses, pour nos pratiques morales bien autrement que pour les choses du monde physique; par suite, ce caractère passionnel se communique à la manière dont nous concevons et dont nous nous expliquons les premières. Les idées que nous nous en faisons nous tiennent à cœur, tout comme leurs objets, et prennent ainsi une telle autorité qu'elles ne supportent pas la contradiction. Toute opinion qui les gêne est traitée en ennemie. Une proposition n'est-elle pas d'accord avec l'idée qu'on se fait du patriotisme, ou de la dignité individuelle, par exemple? Elle est niée, quelles que soient les preuves sur lesquelles elle repose. On ne peut pas admettre qu'elle soit vraie; on lui oppose une fin de non-recevoir, et la passion, pour se justifier, n'a pas de peine à suggérer des raisons qu'on trouve facilement décisives. Ces notions peuvent même avoir un tel prestige qu'elles ne tolèrent même pas l'examen scientifique ».

RÉSUMÉS

Dans sa théorie du capitalisme, Joseph Alois Schumpeter mobilise l'eugénique, notamment les travaux de Francis Galton. Ce dernier a élaboré une vision hiérarchisée et héréditariste des hommes. Il l'a notamment appliquée à la question de la pauvreté en reprenant les données empiriques de Charles Booth. Schumpeter reprend ces éléments comme socle de l'explication de l'inégalité sociale et dans la construction de sa théorie de l'entrepreneuriat. Les entrepreneurs constituent une élite se démarquant de la masse, en engendrant l'évolution de la société du fait de leurs talents innés. Le capitalisme ne peut déboucher sur la disparition totale de la pauvreté. En effet, les individus biologiquement moins « dotés » sont condamnés à rester au bas de l'échelle sociale.

In his theory about capitalism, Joseph Alois Schumpeter uses eugenics, and especially Francis Galton's work. The former has conceived a hierarchized vision of society, and a hereditary vision of the transmission of talents. He notably applied it to the question of poverty by using Charles Booth's empirical data. Schumpeter uses these elements both as an explanation of social inequality and as a basis of his theory of entrepreneurship. To him, the entrepreneurs are an

elite standing out against the masses since they have the innate talents to generate evolution. Capitalism cannot totally eradicate poverty. Indeed, the least biologically gifted are bound to remain at the bottom of the social ladder.

INDEX

Keywords : eugenics, Francis Galton, Joseph Alois, Schumpeter, social hierarchy, poverty, entrepreneur

Mots-clés : eugénique, Francis Galton, Joseph Alois, Schumpeter, hiérarchie sociale, pauvreté, entrepreneur

AUTEUR

FABRICE DANNEQUIN

Chercheur associé au Lab.rii/Clersé (UMR 8019), dannequin.fabrice@orange.fr

Les limites du capitalisme selon Joseph Schumpeter et Karl Marx

The limits of capitalism by Joseph Schumpeter and Karl Marx

Omer Moussaly

- 1 Les idées émises par Karl Marx ont suscité un débat soutenu aussi bien chez ses adeptes que chez ses détracteurs. Selon Schumpeter, ce débat ne serait que partiellement utile, à moins qu'il ne serve à approfondir la compréhension de l'œuvre de Marx et éventuellement à la surpasser. Schumpeter propose une solution qui consiste à dépasser ce débat polarisé et à reconnaître à Karl Marx ses mérites, sans pour autant tenir pour infaillible l'ensemble de son discours ou de ses gestes. Dans sa préface de l'édition de 1984 d'*Impérialisme et classes sociales* de Schumpeter, Jean-Claude Passeron fait remarquer que Schumpeter a adopté une posture dite de 'double démarcation'. Ainsi, dans son rapport à Marx, Schumpeter se prête au jeu intellectuel consistant à « affirmer son accord avec les conclusions de Marx, tout en réfutant une à une chacune de ses démonstrations pour leur substituer les siennes propres » (Passeron, 1984, 34). De cette façon, Schumpeter se prémunit contre toute accusation de partialité, se posant comme l'arbitre qui tient compte du pour et du contre dans ses jugements, non entachés du relent partisan. Une preuve que la critique de Schumpeter a laissé sa marque est que le chercheur marxiste David Harvey a reconnu que la critique schumpétérienne du marxisme demeure pertinente à plusieurs titres. Dans *The Enigma of Capital* Harvey souligne que les réussites du capitalisme ont, à certains égards, jusqu'à maintenant, surpassé ses tendances à l'autodestruction,

« Both Karl Marx and Joseph Schumpeter wrote at length on the 'creative-destructive' tendencies inherent in capitalism. While Marx clearly admired capitalism's creativity he (followed by Lenin and the whole Marxist tradition) strongly emphasises its self-destructiveness. The Schumpeterians have all along gloried in capitalism's endless creativity while treating the destructiveness as mostly a matter of the normal cost of doing business [...] it could be that they were basically right from the perspective of the longue durée at least up until recently. » (Harvey 2010, 46).

- 2 En 1942 dans son ouvrage *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Schumpeter avait pris position dans cette querelle opposant les marxistes à leurs adversaires, s'affichant

clairement comme un non-marxiste qui reconnaît l'apport de Marx à la science économique. Dans son Histoire de l'analyse économique Schumpeter réaffirme qu'il s'intéresse surtout aux rapports que Marx et le marxisme entretiennent avec l'analyse économique (Schumpeter, 1954, 2, 19). Par ailleurs, il déplore le fait que l'œuvre de Marx ait été traitée à la légère par certains, voire altérée par plusieurs autres de ses contemporains. Mais avant de passer à la critique de Marx et du marxisme ainsi que de leurs limites, il fallait d'après Schumpeter, reconnaître à un grand mérite : « Marx fut l'un des premiers à tenter d'élaborer un modèle explicite du procès capitaliste. » (Schumpeter, 1954, 2, 26). De la sorte, Schumpeter s'autorise à livrer, à juste titre d'ailleurs, une attaque en règle contre ce qu'il considérait être la dégénérescence de la doctrine marxiste qui, peu importe qu'elle soit accueillie ou rejetée, pêche par son caractère dogmatique tout en se prêtant à la critique en raison de ses insuffisances, dans sa globalité et ses détails. Mais quand, il en vient par la suite à faire allusion à la grandeur et à la vitalité de cette doctrine, son appréciation est plus mitigée et il ne peut cacher son admiration pour les grandes intuitions de Marx et de quelques-uns de ses successeurs :

« Or le mélange de Marx est chimique : en d'autres termes, il a inséré les données historiques dans l'argumentation même dont il fait dériver ses conclusions. Il fut le premier économiste de grande classe à reconnaître et à enseigner systématiquement comment l'exposé historique peut être converti en histoire raisonnée. » (Schumpeter, 1942, 117).

- 3 Il affirme que Marx n'avait pas tort de prédire que le capitalisme est en transition vers le socialisme, sauf que les raisons qu'il en donnait étaient contestables. En outre, dans un article portant sur l'avenir du capitalisme, Schumpeter admet que le système capitaliste est instable à cause de l'innovation et de l'ajustement du marché aux changements continus, mais ce qu'il nomme l'ordre capitaliste est, lui, plutôt stable (Schumpeter, 1928, 383-384); ce sont les changements dans les mentalités et la rationalisation progressive des institutions qui mèneront au changement économique qualitatif et non pas les contradictions insurmontables et l'anarchie du mode de production capitaliste décrites par Marx,

« Capitalism is so obviously in a process of transformation into something else, that it is not the fact, but only the interpretation of this fact, about which it is possible to disagree [...] Capitalism whilst economically stable, and even gaining in stability, creates, by rationalising the human mind, a mentality and a style of life incompatible with its own fundamental conditions, motives and social institutions, and will be changed, although not by economic necessity and probably even at some sacrifice of economic welfare, into an order that it will be merely a matter of taste and terminology to call Socialism or not. » (Schumpeter, 1928, 385-386).

- 4 Sur ce point, précisons que nous ne souscrivons pas inconditionnellement à tous les commentaires de Schumpeter et que nous tenons à limiter notre analyse surtout à la lecture qu'il fait de Marx. En ce sens, nous faisons appel aux critiques du marxisme avancées par Schumpeter. Malgré leurs différences, François Perroux fait état dans son livre intitulé *La pensée économique de Joseph Schumpeter*, d'une certaine proximité et même d'une compatibilité entre les visions schumpetérienne et marxiste. Perroux suggère que Schumpeter cherche, à l'instar de Marx, à pousser aussi loin que possible le caractère endogène des phénomènes économiques :

« [N]on moins que sur le but de l'explication économique, Schumpeter est ferme sur l'étendue du domaine dans lequel elle se meut. L'économie doit être étudiée en tant que telle, comme un ensemble qui a ses lois propres. La limite de l'explication économique est précisément marquée par le passage du dernier des facteurs

économiques qu'elle invoque à un facteur extraéconomique [...] [U]ne des originalités majeures de Schumpeter est d'avoir tenté de construire une dynamique proprement économique. » (Perroux, 1965, 27).

- 5 D'autres chercheurs plus récents, tel Rahim, notent la compatibilité, à bien des égards, entre les théories du développement de Marx et celles de Schumpeter, nonobstant les critiques formulées par ce dernier à l'endroit de l'auteur du *Capital*. Chez les deux théoriciens, l'évolution économique doit s'expliquer surtout par sa dynamique interne, ou immanente pour utiliser le langage de Marx :

« To summarise: Marx's materialist method is an approach to studying economic and social development in which society is conceptualised as an organism in a process of constant change, that is self-evolving through the working of some endogenous force or necessity that is of essential economic character. Schumpeter subscribed to this general viewpoint, which he considered ideologically neutral, as a working hypothesis for his own theory of social evolution. » (Rahim, 2009, 55).

- 6 D'entrée de jeu, il est à noter que Schumpeter s'en prend simultanément à Marx et à ses disciples, notamment à ceux qu'il identifie comme orthodoxes bien qu'il ne définisse pas clairement ce qu'il entend par cette épithète et qu'il reproche parfois à Marx de tenir un discours enflammé et de tirer hâtivement des conclusions incompatibles avec le système qu'il a lui-même forgé. Mais cette attaque en règle n'empêche pas Schumpeter de reconnaître la pérennité de la doctrine marxiste qui n'est pas exclusivement attribuable à quelques aphorismes glanés ça et là :

« La théorie de Marx est évolutionnaire, en un sens où nulle autre théorie économique ne l'a été : elle cherche à découvrir le mécanisme qui, par son simple fonctionnement et sans le secours de facteurs externes, transforme tel état de la société en tel autre état. » (Schumpeter, 1954, 2, 26).

- 7 Nous visons en particulier, dans cet article, à clarifier la critique que fait Schumpeter de Marx et du marxisme, surtout tel qu'on la retrouve dans son ouvrage *Capitalisme, socialisme et démocratie* et dans *L'Histoire de l'analyse économique*. Dans ses deux ouvrages clés, Schumpeter présente Marx comme prophète, sociologue, économiste scientifique et éducateur. Nous présenterons donc d'abord ce que Schumpeter a à dire à propos de ses quatre Marx différents. De plus nous nous servirons de quelques articles écrits par Schumpeter au fil des ans qui donnent des précisions sur certains points contentieux. Ensuite nous nous appuierons sur la documentation secondaire pour résumer le débat autour de la similitude et des divergences entre Schumpeter et Marx surtout en ce qui concerne le développement historique du capitalisme, c'est-à-dire, de ses origines, de son progrès et de son éventuel déclin.

Marx le prophète

- 8 Étant donné que notre analyse porte en bonne partie sur la lecture que Schumpeter fait de Marx dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, nous retenons le raisonnement par analogie qui sous-tend la ressemblance de la doctrine marxiste à une religion révélée. L'analogie n'est pas gratuite puisque le marxisme véhicule un message téléologique, tout comme les religions, à la seule différence que son paradis promis n'appartient pas à l'au-delà. On ne peut pas toujours entièrement séparer Marx l'idéologue de Marx l'analyste « sa double activité créatrice, celle de l'auteur d'un credo, celle du façonneur politique et de l'agitateur se mêle inextricablement à son activité analytique » (Schumpeter, 1954, 2, 18). Pour Schumpeter, la pérennité et la résilience de cette doctrine ne s'expliquent pas en

l'absence d'une dimension sacrée, d'autant plus que les marxistes orthodoxes jugent sacrilège toute remise en question de leur doctrine (Schumpeter, 1942, 67). Schumpeter ajoute que Marx est le premier économiste à découvrir l'idéologie, mais il était incapable de la voir dans sa propre doctrine :

« Marx was the economist who discovered ideology for us and who understood its nature. Fifty years before Freud, this was a performance of the first order. But, strange to relate, he was utterly blind to its dangers so far as he was concerned » (Schumpeter, 1949, 354).

- 9 Bien sûr un certain dogmatisme régnait au sein de quelques cercles marxistes, mais Schumpeter ne prend pas toujours le soin de créer une distinction claire entre les chercheurs originaux et les fidèles qui ne jurent que par la nouvelle religion matérialiste.

- 10 Dans son article intitulé « Science and Ideology », Schumpeter décrit Marx comme un radical bourgeois du 19^e siècle en affirmant que les préceptes idéologiques et préscientifiques, qu'on retrouve encore sous une forme modifiée dans ses écrits de maturité, sont en partie responsables des dérives éventuelles des disciples qui suivaient aveuglément son appel à la révolution (Schumpeter, 1949, 355). Schumpeter réitère ce point dans *L'Histoire de l'analyse économique* en rappelant au lecteur que Marx colporte une partie de l'idéologie bourgeoise qu'il prétend rejeter :

« Disons premièrement que personne ne comprendra Marx et Engels qui n'aura convenablement soupesé les conséquences de leur passé culturel bourgeois, lequel est une des raisons, mais non la seule raison, de considérer le marxisme comme un produit de l'esprit bourgeois. » (Schumpeter, 1983, 2, 21).

- 11 La compréhension des succès du marxisme passe par la contextualisation de sa genèse, affirme Schumpeter. Dans la préface de la première édition de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, il note que même un non marxiste comme lui croit néanmoins « à l'importance unique du message de Marx, importance, au demeurant, complètement indépendante de l'acceptation ou du rejet de ce message » (Schumpeter, 1942, 58). Ce serait là un premier démembrement qu'opère ici Schumpeter entre forme (l'importance du message de Marx), et contenu (la validité scientifique de son message). Ainsi Schumpeter dans son article sur le *Manifeste du parti communiste*, tout en croyant à l'importance historique du message de Marx, laisse planer un doute sur sa valeur théorique, ce qui revient à lui reprocher de ne pas avoir épuré sa théorie sociologique de ses propres conflits internes ni de ses partis pris idéologiques personnels

« Marx weakened his economic theory of the class structure further in order to fulfil his ideological desire to come out with the great battle array between bourgeoisie and proletariat. » (Schumpeter, 1949, 207).

- 12 Par conséquent, la vision eschatologique de Marx induit en erreur les masses opprimées en leur promettant de meilleurs lendemains. Selon Schumpeter, Marx n'a jamais pu complètement se défaire de certains éléments idéologiques révolutionnaires qui sont venus teinter sa recherche scientifique :

« But some elements of his original vision – in particular the increasing misery of the masses which was what was to goad them into the final revolution – that were untenable were at the same time indispensable for him. They were too closely linked to the innermost meaning of his message, too deeply rooted in the very meaning of his life, to be ever discarded. Moreover, they were what appealed to followers and what called forth their fervent allegiance [...] And so we behold in this case the victory of ideology over analysis: all the consequences of a vision that turns into a social creed and thereby renders analysis sterile. » (Schumpeter, 1949, 355).

- 13 Schumpeter considère cependant que Marx n'a commis qu'un péché véniel, facilement rachetable en raison du mérite indéniable de sa doctrine : « *Marx n'avait pas d'autre prétention que d'énoncer la logique du processus dialectique de l'histoire* » (Schumpeter, 1942, 69). Fidèle à lui-même, Schumpeter ne manque jamais d'occasions pour souligner le tiraillement de Marx entre deux pôles d'attraction opposés. Il remarque aussi que la synthèse de ces pôles lui assurait un succès auprès de ses disciples, mais, en même temps, risquait de miner son approche théorique en tant qu'analyse cohérente et scientifique. La supériorité de l'économie néo-classique, qui préconisait un remplacement de la théorie de la valeur-travail par la notion d'utilité marginale n'a pas convaincu les marxistes qui continuent, d'après Schumpeter, à colporter la théorie du maître malgré que celle-ci ne permet plus de faire avancer la science économique :

« Nous pouvons alors interpréter la théorie de l'exploitation de Marx comme une application au travail de sa théorie de la valeur : selon cette dernière, le travail ne reçoit pas moins que sa pleine valeur, et les consommateurs ne paient pas les produits au-dessus de leur pleine valeur. Par conséquent, elle s'expose non seulement à toutes les objections générales que l'on peut élever contre la théorie de la valeur de Marx, qui repose sur la quantité de travail, mais aussi à l'objection particulière que l'on peut élever contre son application à la "force de travail". » (Schumpeter, 1954, 2, 367).

- 14 En ce qui a trait à l'affiliation de Marx en matière de théorie économique, Schumpeter note que celui-ci s'intéresse surtout à la perpétuation de l'économie politique classique anglaise, qu'il considère d'ailleurs comme étant achevé, et, partant, ne se prête plus à la critique de façon systématique. D'après Schumpeter, du fait qu'il prend à son compte la théorie de la valeur-travail élaborée par Smith et Ricardo, Marx s'embourbe dans certaines impasses liées à ce courant. À cet effet, Schumpeter affirme que :

« Sa théorie de la valeur [de Marx] est celle de Ricardo [...] Les arguments de Marx se distinguent [de ceux de Ricardo] seulement en ce qu'ils sont moins polis, davantage prolixes et plus "philosophiques" au sens le plus défavorable de ce terme. Nul n'ignore que cette théorie de la valeur n'est pas satisfaisante. » (Schumpeter, 1942, 89-90).

- 15 En tant qu'économiste issu de l'École autrichienne, ayant d'ailleurs suivi durant ses études universitaires les cours de ses principaux théoriciens (Friedrich von Wieser, Eugen von Böhm-Bawerk et Carl Menger), Schumpeter considère que les marxistes comme Hilferding se sont fourvoyés en essayant de contester, au moment de son apparition, l'utilité marginale en tant que solution de rechange à la théorie de la valeur-travail. Schumpeter reconnaît néanmoins à Marx la justesse d'une bonne partie de son analyse de l'économie capitaliste et lui décerne le titre de pionnier :

« Par une étrange touche de téléologie, Marx a dit à plusieurs reprises que c'est la "tâche historique" ou le "privilege" de la société capitaliste de créer un appareil de production qui sera adapté aux besoins d'une forme plus haute de civilisation humaine. Bien que dans notre positivisme moderne nous puissions être choqués de cette façon de présenter les choses, la vérité essentielle qu'il voulait exprimer apparaît assez clairement. » (Schumpeter, 1954, 2, 267).

- 16 Mais c'est sur le terrain de l'implosion du capitalisme en raison de sa tendance à l'accumulation illimitée que Schumpeter ne se gêne pas de remettre en cause les hypothèses et les techniques de Marx (Schumpeter, 1954, 2, 92). En d'autres termes nonobstant quelques défauts techniques qu'il reproche à Marx, Schumpeter lui reconnaît la finesse de sa synthèse sociohistorique qui mérite le respect et l'admiration de tous les chercheurs en sciences sociales. Même si Schumpeter offre une explication différente de

celle de Marx au sujet du déclin du capitalisme et de son remplacement par le socialisme, il n'en demeure pas moins qu'il considère Marx comme un des premiers avoir bien saisi cette tendance :

« Toutefois, même si les données et les raisonnements de Marx étaient encore plus erronés qu'ils ne le sont, ses conclusions n'en pourraient pas moins être valables dans la mesure où il affirme simplement que l'évolution capitaliste finira par détruire les fondements de la société capitaliste. Or, je crois qu'il en ira ainsi. Et je ne crois pas exagérer en qualifiant de profonde une intuition dans laquelle, dès 1847, cette vérité était contenue à n'en pas douter. » (Schumpeter, 1942, 115).

- 17 Marx était guidé, selon Schumpeter, par le désir de démontrer scientifiquement ce que ses allégeances idéologiques le portaient à croire, c'est-à-dire l'autodestruction violente du capitalisme. Pour Schumpeter ce sont les succès et non les échecs du capitalisme qui mèneront éventuellement à sa fin.

La sociologie marxiste

- 18 Tout en reconnaissant à Marx la justesse de son analyse sociologique, Schumpeter note par contre le flou du vocabulaire de ceux qui se portèrent à sa défense. Ainsi, pour élucider la réflexion de Marx sur ce sujet, le chercheur a besoin de découper l'œuvre en plusieurs parties (sociologie, économie, etc.), n'en déplaise aux disciples inconditionnels qui se dressent contre toute dissection de l'œuvre du maître. Cependant, afin de parer à toute critique, Schumpeter se fait rassurant, d'une part, en faisant la distinction entre la pensée de Marx et son interprétation par une clique radicale et, d'autre part, en affirmant qu'au terme de l'analyse, il sera en mesure de faire les liens entre les différentes parties de la théorie de Marx. Au risque de ternir le prestige du maître à penser des marxistes orthodoxes, l'approche de Schumpeter tient à offrir des avantages qui surpassent les inconvénients de cette doctrine :

« Une telle méthode d'analyse éteint en grande partie l'auréole mystique qui enchante les croyants, mais elle se traduit par un gain dans la mesure où elle permet de sauver des vérités importantes et stimulantes, beaucoup plus précieuses en soi qu'elles ne le seraient si elles restaient attachées à des épaves irrémédiables. » (Schumpeter, 1942, 71).

- 19 Toujours est-il que Schumpeter s'applique à relever l'erreur qui consiste à interpréter la conception sociologique de Marx d'un point de vue philosophique alléguant qu'en cette matière, Marx se servait plutôt des données historiques dont il disposait. En dépit du caractère livresque et quelque peu désuet de ses sources d'informations, Marx a su, de l'avis de Schumpeter, esquisser des tableaux historiques remarquables par l'authenticité de leurs détails. Cependant, Schumpeter souligne du même souffle que les réalisations de Marx manquent un tant soit peu d'originalité du fait qu'elles sont largement tributaires du patrimoine intellectuel légué par ses prédécesseurs. Quant au rapport entre idéologie et économie, Schumpeter choisit de passer outre la dichotomie entre la topologie de la structure et celle de la superstructure. En lieu et place, il transforme, à juste titre, cette division en une relation entre fond et forme et, du même coup, affirme que toute forme est porteuse de sens et qu'aucun contenu ne se matérialise en l'absence d'une forme :

« Marx ne soutenait pas que les religions, les métaphysiques, les écoles artistiques, les conceptions éthiques, les volitions politiques fussent ou bien réductibles à des motifs économiques, ou bien dépourvues d'importance. Il essayait simplement de mettre en lumière les conditions économiques qui modèlent ces données culturelles

et par lesquelles s'expliquent leur croissance et leur déclin. » (Schumpeter, 1942, 73).

- 20 D'après Schumpeter, l'interprétation économique de l'histoire telle que formulée en général par Marx ne s'avère plausible que dans un nombre limité de cas. Encore faut-il souvent y greffer des ajouts qui, à la longue, détruisent les fondements de la théorie. N'étant pas sans savoir que le comportement humain se complaît dans le confort de l'habitude, Schumpeter avance que Marx combine, pêle-mêle, des structures quasi permanentes et des modes de production en évolution perpétuelle. Par exemple, Schumpeter inverse le raisonnement de Marx en faisant de la conquête militaire le facteur prépondérant dans l'explication du régime féodal et du mode de production qui le caractérise :

« Une telle explication ne cadre pas du tout aisément avec le schéma marxiste et pourrait aisément être élaborée de manière à orienter le sociologue dans une direction toute différente. Certes, des faits de cette nature peuvent, sans aucun doute, être réintégrés dans ledit schéma au moyen d'hypothèses auxiliaires, mais la nécessité d'insérer de telles hypothèses constitue habituellement le commencement de la fin d'une théorie. » (Schumpeter, 1942, 76).

- 21 Dans son article consacré au *Manifeste communiste*, Schumpeter admet que Marx aurait expliqué, en tant que sociologue économique, la transition d'un régime à un autre d'une façon digne de louanges. Par contre Schumpeter s'empresse d'ajouter que l'interprétation géniale de Marx a ses limites, à savoir, l'insuffisance à expliquer les modes de production antérieurs d'après cette théorie en dehors de l'ajout d'une foule d'hypothèses auxiliaires, comme l'indiquait Schumpeter à propos de l'avènement du féodalisme en Europe, au risque de discréditer entièrement le principe fondamental. Schumpeter ajoute que Marx lui-même parlait de sa conception économique de l'histoire comme d'une simple hypothèse de travail et non pas d'un dogme. Ce que Schumpeter suggère c'est que cette hypothèse de travail était plus ou moins probante selon l'époque sous étude et qu'il fallait faire attention de ne pas la transposer aveuglément à tous les cas et sans précautions,

« As such [comme hypothèse de travail], it works extremely well, e.g., in the explanation of the political and cultural changes that came upon bourgeois society in the course of the nineteenth century; sometimes not at all, e.g., in the explanation of the emergence of feudal domains in western Europe in the seventh century – where the “relations of production” between the various classes of people were imposed by the political (military) organization of the conquering Teutonic tribes. » (Schumpeter, 1949, 205).

- 22 On retrouve un commentaire intéressant de Marx au sujet de son interprétation de l'histoire dans une note importante au début du *Capital* et dans laquelle il soutient en réponse à un de ses premiers critiques que sa conception a une application universelle à toute l'histoire de l'humanité civilisée. Le contenu de cette note confirme Schumpeter dans son interprétation de la conception économique de Marx et lui donne raison de conclure que Marx ne donne pas toujours suffisamment de poids à d'autres facteurs dans le développement historique,

« Suivant lui [le critique de Marx], mon opinion que le mode déterminé de production et les rapports sociaux qui en découlent, en un mot, que la structure économique de la société est la base réelle sur laquelle s'élève ensuite l'édifice juridique et politique, de telle sorte que le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle – suivant lui, cette opinion est juste pour le monde moderne dominé par les intérêts matériels, mais non pour le Moyen Âge où régnait le catholicisme, ni pour Athènes et Rome où régnait la politique. Ce qui est clair, c'est que ni le premier ne pouvait

vivre du catholicisme, ni la seconde de la politique. Les conditions économiques d'alors expliquent pourquoi là le catholicisme et ici la politique jouaient le rôle principal. » (Marx 1867, 574).

- 23 Bien qu'il ait mis sur un piédestal la grande découverte de l'interprétation économique de l'histoire qu'il attribue à Marx, Schumpeter affiche par contre de grandes réticences à la tentative de combiner celle-ci nécessairement avec une théorie de la lutte des classes. Mais malgré tout, Schumpeter conclut que, telle quelle, la conception marxiste ne perd pas « *son degré élevé de réussite intellectuelle ni sa commodité en tant qu'hypothèse de travail* » (Schumpeter, 1942, 77). En matière d'analyse sociohistorique, Schumpeter reconnaît quelque mérite à Marx, mais s'empresse de dénigrer la naïveté de ses acolytes qui croient mordicus que leur maître à penser tient la clé de voûte de tous les secrets de l'histoire. Toujours est-il, comme le souligne Schumpeter dans son article « On the Concept of Social Value », que nombre d'économistes ne mettent l'accent que sur les agents économiques pris individuellement (Schumpeter, 1909, 213-214). Les classes sociales ne les intéressent généralement pas. Schumpeter contrairement à ses collègues de l'École autrichienne accorde une place importante à l'entreprise en tant qu'institution économique. De son côté, Marx reconnaissait la formation de certains groupes à partir de traits communs (propriétaires, salariés, artisans, intellectuels professionnels, etc.). Il fut par contre le premier à établir, de manière tranchée, que seules deux grandes classes sociales de la société moderne, à savoir les capitalistes et les prolétaires, sont appelées à faire de la défense de leurs intérêts le moteur de l'histoire sociale. Mais que ce soit à propos de la nature des classes ou de leur genèse, Schumpeter soutient que :

« ... l'on ne saurait déduire d'une manière univoque quels sont les intérêts de ces classes et comment chaque classe réagit à ce qu'elle (à savoir ses dirigeants, par exemple, ou ses effectifs) considère ou éprouve, à long terme ou à court terme, à tort ou à raison, comme étant son ou ses intérêts. Le problème des intérêts de groupe est semé d'écueils et de pièges qui lui sont propres, abstraction faite complètement de la nature des groupes étudiés. » (Schumpeter, 1942, 78).

- 24 Quant au capitalisme Schumpeter, évalue sa portée en fonction de la quantité de biens qu'il peut produire. Il en conclut que l'abondance de production a engendré jusqu'à maintenant de meilleures conditions matérielles pour les masses ouvrières. D'après lui, l'évolution du capitalisme démontre que ce sont surtout les masses qui profitent objectivement de la richesse matérielle créée par le capitalisme. Considérant comme secondaires les rapports sociaux de production, les économistes indiquent qu'il est extrêmement difficile de comprendre la complexité des sociétés modernes. Dans un article sur la pensée économique de Schumpeter, Paul Sweezy explique que pour ce dernier l'entrepreneur est l'agent principal d'innovation et la source de nouveaux profits dans le système

« Innovation is the activity or function of a particular set of individuals called entrepreneurs [...] Thus the entrepreneur is not a social type sui generis he is rather a leader whose energies happen for one reason or another to be directed into economic channels. » (Sweezy, 1943, 94-95).

- 25 D'ailleurs, il serait absurde, selon la plupart des économistes non marxistes, de déterminer objectivement les intérêts de classe en fonction de la forme sociale de production. Tout en reconnaissant l'apport original de Schumpeter à la science économique, Sweezy résume la différence fondamentale qui existe entre la vision entrepreneuriale du capitalisme chère à Schumpeter et la vision reposant sur les classes sociales et leurs luttes chères au marxisme,

« I see no reason to find fault with his conception of innovation as a central feature of economic development; [...] But his selection of the entrepreneur, a special sociological type, as the *primum mobile* of change can be called into question. We may instead regard the typical innovator as the tool of the social relations in which he is enmeshed and which force him to innovate on pain of elimination. This approach implies a different view of profits and accumulation from that of Professor Schumpeter. For him profits result from the innovating process, and hence accumulation is a derivative phenomenon. The alternative view maintains that profits exist in a society with capitalist class-structure even in the absence of innovation. » (Sweezy, 1943, 96).

- 26 Toutefois, Schumpeter note que chez Marx, il y a réciprocité dans les rapports entre le mode de production et la mentalité dominante d'une communauté, à un moment donné de son histoire. De par sa naïveté géniale Marx hausse le prestige du schéma de la relation bilatérale, mais curieusement, tend du même coup à le niveler vers le bas en en faisant « *une vérité fragmentaire parmi beaucoup d'autres* ». Étrangement, Schumpeter conclut que ces inconvénients n'affaiblissent aucunement la pertinence de la conception marxiste en tant que conception évolutive du capitalisme. Schumpeter s'applique à souligner les limites idéologiques du marxisme coincé entre des éléments tirés du socialisme utopique et d'une analyse objective du capitalisme. Dans un article sur les deux penseurs, O.H. Taylor affirme que Schumpeter rejette entièrement la théorie de la lutte de classes de Marx :

« Here it is enough to say that in answering the question, how economic evolution brings about social change, Schumpeter made no use whatsoever of Marx's class struggle theory. Instead he implemented his own economic interpretation far more broadly, flexibly, and subtly, in a variety of ways for different problems, societies and periods. » (Taylor, 1951, 537).

- 27 D'après nous, Schumpeter ne rejette pas aussi catégoriquement la vision conflictuelle des classes sociales de Marx. Jugeant inachevée la méditation de Marx à propos de la lutte de classes, Schumpeter critique la simplification de sa complexité sociale et s'en prend à Marx pour avoir différé l'élaboration d'une théorie à ce sujet et raté le moment opportun de le faire, soit par incapacité, soit par manque de conviction envers son utilité ou encore à cause du déplacement de son centre d'intérêt vers des considérations purement économiques. Dans *L'Histoire de l'analyse économique* Schumpeter reconnaît la valeur scientifique de l'analyse économique de Marx qui est capable de séparer idéologie et science :

« Il est plus important encore de voir que Marx lui-même, quand il se livre à l'analyse, est d'accord avec nous. Car il se sert de ses classes uniquement pour interpréter les résultats qu'obtient l'économie capitaliste [...] il n'introduit pas ses classes en tant qu'acteur dans le cœur de son œuvre analytique. » (Schumpeter, 1954, 2, 238).

- 28 Il reproche par contre à Marx de ne pas tenir compte de la montée d'une nouvelle classe moyenne et de son importance dans la cohésion sociale du capitalisme (Schumpeter, 1949, 207). Toujours est-il qu'en plus des deux classes fondamentales, les capitalistes et le prolétariat, Marx fait état de sous-classes intermédiaires. Seulement, il percevait ces dernières comme engagées dans des luttes marginales et, partant, qu'elles étaient en voie d'extinction,

« Petits industriels, petits commerçants et rentiers, petits artisans et paysans, tout l'échelon inférieur des classes moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat; en partie parce que leur faible capital ne leur permettant pas d'employer les procédés de la grande industrie, ils succombent à la concurrence avec les grands capitalistes; d'autre part, parce que leur habileté est dépréciée par les méthodes nouvelles de

production. De sorte que le prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population. » (Marx, 1848, 43).

- 29 Donc pour Schumpeter, la faiblesse majeure de l'analyse sociologique de Marx réside dans sa velléité à réduire la complexité des phénomènes sociaux à un antagonisme irréconciliable entre deux classes fondamentales. D'après Schumpeter, il n'existait pour Marx aucune possibilité d'harmonie sociale en raison des contradictions sociales inhérentes à sa conception économique de l'histoire :

« Le seul antagonisme qui ne soit pas accessoire, mais bien inhérent à la structure même de la société capitaliste, est fondé sur le contrôle privé des moyens de production; la relation qui s'établit entre la classe capitaliste et le prolétariat est, nécessairement, une relation de lutte – guerre de classes » (Schumpeter, 1942, 80).

- 30 Cette distinction soulève la question de savoir comment le capitaliste est parvenu à disposer de fonds lui permettant l'acquisition des moyens de production. Marx élimine d'office la fable voulant que l'intelligence et l'épargne soient à l'origine de l'enrichissement initial. Quant à Schumpeter, il soutient que la faculté mentale et l'effort consenti comptent pour beaucoup dans l'accumulation du capital et que l'épargne favorise sa réalisation. À cela, il ajoute le fait que les premières usines avaient commencé dans des hangars qui ne nécessitaient pas de grosses fortunes :

« [E]n pareil cas, le travail manuel du capitaliste présomptif ainsi qu'un très petit fonds d'épargne – et aussi bien entendu, une bonne dose d'intelligence suffisaient pour démarrer » (Schumpeter, 1942, 81).

- 31 Attribuer l'accumulation primitive du capital au brigandage et à la spoliation des masses, tel que le laisse parfois entendre Marx, ne fournit qu'une réponse peu satisfaisante à la question de savoir comment et pourquoi certaines personnes exploitent leurs semblables et que ces exploités se laissent faire. L'explication la plus plausible serait celle qui admet la supériorité du pilleur, rejetée par la théorie marxiste, laquelle se veut autosuffisante. Ici, il convient de faire appel à Éric Rahim qui a su mettre le doigt sur la distinction qu'il faut établir entre la vision du développement de Schumpeter et celle de Marx. Selon Rahim, Schumpeter mettait beaucoup plus l'accent sur les qualités personnelles des acteurs sociaux que ne le faisait Marx :

« In Schumpeter's theory the leading factors that account for the existence of social classes are the differences in aptitudes of individuals and the nature of the social functions that must be performed in any society. Schumpeter defines aptitudes in terms of qualities such as the general level of intelligence, capacity for intellectual analysis, willpower, resoluteness, ability to command obedience. This means that specific talents such as those of opera singers do not play any part in his theory of classes. He is interested in qualities that make for social leadership, a central idea in his schema. » (Rahim, 2009, 59).

- 32 Mais au-delà du débat entourant l'accumulation primitive, Schumpeter élabore une théorie originale qui introduit la notion de monnaie crédit en remplacement de la théorie tributaire de Ricardo que véhicule Marx. Pour Schumpeter, l'entrepreneur est celui qui innove et combine les facteurs de production de façon originale. Selon la tradition marxiste, c'est l'exploitation de la force de travail des prolétaires qui crée la valeur des marchandises. La vente de ces dernières permettra au capitaliste de faire un gain en empochant la plus-value créée par les travailleurs. Il est donc primordial, selon les marxistes, de comprendre ce qui distingue l'époque capitaliste, dans laquelle le travailleur est libre de vendre sa force de travail, des autres modes de production, dans le cadre desquels le travail est effectué de façon obligatoire, soit par des esclaves, soit par des serfs. En fin de compte, Schumpeter avance que la théorie économique scientifique de

Marx ne cadre pas toujours avec son analyse sociologique, qui datait d'avant ses études approfondies d'économie politique. Schumpeter explique ce décalage entre les conclusions économiques de Marx et sa vision sociologique par le fait qu'il aurait privilégié l'antagonisme entre classes rivales au détriment de son analyse scientifique. De plus, Schumpeter s'inscrit en faux contre la propension de Marx à généraliser le phénomène de l'exploitation des masses par une minorité de capitalistes.

Marx comme économiste scientifique

- 33 Au sujet de la dualité dominants-dominés, omniprésente dans l'analyse de Marx, Schumpeter y perçoit un problème majeur qui confine les individus et leurs descendants dans des structures de classe, occultant ainsi leur mobilité sociale. Or, comme Schumpeter l'affirme en dénonçant ce phénomène chez les marxistes orthodoxes, rien ne prouve qu'un capitaliste ne puisse essuyer un revers de fortune ou qu'un ouvrier ne devienne un homme d'affaires par la force de son caractère et sa débrouillardise. Selon Schumpeter les marxistes orthodoxes ont tort d'instrumentaliser l'injustice subie par les travailleurs afin de motiver leur soulèvement contre la caste des exploitants. Qui plus est, tout en faisant croire que le prolétariat est un produit du capitalisme, Marx est parvenu insidieusement, affirme Schumpeter, à faire passer certaines définitions viciées,

« ... à savoir celles fondées sur la propriété privée des moyens de production. D'où la nécessité de s'en tenir exactement à deux classes; les possédants et les non-possédants et d'où, également, l'obligation de négliger tous les autres principes de division sociale (y compris ceux qui étaient beaucoup plus plausibles) ou de les minimiser ou encore de les ramener au seul principe marxiste. » (Schumpeter, 1942, 85).

- 34 En somme, du fait de leur interdépendance, capitalistes et salariés sont condamnés, selon Schumpeter, à une coopération mutuelle alors que leur antagonisme dans la perspective de Marx agirait comme moteur de l'évolution sociale. Le thème de l'harmonie des classes, nié surtout par les marxistes, sera partiellement défendu par Schumpeter dans son ouvrage posthume *Histoire de l'analyse économique*. D'une part, Schumpeter reconnaît à Marx le mérite d'avoir dénoncé les exagérations de certains économistes classiques qui présentaient le capitalisme comme un monde harmonieux, d'autre part, il reproche à Marx d'avoir privilégié les intérêts de la classe ouvrière au détriment de la notion de collaboration pacifique entre les classes, telle que défendue par l'économiste Bastiat :

« Personnellement, je pense que l'accent exclusif mis par Bastiat sur l'harmonie des intérêts de classe est, quoi qu'il en soit, plutôt moins stupide que ne l'est l'accent exclusif mis sur l'antagonisme des intérêts de classe » (Schumpeter, 1954, 2, 169).

- 35 On sent ici ainsi que dans plusieurs autres passages, que Schumpeter lui-même porte parfois des jugements de valeur sur toute théorie sociologique qui ne concorde pas avec sa vision moins conflictuelle des rapports de classe. Il réfute, par exemple, l'aspect réducteur du concept de la lutte de classes tel que formulé par les marxistes inconditionnels. Quant à l'antagonisme des classes postulé par Marx, Schumpeter affirme que son objectivité est illusoire du fait que certains groupes de travailleurs collaborent avec les patrons et ne cherchent pas coûte que coûte à les renverser. Par contre, comme le note judicieusement Keith Graham, Marx peut parfaitement reconnaître un certain degré de coopération sociale entre les classes fondamentales de la société sans pour autant nier la discordance de leurs intérêts :

« Marx can acknowledge the cooperation between supposedly antagonist classes which Schumpeter points to, whilst insisting that beneath it lies an antagonism of interests. He is not committed to postulating or encouraging conscious, "personal hostility. To do so would be incompatible with his refusal to blame or hold capitalists responsible for their actions. » (Graham, 1993, 232).

- 36 Pour Schumpeter, le marxisme est un amalgame de notions scientifiques combinées à des croyances idéologiques socialistes. À ce titre, l'enseignement de Marx, affirme Schumpeter, n'est pas à la portée des masses ouvrières et ne s'adresse qu'à une minorité de bourgeois déclassés qui rejettent l'économie politique classique. Selon Schumpeter

« Avoir cru que le marxisme ait jamais signifié ou pu signifier quoi que ce soit pour les masses, ou même pour aucun groupe à l'exception d'un nombre restreint d'intellectuels, c'est l'un des éléments les plus touchant de l'idéologie personnelle de Marx et d'Engels » (Schumpeter, 1942, 21).

- 37 En résumé, le contrôle des moyens de production constitue chez Marx le volet sociologique de sa théorie, qui se conjugue tant bien que mal avec les mécanismes de la société capitaliste. Plus précisément, les insuffisances de la théorie sociologique de Marx découlent de sa soumission de la notion de classe à des considérations économiques. Schumpeter ajoute du même souffle que les seuls développements économiques importants que le monde ait connus sont liés à l'initiative privée. Ces propos sont corroborés par Rahim, qui note que :

« For Schumpeter, economic development means capitalist development. The origins of capitalism (in the shape of capitalist enterprise) can be traced back to the classical world, in fact further back to Hammurabi, if you like [...] By 1500 many of the phenomena that we associate with modern capitalism had made their appearance. The economy continued to develop on capitalist lines, but the political frame of society remained stubbornly aristocratic. » (Rahim, 2009, 60).

- 38 En ce qui concerne l'aspect économique du marxisme, Schumpeter le conçoit comme un mélange hétéroclite renfermant des idées géniales, mais qui ne mène qu'à des culs-de-sac dans lesquels s'empêtrerait tout chercheur ayant amassé une quantité considérable de connaissance livresque lui permettant de peindre un tableau historique du développement économique jusqu'alors inégalé. À ce titre, Schumpeter considère Marx comme le premier grand promoteur d'une vision scientifique endogène de l'économie :

« Je tiens seulement à insister ici sur l'étendue de la conception et sur le fait que l'analyse marxiste est la seule théorie économique authentiquement évolutionnaire que la période ait produite. Ni ses hypothèses ni ses techniques n'échappent à de graves objections – encore qu'en partie cela tienne à l'inachèvement. Mais la grande vision d'une évolution immanente du processus économique – lequel, fonctionnant de façon ou d'autre par suite de l'accumulation, détruit de façon ou d'autre l'économie aussi bien que la société du capitalisme concurrentiel et provoque de façon ou d'autre une situation sociale intenable, qui de façon ou d'autre va donner naissance à un autre type d'organisation – demeure une fois que la plus vigoureuse des critiques a fait du pis qu'elle aura pu. C'est pour cela et cela seul, que Marx a droit qu'on parle de grandeur quand on considère en lui l'analyste économique. » (Schumpeter, 1954, 2, 92).

- 39 Décrivant Marx comme un assoiffé de connaissances dans sa volonté de produire une œuvre théorique de premier ordre, Schumpeter va jusqu'à nier, à la fin de son chapitre sur l'économie marxiste, une quelconque influence du philosophe allemand Hegel sur l'œuvre scientifique de Marx, affirmant que « *[l]'hégélianisme de sa [Marx] manière d'exposer n'est rien de plus qu'une forme, et nous pouvons l'écarter dans tous les cas sans affecter la substance de sa thèse* » (Schumpeter, 1983, 57). Tous les passages dans l'œuvre de Marx qui

vont dans le sens de la lecture dialectique ou néo-hégélienne, du *Manifeste communiste* au *Capital*, sont minimisés par Schumpeter ou simplement réduits à n'être que des restes de philosophie hégélienne dont Marx ne s'est jamais débarrassé et qui ne cadrent pas avec sa véritable vision évolutionniste. Il n'est donc pas surprenant que ce soit l'ouvrage historique le moins dialectique de Marx, intitulé les *Théories de la plus-value*, souvent décrit comme le quatrième volume du *Capital*, qui a particulièrement impressionné Schumpeter et l'ait porté à souligner que « [l]e témoignage le plus marquant de sa [Marx] conscience professionnelle, est fourni par son livre "Théories de la plus-value" qui est un monument de zèle théorique » (Schumpeter, 1942, 87). D'ailleurs il faudrait peut-être voir dans *L'Histoire de l'analyse économique*, la tentative de Schumpeter de surpasser Marx sur son propre terrain. Selon Schumpeter l'érudition historique de Marx prime sur sa méthode et par conséquent mine son originalité.

- 40 En ce qui concerne les sources d'inspiration de Marx, Schumpeter identifie David Ricardo comme ayant été son maître à penser, mais juge secondaire l'influence de François Quesnay, l'inventeur du *Tableau Économique*. Selon Schumpeter plus Marx s'approche de Ricardo, plus il s'éloigne de Hegel. D'autre part, Schumpeter affirme que Marx a voulu développer en profondeur la théorie de la valeur-travail, en s'inspirant de l'économie politique anglaise. L'acceptation de cette théorie économique, même dans la formulation particulière que lui donna Marx, allait mener celui-ci à des impasses et, qui plus est, la théorie de la valeur n'a pas grande utilité dans l'étude scientifique de l'économie:

« Toutefois, du point de vue de l'économie politique, en tant que science positive visant à décrire ou à expliquer des phénomènes concrets, il est beaucoup plus important de se demander comment la théorie de la valeur-travail joue son rôle d'instrument analytique : or, la véritable objection que l'on peut lui opposer, c'est qu'elle le joue très mal. » (Schumpeter, 1942, 90).

- 41 Schumpeter s'abstient donc de passer en revue les réfutations de la théorie de la valeur-travail telles que formulées par Böhm-Bawerk, affirmant que de toute façon, elle était désormais peu utilisée par les économistes au vingtième siècle. Encore une fois, Schumpeter suggère qu'une des raisons de l'engouement de Marx à la théorie de la valeur-travail repose sur sa velléité d'établir « scientifiquement » sa vision de l'exploitation.

- 42 En découvrant le secret de la création de la plus-value, Marx pourrait ensuite fournir objectivement un argument de taille à sa perception sociologique opposant ceux qui détiennent les moyens de production à ceux qui ne les ont pas :

« Ce qu'il entendait démontrer, c'est que l'exploitation ne résultait pas, occasionnellement et accidentellement, de telle ou telle situation spécifique, mais qu'elle survient, inévitablement et tout à fait indépendamment de toute volonté individuelle, de la logique profonde du système capitaliste. » (Schumpeter, 1942, 93).

- 43 Schumpeter ne considère pas la théorie de la valeur-travail, telle que formulée par Marx, comme une véritable contribution scientifique à l'étude de l'économie. Empruntée aux économistes classiques anglais, cette théorie permettait surtout à Marx de justifier « scientifiquement » sa vision de la lutte des classes en raison de l'exploitation objective des travailleurs par les capitalistes :

« Ainsi Marx, seul parmi les grands économistes, a conservé la connotation de classe des catégories de types économiques, consciemment et par principe. Devant la tendance générale qui portait à les rejeter, tendance qu'il n'a pas manqué de remarquer, il a considéré qu'il s'agissait d'un des symptômes de la dégénérescence

de l'économie bourgeoise qui, disait-il, n'avait plus le courage ou l'honnêteté de voir en face les problèmes réels. » (Schumpeter, 1954, 2, 239).

- 44 Bien qu'il condamne le chômage et la pauvreté, les percevant comme des fléaux sociaux, Schumpeter réfute la solution de rechange du passé, qui consistait à voir des maîtres d'esclaves ou une aristocratie féodale imposer diverses formes de travaux forcés. Toutefois à l'instar de Marx, Schumpeter conçoit le capitalisme comme le seul système économique qui soit autorégulé. Les lois du marché et les cycles économiques font en sorte que seule la quantité nécessaire de travail est employée. En outre, il soutient que les succès du capitalisme ont pour effet de réduire le chômage à des niveaux acceptables par les sociétés dont les forces productives sont hautement développées. Le marché est alors inondé de marchandises à des prix abordables aux travailleurs, sauf que la dynamique du marché et l'introduction de nouveaux produits s'accompagnent de bouleversements constants. Bien qu'il ne soit pas particulièrement indulgent à l'endroit des insuffisances de la théorie marxiste, Schumpeter reconnaît à Marx le mérite d'avoir perçu mieux que tout autre analyste la propension du capitalisme à l'accumulation illimitée :

« Pour échapper au risque d'être battue sur ses prix, toute entreprise est finalement obligée de suivre les pionniers, de procéder à son tour à des investissements et, aux fins d'être en mesure de le faire, de remettre en jeu une fraction des profits, c'est-à-dire d'accumuler [...] Marx a perçu ce processus des transformations économiques et a réalisé leur importance fondamentale plus nettement et plus complètement que ne l'a fait aucun autre économiste de son temps. » (Schumpeter, 1942, 101)

- 45 Dans la note infrapaginale, Schumpeter ajoute que

« [B]ien entendu, l'autofinancement ne constitue pas la seule méthode de financement du progrès technologique. Mais c'est pratiquement la seule méthode prise en considération par Marx » (Schumpeter, 1942, 101).

- 46 De l'avis de Schumpeter, la théorie de l'exploitation de Marx, basée sur la notion de valeur-travail, vient affaiblir l'analyse marxiste. Marx aurait peut-être fait de plus grandes découvertes s'il n'avait pas été obsédé par l'idée de créer une sorte de théorie amalgamant sociologie et analyse économique.

Marx l'éducateur

- 47 La synthèse marxiste, si impressionnante soit-elle, comporte néanmoins quelques désavantages. Selon Schumpeter qui en veut à Marx d'avoir sacrifié la clarté de son exposé en traitant sous la même rubrique, d'économie et de sociologie. Il lui reproche aussi d'avoir confondu la notion du travailleur avec celle du prolétaire et de n'avoir pas saisi les nuances de la stratification sociale entre différents salariés. Qui plus est, il lui fait grief d'avoir lancé l'équation « travail égale prolétariat », en associant cette idée à la théorie de la valeur-travail de l'économie politique classique :

« ...un théorème économique utile, s'il subit une métamorphose sociologique, peut, bien loin de prendre un sens plus riche, s'imprégner d'erreur (et réciproquement). Ainsi donc, la synthèse, en général, et la synthèse effectuée selon les directives marxistes, en particulier, peuvent facilement aboutir à détériorer à la fois l'économie politique et la sociologie. » (Schumpeter, 1942, 120)

- 48 Schumpeter réfute également les thèses de la misère croissante et de l'oppression grandissante du prolétariat soutenues par Marx et s'en prend à ses disciples qui jugent que la synthèse marxiste est la seule susceptible de relier ensemble des phénomènes sociaux qui ne sont détachés qu'en apparence. Ils endossent la perspective de Marx qui

est d'expliquer les luttes sociales à partir des contradictions de l'économie capitaliste et de ses lois, ce qui permet de mieux saisir la dynamique sociale dans sa totalité. Peu enclin à soutenir une « loi d'airain » régissant les salaires ou à faire sienne la croissance tendancielle de la misère, Marx avait plutôt une vision élastique de la condition matérielle des ouvriers. C'est d'ailleurs exactement ce que soutient Graham lorsqu'il dit que Marx parlait souvent de la misère en termes d'écarts relatifs des fortunes entre les classes sociales. Commentant la critique que formule Schumpeter à l'endroit de Marx et de ses adeptes, Graham affirme que :

« One possible reply is that impoverishment is a relative notion for Marx. Schumpeter has little patience with this, but there is strong textual evidence. Marx offers the analogy of a house, which shrinks if a palace springs up beside it: in the same way, the enjoyments of a worker may rise, but their social satisfaction, their satisfaction relative to what a capitalist can enjoy, may fall if there is a rapid growth in productive capital [...] Given the accumulation of fortunes among the capitalist class as defined, it may well be that the gap between them and members of the working class as defined has indeed widened. » (Graham, 1993, 229-230)

- 49 Quand les affaires vont bien, les salaires peuvent monter. Cependant, lorsque les choses se détériorent, ce sont les travailleurs qui en subissent les conséquences les plus dévastatrices. La qualité de vie de la masse des salariés est donc, selon Marx, largement dépendante des hauts et des bas caractéristiques du capitalisme : « *La condition indispensable pour une situation passable de l'ouvrier est donc la croissance aussi rapide que possible du capital productif.* » (Marx, 1849, 40). Ne partageant pas tout à fait ce point de vue, Schumpeter affirme de plus que la théorie marxiste n'explique pas de façon satisfaisante les crises. D'ailleurs Schumpeter soutient que la longue période de dépression que venait de connaître l'économie mondiale quelques années avant la publication de son livre ne donnait aucune raison de croire le propos marxiste au sujet de l'évolution catastrophique du capitalisme :

« En particulier, les marxistes n'ont aucunement lieu de s'enorgueillir de l'interprétation que leur synthèse peut donner de l'expérience 1929-1939. Toute période prolongée de dépression ou de reprise insuffisante doit confirmer n'importe quelle prédiction pessimiste aussi bien que celle de Marx [...] Cependant aucune des données de fait n'est venue justifier un diagnostic spécifiquement marxiste, ni à plus forte raison, ne permet de soutenir que nous ayons été les témoins, non simplement de phénomènes de dépression, mais encore des symptômes d'une mutation structurelle du processus capitaliste, analogue à celle que Marx s'attendait à voir survenir. » (Schumpeter, 1942, 123)

- 50 En fin de compte, Schumpeter ne croit pas aux extrapolations du marxisme qui imputent des tendances impérialistes au système capitaliste. Dans un ouvrage consacré à cette question, Schumpeter suggère que l'impérialisme à l'ère du capitalisme contemporain était un phénomène voué à l'extinction, étant donné qu'il était lié aux vestiges de l'Ancien Régime. Ce qu'on désigne par l'expression « impérialisme moderne » ne serait, selon lui, rien d'autre qu'une continuation des comportements expansionnistes et guerriers des modes de production révolue :

« En d'autres termes, l'impérialisme s'explique par la condition de vie du passé et non pas du présent; ou encore, pour parler le langage marxiste, l'impérialisme exprime des rapports de production caractéristiques de modes de production appartenant au passé. » (Schumpeter, 1919, 110)

- 51 Schumpeter ajoute dans une note infrapaginale une remarque à propos de ce qui le distingue du marxisme vulgaire :

« L'impérialisme constitue un exemple frappant d'une thèse que nous avons exposée dès le début de cet essai, à savoir que l'application de l'interprétation économique de l'histoire ne permet nullement de réduire les données culturelles d'une époque déterminée aux rapports de production dominants de cette époque » (Schumpeter, 1919, 110).

- 52 Cependant certains disciples de Marx persistent à soutenir qu'il est possible de relier directement l'impérialisme au développement du capitalisme, au début du XX^e siècle et à croire que ce qui distingue le capitalisme des autres modes de production est sa tendance à se propager à l'échelle globale par tous les moyens. Taylor affirme que pour Schumpeter, l'idée voulant que l'impérialisme soit le signe avant-coureur sonnant la fin du capitalisme est absurde :

« [T]he theory that modern imperialism is essentially a product and phase of maturing and degenerating capitalism was to his mind nonsense [...] The main point is the appeal from what he regarded as the errors of Marx and even worse errors of those neo-Marxists, Hilferding and Bauer – whom he had known as fellow students and friends – to what he regarded as the valid method, created by Marx and capable of leading to the true explanation of imperialism as well as to the true explanations of most social phenomena. » (Taylor, 1951, 547)

- 53 Schumpeter considère farfelue l'hypothèse selon laquelle la disparition quasi complète du monde précapitaliste représente le premier pas vers la dissolution du régime capitaliste en tant que tel et réfute l'allégation voulant que le capitalisme ne puisse plus se mouvoir qu'à l'intérieur de ses propres contradictions, ce qui le poussera nécessairement à sa chute historique. En place et lieu, Schumpeter suggère que ce ne sont pas les contradictions internes du capitalisme qui le mèneront à s'autodétruire, mais plutôt ses succès qui ébranleront les institutions assurant son dynamisme. Pour cette raison, il juge que le socialisme ne deviendra une solution de rechange fort plausible qu'à la suite du désintéressement de l'entrepreneur à innover. Au niveau personnel, Schumpeter déplore que l'ère historique pleine de rebondissements soit remplacée par le socialisme terne et dépourvu de stimulants :

« Dernière remarque liminaire : la thèse que je vais m'efforcer d'établir consiste à soutenir que les performances réalisées et réalisables par le système capitaliste sont telles qu'elles permettent d'écarter l'hypothèse d'une rupture de ce système sous le poids de son échec économique, mais que le succès même du capitalisme mine les institutions sociales qui le protègent et crée "inévitablement" des conditions dans lesquelles il ne lui sera pas possible de survivre et qui désignent nettement le socialisme comme son héritier présomptif. » (Schumpeter, 1942, 138)

- 54 Néanmoins Schumpeter en arrive à conclure, à l'instar de Marx, que le capitalisme est un mode passager de la production sociale. Mais, contrairement aux marxistes qui n'ont fait, pour la plupart, que reprendre des slogans tirés hors contexte de l'œuvre de Marx, Schumpeter porte plutôt son attention aux raisons judicieuses avancées par Marx au sujet du dépérissement du capitalisme. À ses yeux, Marx méritait un « meilleur sort » que celui d'être le prophète d'une religion laïque moderne. Par sa critique du marxisme, Schumpeter ne cherchait nullement à diminuer le mérite de Marx, mais plutôt à sauvegarder de son apport tout ce qui lui semblait soutenable.

Concordia Discors : le rapport Marx-Schumpeter

- 55 Plusieurs chercheurs contemporains ont voulu voir sur quels points Marx et Schumpeter s'accordaient ou divergeaient. Tout dépendant des interprétations avancées, les positions

de Marx et de Schumpeter sont parfois en opposition quasi totale, et parfois converge sur une grande variété de sujets. Il conviendrait, dans un premier temps, de dresser un tableau de ces différentes évaluations pour ensuite donner notre propre point de vue. John Elliott affirme qu'en apparence la définition du capitalisme des deux auteurs se ressemble en ce qu'ils le perçoivent comme un système économique révolutionnaire. En outre, Elliott suggère que : « *On the specific subject of "capitalism's" creative destruction," the two respective theories seem closer to each other than either is to any other prominent vision of capitalism's future.* » (Elliott, 1980, 45-46) Schumpeter voyait, tout comme Marx, que le capitalisme s'accommode fort bien des révolutions technologiques et des changements brusques. Quelques transformations quantitatives à elles seules ne suffisent pas à ébranler les assises du capitalisme. Il faut pour cela des sauts qualitatifs vers de nouveaux modes de production et d'échange. Comme l'expliquent Becker et Knudsen, pour Schumpeter il s'agit de quelque chose d'inusité et de jamais vu, et partant, d'imprévisible. Les petits changements quantitatifs et incrémentaux ne sont pas ce que Schumpeter entend par développement qui désigne plutôt un changement qualitatif indéniable,

« This kind of "novelty" constitutes what we here understand as "development", which can be exactly defined as: transition from one norm of the economic system to another norm in such a way that this transition cannot be decomposed into infinitesimal steps. In other words: Steps between which there is no strictly continuous path. » (Becker, Knudsen, 2005, 115)

- 56 Ce qui est surprenant dans ce passage est qu'on croirait entendre le vieux Hegel ou même Marx dans le *Capital* lorsqu'il parle du saut de la quantité à la qualité. Mais chez Schumpeter il n'y a plus de médiation entre l'ancien et le nouveau. Voyant venir l'accusation de ne pas avoir évité le piège de la dialectique Schumpeter évoque le caractère imprévisible de la rupture et de l'arrivée du nouveau. Dans tous les cas, et surtout en ce qui concerne les phénomènes économiques, pour Schumpeter comme pour Marx, les cycles d'accumulation du capital sont irréguliers et liés d'abord et avant tout à des changements dans le domaine de la production :

« the perception of change emanating from within the economic system, notably from the sphere of production rather than consumption, mentioned above as one of several prominent elements in Schumpeter's definition of economic development, is of course vintage Marx. » (Elliott, 1980, 48)

- 57 Elliot concède qu'au-delà de ces parallèles, il y aurait en réalité peu de ressemblances entre Marx et Schumpeter. Chacun, à sa manière, retient un élément différent pour définir ce que l'on pourrait appeler l'essence du capitalisme. Alors que pour Schumpeter l'obtention de crédit bancaire par l'entrepreneur constitue la pierre angulaire du processus d'accumulation, Marx impute la capitalisation à la création de plus-value découlant du monopole de la classe capitaliste sur les moyens de production :

« For Marx [...] capitalism's surplus values are fundamentally created through the class division between capitalist employers and workers and the accompanying capitalist "class monopoly" of the means of production, with the resulting differential, generated within production itself, between the value of labour power and the value of output. » (Elliott, 1980, 51)

- 58 En outre, même si Schumpeter reconnaît certaines défaillances au capitalisme, il s'oppose farouchement à l'idée selon laquelle le capitalisme serait en voie d'extinction, miné qu'il est par ses contradictions internes. Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, l'auteur s'attaque surtout à la thèse entretenue par certains marxistes qui ne semble pas correspondre, à ses yeux, à l'évolution observable du capitalisme depuis la mort de Marx.

Elliott fait remarquer que sur ce point Schumpeter s'en prend directement aux thèses catastrophiques de Marx,

« Instead, Schumpeter confronts Marx directly. First, whatever its dysfunctional proclivities, capitalism has been an immense success [...] capitalism shows no likelihood of imminent breakdown “under the weight of economic failure”. » (Elliott, 1980, 54)

- 59 Trois années après la publication de l'article d'Elliott, John Bellamy Foster fait paraître sa réplique. Selon Foster, Elliott accorde trop d'importance aux similitudes entre Marx et Schumpeter. Aussi, lui reproche-t-il de ne pas bien comprendre certaines distinctions clés dans le système théorique de Marx et de Schumpeter :

« To put the matter briefly, Marx creates his model of stationary equilibrium (simple reproduction) by “assuming away” accumulation but not the capitalist, while Schumpeter’s model of the circular flow abstracts from the existence of the entrepreneur himself. In Schumpeter’s theory, “equal access to capital” through bank credit is the defining characteristic of capitalism. This contrasts sharply with Marx’s notion that capitalists, by definition, have a monopoly over the means of production. Consequently, although both theorists emphasize the discontinuous nature of the capitalist dynamic, Schumpeter sees economic development and technical change as the result of the individual entrepreneur’s initiative, while in Marx’s view it is the structure of accumulation itself that forms the “primum mobile” of capitalist development. » (Foster, 1983, 327)

- 60 Foster reproche aussi à Elliott de ne pas voir que l'analyse de Marx dans le *Capital* se situe dans le cadre d'une économie pleinement capitaliste où la loi de la valeur s'applique, l'empêchant ainsi de voir certaines différences fondamentales entre Marx et Schumpeter. Pour Schumpeter, par exemple, le processus de rationalisation inhérent à l'économie capitaliste contribue à provoquer le déclin de l'entrepreneur innovateur dans un système économique contrôlé par des gestionnaires. En effet, comme le résume Foster, « [w]ith the decline of the entrepreneur the most dynamic element of capitalist fades away and the class itself is doomed. » (Foster, 1983, 329). Foster montre qu'à cet égard, Marx a une position diamétralement opposée. En effet, pour ce dernier, la fonction entrepreneuriale dérive de l'accumulation capitaliste. Sa théorie du déclin capitaliste serait donc aux antipodes de celle de Schumpeter. Ce n'est pas la disparition de l'entrepreneur innovateur en tant qu'espèce qui signifierait la mort du capitalisme. Foster note que

“It is true that Marx recognized that capitalism involves the progressive rationalization and socialization of the means of production. He did not, however, place any importance on the withering away of economic leadership as a cause of the eventual downfall of capitalism. [...] Marx attributed capitalist development to the internal logic of the accumulation process itself, under conditions in which the capitalist class has a monopoly on the means of production (or, in other words, exclusive access to the accumulation fund of society). A threat to capitalist economic viability, for Marx, therefore depended on capital’s tendency to create barriers to its own self-expansion. » (Foster, 1983, 330)

- 61 Nous voici donc à nouveau de retour à la question du développement capitaliste et de sa dynamique contradictoire. Nous nous expliquons mal que Schumpeter s'en soit pris à Marx pour avoir voulu intégrer, tant bien que mal, des éléments de sa conception sociologique dans son analyse économique alors Schumpeter que lui-même ne semble pas avoir su éviter cet écueil. Une façon par laquelle Schumpeter tente de trouver une solution à ce problème consiste à faire un rapprochement entre certains néo-marxistes autrichiens et russes en y combinant ses propres intuitions. Tout comme son ami économiste Émile Lederer à qui il a fait cadeau du manuscrit *Développement* retrouvé

plusieurs années plus tard, Schumpeter a su intégrer des éléments de plusieurs écoles théoriques pour créer sa propre synthèse comme l'expliquent Vouldis, Michaelides et Milios,

« Hilferding's analysis in his *Finance Capital* constitutes a shift from Marx's 'macroeconomic' theoretical system towards a 'microeconomic' point of view that seeks causality in the individual enterprise. It is Hilferding's and not Marx's theoretical paradigm that is most closely related to the outlook of Schumpeter and Lederer. Schumpeter and Lederer developed their theories in the same social, political, theoretical and ideological environment, and they were acquainted with each other's ideas. The similarities in their work were not coincidental, but were instead the outcome of cross-fertilization of their own ideas with insights drawn from Marx, Hilferding and Tugan-Baranowsky. » (Vouldis, Michaelides, Milios, 2011, 458)

- 62 D'autres influences telles que celles de Max Weber et la tradition sociologique non marxiste ont aussi exercé une influence sur les conclusions de Schumpeter. À titre indicatif, rappelons que la notion d'entrepreneur, chez Schumpeter, découle de sa conception sociologique du chef qui fait immédiatement penser aux recherches de Max Weber sur le pouvoir charismatique et les traits du dirigeant inspiré. Comme l'indique bien François Perroux, le concept de « leadership » constitue un élément essentiel chez Schumpeter :

« Dans tous les domaines de l'activité sociale, le chef joue un rôle particulier (Führerschaft). Les individus qui le remplissent sont qualifiés moins par leur valeur proprement intellectuelle que par des aptitudes affirmées pour l'action. [...] De cette notion de Führerschaft transposée du social dans l'économie, dérive la notion d'entreprise et d'entrepreneur. L'entreprise est l'acte de réaliser, l'entrepreneur l'agent qui réalise des combinaisons nouvelles de facteurs de la production. » (Perroux, 1965, 87-88)

- 63 Alors que chez Marx, aucun trait caractériel n'est attribué au capitaliste, sauf ceux découlant de sa fonction d'agent d'accumulation du capital, Schumpeter fait intervenir un principe sociologique individualiste, dotant son entrepreneur d'un caractère de meneur. Entre les deux synthèses théoriques, il semble que celle offerte par Marx, malgré ses limites, respecte mieux les conditions d'une véritable interprétation économique de l'histoire. L'exemple du « vampire », utilisé par Marx dans le livre premier du *Capital* pour décrire le capitaliste et sa fonction, illustre l'absence évidente d'un quelconque principe volontariste pour expliquer le rapport de l'employeur aux travailleurs. En effet, tout se passe entre les deux protagonistes au moyen d'un rapport organique qui fait découler la prospérité de l'un de l'épuisement de l'autre :

« [L]e capital n'a qu'un penchant naturel, qu'un mobile unique; il tend à s'accroître, à créer une plus-value, à absorber, au moyen de sa partie constante, les moyens de production, la plus grande masse possible de travail extra. Le capital est du travail mort, qui, semblable au vampire, ne s'anime qu'en suçant le travail vivant, et sa vie est d'autant plus allègre qu'il en pompe davantage. Le temps pendant lequel l'ouvrier travaille est le temps pendant lequel le capitaliste consomme la force de travail qu'il lui a achetée. Si le salarié consomme pour lui-même le temps qu'il a de disponible, il vole le capitaliste. » (Marx, 1867, 174-175)

Conclusion

- 64 Au terme de cet article, il appert que Schumpeter a vanté les mérites de Karl Marx et de son système économique-sociologique. Toutefois, ses multiples louanges étaient

immanquablement accompagnées de certaines réserves. Schumpeter affirme que le fondateur du matérialisme historique n'a pas su éviter de tomber dans le piège de l'idéologie, laissant ainsi ses partis pris guider son analyse. Mais l'essentiel de sa critique s'adresse non pas à Marx, mais plutôt à certains de ses disciples dogmatiques qu'il accuse d'avoir altéré sa doctrine tout en parant leur « maître » de l'auréole de l'infailibilité. Marx et Schumpeter, bien qu'avec des arguments forts différents, s'entendent pour dire que le capitalisme crée des conditions dans lesquelles les agents qui poussent à son développement finissent par mourir. Pour Marx les capitalistes ne sont plus en mesure de contrôler les forces économiques qu'ils ont été forcés à créer et s'autodétruisent avec le système qu'ils ont bâti. Pour Schumpeter, l'entrepreneur s'éteint en étant de moins en moins nécessaire au fonctionnement rationnel et organisé du capitalisme moderne et avec lui disparaît l'élément dynamique du système. Dans son article intitulé « The March into Socialism », Schumpeter affirme que : « Marx was wrong in his diagnosis of the manner in which capitalist society would break down; he was not wrong in the prediction that it would break down eventually. » (Schumpeter, 1950, 456). Dans les deux cas, ni l'un ni l'autre ne se faisaient d'illusions sur la survie à long terme du capitalisme. Schumpeter est partagé entre son admiration du génie de Marx et sa critique des insuffisances de sa théorie qui suit deux lièvres en même temps, à savoir : la sociologie et l'économie. Même quand il vante les mérites de Marx, Schumpeter trouve toujours une raison pour s'abattre sur ses disciples dogmatiques qu'il accuse d'avoir altéré son enseignement.

- 65 D'autre part, Schumpeter ne cache pas son attachement au capitalisme qui, contrairement à ce que pense Marx, a amélioré la condition des travailleurs. Il s'explique mal qu'un penseur de la trempe de Marx se mette parfois à haranguer les travailleurs en vue de renverser coûte que coûte le capitalisme. La critique que Schumpeter adresse au père fondateur du matérialisme historique est souvent pertinente. Qui plus est, les positions que les deux théoriciens en question défendent sont souvent compatibles. Le raisonnement analogique caractérise leur réflexion qu'ils inscrivent dans le cadre d'un historicisme déterminé. Pour toutes ces raisons, nous avons mis l'accent autant sur la proximité de leurs vues que sur les divergences qui les opposent.

Remerciements

J'aimerais avant tout remercier Christian Deblock pour m'avoir aidé avec des commentaires précieux tout au long de la production de cet article. J'aimerais aussi remercier Laurent Alarie pour avoir relu une version préliminaire du texte et d'avoir offert des suggestions très pertinentes.

BIBLIOGRAPHIE

Écrits de Marx:

Marx, Karl. (1972) [1844]. Manuscrits de 1844, Paris, Éditions Sociales, 176 pages.

Marx, Karl. (1972) [1847]. Misère de la philosophie, Paris, Éditions Sociales, 221 pages.

Marx, Karl. (1983) [1848]. Manifeste du parti communiste, Paris, Éditions Sociales, 160 pages.

- Marx, Karl. (1972) [1849]. Travail salarié et capital, Paris, Éditions Sociales, 94 pages.
- Marx, Karl. (1977) [1859]. Contribution à la critique de l'économie politique, Paris, Éditions Sociales, 310 pages.
- Marx, Karl. (1980) [1857-1858]. Grundrisse 1^e partie, Paris, Éditions Sociales, 455 pages.
- Marx, Karl. (1980) [1857-1858] Grundrisse 2^e partie, Paris, Éditions Sociales, 459 pages.
- Marx, Karl. (1976) Capital livre 1^e, Le développement de la production capitaliste, Paris, Éditions Sociales, 762 pages.
- Marx, Karl. (1976) [1885]. Capital livre 2^e, Le procès de circulation du capital, Paris, Éditions Sociales, 524 pages.
- Marx, Karl. (1976) [1894]. Capital livre 3^e, Le procès d'ensemble de la production capitaliste, Paris, Éditions Sociales, 872 pages.
- Marx, Karl. (1974) [1905]. Théories sur la plus-value tome 1^e, Paris, Éditions Sociales, 510 pages.
- Marx, Karl. (1975) [1905]. Théories sur la plus-value tome 2^e, Paris, Éditions Sociales, 727 pages.
- Marx, Karl. (1974) [1905]. Théories sur la plus-value tome 3^e, Paris, Éditions Sociales. 697 pages.
- Écrits de Schumpeter:
- Schumpeter, Joseph. (1954) [1942]. Capitalisme, socialisme et démocratie, Paris, Éditions Payot, 464 pages.
- Schumpeter, Joseph. (1984) [1919]. Impérialisme et classes sociales, Paris, Flammarion, 291 pages.
- Schumpeter, Joseph. (1949). « The Communist Manifesto in Sociology and Economics », The Journal of Political Economy, vol. 57, n° 3, pp. 199-212.
- Schumpeter, Joseph. (1961) [1911]. The Theory of Economic Development, New York, Oxford University Press, 255 pages.
- Schumpeter, Joseph. (1999) [1911]. Théorie de l'évolution économique. Recherche sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture, Paris, Éditions Dalloz, 371 pages.
- Schumpeter, Joseph. (1983) [1954]. Histoire de l'analyse économique. Tome II, L'âge classique. Paris, Gallimard, 499 pages.
- Schumpeter, Joseph. (1909). « On the Concept of Social Value », The Quarterly Journal of Economics, Vol. 23, n° 2 (Feb., 1909), pp. 213-232
- Schumpeter, Joseph. (1928). « The Instability of Capitalism », The Economic Journal, Vol. 38, No. 151 (Sep., 1928), pp.361-386.
- Schumpeter, Joseph. (1949). « Science and Ideology », The American Economic Review, Vol.39, No.2 (Mar., 1949), pp. 346-359.
- Schumpeter, Joseph. (1950). « The March into Socialism », The American Economic Review, Vol.40, No.2 (May 1950), pp. 446-456.
- Articles:
- Becker & Knudsen. (2005). « Development de Joseph A. Schumpeter » 1932, Journal of Economic Literature: vol. XLVIII, mars, pp. 108-120.
- Elliott, John E. (1980). « Marx and Schumpeter on Capitalism's Creative Destruction: A Comparative Restatement », The Quarterly Journal of Economics, vol. 95, n° 1, pp. 45-68.

Elliott, John E. (1983). Schumpeter and Marx on Capitalist Transformation, *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 98, n° 2, pp. 333-336.

Foster, John Bellamy. (1983). « Theories of Capitalist Transformation: Critical Notes on the Comparison of Marx and Schumpeter », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 98, n° 2, pp. 327-331.

Graham, Keith. (1993). « Schumpeter's critique of Marx: A Reappraisal », *European Journal of Political Research*, Vol. 23, n° 2, pages 225-243.

Grossmann, Henryk. (1977) [1941]. « Marx, Classical Political Economy and the Problem of Dynamics », *Capital and Class*, Summer 1977 (2): 32-55; Autumn 1977 (3): 67-99.

Rahim, Eric. (2009). « Marx and Schumpeter: A Comparison of their Theories of Development », *Review of Political Economy*, vol. 21, n° 1, pp. 51-83.

Sweezy, Paul M. (1943). « Professor Schumpeter's Theory of Innovation », *The Review of Economics and Statistics*, Vol.25, No.1 (Feb., 1943), pp. 93-96.

Taylor, O. H. (1951). « Schumpeter and Marx: Imperialism and Social Classes in the Schumpeterian System », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 65, n° 4, pp. 525-555.

Angelo Vouldis, Panayotis G. Michaelides & John Milios (2011). « Emile Lederer and the Schumpeter-Hilferding-Tugan-Baranowsky Nexus », *Review of Political Economy*, 23:3, 439-460.

Monographies:

Böhm-Bawerk, Eugen von. (1949). *Karl Marx and the Close of his System & Rudolf Hilferding Böhm-Bawerk's Criticism of Marx*, New York, Augustus M. Kelley, 228 pages.

Grossmann, Henryk. (1992) [1929]. *The Law of Accumulation and Breakdown of the Capitalist System*, Londres, Pluto Press, 210 pages.

Harvey, David. (2010). *The Enigma of Capital and the Crises of Capitalism*, Oxford, Oxford University Press, 296 pages.

Hilferding, Rudolf. (1970) [1910]. *Le capital financier*, Paris, Éditions de minuit, 503 pages.

Luxembourg, Rosa. (2008) [1951]. *Introduction à l'économie politique*, Toulouse, Smolny, 464 pages.

Luxembourg, Rosa. (1976) [1913]. *L'accumulation du capital tome I*, Paris, François Maspero, 303 pages.

Luxembourg Rosa. (1967) [1913]. *L'accumulation du capital tome II*, Paris, François Maspero, 238 pages.

Mandel, Ernest. (1978) [1967]. *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, François Maspero, 212 pages.

Perroux, François. (1965) *La pensée économique de Joseph Schumpeter les dynamiques du capitalisme*, Genève, Droz, 259 pages.

Smelser, Neil ed., (1973) *Karl Marx on Society and Social Change*, Chicago, The University of Chicago Press, 206 pages.

Sweezy, Paul M. (1970) [1942]. *The Theory of Capitalist Development, Principles of Marxian Political Economy*, New-York, Modern Reader Paperback, 398 pages.

RÉSUMÉS

À jongler avec les mérites et les ratés de la théorie de Marx et de ses adeptes, Schumpeter semble vouloir s'imposer en tant qu'arbitre unique et impartial du marxisme. Bien qu'il reconnaisse plusieurs mérites à la conception économique de Marx, Schumpeter soulève de multiples limites à l'analyse des marxistes orthodoxes qui ne font que corroborer sa prise de position critique du marxisme. Une lecture des critiques et des réponses que Schumpeter a adressées au marxisme permet de révéler les points communs et les divergences entre les deux auteurs. Chez Schumpeter comme chez Marx, le capitalisme est un mode passager de la production sociale. Schumpeter se fixe comme objectif de combler la lacune des marxistes qui n'ont pas su identifier les vraies raisons du dépérissement du capitalisme. Il lui fallait relever le défi de critiquer certains adeptes de Marx sans pour autant s'en prendre trop au fondateur du marxisme auquel il vouait une admiration sincère.

Juggling with the merits and flaws of Marx and his followers, Schumpeter seems to be acting as an impartial judge, especially since he eliminates the extreme arguments of both the Marxists and their opponents. His technique seeks to make his position unassailable from either side of the debate. Although he recognizes several merits to the economic conceptions of Marx, Schumpeter points out several limits of orthodox Marxists which only confirm his critical position towards Marxism. A careful reading of Schumpeter's commentary on Marxism reveals many points in common between himself and Marx. For Schumpeter as for Marx, capitalism is a transitory and historically limited social mode of production. Unlike most Marxists, who merely repeated ideological slogans from the works of Marx, Schumpeter believed he had discovered the true reasons behind capitalism's demise. With his critique of Marxism, Schumpeter did not wish to diminish the merit of its founder, but rather to save what he thought was valuable in the doctrine of Marx.

INDEX

Keywords : Schumpeter, Marx, Marxism, crisis, development, capitalism, historical sociology

Mots-clés : Schumpeter, Marx, marxisme, crise, développement, capitalisme, sociologie historique

AUTEUR

OMER MOUSSALY

Doctorant et chargé de cours au département de science politique, UQAM
 moussaly.omer@courrier.uqam.ca

Les innovations financières s'inscrivent-elles dans un processus schumpeterien de destruction créatrice ?

Do financial innovations fit into the scheme of the Schumpeterian creative destruction process?

Faruk Ülgen

- 1 La relation entre les innovations financières, qui sont souvent associées à des marchés libéralisés et dérégulés, et la stabilité macroéconomique constitue une problématique économique lancinante. La crise financière de 2007/2008 a remis au-devant de la scène les interrogations sur le rôle positif de l'évolution des marchés financiers dans la stabilité économique.
- 2 Le présent travail pose la question de savoir si les innovations financières peuvent être pensées dans le cadre du processus schumpeterien de destruction créatrice. La première section souligne que, contrairement au modèle statique de concurrence néoclassique, le processus schumpeterien est un processus d'innovation-rivalité dans un environnement en évolution discontinue. L'analyse schumpeterienne de l'économie capitaliste est alors menée en termes d'une économie monétaire dans laquelle le système bancaire et financier, les *quartiers généraux* du système capitaliste, détermine la trajectoire d'évolution économique. Les innovations bancaires et financières jouent un rôle crucial sur la stabilité macroéconomique. La deuxième section développe la thèse selon laquelle, à l'opposé des effets, souvent jugés positifs, des innovations des entrepreneurs schumpeteriens sur la trajectoire de la croissance, les marchés financiers libéralisés génèrent une dynamique de déséquilibres cumulés. Les modifications institutionnelles sur ces marchés (déréglementation, ouverture des marchés, innovations financières) affectent structurellement le développement économique. Le développement spéculatif des marchés financiers conduit à une financiarisation macroéconomiquement désastreuse si bien que le processus de destruction créatrice des innovations peut se

transformer en une création destructrice. Dans ce cas, une relecture minskienne du processus schumpeterien d'évolution capitaliste montre la nécessité d'une redéfinition des mécanismes de régulation dans l'objectif de faire face aux crises monétaires et financières.

La dynamique capitaliste comme une dynamique monétaire

- 3 Une relecture de la dynamique schumpeterienne de l'économie capitaliste en termes monétaires peut s'avérer judicieuse en vue d'appréhender le rôle du système bancaire et financier dans la croissance économique. Dans cette optique, l'interprétation des innovations bancaires récentes au-delà des modèles classiques d'intermédiation financière, fondés sur l'hypothèse de marchés efficients, montre que l'évolution des marchés financiers contribue à l'accroissement des fragilités financières et remet en question les effets supposés positifs de la libéralisation financière et de la concurrence bancaire subséquente sur la stabilité macroéconomique.

L'économie monétaire schumpeterienne: le rôle de la banque et de la finance

- 4 La relation entre les innovations entrepreneuriales et l'évolution économique est l'un des aspects les plus développés de l'analyse schumpeterienne de l'économie capitaliste (Perroux, 1965, Tremblay, 2003, Hanusch et Pyka, 2007, Szirmai, Naudé et Goedhuys, 2011). Toutefois, une deuxième relation qui concerne les liens entre l'activité entrepreneuriale et le système de financement de l'économie, souvent implicite dans les travaux de Schumpeter, joue un rôle important dans l'évolution économique. En effet, Schumpeter (1935, 1963) établit une distinction explicite entre deux approches économiques alternatives : l'approche réelle avec monnaie comme voile, jouant le rôle d'un moyen technique d'intermédiaire, et l'approche monétaire dans laquelle la monnaie est la catégorie économique première pour penser une économie capitaliste. La préférence de Schumpeter va dans le sens de la deuxième approche puisque l'auteur de *Business Cycles* (1939) souligne que l'action économique ne peut pas être expliquée sans la prise en compte de la monnaie. La monnaie est introduite au cœur de la théorie si bien que la façon dont le système monétaire fonctionne devient le point de départ de toute analyse économique (Schumpeter, 1963). Les deux relations, dynamique entrepreneuriale et dynamique financière, se trouvent alors intimement liées entre elles puisque:

"capitalism is that form of private property economy in which innovations are carried out by means of borrowed money, which in general (...) implies credit creation" (1939, p. 223).

- 5 Dans cette perspective, l'économie entrepreneuriale est pensée comme une économie monétaire dans laquelle les agents prennent leurs décisions en termes monétaires. Ils réalisent leurs échanges en et par la monnaie qui devient de ce fait le *ticket d'entrée* sur le marché. Les marchés monétaires sont alors vus comme les quartiers généraux du système capitaliste (Schumpeter, 1935, p. 191). L'accès à la monnaie, c'est-à-dire la capacité des entrepreneurs à obtenir les moyens de financement nécessaires à la réalisation de leurs projets de production et/ou d'investissement, est le pouvoir de commander et de déterminer un niveau d'activité économique donné¹. Par conséquent, le financement des

entrepreneurs innovateurs se voit assigner une priorité logique dans le processus de développement économique :

"this is the only case in which lending and the ad hoc creation of means of payment are crucial elements of an economic process the model of which would be logically incomplete without them" (Schumpeter, 1939, p. 114).

- 6 Ce financement requis pour réaliser le projet de production et/ou d'investissement de l'entrepreneur schumpeterien est principalement obtenu auprès des banques. Schumpeter remarque que les agents peuvent devenir entrepreneurs seulement s'ils deviennent au préalable débiteurs des banques. La fonction essentielle du système de crédit est de rendre l'entrepreneur capable d'accéder aux moyens de production nécessaires à la réalisation de son projet et de pousser ainsi le système économique vers de nouveaux canaux d'évolution (Schumpeter, 1935, pp. 151-152). Il s'agit du « mécanisme de base du processus capitalistique » (Schumpeter, 2005, vol. II, p. 70). Selon les caractéristiques de son projet, l'entrepreneur établit un plan de financement. Lorsque ce dernier est satisfait par le système bancaire, l'entrepreneur détermine un niveau d'emploi effectif, ce qui correspond au motif de financement keynésien qui met en exergue le rôle fondamental des rapports de financement entre les entreprises et les banques (Bertocco, 2007).
- 7 Toutefois, le développement de cette approche nécessite de préciser le double rôle que joue le système bancaire dans le financement des activités productives. Comme les autres intermédiaires non bancaires, les banques font le lien entre les fonds disponibles à un moment donné et les besoins de financement des entrepreneurs. C'est la fonction d'intermédiation étudiée dans les modèles usuels. Mais, à la différence des intermédiaires financiers, les banques ont aussi la capacité de créer de la monnaie (dite de crédit) pour financer les projets des entrepreneurs innovateurs qui ne peuvent pas être satisfaits par le marché des fonds prêtables. C'est la fonction souvent mise en avant dans les modèles de monnaie endogène (Ülgen, 1995).
- 8 L'intuition schumpeterienne sur l'importance du système de financement dans les innovations et l'évolution économique a été reprise dans les travaux des années 1990 sur les liens entre le développement financier et le développement économique. Sans présenter une synthèse exhaustive de ces travaux (voir, par exemple, Levine, Loayza et Beck, 2000, et FitzGerald, 2006), il est possible d'en montrer la ligne directrice. Par exemple, Bencivenga et Smith (1991), utilisant un modèle d'équilibre général, soulignent les effets que l'intermédiation financière peut avoir sur le taux de croissance d'une économie en encourageant le déplacement de l'épargne des actifs liquides peu productifs vers des actifs illiquides, mais plus productifs. En effet, dans un environnement à risques idiosyncratiques, les intermédiaires spécialisés dans l'évaluation des risques sont supposés plus à même d'ajuster leur portefeuille d'investissements aux différentes caractéristiques des risques en permettant aux investisseurs individuels de prendre des positions financières et de contribuer au financement de l'économie en renforçant ainsi l'accumulation du capital. Il s'agit là des arguments bien connus en faveur de l'utilité des intermédiaires financiers dont l'existence permettrait une plus grande mobilisation des épargnes, une meilleure évaluation des projets à financer, une gestion plus efficace des risques, un contrôle plus adapté des gestionnaires des entreprises et une capacité à faciliter les transactions à travers les services financiers.
- 9 Cependant, dans ces modèles, les banques sont considérées quasi exclusivement comme des producteurs d'information et d'assureurs de liquidité si bien qu'il n'y a pas

d'argument explicite pour étudier le système bancaire d'une façon distincte par rapport aux autres intermédiaires non bancaires. Les travaux sont implicitement ou explicitement fondés sur le traitement de la question de l'efficacité de l'utilisation des ressources (de financement) disponibles. La différence fondamentale entre ces modèles dont une grande partie se réclame de la tradition schumpeterienne (par exemple, King et Levine, 1993) et l'approche sous-jacente à l'analyse de Schumpeter est que l'intermédiation financière est seulement l'un des deux rôles joués par les banques. Le deuxième, le financement de l'économie par création de monnaie de crédit, est au moins aussi important que le premier surtout lorsqu'il s'agit d'étudier les innovations entrepreneuriales puisque Schumpeter critique la théorie classique de la banque en soulignant que : "the view which assumes the banks finance precisely not innovation but current commodity transactions, misses the salient point entirely" (1939, p. 109).

- 10 Habituellement, ce point n'est pas celui qui est principalement mis en avant dans les études schumpeteriennes. Le traitement standard de la vision schumpeterienne porte sur la destruction créatrice, le processus par lequel les innovations entrepreneuriales remplacent les structures établies par de nouvelles méthodes de production, de nouveaux produits/services ou de nouvelles formes d'organisation. Or, une part non négligeable de la théorie schumpeterienne concerne le système de crédit bancaire qui rend ou non possibles les innovations et donc le processus de destruction créatrice (Ülgen, 2007). Les banques créent du crédit en élargissant les moyens de financement de l'évolution économique. Contrairement aux autres intermédiaires, les banques émettent des montants importants de dette sous la forme de dépôts qui circulent dans l'ensemble de l'économie comme moyen de paiement général, comme monnaie. Les fondements de cette vision peuvent être remarqués dans la *Théorie de l'évolution économique* (notamment dans les chapitres 3 et 4) qui établit une distinction entre le circuit statique des modèles d'équilibre walrasien et une économie dynamique où l'accumulation est principalement fondée sur le financement par crédit bancaire des entrepreneurs innovateurs (Barrère, 1985, Tremblay, 2003)². Schumpeter a particulièrement développé cette approche dans un ouvrage publié *post mortem*, *Das Wesen des Geldes* (2005, vol. I, notamment chapitre 8), en considérant le crédit bancaire comme un élément essentiel dans les variations du produit final. Il précise aussi dans *History of Economic Analysis* que les flux de crédit affectent le fonctionnement du système monétaire à tel point qu'ils deviennent « une part essentielle sans laquelle le reste ne peut pas être compris » (Schumpeter, 1963, p. 318). La relation d'endettement-crédit bancaire est alors au cœur de la dynamique économique dans laquelle des dettes nouvelles circulent comme des moyens de paiement dont la contrepartie est donnée par des flux de profits anticipés.
- 11 Bien que Schumpeter n'ait pas longuement étudié les innovations bancaires et financières à côté des innovations entrepreneuriales, il est possible de prolonger son analyse monétaire en prenant en compte les stratégies d'innovation des banques. Dans ce cas, les banques sortent de leur rôle classique d'accompagnateurs des plans de production et acquièrent un rôle déterminant dans l'évolution du secteur réel. Le développement économique dépend dès lors non seulement des innovations des entrepreneurs schumpeteriens au sens strict du terme, mais aussi des stratégies propres des banques sur le marché monétaire qui donnent lieu à « une foule d'opérations d'arbitrage et de manœuvres intermédiaires (...) » (Schumpeter, 1935, p.191). Le lien entre le développement économique et le système de crédit est explicitement souligné puisque Schumpeter affirme que « Consentir du crédit en faveur des valeurs d'avenir, financer

l'évolution, telle est la fonction principale du marché monétaire ou du capital. L'évolution crée le crédit et à son tour il vit de l'évolution » (1935, p. 191). Sur le plan analytique, le changement est de taille puisque l'on peut adopter maintenant une approche dans laquelle les banques deviennent des agents actifs en tant qu'intermédiaires financiers, mais aussi en tant que créateurs de la monnaie de crédit qui adoptent en permanence de nouvelles stratégies réactives ou proactives face à la concurrence sur les marchés et aux changements du cadre réglementaire. Par conséquent, les innovations bancaires et financières peuvent être pensées comme des changements qui placent l'économie sur un sentier d'évolution particulière non seulement comme un complément de la croissance, mais aussi comme un centre de profit autonome. Ces changements s'inscrivent dans un contexte institutionnel particulier qui est aujourd'hui celui du libéralisme financier.

Libéralisme financier, efficience des marchés et innovations

- 12 Dans l'observation sur les innovations, on peut remarquer deux aspects de la concurrence entre les établissements bancaires et financiers. Le premier porte sur l'accompagnement des innovations entrepreneuriales par le système financier qui correspond à la destruction créatrice Schumpétérienne. Le deuxième concerne la transformation des modalités de financement des activités productives par les firmes financières. En confondant ces deux aspects, différents travaux établissent une relation positive entre la concurrence sur le marché financier et les innovations, ce qui rendrait le fonctionnement du système bancaire plus efficace. En effet, le développement financier est souvent considéré dans le cadre des politiques d'ouverture des systèmes bancaires à la concurrence. Il est admis que la libéralisation financière amène à une plus grande stabilité et croissance macroéconomique, du moins à long terme (The Joint Forum, 2004, Kaminsky et Schmukler, 2003). Alan Greenspan (2000) supposait que l'un des résultats des innovations récentes a été l'accélération remarquable du processus schumpétérien de destruction créatrice à travers le mouvement continu dans lequel les nouvelles technologies remplacent les anciennes. Habituellement, l'innovation financière est supposée déplacer les risques vers les agents capables de les détenir et fournir à ceux qui ont une capacité limitée la possibilité d'accéder à des couvertures appropriées, réduisant ainsi les coûts de financement des activités d'innovation productive.
- 13 Dans cette optique, les mécanismes de marchés libres se substituent de plus en plus aux interventions des autorités publiques, ce qui modifie radicalement les repères des comportements des intervenants sur les marchés. Les acteurs privés sont alors directement ou indirectement incités à élargir les possibilités de leurs interventions dans l'économie à travers de nombreuses innovations en produits et processus financiers. Interprétant cette évolution, le paradigme sous-jacent, qui est fondé sur l'hypothèse des marchés efficients³, considère que les mécanismes de marché fournissent ainsi les modalités les plus efficaces de financement des activités. Les marchés libéralisés devant générer plus de concurrence entre les établissements, ces derniers devraient procéder à des innovations qui amélioreraient les conditions de financement de l'économie réelle.
- 14 L'adoption d'une telle vision a eu des effets remarquables sur les politiques monétaires et financières suivies dans les économies de marché⁴ qui se sont de plus en plus financiarisées au travers de nombreuses innovations financières, remarquables notamment dans les modalités de titrisation et de marchandisation des différents actifs et engagements à l'aide de multiples produits-véhicules. Le développement des marchés de

produits dérivés à travers les innovations sur les futures et options facilitent la couverture de différents risques. Celui des marchés de swaps de change et des techniques de financement hors bilan bancaire accroissent l'élasticité de la finance en augmentant la souplesse et l'ampleur des opérations de placement/financement à partir de montants de capital immobilisé de plus en plus réduits. Ces produits sont aussi caractérisés par un effet de levier important et génèrent des gains (ou des pertes) plus élevés que les instruments financiers classiques. À partir de la deuxième moitié des années 1990, cela a aussi permis de développer les moyens de financement d'une dette publique croissante et de couverture des positions pour les opérateurs privés de marché.

- 15 Pour ne considérer que la période récente aux États-Unis, le développement spectaculaire du marché secondaire des prêts hypothécaires et la diversification subséquente des sources de financement pour les établissements de dépôt et autres initiateurs de prêt hypothécaire ont été accompagnés par la présence des entreprises « sponsorisées » par le gouvernement, comme Fannie Mae et Freddie Mac. Ces établissements ont joué dans la promotion des titres adossés aux actifs et contribué au transfert du risque de crédit des initiateurs à fort effet de levier (banques et caisses d'épargne) vers les sociétés d'assurance et les fonds de pension et fonds mutuels à plus faible effet de levier. Elles ont ainsi servi à la promotion d'un canal régulier de transfert entre le crédit immobilier et les marchés de capitaux. Ces entreprises investissaient aussi dans des créances comme les papiers commerciaux en vue de supporter leur niveau de liquidité si bien que les différents types de titres devenaient indirectement des soutiens des marchés hypothécaires et repoussaient la limite des portefeuilles de créances de ces agences⁵. L'apparition des véhicules financiers (des formes exotiques de financement des prêts hypothécaires à taux variable) a augmenté les moyens des ménages, mais aussi des financeurs à nourrir les marchés.
- 16 Par ailleurs, le développement de la titrisation adossée aux actifs (*structured investment vehicles*, SIV) a été rendu possible par une innovation provenant de l'application du principe de « initier puis partager » les risques et leur couverture. Les banques entrent dans un financement classique avec prise de risque directe, mais transfèrent ensuite cet engagement aux tiers en le transformant en titres négociables sur le marché financier. Par l'intermédiaire des sociétés spécifiques créées dans cet objectif (fonds communs de créance ou de titrisation qui se financent par des émissions de titres négociables adossés aux actifs), les banques sortent ces engagements de leur bilan sans que ce transfert de risque ne les décharge de toute responsabilité sur la suite des évolutions. Car l'émission des titres reste liée aux garanties de liquidité fournies par les banques sur les produits structurés dont elles ont initié le montage. Ceci est une condition de l'acceptabilité de ces produits sur les marchés. La souplesse requiert alors en même temps davantage d'engagements exposés indirectement aux risques globaux et l'apparente désintermédiation des marchés renforce au contraire l'implication des banques dans les opérations de financement tant du côté des investissements productifs qu'en ce qui concerne les crédits à la consommation des biens durables et non durables.
- 17 Sous l'effet de la concurrence, le montant des engagements augmente en accroissant les risques assumés par les banques en contrepartie desquels des revenus importants sont anticipés. Avec l'augmentation de la vitesse des opérations et du transfert des données sur les marchés, les possibilités d'achat et de vente des engagements sont démultipliées et affectent rapidement les conditions dans lesquelles la poursuite des activités de production peut être envisageable ou non. Il n'est dès lors pas évident d'affirmer que les

innovations bancaires et financières puissent être traitées au même titre que les innovations entrepreneuriales Schumpétériennes même si l'analogie en est tentante.

- 18 Lorsque les banques peuvent innover, elles deviennent capables de capter une plus grande part du marché et d'éliminer leurs concurrents. Mais une telle situation ne va pas améliorer trivialement la croissance du bien-être de l'économie puisqu'il n'existe pas de mécanisme de concurrence sur les marchés financiers qui pousserait les banques à adopter des comportements efficaces sur le plan macroéconomique. Dans cette perspective, on peut distinguer deux types d'activités bancaires (Burlamaqui et Kregel, 2005) :

- la banque d'affaires qui est fondée sur des relations confidentielles et suivies avec les clients en accompagnant dans le temps les projets productifs et
- la banque de transactions qui vise davantage à exploiter les différences de rémunération entre les actifs financiers (opportunités d'arbitrage à court terme) en fonction de leurs caractéristiques distinctes sur lesquelles les banques interviennent alors dans un objectif principalement spéculatif.

- 19 Ce deuxième type d'activité, qui prévaut depuis les années 1990 de par le monde et qui nourrit la concurrence entre les banques, encourage les établissements à poursuivre des innovations financières qui les rendent capables de créer et/ou d'exploiter de nouvelles opportunités. Toutefois, une concurrence exacerbée n'est pas synonyme d'efficacité puisqu'elle peut pousser les banques à prendre des risques excessifs par peur de perdre leur part de marché, mais aussi les opportunités immédiates qui se présentent sur les marchés (Hellmann, Murdock et Stiglitz, 2000). De surcroît, de par leur nature principalement spéculative (et donc très sensible aux phénomènes et retournements quotidiens) et techniquement compliquée, les innovations financières tendent à réduire la transparence sur les risques tant individuels que systémiques en réduisant la capacité des agents à comprendre la portée de ces risques. Par conséquent, l'apport positif et stabilisateur de la concurrence et des innovations bancaires dans un environnement libéralisé devient sujet à caution.

De Schumpeter à Minsky : innovations financières et instabilité endogène

- 20 Alors que les innovations entrepreneuriales sont supposés constituer l'une des principales sources de croissance économique et que la concurrence est vue comme une incitation à innover, Schumpeter (1947) précise que la concurrence parfaite des manuels⁶ contredit l'intuition que l'on pourrait avoir sur le rôle des incitations à innover. La même objection peut être considérée en ce qui concerne le secteur financier. En effet, Hyman Minsky, qui a préparé la plus grande partie de sa thèse de doctorat sous la direction de Schumpeter, identifie la question de l'évolution des systèmes financiers – envisagé sous l'angle de financement des activités productives – comme le problème schumpeterien de première importance dans une économie monétaire de marché. Lorsque l'orientation des innovations financières porte sur des stratégies de rentabilité spéculative, la fragilité financière s'en trouve accrue d'une façon endogène, au sens minskien du terme, et traduit l'incapacité des schémas de régulation microprudentielle à satisfaire aux hypothèses des marchés efficaces. La stabilité macroéconomique fait alors appel à une redéfinition des mécanismes de régulation.

Innovations financières et la finance imprudente

- 21 Les innovations bancaires et financières apparaissent sous la pression de deux phénomènes :
- Les contraintes réglementaires qui, lorsqu'elles sont resserrées, poussent les banques à imaginer de nouvelles modalités d'exercice afin d'échapper aux nouvelles normes (Kane, 1988). Cette dynamique de régulation a déterminé grandement les comportements bancaires dans les années 1960-70;
 - Les pressions concurrentielles nouvelles qui incitent les banques à innover dans l'objectif d'augmenter leurs avantages concurrentiels lorsque les contraintes réglementaires sont relâchées par un retrait des mécanismes de régulation centralisée. C'est le cas de la libéralisation financière qui domine depuis les années 1980.
- 22 Dans un environnement institutionnel donné, les stratégies bancaires répondent à ces deux phénomènes. Depuis la fin des années 1970, les modifications dans l'environnement institutionnel (politiques de déréglementation, suppression des barrières technologiques) observées dans de nombreuses économies ont permis la multiplication de nouveaux instruments et pratiques et l'émergence de nouveaux marchés non régulés. Cette évolution implique généralement deux pressions spéculatives : la pression provenant des anticipations sur les opportunités proches et celle qui est sous la contrainte concurrentielle. Toutes les deux contribuent à renforcer les transactions spéculatives à court terme et à haut risque dans l'économie et alimentent la vulnérabilité financière (Arestis, 2005). Ces comportements innovants visent à améliorer les positions stratégiques des établissements bancaires et peuvent devenir indépendants des relations de production.
- 23 En effet, les innovations financières ne sont pas nécessairement liées à la création de nouvelles valeurs productives. Elles sont attachées, avant tout, au désir d'accroître la vitesse et le champ des rendements spéculatifs à partir des opérations profitables à court terme. Elles sont dominées par différents types de techniques et produits qui permettent aux agents d'avoir une vue positive sur l'économie sans que les déséquilibres macroéconomiques ne soient assainis⁷. Plusieurs innovations, d'apparence simplement technique, modifient la nature des opérations de financement dont l'horizon semble se réduire de plus en plus. Les systèmes financiers entrent alors dans une ère dominée par des *marchands de dettes* (Minsky, 1992b) ou des *money managers* (Whalen, 2009) qui gèrent des montants colossaux de dettes en jouant sur les différentes caractéristiques de leurs actifs et passifs. Dans cette orientation, les innovations concernant le transfert des risques permettent aux investisseurs et intermédiaires de transformer les risques de prix ou de crédit en des positions financières en vue de réduire les risques individuels nouvellement générés. Un exemple fréquemment rencontré en est l'utilisation des lettres de crédit « stand-by » qui augmente la négociabilité et le prix de marché des instruments de dette émis par les agents non bancaires. Les banques assument le risque de défaut au nom des émetteurs de dette et reçoivent une commission pour cet engagement sans que cela les oblige à augmenter leur capital requis. Cette activité d'engagement contingent, qui génère des revenus, reste hors bilan et donc non incluse dans le bilan conventionnel des banques.
- 24 Dans l'extension de ce type de stratégie, grâce à des modèles internes de *Value-at-Risk*, les banques sont en mesure de réduire le besoin de détenir des capitaux importants pour

s'engager dans des opérations financières d'envergure⁸. Sous l'hypothèse d'une distribution optimale des risques, leur gestion est effectuée sur la base des portefeuilles des établissements individuels. Les opérateurs de marché et les autorités de régulation pensent alors que le système financier est désormais exempt de tout risque systémique. Un processus d'autovalidation est dès lors permis par les anticipations rassurantes qui découlent des profits croissants et qui alimentent la disposition des banques et des investisseurs à accepter des structures de passif de plus en plus fragiles et à financer des opérations d'acquisitions en biens capitaux et en actifs immobiliers. Les conditions d'offre moins vigilantes permettent de financer ces acquisitions par de nouvelles émissions de dette en accroissant le risque de l'emprunteur. Cette évolution financière, étudiée avec précision par Minsky (1984, 1992a), a débuté dans les années 1980 lorsque le mouvement des opérations de financement d'acquisition par emprunt (*leveraged buy-outs*, LBO) a renforcé la croissance des firmes à fort effet de levier. L'expansion ainsi installée a commencé à générer des périodes d'euphorie spéculative en nourrissant des transformations fragiles de portefeuilles des agents avec des niveaux de liquidité de plus en plus réduits. L'une des conséquences remarquables de ces innovations a été de créer des liens directs et très forts entre deux catégories d'opérations bancaires : le financement des entreprises et le financement des ménages. Ceci a mécaniquement accru les interdépendances entre plusieurs compartiments de marché et renforcé leur sensibilité les uns vis-à-vis des autres. En effet, il existe de forts liens entre le marché hypothécaire et le marché des prêts d'acquisition. Les forts ratios d'endettement des emprunteurs institutionnels réduisent les standards de crédit. De même, les prêts à amortissement négatif permettent d'alimenter les modèles de « initier et distribuer » alors que l'évaluation de tels prêts est en dessous de ce que l'état des fondamentaux aurait pu justifier.

- 25 Comme supposé dans les modèles de marchés efficients, sur le plan allocatif la dynamique d'innovation du capitalisme financier élargit le champ et la portée des opérations de transformation des prêts hypothécaires non commerciaux peu liquides en des actifs liquides à travers la titrisation. Mais ceci provoque en même temps l'expansion des marchés à des emprunteurs peu solvables puisque ces prêts permettent d'engager aisément les emprunteurs dans des opérations d'acquisition (par exemple, immobilière) sous des contraintes de remboursement relativement souples. Les banques initient les nouveaux produits en créant les titres financiers qui structurent les crédits préalablement octroyés. Elles interviennent aussi comme des banques d'investissement en créant des titres et en les présentant comme des moyens (*véhicules*) sûrs d'investissements pour leurs clients, car elles se positionnent comme des garants des titres émis. De cette façon, elles diversifient les prêts hypothécaires en les transformant en titres adossés aux actifs immobiliers. Ces titres, souvent bien notés par les agences de notation, sont revendus aux fonds d'investissement qui les utilisent en garantie pour des prêts à fort effet de levier, utilisés à leur tour pour l'achat de contrats hypothécaires additionnels. Deux phénomènes en découlent alors. D'une part, un phénomène d'automultiplication puisque ces produits sont employés afin de générer d'autres titres « conduits ». D'autre part, un phénomène d'interdépendances entre différents produits et processus et entre différents acteurs du marché puisque les « conduits » sont connectés aux émissions des papiers commerciaux adossés aux actifs de court terme. L'avantage ambigu de ce processus est qu'il réduit les limites de l'initiative bancaire à créer des crédits puisque les banques n'ont pas besoin d'immobiliser leur capital dans ces

opérations. Toutefois, il contient les germes d'instabilités financières supplémentaires face à des retournements soudains dans la demande ou des taux d'intérêt :

“A need by holders of securities who are committed to protect the market value of their assets (such as mutual or money market funds, or trustees for pension funds) may mean that a rise in interest rates will lead to a need by holders to make position by selling position, which can lead to a drastic fall in the price of the securities” (Minsky, 2008a, p. 3).

- 26 Le processus brièvement décrit ainsi engage des anticipations sur un futur incertain et son évolution dépend des comportements microéconomiques potentiellement frileux et peu ordonnés. Lorsque les anticipations se détériorent sur les valeurs de marché des titres sous-jacents, le défaut de l'emprunteur (dans le cas présent, celui des ménages) augmente, les actifs sous-jacents (les propriétés immobilières et les titres hypothécaires) ne trouvent plus d'acheteurs alors que les investisseurs cherchent massivement à sortir de leurs positions et les actifs se déprécient, à la manière de la finance imprudente et de l'excès spéculatif de la deuxième vague des cycles d'affaires schumpeteriens (Leathers et Raines, 2004). Cette deuxième vague correspond aux fluctuations macroéconomiques à la suite des premières vagues générées par les activités innovantes des entrepreneurs (Schumpeter, 1935). Ce schéma décrit le processus de fragilisation financière à partir d'une période de croissance euphorique dans le secteur réel et constitue aussi la référence de l'évolution des marchés vers la finance Ponzi dans l'analyse minskienne (Ülgen, 2010). Toutefois, il convient de remarquer que la pseudocroissance d'avant la crise de 2007/08 ne provient pas de la croissance productive du secteur réel (sauf pour le secteur immobilier). Au contraire, l'évolution du système financier est fondée sur un nouveau régime d'accumulation dépendant de la profitabilité de la dette indépendamment de l'état de l'emploi et du niveau des revenus des ménages. Grâce à un environnement institutionnel encourageant, le développement des activités spéculatives génèrent des profits élevés et crée l'illusion euphorique d'une ère de croissance durable. Les intervenants, souvent peu regardants sur la solvabilité à terme des engagements, se portent volontiers preneurs de nouveaux contrats en visant l'obtention de gains supplémentaires étant données les opportunités observées. Cette situation débouche tôt ou tard sur une perte de valeur des actifs, loin de l'optimisme de la première vague. Alors :

“Part of the debt structure will crumble. (...) Freezing of credits, shrinkage of deposits, and all the rest follow in due course” (Schumpeter, 1939, p. 148).

- 27 Interprété ainsi, ce cycle évolue à travers les phases particulières de prospérité spéculative → récession → dépression → rétablissement forcé (Schumpeter, 1935, pp. 339-347). De surcroît, comme Schumpeter aussi le remarque, dans la phase de rétablissement, il n'existe pas de forces automatiques de restauration des équilibres économiques. Cette interprétation est cohérente avec la dynamique capitaliste dans laquelle les changements sont supposés apparaître d'une façon discontinue et ne pas suivre un ordre linéaire de croissance régulière (Schumpeter, 1935, pp. 313-325). En effet, Schumpeter souligne que, partis du problème de crises, nous arrivons à un autre problème fondamental de la prospérité et de la dépression : « Pourquoi la marche de l'évolution ne se produit-elle pas continuellement, mais par à-coups ? » (1935, p. 324). La réponse de Schumpeter est liée au fait que l'exécution de nouvelles combinaisons n'est pas également répartie dans le temps (ibid.). L'évolution économique suit une dynamique qui n'est pas celle du circuit d'équilibre (Barrère, 1985).

- 28 Appliquée à l'évolution des marchés financiers modernes, cette lecture schumpeterienne révèle un antagonisme endogène à l'économie capitaliste. Les innovations bancaires et financières, qui semblent accroître la fluidité des opérations de financement par les marchés, permettent aux intervenants financiers d'augmenter leur capacité d'arbitrage réglementaire en se positionnant sur des opérations hors bilan. Elles augmentent bien l'efficacité des activités financières en termes de rendements élevés à court terme, du moins durant la période précédant la crise. Mais, au lieu d'augmenter l'efficacité de la diversification des risques, elles ne font que déplacer les risques vers des investisseurs spéculatifs sans que cela soit accompagné par des mécanismes de régulation systémique. Une telle évolution marque un tournant dans l'analyse des effets macroéconomiques des innovations financières sur l'économie en générant un processus de création destructrice plus qu'une évolution en termes de destruction créatrice schumpeterienne.

La création destructrice : faillite de l'autorégulation microprudentielle?

- 29 Le « développement » des marchés financiers, depuis les années 1970-80, a été encouragé par la conviction que les marchés libres pouvaient fonctionner à l'équilibre sans intervention forte de la part des autorités. Le Comité de Bâle proposait en 1999 que les banques utilisent leurs modèles internes de risque de crédit dans l'objectif de déterminer les ratios prudentiels adéquats. À partir de 2004, le Comité recommande explicitement l'utilisation des systèmes de notation interne par les établissements (*Internal Rating Based, IRB*), et des systèmes d'évaluation externe par des sociétés de conseil et de notation. Les banques peuvent dès lors fixer elles-mêmes les pondérations des risques sous la contrainte d'exposer publiquement leur mode de calcul et d'être évaluées par des agences de notation qui interviennent souvent aussi comme des conseillers techniques dans la création et la commercialisation de nouveaux produits/processus financiers sur les marchés⁹.
- 30 Pour permettre une plus grande « marchandisation » des modalités de régulation microprudentielle, la *Commodity Futures Modernization Act* de 2000 aux États-Unis a exclu, sous certaines conditions, le marché des produits dérivés du champ de la surveillance réglementaire. Les autorités ont clairement affirmé que les établissements ainsi libérés des contraintes macroprudentielles pourraient développer une diversification efficace contre les risques et réduire ainsi les coûts d'accès au marché des capitaux (Quinn, 2009). Or, il convient de remarquer qu'alors que la régulation est fondée sur le principe d'une séparation entre régulateurs et régulés, l'autorégulation admet la coïncidence entre les deux et privilégie davantage la protection des intérêts des établissements sur le plan individuel. De ce fait, elle sort du cadre de la stabilité systémique (absence de vision macroéconomique à long terme) et ne considère pas les interdépendances (de nature macroéconomique) entre les acteurs privés. Par conséquent, les systèmes d'autorégulation, fondés sur une évaluation individuelle, ne comprennent pas de mécanisme de régulation macroéconomique systémique.
- 31 Ces constatations ne sont pas une découverte puisqu'elles ont déjà été remarquées par de nombreuses institutions tant nationales qu'internationales qui ont elles-mêmes contribué à la mise en place et au suivi des programmes de libéralisation financière (Ülgen, 2011a). Ainsi, la Banque centrale de Belgique (National Bank of Belgium, 2005) déclarait que bien que les instruments financiers structurés contribuent à l'amélioration des marchés par

une plus grande dispersion des risques, ils engendrent aussi certaines interrogations sur la stabilité financière renvoyée aux bons soins des mécanismes d'auto-évaluation des marchés. De même, le Fonds monétaire international (International Monetary Fund, 2005) soulignait que la mise en place d'une régulation microprudentielle n'était pas suffisante et qu'une régulation appropriée devrait être développée à travers une approche macroprudentielle en vue de freiner les phénomènes procycliques et de limiter les effets systémiques des institutions financières (dont les banques).

- 32 En effet, les marchés, largement libérés des contraintes autoritaires, fonctionnent sur le développement de bulles attractives qui sont établies sur des gains spéculatifs croissants en renforçant l'optimisme des acteurs sur la poursuite des opportunités présentes. Ainsi, après la chute de l'euphorie adossée aux nouvelles technologies dans les années 1990, une nouvelle source de spéculation a gonflé la nouvelle bulle hypothécaire. Certaines caractéristiques des marchés financiers, observées par Schumpeter dans son analyse de la crise de 1929 en termes de comportements grégaires des intervenants du marché (1939, p. 683), ont alimenté cet enthousiasme dans les années 2000. Les instruments sophistiqués, diversifiés et interdépendants se sont répandus dans l'ensemble des économies avancées et ont dominé les marchés à la fois financiers et réels. Comme la gestion du risque par les intervenants reste souvent sous la domination des comportements mimétiques (Orléan, 2009), les opérateurs suivent des tendances semblables sans distinguer entre les risques croissants et l'état du secteur productif à long terme. La préférence pour la liquidité dominant les comportements opportunistes, des retournements soudains sur certains marchés se présentent alors comme les signes avant-coureurs d'une panique proche et poussent les agents à remettre en question leur optimisme.
- 33 Face à de tels retournements, Schumpeter (1939, p. 660) pense que le capitalisme est incapable de se contrôler et de se protéger tout seul et que c'est cette incapacité qui produit les crises comme phénomènes distincts des simples dépressions. Dans cette perspective, Minsky (1984) affirme que l'un des aspects représentatifs du capitalisme est son caractère instable de fonctionner contre les règles de la finance et de l'investissement prudents. Cette vision sur la nature du capitalisme appelle pour une organisation volontariste de l'économie en vue de stabiliser la dynamique de déséquilibre endogène. Lorsque les agents cherchent à se protéger contre les situations de panique en sortant des marchés, une intervention publique se présente comme la seule issue pour rétablir la viabilité du système entier :
- “When things look black and people expect nothing but losses from any commitment they may contemplate, then of course they will refuse to invest their current savings (...) or they will defer investment in order to profit by further reductions in prices. At the same time, savings will be not only not reduced but increased by all those who expect impending losses of income, in their business or through unemployment. This is an important element in the mechanism of depression and public spending is indeed one of the most obvious means for breaking such vicious spirals” (Schumpeter, 1947, p. 395).
- 34 Schumpeter critique la politique de réduction de crédit que les banques entreprennent « sans regarder plus loin et sans système » qui consiste « à générer un mal en laissant leurs conséquences aiguës suivre leur cours » (1935, p. 360). En réponse à une situation de dépression, un phénomène endogène à l'évolution capitaliste, il souligne qu'une politique économique adéquate serait celle qui

« aurait à distinguer dans la masse des entreprises menacées par une dépression particulière celles que l'essor a rejetées du point de vue technique ou commercial, et celles qui semblent menacées par des circonstances secondaires, des répercussions, des accidents; il faudrait abandonner les premières à elles-mêmes et soutenir par un octroi de crédit les dernières » (1935, p. 361).

- 35 Cette organisation volontariste dans le domaine financier peut être pensée dans les termes minskiens d'instabilité financière endogène. Dans une perspective schumpeterienne, Minsky met l'accent sur le développement du capital qui est entendu comme la conception de la finance selon les objectifs d'une évolution économique stable. Dès lors, l'une des deux hypothèses qu'il avance (1992b, p. 8) est qu'il convient d'élaborer un système de régulation afin de maintenir (ou de guider) la trajectoire d'évolution économique vers un sentier plus raisonnable. Or, les interventions des autorités au lendemain du déclenchement de la crise financière de 2007/08 ont principalement consisté à secourir les établissements faillis et non à penser les termes d'une restructuration des systèmes financiers. Dans la logique minskienne d'instabilité endogène, la stabilité macroéconomique est dépendante d'un système de supervision plus rigoureuse et plus étroite des marchés financiers. Le « tout libéralisme » devrait être abandonné en faveur des schémas de régulation plus cohérents avec les caractéristiques des économies monétaires modernes. Dans cet objectif, il apparaît que :

“For the viability of economic relations, we have to imagine a good financial society in which the tendency by business and banks to engage in speculative finance is constrained” (Minsky, 1984, p. 69).

- 36 Nombreux sont les auteurs, comme Peukert (2010), qui pensent que les réformes nécessaires à l'assainissement structurel des marchés financiers ne sont pas réalisables en raison de l'enfermement du secteur public et des habitudes de pensée idéologiques et scientifiques dans les modèles libéraux. Cependant, on peut espérer que la nécessité d'une nouvelle régulation sera entendue à mesure que les effets de la crise actuelle se propagent et se prolongent à travers de fortes interdépendances internationales. Minsky remarque que bien que l'économie capitaliste soit une économie qui génère de l'instabilité en permanence, il est possible de la stabiliser au travers des politiques économiques appropriées :

“The major flaw of our type of economy is that it is unstable. (...) Instability is due to the internal process of our type of economy. The dynamics of a capitalist economy which has complex, sophisticated, and evolving financial structures leads to the development of conditions conducive to incoherence (...). But incoherence need not be fully realized because institutions and policy can contain the thrust to instability. We can, so to speak, stabilize instability” (2008b, p. 11).

- 37 Des travaux d'horizons divers (Brunnermeier et al. 2009, Griffith-Jones, Ocampo et Stiglitz, 2010, Hanson, Kashyap et Stein, 2011, pour ne citer qu'eux) questionnent les mécanismes de régulation financière qui ont alimenté et/ou permis la crise actuelle et soulignent le bien-fondé d'adopter une approche macroprudentielle lorsqu'il s'agit de penser la stabilité systémique. Comme la stabilité financière ne semble pas pouvoir être assurée par le fonctionnement libéralisé des marchés financiers et par les innovations à visée spéculative qui s'y développent, des systèmes de régulation macroprudentielle sont requis afin de réduire le pouvoir de la finance imprudente et spéculative. C'est dans ce sens que Schumpeter (1939, p. 987) remarque que le rétablissement de l'après-crise de 1929-33 a pu être possible grâce à la loi bancaire de 1933 aux États-Unis qui a introduit d'importantes réformes, et que Minsky explique (1984, 1992a, 2008b) le rôle de la Réserve

Fédérale et l'accroissement de l'importance du gouvernement (*the big government*) dans les années 1930 et 1975 aux États-Unis.

- 38 Il semble cependant que ni les conclusions de Hyman P. Minsky ni celles de son directeur de thèse, Joseph A. Schumpeter, ne sont suffisamment bien interprétées par les économistes et les décideurs publics de notre ère. Le vœu que Schumpeter avait formulé il y a un siècle dans la préface de la première édition de la *Théorie de l'évolution économique* reste toujours à réaliser :

« Les faits et les arguments que j'expose, après un travail consciencieux et avec une connaissance très précise de l'état actuel de notre discipline, ne peuvent être indifférents à la théorie économique. Au surplus je ne forme qu'un vœu : voir ce travail dépassé et oublié le plus tôt possible » (1935, p. viii).

Conclusion

- 39 L'interprétation de la dynamique schumpeterienne de l'économie capitaliste en termes d'une économie monétaire permet de faire ressortir l'importance du système bancaire et financier dans l'évolution économique. Mais au-delà des schémas classiques d'intermédiation financière, fondés sur l'hypothèse de marchés efficients, cet article attribue aux banques un rôle actif et montre que les innovations financières jouent un rôle crucial sur la stabilité macroéconomique en modifiant structurellement les modalités et objectifs de financement de l'économie. La relation entre la concurrence et l'innovation financières, dans un environnement libéralisé, ne mène pas trivialement au processus schumpeterien de destruction créatrice qui améliorerait l'efficacité financière.
- 40 À la différence des innovations des entrepreneurs schumpeteriens, les marchés financiers libéralisés provoquent souvent la montée d'une financiarisation spéculative qui génère des déséquilibres cumulés débouchant sur des crises monétaires et financières. Cette dynamique peut être développée en termes de la deuxième vague des cycles schumpeteriens et de l'hypothèse d'instabilité financière de Minsky. Le processus de destruction créatrice des innovations peut alors se transformer en une création destructrice.
- 41 Lorsque l'orientation des innovations bancaires et financières porte sur des stratégies court-termistes de rentabilité spéculative, la fragilité financière s'en trouve accrue d'une façon endogène, au sens minskien du terme, et traduit l'incapacité des schémas de (auto) régulation microprudentielle à satisfaire aux hypothèses des marchés efficients. La stabilité macroéconomique fait alors appel à une redéfinition des mécanismes de régulation qui doivent davantage viser la consolidation systémique des règles et modalités de fonctionnement de la finance dans la dynamique d'évolution de l'économie capitaliste.

Remerciements

Je remercie les deux rapporteurs anonymes de la revue qui m'ont permis d'améliorer sensiblement une première version de cet article tant dans sa forme que dans ses développements analytiques. Je reste néanmoins responsable des erreurs, omissions et insuffisances qui subsisteraient encore.

BIBLIOGRAPHIE

- Arestis, Philip (2005). Financial liberalisation and the relationship between finance and growth, *CEPP Working Paper N°05/05*, June.
- Barrère, Alain (1985). Économie réelle et économie monétaire. Keynes et Schumpeter ou l'hétérodoxie des fondements analytiques, *Cahiers d'économie politique*, N° 10-11, pp. 91-113.
- Bencivenga, Valerie R. et Bruce D. Smith (1991). Financial Intermediation and Endogenous Growth, *Review of Economic Studies*, 58, pp. 195-209.
- Bertocco, Giancarlo (2007). The characteristics of a monetary economy: a Keynes-Schumpeter approach, *Cambridge Journal of Economics*, 31(1), pp. 101-122.
- Brunnermeier, Markus, Andrew Crocket, Charles Goodhart, Avinash D. Persaud et Hyun Shin (2009). *The Fundamental Principles of Financial Regulation*, ICMB-CEPR, Preliminary Conference Draft, 11, Geneva.
- Burlamaqui, Leonardo et Jan Kregel (2005). Innovation, Competition and Financial Vulnerability in Economic Development, *Brazilian Journal of Political Economy*, 25(2), pp. 5-22.
- Fama, Eugene F. (1970). Efficient capital markets: a review of theory and empirical work, *The Journal of Finance*, 25(2), pp. 383-417.
- FitzGerald, Valpy (2006). Financial development and economic growth: a critical view, *Background paper for World Economic and Social Survey*, http://www.un.org/en/development/desa/policy/wess/wess_bg_papers/bp_wess2006_fitzgerald.pdf.
- Greenspan, Alan (2000). *Structural change in the new economy*, Remarks by Chairman Alan Greenspan before the National Governors' Association, Federal Reserve Board 92nd Annual Meeting, State College, Pennsylvania, July 11.
- Griffith-Jones, Stephany, José Antonio Ocampo et Joseph E. Stiglitz (eds.) (2010). *Time for a Visible Hand. Lessons from the 2008 World Financial Crisis*, Oxford University Press, 358 pages.
- Hanson, Samuel G., Anil K. Kashyap et Jeremy C. Stein (2011). A Macroprudential Approach to Financial Regulation, *Journal of Economic Perspectives*, 25(1), pp. 3-28.
- Hanusch, Horst et Andreas Pyka (eds.) (2007). *Elgar Companion to Neo-Schumpeterian Economics*, Edward Elgar, Cheltenham, UK, 1209 pages.
- Hellman, Thomas F., Kevin Murdock et Joseph Stiglitz (2000). Liberalization, Moral Hazard in Banking, and Prudential Regulation: Are Capital Requirements Enough? *American Economic Review*, 90(1), pp. 147-65.
- International Monetary Fund (2005), *Global Financial Stability Report*, September.
- Kaminsky, Graciela Laura et Sergio L. Schmukler (2003). Short-Run Pain, Long-Run Gain: The Effects of Financial Liberalization, *NBER Working Paper No. 9787*, June.
- Kane, Edward J. (1988). Interaction of financial and regulatory innovation, *American Economic Review*, 78(2), pp. 328-334.
- King, Robert G. et Ross Levine (1993). Finance and growth: Schumpeter might be right, *Quarterly Journal of Economics*, 108, pp. 717-737.

- Leathers, Charles G. et J. Patrick Raines (2004). The Schumpeterian role of financial innovations in the New Economy's business cycle, *Cambridge Journal of Economics*, 28(5), pp. 667-681.
- Levine, Ross, Norman Loayza et Thorsten Beck (2000). Financial Intermediation and Growth: Causality and Causes, *Journal of Monetary Economics*, 46(1), pp. 31-77.
- Minsky, Hyman P. (1984). *Can "It" Happen Again? Essays on Instability and Finance*, Armonk, N. Y. M. E. Sharpe, Inc., 301 pages.
- Minsky, Hyman P. (1992a). The Capital Development of the Economy and the Structure of Financial Institutions, *The Jerome Levy Economics Institute of Bard College Working Paper N° 72*.
- Minsky, Hyman Paul (1992b). The Financial Instability Hypothesis, *The Jerome Levy Economics Institute of Bard College Working Paper N° 74*.
- Minsky, Hyman P. (2008a). Securitization, *Policy Note 2008/2*, The Jerome Levy Economics Institute of Bard College.
- Minsky, Hyman P. (2008b). *Stabilizing an Unstable Economy*, McGraw-Hill: New York, 395 pages.
- National Bank of Belgium (2005). *Financial Stability Review*.
- Orléan, André (2009). *De l'euphorie à la panique : penser la crise financière*, Cepremap, Editions ENS Rue d'Ulm : Paris, 111 pages.
- Perroux, François (1965). *La pensée économique de Joseph Schumpeter. Les dynamiques du capitalisme*, Genève, Librairie Droz, 258 pages.
- Peukert, Helge (2010). The Financial Crisis: Origins and Remedies in a Critical Institutional Perspective, *Journal of Economic Issues*, 44(3), pp. 830-838.
- Quinn, Brian JM. (2009). The Failure of Private Ordering and the Financial Crisis of 2008, *Boston College Law School Faculty Papers*, Paper 241.
- Schumpeter, Joseph A. (1935). *Théorie de l'évolution économique*, Traduction sur la deuxième édition, Paris, Librairie Dalloz, 371 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1939). *Business cycles*, McGraw-Hill Book Company, Inc., 1095 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1947 [2000]). *Capitalism, Socialism, and Democracy*, London: Routledge, with a new introduction by Richard Swedberg, 437 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1963). *History of Economic Analysis*, George Allen&Unwin Ltd, 1260 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (2005). *Théorie de la monnaie et de la banque, (Das Wesen des Geldes)*, 2 volumes, traduit de l'allemand par Claude Jaeger et Odile Lakowski-Laguerre avec une contribution de Marcello Messori, Cahiers d'économie politique et l'Harmattan, Paris, 287 et 237 pages.
- Szirmai, Adam, Wim Naudé et Micheline Goedhuys (eds.) (2011). *Entrepreneurship, Innovation, and Economic Development*, United Nations University WIDER Studies in Development Economics, Oxford University Press, 256 pages.
- The Joint Forum (2004). *Credit Risk Transfer*, Basel: Bank for International Settlements, October.
- Tremblay, Diane-Gabrielle (2003). Innovation, management et économie : comment la théorie économique rend-elle compte de l'innovation dans l'entreprise ?, *Note de recherche 2003-21 de la Chaire de recherche du Canada sur les enjeux socio-organisationnelles de l'économie du savoir*.
- Ülgen, Faruk (1994). *L'Endogénéité de la monnaie : Ebauche d'une théorie de l'économie monétaire*, Thèse de doctorat en sciences économiques, Université Paris X-Nanterre.

Ülgen, Faruk (1995). Endogénéités de la monnaie. Fondements et définitions d'un concept : un bilan critique, *Économie Appliquée*, N°4, pp. 29-59.

Ülgen, Faruk (2003). A Methodological Analysis: A New Way to Assess the Schumpeterian Monetary Paradigm, *Energeia, International Journal of Philosophy and Methodology of Economics*, Vol. 2, N°1-2., pp. 11-29.

Ülgen, Faruk (2007). La dynamique de financement de l'innovation, *Innovations*, N°25, De Boeck, pp. 45-67.

Ülgen, Faruk (2010). In search of relevant regulatory policies: A Minskian lecture in view of the current financial crisis, in Thomas Lagoarde-Segot (ed.) *After the Crisis: Rethinking Finance*, NOVA Science Publishers, Inc.: N.Y. USA, pp. 149-167.

Ülgen, Faruk (2011a). Crise systémique et crise des fondements de la régulation financière, *Économie appliquée*, LXIV(4), pp. 43-68.

Ülgen, Faruk (2011b). Régulation monétaire et financière et viabilité des économies de marché, à paraître dans *Économie et institutions*.

Whalen, Charles J. (2009). An Institutional Perspective on the Global Financial Crisis, *Visiting Fellow Working Papers*, Paper 27, <http://digitalcommons.ilr.cornell.edu/intlvf/27>.

NOTES

1. Les modalités qui déterminent les conditions de cet accès relèvent des mécanismes de création, de circulation et d'annulation de la monnaie de crédit dans une économie capitaliste. Voir Ülgen (1994) pour un exposé détaillé de l'approche monétaire comme alternative à la théorie de l'équilibre général et Ülgen (2003) pour le développement méthodologique d'une telle approche dans un cadre schumpeterien.
2. Pour plus de développements sur ce point, on peut se référer à Tremblay (2003, pages 4 et 8 notamment) qui remarque la distinction schumpeterienne entre une économie statique de producteurs-exploitants et une économie d'entrepreneurs innovateurs et à Barrère (1985) qui met en parallèle les conceptions schumpeterienne et keynésienne de la dynamique capitaliste fondée sur les relations de crédit.
3. Dans la lignée des travaux d'E. Fama (1970), ce paradigme stipule que les prix de marché reflètent correctement toutes les informations requises pour que les comportements individuels séparés puissent se révéler globalement compatibles entre eux, ce qui renvoie à la définition bien connue de l'équilibre général néo-walrasien d'une économie de marché concurrentielle.
4. À titre d'exemple récent, on peut considérer, entre autres, le choix des autorités américaines de revenir en 1999 sur la loi Glass-Steagall de 1934 qui séparait les banques commerciales et les banques d'investissement, dans la continuité des politiques de libéralisation et de décloisonnement des marchés entamées vers la fin des années 1970, un mouvement que les pays européens ont suivi à partir du milieu des années 1980.
5. Le niveau de sécurité perçu par les marchés pour ces opérations étant élevé, les taux d'intérêt appliqués s'établissaient à, à peu près, 40 points de base en dessous de ceux des marchés, contribuant à l'accroissement de la dette hypothécaire.
6. À travers les hypothèses *ad hoc* sur l'atomicité des agents, l'homogénéité des biens et services et la transparence de l'information.
7. Pour une analyse de cette évolution en termes de comportements mimétiques (dans la lignée des travaux d'A. Orléan) et de dissonance cognitive (à partir des travaux de G. A. Akerlof), nous renvoyons le lecteur à Ülgen (2011b).

8. Il convient de remarquer que les engagements des banques sont facilités aussi grâce à des relais institutionnels et normatifs comme les Accords de Bâle et les interventions des banques centrales en cas de difficulté au travers des prises en pension de nouveaux instruments, ce qui revient à normaliser les innovations sans les remettre structurellement en cause. Je dois cette remarque à l'un des rapporteurs anonymes de la revue.

9. On remarquera que l'élaboration des différentes catégories de crédit et leur évaluation sont fondées sur l'intervention permanente des agences en tant que conseillers techniques des banques, ce qui engendre une confusion de fait entre le métier de conseil et celui d'évaluateur. Toutefois, ce point ne sera pas développé dans ce travail.

RÉSUMÉS

Le présent article pose la question de savoir si les innovations financières peuvent être pensées dans le cadre du processus de destruction créatrice. Dans cet objectif, la dynamique schumpeterienne de l'économie capitaliste est interprétée en termes d'une économie monétaire dans laquelle les innovations bancaires et financières affectent structurellement les activités entrepreneuriales et jouent un rôle crucial sur la stabilité macroéconomique. À l'opposé des effets, souvent jugés positifs, des innovations des entrepreneurs schumpeteriens sur la croissance, les marchés financiers libéralisés génèrent des déséquilibres cumulés à travers le développement d'une financiarisation spéculative qui peut être étudiée en termes de la deuxième vague des cycles schumpeteriens. Le processus de destruction créatrice des innovations peut se transformer en une création destructrice. Par conséquent, la redéfinition des mécanismes de régulation dans une optique minskienne s'avère nécessaire pour faire face aux déséquilibres macroéconomiques.

This paper asks the question to know if financial innovations can be thought within the framework of a creative destruction process. In this aim, the Schumpeterian dynamics of the capitalist economy is studied in terms of a monetary economy where banking and financial innovations affect structurally entrepreneurs' activities and play a crucial role on the macroeconomic stability. Contrary to the effects, usually assumed to be positive, of innovations of the Schumpeterian entrepreneurs on the growth, liberalized financial markets generate accumulated imbalances through the development of a speculative financialization which can be studied in terms of the second wave of Schumpeterian business cycles. The process of creative destruction of innovations may turn to be a destructive creation. Then, redefining of regulatory mechanisms in a Minskian perspective seems to be necessary in view of macroeconomic disequilibria.

INDEX

Mots-clés : économie monétaire, évolution économique schumpeterienne, innovations financières, instabilité et régulation

Keywords : financial innovations, instability and regulation, monetary economics, schumpeterian economic development

AUTEUR

FARUK ÜLGEN

Maître de Conférences-Habilitation à Diriger des Recherches (HDR), Centre de Recherche en Economie de Grenoble (CREG), Faculté d'Economie de Grenoble - Université Pierre Mendès France-Grenoble 2.

¿Hacia una sociología neo-schumpeteriana del desarrollo?

Carlos A. La Serna

La novedad es el centro verídico de todo lo que debe ser aceptado como indeterminado en el sentido más profundo, y siempre coexiste con una amplia área de, en principio, circunstancias y procesos determinados.

J.A.Schumpeter, “Desarrollo”, Pág. 7

- 1 La discusión del concepto de desarrollo, a partir de una rigurosa crítica de aquellos aportes que considera aproximaciones imprecisas y hasta engañosas en relación con el fenómeno del desarrollo, es el objetivo de la obra escuetamente denominada « Desarrollo », escrita en 1932 de Joseph A. Schumpeter (JAS). Es a partir de tal crítica que el autor despliega una serie de postulados, que representan una temprana pero aún novedosa aproximación a una reconceptualización de esta cuestión.
- 2 El presente ensayo se orienta a tratar ciertos interrogantes de carácter sociológico que son planteados en la obra. La descripción del itinerario crítico realizado por el autor constituirá en tal dirección el primer apartado de nuestro trabajo, para, en un segundo momento, identificar y comentar el desarrollo conceptual propuesto por Schumpeter, algo fundamental a nuestros propósitos. A partir de ello, efectuamos un análisis crítico del artículo de referencia, con base a los aportes provenientes de la denominada Sociológica Reflexiva, en lo que representa un intento de dar respuesta a los ante mencionados interrogantes sociológicos, de los que hacemos en este trabajo el problema teórico a ser tratado.
- 3 A la luz de tal recorrido, abordamos luego el caso de Argentina, caso de desarrollo que puede entenderse a partir del marco analítico que surge de la revisión del artículo de JAS. Para finalizar se aportan diversos elementos que pudieran permitir una caracterización no convencional de la epistemología schumpeteriana del desarrollo esbozada en el artículo que es materia de este trabajo.

Los postulados de un nuevo paradigma sobre el desarrollo

- 4 Ciertas visiones sobre el desarrollo son descartadas en el trabajo que analizamos, por sus orientaciones « metafísicas ». Éstas tienen, señala JAS (p.4), «...el destino de cualquier concepto que conquista su tiempo: devenir el juguete del diletantismo y ser (hypostatized) a un *agens* que tiene que prestar el mismo servicio que el *vis soporifica*^[4] del opio ».
- 5 JAS toma en cuenta, luego de esta enfática crítica, tres perspectivas precediendo su análisis con la siguiente afirmación : « Hablando estrictamente de manera científica, por supuesto, podría haber tres otras perspectivas sobre la cuestión del desarrollo que no queremos denunciar, sino solamente distinguir de la nuestra » (JAS: p. 4)¹.
- 6 Tales perspectivas, sintéticamente comentadas aquí, tienen su primera expresión en aquellas aproximaciones plasmadas en los relatos históricos, en los trabajos de un cierto historicismo orientados a investigar el « proceso », entendido como las «... características concretas del tiempo histórico, de circunstancias distantes, y las diferencias entre estas características... » (JAS: p. 4), que producirían el desarrollo. JAS observaría aquí una especie de determinismo, en tanto las circunstancias históricas habrían generado las condiciones necesarias y suficientes para generar el desarrollo en un momento histórico dado.
- 7 Una segunda perspectiva, se conforma a partir de estudios de base cuantitativa; «...en el caso más favorable (de) cantidades medibles² (JAS: p. 4 y 5), de las cuales se puede decir que, de un modo o de otro, “causaron” un cambio ». Finalmente, una última aproximación «...no trae nada nuevo a la extrapolación causal; (...) mira, por así decir, hacia delante, más que hacia atrás... » (JAS: p. 5). Se trataría de lo que generalmente llamamos una extrapolación estadística, que tiende a demostrar que ciertos fenómenos, susceptibles de ser cuantificados, generan un proceso de desarrollo o de no desarrollo.
- 8 Éstas últimas dos aproximaciones, comportan la posibilidad, como esta dicho, de deducir tendencias ajustadas a los datos que se manipulan. La crítica central a esta técnica, es firmemente expresada por Schumpeter cuando señala el abuso que al respecto se hace en la ciencia económica de la condición *ceteris paribus*, esto es del supuesto de que lo que se proyecta sucederá si « nada cambia », si los elementos no tomados en cuenta en el ejercicio de proyección permanecen constantes. Condición, sin duda, altamente improbable y causante de innumerables fallos en las predicciones de los estudios económicos sobre el desarrollo.
- 9 Es en base a esta crítica que Schumpeter despliega toda una contra-argumentación conceptual. Enuncia así un postulado básico respecto a su elaboración sobre el concepto de desarrollo:

« Ahora, lo que hace que este intento sea inútil en nuestro caso es no solamente la naturaleza del sujeto, (...) sino la aparición de la nueva interpretación, la aparición de una nueva técnica, y la aparición de la novedad como tal » (JAS, p. 7).
- 10 Esto es, el desarrollo para JAS constituye un problema complejo, no sólo económico, también y de manera enfática, cultural³ y social⁴.
- 11 A partir de ello es que nuestro autor, según interpretamos, relativiza –esto es, no descarta de una manera absoluta-, la concepción propia de las anteriores perspectivas, según la

cual «... los cambios ambientales y los cambios en los datos no obligan a encontrar nuevas maneras de percibirse y expresarse... ». Señala JAS (p. 7, 8):

« Esto es así, aunque sí⁵ sabemos que los cambios ambientales no son una condición suficiente, pero al mismo tiempo no⁶ sabemos si son una condición necesaria para la aparición de la nueva construcción como tal ».

- 12 El párrafo finaliza admitiendo no obstante que «...ciertos cambios ambientales son, por supuesto, siempre necesarios para los contenidos concretos de la nueva construcción ».
- 13 El lugar central que ocupa la novedad en la conceptualización de JAS, consiste en tal sentido, en entenderla como

«... el centro verídico de todo lo que debe ser aceptado como indeterminado en el sentido más profundo, y siempre coexiste con una amplia área de, en principio, circunstancias y procesos determinados »(JAS: p. 7).
- 14 No obstante lo anterior, insiste Schumpeter, el análisis de la cuestión debería realizarse alejándose de lo que denomina «... la dependencia banal... » (JAS: Pág. 7), es decir tomando distancia de la pretensión de conceptualizar y proyectar itinerarios de acuerdo a circunstancias históricas macro y a datos duros-, para por el contrario «...considerar la novedad independientemente de las causas y condiciones mencionadas...”.
- 15 De este modo, la tarea consistiría en dar cuenta de las interpretaciones, las técnicas y, en sí misma, la novedad que configura el fenómeno del desarrollo, identificando, en un segundo plano del proceso de comprensión de la cuestión, aquellas circunstancias determinadas que contribuyen, pero no determinan el desarrollo. JAS está así preocupado principalmente por aquello que considera *le noyau dure* de un itinerario analítico más amplio orientado a la comprensión acabada del fenómeno.
- 16 Así interpretado el desafío, JAS (p. 8) postula dos condiciones de construcción de la novedad. La primera señala que «... el cambio, transformando una forma marcada en otra, debe representar una grieta, una sacudida, un salto ». La segunda, enfatiza la condición primera, al afirmar que «.... a partir de la anciana, la nueva forma no debe ser alcanzable por adaptación en pequeños pasos... », metáfora con que rechaza el evolucionismo que pretende encontrar continuidad en los procesos de cambio; entendiendo que todo lo nuevo procede de lo viejo. Para el evolucionismo no existe pues, « grieta », ni « sacudida », ni « salto ».
- 17 Por otro lado, tales características, nos parece agregan una significación ampliada al concepto que respecto al desarrollo expresa más adelante en el texto considerado, refiriéndose ya concretamente al fenómeno en el campo de la economía (JAS: p. 11): «... la transición de una norma del sistema económico hacia otra norma⁷ de una manera que esta transición no puede ser descompuesta en etapas infinitesimales⁸ » (...) «...constituye lo que acá entendemos como “desarrollo”⁹». En otras palabras, enfatiza enseguida JAS: «... etapas entre las cuales no hay un camino estrictamente continuo ».
- 18 Es en ese marco que Schumpeter enuncia una serie de interrogantes que hemos considerado el objeto problemático del presente escrito. Se pregunta nuestro autor:

« ¿Cómo ocurre esto?; ¿Cómo es que algunas personas pintan¹⁰ de un manera diferente de la que aprendieron, y como se transmite esto a otros pintores y al público?; ¿Qué es, de un lado, la “energía”, si se nos permite decir así, y del otro lado el “mecanismo”¹¹ de este proceso, que no requiere un impulsor externo concreto para el cambio; pero a través de cual contingencia deben los presentes factores, no obstante, operar?; ¿Cómo, en detalle, cambian las personas sus maneras de pensar, y qué les impulsa a hacerlo, cómo opera la novedad, qué parte se le puede percibir, y qué reacciones y vibraciones provoca? ». (JAS: p. 8)

- 19 Estos interrogantes, si nos atenemos estrictamente a su redacción, nos estarían conduciendo hacia lo que en la teoría sociológica se denominan cuestiones fácticas; esto es empíricas, lo cual se deduce del « como » con que comienzan varias de sus preguntas; dando a la interrogación un sentido relacionado con la *manera* en que suceden las cosas. Debemos decir, no obstante, que tratar desde una perspectiva sociológica dichos problemas, no puede comportar detenerse en la recopilación de hechos que permitan responder casuísticamente a tales interrogantes. Ello limitaría el análisis a un nivel descriptivo. Junto a este nivel analítico, la comprensión sociológica demanda dar a los mismos un sentido teórico, tratando de identificar el porqué las cosas suceden como suceden.
- 20 En tal dirección parecería ubicarse JAS (p. 8), cuando señala: « Me parece que la respuesta a estas preguntas ofrece una parte substancial de lo que constituye la sociología de estas esferas... », advirtiendo a continuación: «... no nos preocupamos aquí por las respuestas a estas preguntas, sino, por el *sentido fundamental*¹² de este tipo de fenómeno, que tiene en primer y más importante lugar, una similitud fundamental en todas las esferas de las ciencias sociales”.
- 21 Así las cosas, llegamos al convencimiento según el cual JAS expresa en Desarrollo, dos niveles de interrogación, esto es, de problemas. Un primer nivel estaría expresado, a modo de categorías abstractas, en los postulados acerca del desarrollo que hemos identificado en este apartado. Junto a tales abstracciones, el autor plantea la aludida serie de interrogantes, que es entendida como cuestiones propias de la teoría sociológica, sugiriendo de este modo un tratamiento que permita la comprensión acabada del fenómeno.
- 22 De esta manera, mantendremos aquí la idea de tratar teóricamente las preguntas aparentemente fácticas del autor, bajo el supuesto constructivista enunciado por el mismo Schumpeter, que señala, como esta transcrito más arriba, que «... las cosas entran en existencia en la conciencia, y es por la experiencia que las cosas cambian » (JAS: p. 4).
- 23 Qué nos indicaría este supuesto?. Nos indicaría que aquello que connota el desarrollo son ciertos estados mentales, ciertas interpretaciones, ciertas prácticas, de donde sólo desde una matriz de epistemología comprensiva podría abordarse la complejidad del paso de una « forma marcada » a otra. Paralelamente, hay en el texto que analizamos un uso recurrente a la categoría « construcción » para referirse a la novedad, al cambio, al desarrollo. Junto a lo anterior, ello comporta la adopción por JAS de una vía analítica que se sitúa en la vereda opuesta del evolucionismo y del funcionalismo a los que alude críticamente en su trabajo.

El desarrollo: entre lo subjetivo y lo normativo

- 24 Tomaremos como punto de partida para el tratamiento de las cuestiones no tratadas por Schumpeter, la idea de que el análisis sociológico es el análisis de la producción y reproducción de las normas y reglas sociales, esto es el análisis de la « estructuración social » (Giddens, 1995). Esta perspectiva admitiría, así formulada, interpretaciones funcionalistas y constructivistas, cuya descripción nos permitirá plantear con mayor claridad la opción que aquí tomamos.
- 25 El funcionalismo moderno, centro de la crítica schumpeteriana, debe mucho a una antropología influida por el padre de esta corriente, Émile Durkheim. Una práctica tiene

sentido en esta perspectiva, en tanto función que contribuye a la continuidad de la sociedad en tanto espacio institucional de normas y de valores. De otro modo, analizar la función de un elemento o proceso social implica mostrar el papel que éste juega en el funcionamiento de la sociedad bajo la institucionalidad vigente, entendiéndose que la acción humana resulta del apego a las normas y reglas sociales. Esto es claro en Durkheim (1980) cuando postula, por ejemplo, que la religión refuerza la adhesión a las normas y valores sociales, contribuyendo al mantenimiento de una cohesión social que entendemos constrictiva. Merton (1975), en el análisis de la disfunción –comportamientos que desafían el orden- encuentra que ciertas actividades sociales tienden a producir cambios porque suponen una amenaza para la cohesión social. Esta perspectiva se caracteriza por la ausencia de sujeto, a la vez que enfatiza los factores que favorecen la cohesión social, tocando sólo marginalmente aquellos que generan conflictos y fragmentaciones. Como señala Giddens (1996): « A menudo los funcionalistas hablan como si las sociedades tuvieran “necesidades” y “objetivos” ».

- 26 El estructuralismo (Saussure, 1983), versión lingüística del funcionalismo, propone a su vez que el significado de las palabras deriva de las estructuras del lenguaje y no de los objetos a los que se refieren. Es también Giddens (ibídem) quien efectúa una clara crítica a esta perspectiva al preguntarse en relación con la palabra unicornio, que por mítica carece de existencia real, « ¿si el significado de una palabra no proviene del objeto al que se refiere, de donde proviene entonces? ».
- 27 Buena parte del marxismo, ha sido a su turno influenciado tanto por el estructuralismo (Althusser, 1969), como por el funcionalismo (Cohen, 1978), dando así mismo prioridad a ciertas reglas sociales en la consideración del comportamiento humano. Entre otras, a aquellas que emergen de la relación entre trabajo y capital, que inducirían a prácticas que responden mecánicamente a las contradicciones –reglas sociales- que tal relación productiva supone. En el estructural funcionalismo, son los subsistemas y el sistema resultante de su articulación, los que ponen a los individuos en el camino de la integración social. Se trata de perspectivas, una que entiende el cambio como una ruptura de época, otra que lo interpreta como aproximaciones sucesivas al equilibrio sistémico.
- 28 En la vereda opuesta, el interaccionismo simbólico, de raíz claramente subjetivista, plantea una cierta ausencia de normas sociales por fuera del sujeto. Las prácticas sociales, son acciones de personas en relación con otras que se generan a partir de los significados que los objetos y las personas tienen para ellos, es decir a partir de símbolos. Los significados son producto de una interacción social comunicativa que no sólo es esencial a la constitución del individuo, sino también a la producción social de sentido. El cambio viene de la mano de las personas, quienes seleccionan, organizan, reproducen y transforman los significados en los procesos interpretativos en función de sus expectativas y propósitos. Una parte, si bien marginal, del marxismo se ve influido por el interaccionismo, especialmente la obra de Marcuse (1975).
- 29 En síntesis, el funcionalismo enfatiza la naturaleza restrictiva de las instituciones sociales sobre nuestros comportamientos, a la vez que otorga prioridad al consenso y a la continuidad por sobre el conflicto y la ruptura. Su versión marxista, digamos ortodoxa, se descubre en una apuesta por las tendencias a la transformación social que generaría la agudización de las contradicciones entre capital y trabajo. Por otro lado, el interaccionismo hace lo propio con los aspectos activos y creativos de las personas, mientras que, influido por el pensamiento weberiano, acentúa la presencia del conflicto social y el cambio por sobre la cohesión y la continuidad sistémica.

- 30 Sostendremos aquí, frente a esta dilatada divergencia teórica, una perspectiva de síntesis, que llama a tomar distancia de esta ontología substancialista. Esta perspectiva sostiene, a partir de la categoría dualidad de estructura, que tanto el cambio como la continuidad del orden social -que la producción y la reproducción social- son el resultado de la acción humana competente, acción que es puesta en referencia a las normas y reglas sociales vigentes, normas y reglas que adquieren un doble sentido: “Con arreglo a la noción de dualidad de estructura, las propiedades estructurales de sistemas sociales son tanto un medio como un resultado de las prácticas que ella organiza de manera recursiva”. Pero la organización “recursiva” de las prácticas por la estructura, no comporta, ni mucho menos, negar la capacidad de transformación de la agencia. Aún cuando la estructura es entendida en esta perspectiva como forma cultural, esto es como regla social, Giddens advierte que la “Estructura no se debe asimilar a constreñimiento sino que es a la vez constrictiva y habilitante” (Giddens, 1995)¹³. Pero además, el autor que citamos, sitúa el límite de la reproducción social de las reglas que connotan la estructura, en el nivel de la sociedad misma: “Pero ‘sociedades’... no son necesariamente colectividades unificadas. ‘Reproducción social no se debe asimilar a la consolidación de una cohesión social” (Ibídem).
- 31 Se llega así a postular una tensión que se sitúa en el interior mismo de los individuos y de los sistemas sociales, tensión de la que pueden emerger interpretaciones, sentidos y prácticas sociales renovadas, que representan oportunidades a la producción de nuevos ordenamientos y configuraciones sociales.
- 32 Esta perspectiva se hace analíticamente más concreta alrededor de un conjunto amplio de categorías teóricas, de las cuales tomaremos centralmente aquellas que entendemos útiles a nuestro trabajo. Referimos concretamente a las nociones de conciencia práctica y discursiva, reflexividad, y política de vida, categorías estas que permiten comprender la relación entre acción y estructura que postula la sociología reflexiva. Ello nos conducirá así mismo a la noción de Desarrollo, noción que entendemos anticipadamente como un proceso sobredeterminado, estos es, como una manifestación compleja y contingente de las tensiones que genera la interacción en el espacio-tiempo, al interior de procesos de producción y de reproducción de las normas y reglas sociales vigentes.
- 33 Los « estados » de la conciencia, son entendidos por Giddens (1998) a partir de la disponibilidad o no de capacidad discursiva. Así la conciencia práctica es propia de aquellos individuos y grupos sociales que siendo competentes y conociendo los motivos de los cursos de su acción, no son capaces de justificarlos argumentativamente. Se trata de un concepto cercano al « habitus » de Bourdieu (1991), por el cual se propone que la experiencia da lugar a que las personas busquen estratégicamente, desenvolverse en aquellos espacios sociales que resulten más propicios a sus disposiciones. La conciencia discursiva, es a su vez la capacidad comunicativa mediante la cual, los sujetos pueden justificar racionalmente la acción emprendida. No hay en esta categorización, sino una diferenciación de posibilidades discursivas, tratándose en ambos casos de sujetos con capacidad de agencia.
- 34 La reflexión -propone Giddens (1998)- se «... refiere al uso de información sobre las condiciones de acción como medio de reordenación y redefinición periódicas de lo que es la actividad ». Algunas notas acerca de este concepto indican, por un lado, que la reflexividad representa «... la apropiación habitual de conocimientos -en sus diferentes formas¹⁴- (y que) suele sustituir a las orientaciones de la tradición. » (Giddens, ibídem), constituyendo en sí misma un proceso de reinterpretaciones y resignificaciones sobre los

objetos sociales, sean éstos materiales o simbólicos. Por otro lado, se postula que la reflexividad no puede ser limitada a la órbita de lo individual, ni siquiera de lo grupal; se trata más bien de «...un universo de acción en el que los observadores son, a su vez, observados socialmente...», existiendo por tanto un mecanismo relacional-comunicativo que promueve su expansión. En el mismo sentido, señala el autor que citamos,

« Los movimientos sociales y los grupos de apoyo mutuo, de todo tipo, constituyen un rasgo distintivo del orden postradicional; pueden ser puramente locales, pero frecuentemente tienen consecuencias universalizadoras y participan de diásporas universales » (Ibídem)¹⁵.

- 35 Una adicional categoría que nos interesa traer aquí, es la de « política de vida », la cual constituye una resignificación, a la luz del nuevo contexto social, de la idea de acción emancipatoria. Nuevos riesgos, propios de dicho contexto -discriminación de género, destrucción de la naturaleza, autoritarismo, violencia política y relacional, pobreza extendida-; ponen sobre la mesa cuestiones vinculadas al mundo de la vida. Hablar por tanto de política de vida es hablar de política de la identidad, de una identidad que se transforma reflexivamente para asumir los nuevos problemas.
- 36 Pero cabe insistir, contrariamente a lo que puede suponerse, que la política de vida no es algo individual, sino cada vez más colectivo, algo propio de los nuevos movimientos sociales, cuya acción cubre «... áreas muy ortodoxas de la participación política... ». Por ejemplo «... el trabajo, antes un espacio accesible para todos. Existe una extendida conciencia reflexiva de que lo que se considera “trabajo” tiene una definición más amplia de lo que solía » (Giddens, 1998). La economía comienza a ser frecuentemente pensada por fuera de sus formas mercantiles clásicas, y diversas alternativas son ensayadas y experimentadas, en lo que representa una puja contra aquellos duros parámetros ortodoxos que han conducido a situaciones de vulnerabilidad, precariedad y exclusión. Otras áreas menos convencionales son tomadas por la política de vida en sus manifestaciones personales y colectivas: la ecología, el género, la antidiscriminación, la lucha contra la corrupción, etc.

Hacia una reinterpretación de los postulados schumpeterianos

- 37 Los interrogantes schumpeterianos acerca del desarrollo son de aquí en adelante, analizados a la luz del bagaje conceptual referido. Nos interesa en efecto, intentar dar respuesta a lo no resuelto por nuestro autor, en tanto cuestiones que son consideradas por JAS como materias de la sociología.
- 38 Pero antes de avanzar, conviene explicitar cierta contraposición en el concepto de sistema. Para Schumpeter, sistema connota conjunto de reglas (JAS: nota al pie[29]). Para Giddens (1995), que enfatiza el como, se trata de « relaciones reproducidas entre actores o colectividades, organizadas como prácticas sociales regulares » y se distingue de estructura en tanto éste registra la interacción acción-estructura. En este sentido es que puede interpretarse el término schumpeteriano « forma marcada », el cual aludiría a un tipo de regla fuerte de orden estructural; al «...elemento no cambiante de la vida humana » (JAS: nota al pie v[11]). Las reglas «... se alojan en la reproducción de las prácticas institucionalizadas... ». Aquellas reglas « intensivas, discursivas, formalizadas, sancionadas fuertemente », señala Giddens (1995) son las de mayor poder de

reproducción, las que constituirían en nuestra interpretación las « formas marcadas » que configuran una estructura que se expresa a nivel del sistema.

- 39 Podemos al solo efecto analítico, introducir aquí una distinción al interior de las reglas, entre aquellas “duras”, propiamente estructurales y menos susceptibles a la acción de la agencia, y aquellas “blandas”, contingentes, que connotarían en un segundo nivel la configuración de los sistemas sociales y que representan el primer nivel de oportunidades a prácticas sociales innovadoras. No obstante, aún aquellas reglas “duras” -aún cuando se tratare de la propiedad privada, regla dura si las hay de la sociedad capitalista-, serían susceptibles de transformación. Y este supuesto no significa de nuestra parte ideologizar el cambio social, sino entender que la sociología reflexiva está interesada en una ontología de los procesos sociales que cuestiona la certeza, esto es la idea de que todo es como parece ser.
- 40 Es precisamente en tal perspectiva conceptual, que el cambio social implica alteraciones significativas «... en la estructura subyacente de un objeto o situación durante un período de tiempo ». Para proponer que una transformación esta sucediendo, hay que «... decir cómo y de qué maneras un sistema se halla en proceso de cambio, se tiene que mostrar hasta que grado hay una modificación de las instituciones básicas... » (Giddens, 1996), esto es de las normas, reglas y relaciones sociales prevalecientes.
- 41 Ello no significa pensar el cambio, ni el desarrollo como expresión del mismo, como un proceso de alcance societal, que pudiera atravesar transversalmente a todas las instituciones. Muy por el contrario, el cambio aún drástico, suele tener como centro de sus procesos a instituciones y configuraciones sociales, a la vez que contingentes, con cierta autonomía respecto al todo social dominante. Ello tendría posibilidades de producirse en tanto a su interior y a su exterior se haya generado un proceso que cuestiona lo instituido, conduciendo a desanclajes respecto de las interpretaciones y prácticas sociales, que podrían conducir -si se dan ciertas condiciones necesarias y suficientes, plantearía JAS-, a nuevas reglas que afectan la identidad del sistema.
- 42 Pero ubiquémonos en el nivel comprensivo – *verstehende* (JAS: p. 6)¹⁶- en el que JAS plantea sus interrogantes sociológicos, algo que se vuelve explícito cuando señala (p. 4) que «...las cosas entran en existencia en la conciencia, y es por la experiencia que las cosas cambian », remitiendo de este modo a la necesidad de caracterizar, desde la perspectiva de los actores, las interpretaciones y motivaciones que desencadenan una manera de actuar.
- 43 Lo anterior, que enuncia la interpretación comprensiva como método de conocimiento, es posible siempre y cuando adoptemos un punto de partida hermenéutico, punto de partida que nos llevará en nuestra indagación al campo de la reflexividad de los agentes individuales y colectivos, tengan o no tales agentes capacidad discursiva.
- 44 En efecto, compartir la idea según la cual Schumpeter expresa una perspectiva constructivista sobre el desarrollo, es aceptar que la ontología del problema - es decir «... la aparición de la nueva interpretación, la aparición de la nueva técnica, la aparición de la novedad como tal » (JAS, p. 7) -, sólo es discernible a partir de procesos de reflexividad, es decir prácticas que comportan el «... uso de información sobre las condiciones de acción como medio de reordenación y redefinición periódicas de lo que es la actividad » (Giddens, 1998).
- 45 De este modo, si interpretaciones, técnicas y novedades, son aquellas cuestiones que para nuestro autor «...entran en existencia en la conciencia... », es pues el examen

comprendido de la conciencia –discursiva y/o práctica- de las personas y grupos sociales, lo que nos llevará a responder al interrogante de JAS (p. 4) sobre « ¿Cómo ocurre esto?, cómo es que las personas hacen las cosas de una manera diferente a como las aprendieron y como se transmite esto a otros y al público? ».

- 46 La reflexividad no representa sino una vía para entender el cambio social desde una perspectiva no sistémica, ni historicista. Apunta más bien a una vía referencial y experiencial. Referencial en tanto las prácticas se dan en una relación con un contexto normativo –estructural y sistémico- que como esta apuntado, es la vez constrictivo y habilitante. Experiencial, en cuanto tal accionar apela a la memoria y a las experiencias acumuladas por individuos y grupos sociales. La reflexividad, en tanto «...apropiación habitual de conocimientos –en sus diferentes formas¹⁷-, suele sustituir a las orientaciones de la tradición. », enunciado por el que nos sugiere Giddens (1998), que la reflexividad constituye en sí misma el modo por el que, a través de nuevos y viejos saberes «... cambian las personas sus formas de pensar... » (JAS: p. 8). Un modo, si se quiere procedimental, que tiene lugar las más de las veces en situaciones de interacción situada.
- 47 Tal es pues la plataforma comunicativa que permite tomar distancia crítica de las « formas marcadas » -constitutivas de la esfera sistémica contextual-, distancia que emerge de la elaboración de nuevos puntos de vista sobre los objetos sociales, sean éstos materiales, simbólicos, relacionales. Nuevas informaciones, conocimientos e interpretaciones, nuevas prácticas, en fin, abonan la fragilidad que corroee progresivamente la vigencia de las reglas propias de las ancianas e instituidas « formas marcadas ».
- 48 Pero, a la vez, la reflexividad no se limita a la órbita de lo individual, ni siquiera de lo grupal. Por el contrario se trata de «...un universo de acción en el que los observadores son, a su vez, observados socialmente... » (Giddens, 1995), existiendo por tanto un mecanismo relacional-comunicativo que promueve su expansión. Postula JAS (p. 8): «... el cambio, transformando una forma marcada en otra debe representar una grieta, una sacudida, un salto ». Los enfáticos rasgos que para nuestro autor caracterizan el cambio, nos llevan a plantear que el mismo adquiere validez, esto es “materializa” la novedad en cuanto tal, tan sólo cuando cae el “velo de ignorancia” que obstaculiza la actuación de colectivos sociales; es decir cuando la novedad se generaliza en tanto nueva forma cultural y social.
- 49 No obstante, tal generalización requiere, desde la perspectiva que sostenemos, una ulterior condición. Aquella que viene representada por las ideas conceptualmente relacionadas de Política de Vida (Giddens, 1998), de Plan de Vida¹⁸ (Ricoeur, 2001), de Subpolítica¹⁹ (Beck, 1997). Esto es, « grieta », « sacudida » y « salto », se expresarían acabadamente cuando la identidad, la ética y “la” política sistémicas, materias centrales de estas formas reflexivas de la acción humana, son tematizadas, son puestas en cuestión por individuos y configuraciones sociales colectivas.
- 50 Al hallar base en la reflexividad, la política de vida -categoría que en tanto proceso de desanclaje y destradicionalización sintetiza la novedad del desarrollo-, no es algo que pueda limitarse a lo individual, ni algo propio de ciertos estratos sociales o económicos. El carácter de los nuevos riesgos sociales que caracterizan a las sociedades modernas del presente afecta transversalmente a los más diversos grupos y clases sociales, generando las condiciones para que la política de vida se vuelva una política de los nuevos movimientos sociales.

- 51 Reflexividad y política de vida, encierran pues la « energía » y el « mecanismo » (JAS: p. 8 y nota al pie²⁰) del proceso de cambio. Comportan las condiciones « interiores » que desatan a nivel colectivo procesos de construcción de nuevas reglas de vida. Hay pues una suerte de mutación subjetiva y colectiva, por la que los sujetos se transforman, para transformar. Es sólo como producto de una dinámica, por cierto no mecánica, -que va de la conciencia a la reflexividad, de la reflexividad a la destradicionalización, de ésta a la política de vida-, que se generan las condiciones necesarias y suficientes para el Desarrollo (JAS, P.7).
- 52 No obstante, y como venimos de señalar, reflexividad y política de vida son también los procesos por los cuales, individuos y colectivos contrastan sus situaciones y valores, con las normas y reglas instituidas por las formas marcadas, y con el espectro de riesgos que tales expresiones sistémicas generan. Es allí, en los riesgos, donde encuentran un lugar las « condiciones ambientales »; es desde allí desde donde pareciéramos poder dar sentido acabado a un complejo proceso que incita a JAS (p. 8) a preguntarse:
- « ¿Qué es, de un lado, la “energía”, si se nos permite decir así, y del otro lado el “mecanismo” de este proceso, que no requiere un impulsor externo concreto para el cambio; pero a través de cual contingencia deben los presentes factores, no obstante, operar? ».
- 53 Puede así señalarse la necesidad de dar nuevo sentido a la idea de desarrollo en el contexto de crisis que vive la sociedad mundial desde el año 2008 para acá, entendiendo la misma como una novedad, que encierra las más diversas aspiraciones de transformación. Más concretamente la novedad se materializa en tal contexto, en el esfuerzo por evitar y/o controlar riesgos que, siendo espacial y socialmente transversales, descargan más crudamente sus efectos sobre ciertos estratos sociales, especialmente sobre aquellos más despojados de recursos y protecciones. Es allí donde encontramos condiciones que son necesarias para el desarrollo pero que, claramente, no son suficientes (JAS, p. 7) sin que medie la construcción de una política de vida de alcance colectivo.

Un caso de desarrollo

- 54 Entre diversas experiencias de alcance societal que han sido registradas y estudiadas, el Movimiento de Empresas Recuperadas que tiene lugar en Argentina en el período que corre entre los años 1996 y 2004, constituye desde nuestro punto de vista el caso emblemático de un innovador proceso de desarrollo que puede reconocerse a través de este planteo neo-schumpeteriano que hemos tratado de exponer. Hay en este movimiento, en efecto, el paso de una forma marcada a otra, sin que ello suceda por acercamientos infinitesimales, representando a su vez un fenómeno que es producto de la experiencia y de la conciencia de sus protagonistas, puestas en acto, hechas práctica, en un marco contextual significativo.
- 55 Para expresarlo en términos concretos, la recuperación de empresas constituye un nuevo movimiento social²¹ que da una respuesta al alto nivel de exclusión social que generan las políticas neoliberales, que se despliegan con todo poder en la Argentina de la década de los '90. Acosados por las circunstancias de una crisis que genera la quiebra de las empresas -y en casos el abandono por sus propietarios-, estos trabajadores hacen concientes las circunstancias y causalidades que les permiten comprender y así dar significado a la situación de desprotección en que se encuentran.

- 56 Su modalidad de acción asume en efecto rasgos que son propios de una trabajosa reflexión, destinada a procesar su situación y su contexto y a generar una política que responderá de manera creativa a tales desafíos, marcando una fuerte distancia respecto a las normas y reglas propias del sistema entonces vigente.
- 57 Estos colectivos actúan con un alto grado de autonomía respecto del Estado, de sindicatos y de partidos políticos, cualquiera fuera su signo ideológico, tendiendo con ello a preservar la cohesión interna alrededor de sus propias metas. Pero lejos de generar así una situación de aislamiento, se establecen importantes lazos de solidaridad con otros movimientos sociales, pero especialmente con las comunidades cercanas a los establecimientos. En muchos casos, logran también que las autoridades de los municipios respectivos, dejen de lado sus compromisos tradicionales, para proporcionar ciertos apoyos.
- 58 Por otro lado, la « recuperación » de las empresas es significada por los trabajadores como un derecho que les asiste, un derecho que surge a consecuencia de la mas que demostrada ausencia de responsabilidad social por parte de sus empleadores. El derecho de propiedad es así cuestionado en la práctica concreta, y sometido a una acción que lo relativiza, que lo contrasta con principios de justicia éticamente superiores, cuales son el acceso al trabajo y la reparación de los daños causados por la crisis. La consecuencia sistémica no es claramente la abolición de un derecho estructural a la sociedad capitalista, sino la pretensión subyacente de interponer ciertos límites a su ejercicio.
- 59 Este movimiento, que conserva al presente alrededor de 12.000 puestos de trabajo en unos 160 establecimientos, asumió en sus distintas organizaciones, el formato jurídico de las cooperativas de trabajo, abonando de esta forma al resurgimiento de una histórica economía social de fuerte base cooperativa y mutual²², que había sido sistemáticamente castigada en el último cuarto del Siglo XX²³.
- 60 En el plano subjetivo este proceso demanda así mismo mutaciones significativas. El paso de la categoría de trabajadores asalariados, a la de trabajadores socios, y en tanto tales a la de propietarios colectivos del emprendimiento, comporta asumir cambios drásticos en lo que constituyeran identidades, roles y responsabilidades tradicionales. En efecto, la gestión democrática, solidaria y equitativa, a que conduce la economía social cuando se siguen sus principios, rompe con las reglas empresarias de la competencia en los lugares de trabajo, para hacer valer las reglas propias de la confianza mutua y la solidaridad. Se trata de costosos procesos de cambio identitario, que se vuelven posibles en los marcos asociativos de las nuevas organizaciones económicas.
- 61 Pero hay que señalar que el movimiento de empresas recuperadas, constituye quizás el caso símbolo de un multiplicado y diverso activismo de amplias franjas sociales afectadas por la radicalidad de un neoliberalismo que culmina en Argentina con la eclosión social del año 2001, en la que la auto organización de los afectados alienta demandas existenciales, pero también aspiraciones de cambio social²⁴. Estamos hablando de una sociedad cuyo alto nivel de inclusión se construyera, en el ambiente del Estado de Bienestar, con base en el pleno empleo y en las seguridades salariales que le son propias, durante más de 30 años. Tal sistema social, junto a las correlativas creencias en sus reglas, fueron sistemáticamente derrumbadas durante la denominada década neoliberal (1989-2001)²⁵.
- 62 Estas breves notas sugieren que el aludido proceso de crisis genera una grieta, una sacudida, un salto, en relación concretamente con una “conciencia” (JAS, p. 4) que,

nutrida de una reflexividad que siendo propia de la fase actual de modernización, conspira paradójicamente contra sus efectos mas perversos. Y ello resulta del cambio en las interpretaciones y prácticas, particularmente en el caso de los sectores que fueran excluidos del mercado de trabajo. Diversos trabajos²⁶ dan lugar a proponer que ello no hubiera quizás ocurrido, más allá de las críticas circunstancias que dan contexto a esta experiencia, sin que existiera, como existe en amplias franjas de la sociedad civil argentina, una clara memoria respecto de las periódicas crisis que han afectado su seguridad y bienestar, minando sus identidades y relaciones sociales y creando así, paradójicamente, un amplio campo de oportunidades para la acción (La Serna, 2010).

- 63 Es esta memoria, unida a una importante capacidad de innovación, la que genera la condición necesaria y suficiente que se materializa en una organización de los trabajadores que da forma a su plan de vida, lo que significa decir, que permite a los mismos actuar en base no sólo a nuevas estrategias y valores frente a la necesidad de evitar el riesgo de la exclusión, sino también en respuesta a valiosas y postergadas aspiraciones de transformación social.
- 64 Pero es importante señalar que estos cambios no quedan encerrados en los nuevos movimientos sociales. Al contrario de ello, se traducen en importantes señalamientos que darán nuevos contenidos a la política estatal del año 2003 en adelante. En efecto una nueva concepción del desarrollo se aplicará a partir de la adopción de parámetros fuertemente distanciados del neoliberalismo, comportando ello un cambio en el rol del Estado que reasumiendo sus capacidades de actuación, relanza una política económica de rasgos neo-keynesianos que, articulada al mercado regional y mundial, comienza a restituir condiciones de empleo y de bienestar, a la vez que alienta no sin vacilaciones la vía de la economía social como alternativa de inclusión social.

Una transgresora epistemología del desarrollo

- 65 La primera observación que hay que traer a estas conclusiones es lo que entendemos como corolario, a propósito de la crítica que JAS realiza sobre las teorías historicistas y cuantitativas sobre el desarrollo: « Ahora, lo que hace que este intento sea inútil en nuestro caso es no solamente la naturaleza del sujeto, (...) sino la aparición de la nueva interpretación, la aparición de una nueva técnica, y la aparición de la novedad como tal. » (JAS, p. 7). Señalábamos al respecto, que esta sugerencia muestra que el desarrollo constituye para Schumpeter un problema complejo, no sólo económico sino también, y de manera fuerte, de tipo cultural y societal.
- 66 Pero la epistemología del pensamiento de Schumpeter sobre el desarrollo, se escenifica como lo hemos anotado en el uso reiterado del término construcción, según el cual la novedad no es un producto natural, no deviene de la evolución silenciosa de las reglas vigentes, sino por el contrario de la acción humana empeñada en propósitos de transformación social.
- 67 Los significativos términos « grieta », « sacudida », « salto », están expresando en este sentido, la modalidad que el cambio social adquiere para JAS. Permítasenos, sobre el final, intentar una interpretación sobre tales metáforas. Sacudida y grieta, están asociadas. Si damos lugar a una licencia mecanicista, puede decirse que la primera produce la segunda. Sacudida, sugiere que la novedad conmueve los cimientos de toda « forma marcada », es decir conmueve las interpretaciones, los simbolismos y las formas de actuar que

correspondían a la modalidad de reproducción asegurada por la vigencia de las antiguas reglas y prácticas, en el caso que referenciamos, las reglas y prácticas neoliberales. La grieta -hendidura o abertura profunda-, es la « marca » entre « formas marcadas » que resulta de tales sacudidas. El autor pareciera simbolizar así que la « aparición » de la novedad estaría precedida por un proceso de ruptura; un proceso que cambia drásticamente aquello que cristaliza la « forma » preexistente.

- 68 No obstante, es el término salto el que permite asociar esta tríada metafórica a la idea de ruptura epistemológica. Comenta Ricoeur (p. 151, 2001): « Diré dos palabras sobre la expresión “ruptura epistemológica”. El concepto procede de Gaston Bachelard... » (quien) «...sostiene que la ciencia se desarrolla en virtud de una serie sucesiva de negaciones. Hay aquí una especie de salto, quizás como el cambio de paradigmas de Kuhn. ». Salto expresaría en efecto la idea de que la nueva « forma marcada » genera un cambio en la identidad subjetiva y normativa que se origina en la negación schumpeteriana, y en la fuerte distancia que toman sus postulados respecto a las interpretaciones y significaciones prevalecientes.
- 69 Pero la formulación de JAS, nos sugiere proponer a su vez, que el desarrollo adopta un carácter siempre situado y singular²⁷. Y esto se asocia estrechamente a su epistemología; en tanto y en cuanto piensa el desarrollo como una experiencia sólo plenamente comprensible en términos de parámetros culturales y sociales ajustados a un espacio social y a un tiempo histórico. Tales parámetros vuelven a este fenómeno algo esencialmente singular, lo que es decir, ajustado a « esas » y no a « otras » condiciones. Es ello lo que llevaría a JAS a postular la esencial indeterminación del desarrollo, en tanto las circunstancias que contribuyen a generarlo son siempre irreproducibles; deben ser, cada vez, « determinadas », lo que es decir, identificadas, caracterizadas, comprendidas.
- 70 A colación de lo planteado no existiría, ni lejanamente en el pensamiento de Schumpeter, la posibilidad de algo así como una « teoría general del desarrollo »²⁸, de validez y alcance más allá del tiempo y del espacio. Mas bien, y este es quizás el aporte fundamental del artículo de JAS que analizamos, se trata de una teoría que postula categorías y condiciones abstractas en las que brilla por su ausencia algún actor en particular, las cuales sometidas a un proceso de indagación situado, nos indicarían el « como » y el « por qué », es decir nos sugerirían si eso que se ha producido adquiere los rasgos del desarrollo, y como tal, cuales son las singulares notas que adquiere.
- 71 El fenómeno del desarrollo, deviene en este marco, una cuestión asible conceptual y analíticamente, sólo a partir de la *verstehen*, es decir de una perspectiva interpretativo-comprensiva de la acción humana tendiente a identificar los contenidos innovadores y transformadores de sus circunstancias. A este esfuerzo analítico convoca esta epistemología, que requiere que nos posicionemos, no unilateralmente en las cifras, sino centralmente en la experiencia y en la interpretación sobre la realidad vivida, en las motivaciones que energizan a individuos y colectivos.
- 72 Nos parece, en este camino argumentativo, que los aportes de la Sociología Reflexiva permiten actualizar al complejo, conflictivo e innovador estado socio-cultural de las sociedades del presente, las formulaciones de nuestro autor. Entendemos que es ésta una perspectiva que se desprende de ese inicial y fundamental enunciado de JAS, quizás abusivamente transcrito en este trabajo²⁹, el cual nos ha autorizado a realizar una lectura crítica de sus importantes y tempranos aportes. Valga en este sentido la expresión de Ricoeur (2001, p. 151) a propósito de los análisis de la obra de Marx y del sentido crítico

que debe prevalecer en este tipo de trabajo: « Toda lectura supone cierta violencia; si no, nos limitamos meramente a repetir,... ».

- 73 Si esto es así, la hermenéutica –la perspectiva del actor-, y la doble hermenéutica –la interpretación de la interpretación, que queda en manos del investigador-, adquieren pleno sentido como herramientas que buscan elucidar los marcos de sentido, a la vez que valorar el alcance de la reflexividad y de la política de vida, en tanto propiedades que pueden dar cuenta de la capacidad de agencia de individuos y colectivos, y por tanto de la capacidad de innovación y transformación que el desarrollo requiere para ser construido.

BIBLIOGRAFÍA

- Althusser, Louis (1969). *Para leer El capital*. (México: Siglo XXI).
- Beck, Ulrich, et al. (1997). *Modernización reflexiva. Política, tradición y estética en el orden social moderno*. (Madrid: Alianza Universidad).
- Begué, Marie-France (2002). *Paul Ricoeur: La poética del sí-mismo* (Buenos Aires: Editorial Biblos).
- Bourdieu, Pierre (1991). *El sentido práctico* (Madrid: Taurus Humanidades)
- Cohen, Gerald A. (1978). *Karl Marx's theory of history: a defence* (Oxford: Clarendon Press).
- Durkheim, Émile (1980). *Las Formas Elementales de la Vida Religiosa* (México, Colofón).
- Giddens, Anthony (1995). *La constitución de la sociedad, bases para una teoría de la estructuración* (Buenos Aires: Amorrortu Editores).
- Giddens, Anthony (1996). *Sociología* (Madrid: Alianza Universidad).
- Giddens, Anthony (1998). *Más allá de la izquierda y la derecha* (Madrid: Cátedra).
- La Serna, Carlos (2011). Trabajo, género y políticas locales (coautor) en Carlos La Serna (Comp.) *El género en las Políticas Locales*. (Ediciones CICCUS: Buenos Aires).
- La Serna, Carlos (2010). Entre el intervencionismo y el mercado, que tipo de Estado abonan las políticas sociales del nuevo siglo?, en Carlos La Serna (Comp.) *Frente a la crisis, ¿Qué hacer con el Estado?*. Co-edición IIFAP/SAAP (Sociedad Argentina de Análisis Político). Córdoba.
- La Serna, Carlos (2010). El Estado frente a las transformaciones sociales. ¿hacia una ética de la responsabilidad?, en Carlos La Serna (Comp.) *Frente a la crisis, ¿Qué hacer con el Estado?*. (Córdoba: Co-edición IIFAP/Sociedad Argentina de Análisis Político).
- La Serna, Carlos (2010). *La transformación del mundo del trabajo. Representaciones, prácticas e identidades*. (Buenos Aires: CLACSO/CICCUS).
- La Serna, Carlos (2008). El espacio público de la economía solidaria (en coautoría) y La transformación de las solidaridades, hacia donde? (en coautoría). En Carlos La Serna (Compilador) *Las transformaciones de la Modernidad Excluyente y las Políticas Sociales*. (Córdoba: Ediciones IIFAP/ Universidad Nacional de Córdoba).
- Marcuse, Herbert (1975). *El hombre unidimensional* (Madrid: Magisterio Español).

- Merton, Robert (2002). *Teoría y estructuras sociales* (México: Fondo de Cultura Económica)
- Offe, Claus (1992). Los nuevos movimientos sociales cuestionan los límites de la política institucional, en Claus Offe, *Partidos Políticos y Nuevos Movimientos Sociales* (Madrid: Sistema, Colección Politeia).
- Ricoeur, Paul (2001). *Ideología y utopía* (Barcelona: Editorial Gedisa)
- Saussure, Ferdinand de (1983). *Curso de lingüística general* (Madrid: Alianza Editorial)
- Schumpeter, Joseph A. (1932). *Desarrollo* (Edición Schumpeter.info, <http://www.schumpeter.info>)

NOTAS

1. Las referencias a la obra Schumpeter, J. A. : 1932, « Desarrollo », serán realizadas en este texto con sus iniciales « JAS », seguidas del número de página correspondiente a la versión inglesa publicada en Edición Schumpeter.info ; www.schumpeter.info Así mismo, se mantienen las notas al pie que se encuentren en las citas realizadas.
2. The original term "Größen" could also have the meaning of "features", "values". At issue here is how much the term chosen points to "empty shell" (variable), vs. a concrete expression of that shell (value).
3. Entendemos aquí la cultura, como el bagaje de significaciones compartidas, predominantes, en una sociedad o grupo social. Estas interpretaciones tienen un carácter espacio-temporal y pueden referir a diversos fenómenos u objetos materiales y simbólicos.
4. Con "social" hacemos referencia a lo sistémico, a aquellas configuraciones de reglas y normas sobre las cuales la "novedad" opera.
5. Emphasis added.
6. Emphasis added.
7. "Norm" added for more clarity. The German sentence is unambiguous that "another" refers to another norm.
8. JAS added underlining on the type-written manuscript by hand.
9. JAS added quotation marks on the type-written manuscript by hand.
10. JAS utiliza el campo de la pintura para analizar el cambio de una a otra "forma marcada" de pintar. Toma como ejemplos las escuelas del *ducentto* y del *quattrocento*.
11. JAS added quotation marks on the type-written manuscript by hand.
12. Destacado nuestro.
13. Si aceptamos esta proposición, la "recursividad" es más una propiedad de los sistemas sociales, que de la acción. Como tal, representa la presencia constante en los procesos de interacción, de aquellas normas y reglas que constriñen, limitan la capacidad de agencia. Puede a su vez decirse, en un plano analítico, que la validez sistémica de la recursividad puede ser indagada alrededor del carácter -reproductor o productor- de las prácticas que estudiemos.
14. Esto es, no sólo ni quizás principalmente, en su forma conceptual, sino también de aquel conocimiento que surge de la experiencia y/o del saber social común.
15. Creemos razonable sugerir que la protesta social de lo que genéricamente llamamos los "indignados", representa un claro caso de una reflexividad en expansión a nivel universal, un quiebre en la conciencia social, que es transversal a las muy diversas circunstancias que comporta, por un lado, la agudización de la crisis en el mundo desarrollado, por el otro, la debacle de los tradicionales regimenes del Norte de África.
16. Véase JAS : nota al pie vi [12].
17. No sólo ni quizás principalmente de formas conceptuales, sino también de aquel conocimiento que surge de la experiencia y/o del saber social común.

18. Para Ricoeur, el Plan de Vida, constituyendo la materialización de configuraciones identitarias, se constituye no sólo a partir de la memoria, sino así mismo de un horizonte ético.
19. En Beck, la supolítica representa la modalidad que adquieren las prácticas sociales en un contexto de modernidad reflexiva que lleva a individuos y colectivos a un ejercicio de su acción que asume frecuentemente formas colectivas, que moviéndose al margen del sistema político, impactan sobre el mismo transformando sus reglas.
20. JAS added quotation marks on the type-written manuscript by hand.
21. Se trata de tres agrupaciones de empresas recuperadas - Movimiento Nacional de Empresas Recuperadas, Movimiento Nacional de Fábricas Recuperadas y Polo de Autogestión Obrera -, que responden a distintas orientaciones ideológicas y que, como todo nuevo movimiento social, carecen de una organicidad acabada. Un clásico y aún vigente aporte sobre el fenómeno de los nuevos movimientos sociales puede verse en Offe (1992).
22. La economía social nace con la construcción de la sociedad moderna argentina. Es aportada a ese proceso por los inmigrantes europeos que, en un número superior a los tres millones, se asentaron en nuestro País entre fines del S. XVII y principios del S. XVIII.
23. Cooperativas y mutuales fueron marginadas de sus espacios de producción y/o de servicios, no sólo por el régimen neoliberal aludido, sino también por su inmediato antecedente político y económico, el régimen militar del período 1976-1984.
24. Son los casos, a partir de 1995, del masivo movimiento del Trueque que se desarrolla al compás de la rápida expansión de la desocupación y de la precarización del trabajo, como de las diversas ramas de Piqueteros, formados inicialmente por los expulsados de las empresas estatales privatizadas. También son parte de este activismo las Asambleas Barriales que en medio de la debacle de la crisis de los años 2001/2002, se extienden por doquier bajo el propósito de debatir horizontalmente las respuestas a los problemas comunes generados por la situación imperante. Véase La Serna, Carlos, 2004.
25. “Que se vayan todos”, fue la consigna símbolo del activismo de una sociedad civil que había dejado de creer en las normas y reglas sociales vigentes, particularmente en aquellas vinculadas a la vía neoliberal de “desarrollo”, como en las instituciones políticas que la encarnaban..
26. Entre otros trabajos pueden consultarse : Caputo, S. y Saavedra, L. : 2003 ; Las Empresas autogestionadas por los trabajadores. Una nueva forma de organización económica y social ?. (Revista Observatorio Social N° :11. Economía Social, Buenos Aires) ; Carpintero, E. y Hernández, M. Comps. : 2002 ; Produciendo realidad. Las empresas comunitarias. (Topía Editorial, Buenos Aires) ; La Serna, Carlos (Comp.) : 2004, La Economía social en Argentina ; entre las necesidades y las aspiraciones (Edic. IIFAP/UNC, Córdoba, Argentina) ; Palomino, H, Pastrana, E y Agostini, S. : 2002 ; El Movimiento de Empresas Recuperadas. Documento de Trabajo. (Facultad de Ciencias Sociales- UBA. Buenos Aires) ; Picchetti, V. y Xiques, M. : 2003 ; Ocupación de fábricas y construcción política. 6° Congreso Nacional de Estudios del Trabajo, 13-16 de agosto. Buenos Aires.
27. Como es claramente el caso de Argentina y de otro amplio conjunto de países latinoamericanos que, adoptando formas singulares y por tanto diferenciadas entre sí, se inscriben todas sin embargo en una vía alternativa al dominio del neoliberalismo.
28. Por ejemplo al estilo de la obra de Walter W. Rostow (1960) ; « Las etapas del crecimiento económico », en la que se plantea un modelo de crecimiento por etapas, desde el estado de no desarrollo que caracterizaría a la sociedad tradicional, a la etapa de la sociedad « moderna » del consumo en masa. Este modelo fue considerado una de las claves de la llamada Teoría del Desarrollo. Su cuestionamiento vino, a nivel latinoamericano, de la mano de las propuestas de la Comisión Económica para América Latina (CEPAL) cuyo orientador principal fuera Raúl Prebisch. Éstas a su vez, aunque sin pleno acuerdo al respecto, darían base a la Teoría de la Dependencia, teoría que combina el neo-marxismo con la teoría económica keynesiana. Entre otros de sus autores están André Gunder Frank, Theotonio Dos Santos, Enrique Cardoso, Edelberto Torres-

Rivas, Samir Amin, y para algunos el mismo Raúl Prebisch. Para no dejar inconcluso este itinerario, la perspectiva de los Sistemas Mundiales y la Teoría de la Globalización, constituirían las más recientes expresiones de la crítica a las estructuras y prácticas dominantes en el campo de la economía y el desarrollo.

29. « ... las cosas entran en existencia en la conciencia, y es por la experiencia que las cosas cambian. Esta conciencia y esta experiencia tienen un alcance diferente en circunstancias culturales diferentes, y hasta entre personas diferentes » (JAS, p. 4).

RESÚMENES

El artículo analiza el ensayo de J.A. Schumpeter titulado “Desarrollo”, intentando su reinterpretación a la luz de los aportes provenientes de la denominada Sociología Reflexiva. Con ello se intenta actualizar las proposiciones del autor a lo que, en nuestra interpretación, constituyen las transformaciones culturales propias de la sociedad del presente. Las sugerencias analíticas que surgen de este ejercicio, permiten a su vez una lectura del actual proceso de desarrollo que tiene lugar en el caso de la sociedad Argentina. El artículo finaliza, aportando algunos elementos que pudieran permitir una caracterización no convencional de la epistemología schumpeteriana del desarrollo esbozada en el artículo materia de este trabajo.

L'article a pour objectif d'analyser l'essai de J.A. Schumpeter titré « Développement », et d'en proposer une nouvelle interprétation à la lumière des apports de la *sociologie réflexive*. Grâce à elle, il devient possible d'actualiser les propositions de l'auteur et d'interpréter les transformations culturelles de la société contemporaine. Un tel exercice suggère des analyses que nous pouvons appliquer au processus de développement en cours dans la société argentine. L'article conclut en identifiant quelques éléments qui pourraient offrir une lecture non conventionnelle de l'épistémologie schumpéterienne du développement.

This article critically analyzes J. A Schumpeter's essay entitled “Development”. Trying to interpret it on the basis of the inputs coming from Reflexive Sociology, it tries to update the Schumpeter's propositions and analyze the cultural transformations of the present society. The analytical suggestions which develop from this in turn allow us to better understand the present development process in Argentinian society. The article finally provides some elements that could allow an unconventional characterization of the Schumpeterian Epistemology of development outlined in the reference paper.

ÍNDICE

Mots-clés: réflexivité, nouveaux mouvements sociaux, transformation sociale

Palabras claves: sociología reflexiva, nuevos movimientos sociales, transformación social

Keywords: reflexive sociology, new social movements, social transformation

Compte-rendu

Report

Actualité de *Capitalisme, socialisme et démocratie* ou la dure survie du capitalisme selon Schumpeter

Dorval Brunelle

- 1 Peut-on encore lire *Capitalisme, socialisme et démocratie* de l'économiste autrichien Joseph Alois Schumpeter soixante-dix années après sa première publication en 1942 ou soixante-deux ans après la mort de l'auteur en 1950? Il faut croire que oui puisque l'ouvrage en question est demeuré disponible tout au long de ces années et que son éditeur français Payot a même cru bon d'en rééditer un long extrait en 2011 sous le titre pour le moins accrocheur *Le capitalisme peut-il survivre?* un titre qui reprenait tout simplement l'intitulé que l'auteur lui-même avait donné à la deuxième partie de son livre. Au fond, un tel choix éditorial servait à montrer que l'idée de crise du capitalisme n'avait pas toujours été brandie par les plus radicaux parmi les économistes, d'une part, qu'un des plus célèbres économistes de notre temps avait déjà posé, durant la Deuxième Guerre mondiale, la question qui agitait à nouveau les esprits au beau milieu de la crise financière qui secoue les économies depuis quelques années, d'autre part.
- 2 Il convient de souligner par ailleurs que la longévité et la renommée du livre de Schumpeter n'ont été assurées ni par la force de l'argumentaire ni par les polémiques que cet argumentaire a soulevées à l'époque, deux raisons qui sont en général invoquées pour rendre compte de la notoriété d'un ouvrage, mais plutôt par le profond désaccord qui a prévalu et qui prévaut toujours entre exégètes, analystes et interprètes concernant les arguments défendus, mais surtout concernant la cohésion de l'ouvrage.
- 3 Car, il faut bien le dire, si *Capitalisme, socialisme et démocratie* est un livre passionnant, il est aussi passablement déconcertant, essentiellement parce que l'auteur propose cinq niveaux d'analyses qui ne semblent pas intégrées de manière immédiatement convaincante dans un plan d'ensemble orienté vers un ou des objectifs précis. Ensuite, au niveau de son positionnement, l'argument semble à la fois et concurremment défendre la validité du capitalisme et annoncer l'inévitabilité du socialisme. Enfin, dans ses prolongements et ses conclusions, l'auteur soutient que le recours à la démocratie conviendrait davantage au système socialiste qu'au système capitaliste, un énoncé qui

n'était pas facile à soutenir, encore moins de défendre à l'époque, et qui ne l'est pas davantage aujourd'hui. De là à conclure que le livre constitue au mieux un essai polémique que le lecteur a tout le loisir d'interpréter à sa manière, qu'il reflète, au pire, le pessimisme de son auteur vis-à-vis des capacités de sortie de crise du capitalisme, autant de constats qui ont été avancés lors de sa parution et qui le sont encore aujourd'hui¹.

- 4 Peut-être que la principale difficulté tient à l'ordre de présentation des cinq parties du livre. En effet, il est successivement question de l'apport de Marx, de la question de la survie du capitalisme, de savoir si le socialisme peut fonctionner, du lien entre socialisme et démocratie, et, enfin, de l'histoire des partis socialistes, une séquence qui annonce des sauts théoriques importants et des changements d'échelles qui ne seront pas faciles à suivre.
- 5 Et, pourtant, l'analyse que je propose d'engager de l'ouvrage de Schumpeter et de son apport à la réflexion critique sur le capitalisme n'en suivra pas moins le cheminement proposé par l'auteur, parce que cette démarche me permettra d'isoler les grandes lignes des thèses avancées afin de faire ressortir toute la richesse d'une argumentation qui n'est pas, comme on le verra, sans pertinence pour comprendre les débats de société à l'heure actuelle. Toutefois, il existe une raison plus profonde pour laquelle j'ai choisi de procéder ainsi. Il semble en effet que le livre de Schumpeter n'a pas bénéficié, auprès des analystes ou des exégètes francophones, d'un auditoire comparable à celui qu'il s'est taillé auprès des lecteurs de langue anglaise et la raison de cette divergence tient fort probablement au fait que la seule traduction disponible en français est amputée de toute la cinquième partie qui occupe le quart de la version originale. La justification de cette omission est on ne peut plus désarçonnante d'ailleurs, puisque l'éditeur fait platement valoir que le sujet de cette partie intitulée « une esquisse historique des partis socialistes » serait à ce point familier au lecteur français qu'il n'a pas cru devoir lui en offrir une traduction. Le résultat de cette négligence est que le livre *Capitalisme, socialisme et démocratie* ne porte pas la même réputation et n'occupe pas un rang comparable d'une communauté linguistique à l'autre, tout simplement parce que l'on ne peut pas comprendre certains arguments de l'auteur à partir de la version tronquée disponible en français. En revanche, auprès de son lectorat anglophone, les débats ont été nombreux et ils ont mis aux prises les économistes les plus éminents, comme Ludwig von Mises, Friedrich Hayek ou Paul A. Samuelson, mais aussi des politologues et des théoriciens de la démocratie aussi célèbres que Giovanni Sartori et C. B. Macpherson². En somme, dans le monde francophone, si la réputation de Schumpeter est fort enviable, son livre *Capitalisme, socialisme et démocratie* est encore et toujours sous-estimé³. C'est donc avec l'idée de fournir une explication à cet écart que je me propose de suivre pas à pas l'argument schumpétérien⁴.

La critique de Marx

- 6 Pour un théoricien qui tenait Walras, son maître à penser, de même que Cournot et Quesnay comme les trois plus grands économistes de tous les temps, Schumpeter fait sans doute montre d'une révérence consciencieuse en ouvrant son étude avec une présentation de Marx qu'il tient à la fois pour un génie et un prophète avant de lui accorder les mérites qui lui sont dus à titre d'économiste. Mais pour bien saisir la portée de sa démarche, il convient de relever en tout premier lieu que ce que Schumpeter loue chez Marx, c'est d'abord sa force de conviction, sa passion, son ardeur, trois qualités dont

il trouve la plus belle expression dans cette contribution exigeante que sont *Les Théories de la plus-value*.

- 7 Que ce livre ait été mésinterprété par les épigones et les adversaires de Marx nous donne, selon Schumpeter, un indice des difficultés intrinsèques à son argumentation tout en mettant en valeur le positionnement théorique fort exigeant de l'auteur. Par la suite, Schumpeter propose un découpage des différentes facettes de Marx en quatre tranches et autant de chapitres⁵. Le premier est consacré au « prophète », un qualificatif qui lui permet d'établir un parallèle entre marxisme et religion. Cette analogie n'a rien d'original, même en 1942, puisqu'elle avait été servie de manière récurrente à l'endroit du marxisme au moins depuis la publication du livre *Étatisme et anarchisme* de Bakounine, en 1873, où l'auteur use et abuse dans ses polémiques de métaphores à haute teneur ecclésiastique à l'encontre du marxisme. Jusque là cependant, le rapprochement visait essentiellement tel ou tel credo de la doctrine marxiste, comme la loi de la baisse tendancielle du taux de profit ou la paupérisation des classes laborieuses, sinon certain concept, comme le concept de plus-value, voire, comme ce fut le cas pour Bakounine dans l'ouvrage cité, la remise en cause de certains dogmes politiques comme la prise du pouvoir d'État par la classe ouvrière. Par contre, à l'autre bout du spectre idéologico-politique, chez les conservateurs et les théistes, par exemple, on se serait bien gardé d'apposer l'épithète « religieux » au corps de pensée de Marx et des marxistes. Ainsi William E. Lecky, dans son livre classique, *Democracy and Liberty* publié en 1896, choisit plutôt de taxer marxistes et socialistes toutes tendances confondues de déshonnêteté à grande échelle. Or, l'angle d'approche de Schumpeter ne suit ni l'une ni l'autre voie. C'est moins la portée millénariste du marxisme qui le retient, sinon les prémonitions de Marx qui a réussi à repérer les dislocations et les contradictions enfouies dans les profondeurs du système capitaliste de production, alors même que ce système intensifiait sa présence dans un nombre croissant de pays et qu'il étendait son empire à l'échelle mondiale. Ce faisant, cette démarche critique établit une jonction objective forte entre le marxisme et ces millions de laissés pour compte du capitalisme pour lesquels la promesse d'un avenir matériel meilleur disqualifie les réformistes les mieux intentionnés.
- 8 Il suit de là, et c'est le second temps de l'étude consacrée à Marx, que sa vocation de sociologue s'est avérée déterminante dans la mesure où Marx s'est attaché à étudier les conditions sociales de production, d'une part, qu'il a su analyser leur logique propre, d'autre part, comme l'illustre l'exemple souvent cité du rôle du moulin à vent dans la création de la société féodale et de celui du moulin à vapeur dans celle de la société capitaliste. Cependant, l'apport déterminant de Marx à ce chapitre demeure sans contredit le recours à la notion de « classe sociale », qui fait l'objet du passage célèbre du *Manifeste communiste* où les auteurs Marx et Engels saisissent l'histoire en tant que processus dont la lutte des classes serait le moteur. Cela dit, aux yeux de Schumpeter, cette théorie n'en serait pas moins lacunaire pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la démarche serait trop réductrice, puisqu'il existe plus de deux classes dans la société et que les formes ainsi que les modalités de la coopération entre les deux classes fondamentales, en particulier, l'emportent sur les oppositions qu'elles peuvent entretenir l'une vis-à-vis de l'autre. Ensuite, Schumpeter est porté à accorder plus de crédibilité à ce qu'il appelle « l'ancienne théorie de l'harmonie sociale » qu'à la vision marxienne d'un gouffre infranchissable entre propriétaires des moyens de production et travailleurs. Enfin, et plus fondamentalement, l'économie de Marx serait un prolongement de sa théorie sociologique ou, pour dire les choses autrement, la sociologie marxiste repose sur

un projet d'émancipation sociale que la théorie économique marxiste cherche à asseoir sur des bases scientifiques.

- 9 Il n'est donc pas étonnant si, dans la suite de son exposé consacré à Marx l'économiste, Schumpeter renonce à utiliser la notion de plus-value, n'y voyant tout au plus que l'emprunt à Ricardo d'un concept inutilisable. Le rejet est d'ailleurs sans rémission : « Nul n'ignore que cette théorie de la valeur n'est pas satisfaisante [...] Du point de vue de l'économie politique [...] il est beaucoup plus important de se demander comment la théorie de la valeur-travail joue son rôle d'instrument analytique; or, la véritable objection que l'on peut lui opposer, c'est qu'elle le joue très mal »⁶. Il suit de là que la théorie de l'exploitation du travail qui tient une place si centrale dans les développements de Marx n'est pas soutenable non plus, sinon à un niveau polémique.
- 10 Ceci dit, il nous faut maintenant nous attarder sur l'exégèse schumpétérienne de Marx qui consiste à isoler les points faibles ou les lacunes du système qui sont par suite comblées grâce au recours à quelques concepts et raisonnements centraux empruntés à la démarche de Schumpeter lui-même. Nous sommes ici placés devant un double critique où Schumpeter entend corriger Marx tout en se pliant au jeu de faire sienne, jusqu'à un certain point, l'approche marxiste. À ce propos, il avance trois reproches ou critiques : le premier porte sur l'absence de délimitation claire entre les concepts qui relèveraient de la sociologie et ceux qui appartiendraient en propre au domaine de l'économie; le second concerne spécifiquement le problème du passage de l'état stationnaire ou d'équilibre à l'état dynamique que Marx n'aurait pas correctement saisi, en escamotant, entre autres choses, la distinction – due à Schumpeter lui-même, au passage – entre le capitaliste et l'entrepreneur; le troisième reproche enfin, porte sur le phénomène de la concentration économique que Marx n'a pas abordé de manière satisfaisante, puisqu'il n'a pas approfondi son analyse des monopoles et des oligopoles.
- 11 La conséquence la plus significative de ces lacunes réside en définitive dans le fait que Marx a été conduit à développer la thèse de la paupérisation des masses et, ce faisant, à sous-estimer les possibilités d'enrichissement offertes par le système capitaliste. Sur ce point précis, il persisterait une insurmontable contradiction dans l'approche de Marx entre son analyse des capacités ou des aptitudes du capitalisme à produire la richesse d'un côté et son diagnostic à l'effet que le capitalisme serait, à terme, condamné de l'autre. Cette aporie serait imputable à l'absence de théorie des cycles chez Marx, une déficience qui le pousse à investir le phénomène de succession des phases d'expansion et de contraction, un processus somme toute inhérent au système capitaliste, d'une portée vainement catastrophique, ce dont témoigne la polysémie dont est frappée la notion de crise qui désigne indistinctement la récession, la stagnation, la dépression ou l'écroulement.
- 12 Le quatrième et dernier temps de cette exégèse est consacré à « Marx le professeur »⁷. Sous cet intitulé, Schumpeter tente d'évaluer l'apport du marxisme en tant que *message* ou en tant qu'idéologie, et non plus en tant que théorie synthétique. C'est la dimension messianique ou rédemptrice du marxisme qui est alors valorisée. Schumpeter profite alors de l'occasion pour s'en prendre, en particulier, à la théorie de l'impérialisme de ceux qu'il identifie comme les « néo-marxistes », c'est-à-dire Karl Kautsky, Otto Bauer, Rudolf Hilferding, Max Adler, Rosa Luxemburg et Fritz Sternberg. Sans nous attarder sur cette critique, retenons à tout le moins la conclusion qu'il en tire, à savoir que rien ne saurait garantir que le passage au socialisme puisse être automatique avec le résultat que l'alternative entre évolution et révolution demeure encore et toujours à l'ordre du jour.

La survie du capitalisme

- 13 Le prologue de la deuxième partie s'ouvre sur une phrase provocante : « Le capitalisme peut-il survivre? Non, je ne crois pas qu'il le puisse », même si l'auteur concède immédiatement que cette opinion est en elle-même « inintéressante », que seuls comptent les faits et les arguments⁸. Schumpeter prend ici le contre-pied des thèses de Marx dans la mesure où il avance que ce sont les performances du système qui sapent les bases de ses institutions sociales, alors que Marx aurait plutôt imputé ce travail de sape à ses contre-performances. En somme, même si les raisonnements des deux auteurs divergent du tout au tout, il n'en demeure pas moins que les conclusions de Schumpeter rejoignent celles de l'auteur du *Capital*. En effet, écrit Schumpeter : « on peut détester le socialisme, ou, à tout le moins, l'observer d'un oeil froidement critique et, néanmoins, prévoir son avènement⁹ ».
- 14 L'analyse prospective opère alors un changement d'échelle passablement révélateur : ce seront les succès mêmes du capitalisme en termes d'accroissement de la production des richesses et d'augmentation des niveaux de vie qui attiseront les rancœurs de ceux qui n'appartiennent pas aux classes possédantes. Ou, pour dire les choses autrement, en dépit de et malgré ses performances, on assistera à l'accroissement des ressentiments à l'endroit du système capitaliste dans son ensemble, et ce, même s'il faut s'attendre à ce que les acquis du progrès économique continuent de se faire sentir durant plusieurs décennies encore.
- 15 Les questions qui retiennent tout particulièrement l'attention de l'auteur en ces pages et qui comptent parmi celles sur lesquelles il a apporté une contribution originale concernent l'entreprise capitaliste et le profit. À l'intérieur même de l'entreprise, de son mode de fonctionnement et de la rationalité qui lui est propre, le succès est à la fois indéniable et contestable. Cependant, ne se pourrait-il pas que les carences au niveau des retombées économiques bénéfiques à l'extérieur de l'entreprise elle-même et donc à l'intérieur de la sphère sociale puissent contribuer à accroître la fragilité d'ensemble du projet capitaliste? À l'appui de cet argument, Schumpeter appelle à témoigner deux économistes célèbres, Alfred Marshall et Knut Wicksell, dont les travaux ont montré que, dans un contexte caractérisé par la concurrence, les entreprises sont portées à produire au niveau le plus « socialement souhaitable » possible. Mais qu'arrive-t-il si les faits et les données contredisent le schéma de départ et si nous nous trouvons placés dans une situation de concurrence imparfaite caractérisée par la suprématie ou la domination des prix de monopole sur les prix d'équilibre? Les théories de la concurrence monopolistique ou oligopolistique prêteraient ainsi le flanc à une critique sociologique forte, car, alors même que le système capitaliste opèrerait au-delà de ses capacités économiques *normales* – par rapport à un régime de concurrence pure et parfaite, bien sûr –, il n'en opèrerait pas moins – et de plus en plus d'ailleurs –, en deçà de ses capacités sociales optimales.
- 16 Afin d'apporter sa propre contribution à la résolution de cette contradiction, Schumpeter, au chapitre sept de son ouvrage, introduit une expression qui revêt un statut épistémologique central dans son argumentaire et qui compte également parmi ses apports majeurs à la science économique, celle de « destruction créatrice ». Appliquée à la contradiction dont il est ici question, cette idée veut que, en situation de monopole, le capitalisme s'engage dans un « processus de destruction créatrice » qui lui permet, grâce aux ressources mises à son service et à la créativité dont il dispose, de surmonter et de

dépasser les contradictions qui émergent en son sein – les contradictions internes – de même que celles qui surgissent devant lui – les contradictions externes. Le système capitaliste, fondé sur une précarité à la fois paradigmatique et contingente, cherche constamment à dépasser le poids des contraintes saisonnières et imprévisibles, des cycles, des besoins, avec le résultat que les nécessités de l'adaptation sollicitent le recours à des mécanismes de plus en plus efficaces de production et de distribution des produits et des richesses. Il s'agit, en d'autres termes, de défier et de vaincre les rigidités qui entravent la progression et l'efficacité du système dans son ensemble. Or, si la théorie économique peut expliquer les faits, il n'en reste pas moins que, depuis la fin de la Première Guerre mondiale – et jusqu'au déclenchement de la Deuxième Guerre, rappelons-le –, une sévère et durable dépression économique s'est étendue sur les économies occidentales, avec le résultat que les occasions ou les opportunités d'investissement diminuent et que les taux de chômage progressent notablement.

- 17 Bref, en 1942, les capacités de reprise du système s'amenuisent et la civilisation du capitalisme semble bel et bien en déclin. D'ailleurs la difficulté ne réside pas dans le fonctionnement de l'économie, mais bien au niveau de la superstructure de sorte que l'explication dernière de ce décalage est imputable à la mentalité de la société capitaliste et, surtout, à celle de la classe bourgeoise. La rationalité bourgeoise, rivée comme elle l'est à l'efficacité, à la comptabilité et à la productivité, ignore au fond les dimensions sociologiques et intellectuelles – une notion qui prendra tout son sens plus avant – de l'évolution sociale, avec le résultat que des visions alternatives finissent par se déployer et par gagner une emprise de plus en plus appréciable auprès des autres classes de la société. En elle-même cette opposition serait sans grande portée n'était-ce de la dynamique propre des jugements de valeur et des récriminations qui contribue à effriter l'ordre bourgeois lui-même.
- 18 Le premier sur la ligne de feu à subir les effets délétères de cette contestation, c'est l'entrepreneur – une autre notion centrale chez Schumpeter – dont la fonction devient de plus en plus obsolète sous la poussée des forces qui contribuent à dépersonnaliser et à automatiser la production. En conséquence, à partir du moment où l'évolution du système capitaliste est désormais liée au jeu de forces anonymes, le grand complexe industriel exproprie d'abord les plus petites unités de production, ensuite l'entrepreneur et, enfin, la bourgeoisie dans son ensemble. Par la suite, le dépérissement des institutions bourgeoises ou capitalistiques entraîne à sa suite celui d'institutions apparentées qui appartiennent encore au réseau des relations précapitalistes de production, comme le propriétaire terrien, par exemple.
- 19 Si nous transposons les raisonnements de Schumpeter dans des termes juridiques, nous voyons que les fondements de la société civile sont détruits, puisque ni la propriété privée, ni le contractualisme fondé sur l'autonomie des volontés, ni non plus la responsabilité individuelle peuvent encore prévaloir dans un contexte caractérisé par la socialisation des fonctions économiques de base, comme la décision d'investir ou celle d'innover. L'hostilité à l'endroit du capitalisme finit par gagner en extension et en intensité auprès des couches sociales et « la forteresse bourgeoise devient politiquement démunie »¹⁰.
- 20 À son tour, cette polarisation ou cet affrontement entre les classes pourrait demeurer sans conséquence n'était-ce du rôle assumé par l'intellectuel dans la cité dont l'intérêt premier réside dans l'attisement des frustrations. La section intitulée « sociologie de l'intellectuel » est particulièrement révélatrice à cet égard : elle fait état d'une critique

très sévère du rôle de l'intellectuel qui, bénéficiant de grands acquis de la civilisation capitaliste, tels que l'imprimerie, ne s'emploie plus qu'à soutenir une polémique dévastatrice contre un système auquel il doit pourtant d'avoir vu le jour. Son ascendant gagnera une indéniable intensité au XVIII^e siècle avec la naissance de l'opinion publique. Depuis lors, l'incapacité de l'ordre bourgeois à contrôler et à dominer ses intellectuels est à peu près générale. La raison de cette inaptitude est liée au fait que la classe bourgeoise dépend à un tel degré de la liberté économique qu'elle s'avère impuissante à mater la liberté d'opinion sans se placer elle-même dans une position intenable, voire auto destructrice. En attendant, l'influence de l'intellectuel s'étend et s'approfondit, puisqu'il dispose désormais, grâce aux progrès technologiques, de moyens de plus en plus considérables parmi lesquels nous pouvons compter la diffusion des journaux, celle des ouvrages à bon marché, de même que la radio. Une longue note en pied de page mérite d'être mentionnée à cet égard où Schumpeter relève à quel point les journaux à grand tirage ne parviennent pas à imposer leur propre politique éditoriale dans la mesure où le journaliste dispose d'un moyen suprême pour s'y opposer et se faire passer pour le « martyr » d'une organisation à laquelle il doit son existence¹¹.

- 21 D'autres facteurs viennent faciliter puis consolider cette prépondérance de l'intellectuel, qu'il s'agisse de la progression des cols blancs ou du sous-emploi. Même si le mécontentement est une donnée inéluctable du système capitaliste et de sa gestion bourgeoise, sa jonction avec l'intellectuel enflammé contribue à nourrir et à alimenter l'opposition sociale et politique; on en a une confirmation éclatante avec l'entrée des intellectuels dans les organisations ouvrières qui, au départ, n'entretenaient que de la méfiance à leur endroit. En définitive, c'est cette fusion entre l'intellectuel et le syndicat, entre l'intellectuel et le parti bref, entre l'intellectuel et le militant qui contribue à alourdir l'atmosphère et qui conduit à la décomposition de l'économie capitaliste.
- 22 Pour Schumpeter, deux théories peuvent être avancées pour rendre compte de ces faits : la première est la « théorie de la disparition des opportunités d'investissement », la seconde, la « théorie de l'évaporation de la substance de la propriété ». Ces deux théories représentent chacune les dimensions externe et interne de la fonction entrepreneuriale et de son esprit. La disparition des grandes dynasties bourgeoises favorisée par la désintégration de la famille elle-même, illustre au mieux la dissolution du système dans son ensemble.
- 23 Devant le cumul d'autant de difficultés et de contradictions, il reste à se tourner du côté de l'alternative socialiste.

Le socialisme peut-il fonctionner?

- 24 L'enjeu théorique est circonscrit par Schumpeter de la manière la plus claire : il s'agit de démontrer qu'un système fondé sur la centralisation du contrôle sur les moyens de production et sur la production elle-même peut fonctionner; il s'agit donc d'étudier la « logique pure d'une économie socialiste ». L'auteur poursuit son argumentation en opposant deux types de société, la société mercantile — encore que le terme anglais *commercial society* pourrait aussi être traduit par « société commerçante » — et la société socialiste. La première repose sur deux éléments, la propriété privée et le contrat individuel, tandis que la société socialiste se caractérise par la présence d'une autorité centrale qui contrôle les moyens de production, de sorte « les affaires économiques de la société ressortissent, en principe, au secteur public »¹². Telle que définie, la société

mercantile représente un modèle très général dont la société capitaliste est une variante caractérisée par la présence d'un élément additionnel, à savoir le crédit.

- 25 L'argument de Schumpeter se déploie donc à un haut niveau de généralité et, sur ce terrain, il ne se reconnaît qu'un adversaire important, Ludwig von Mises qui, dans un ouvrage traduit en anglais sous le titre *Socialism*, avait remis en cause, non seulement la rationalité du socialisme, mais surtout sa viabilité, en invoquant l'idée qu'un comportement économique rationnel doit obligatoirement reposer sur un calcul des coûts des facteurs de production, calcul qui fait à son tour appel à des prix qui ne sauraient être établis autrement qu'à l'intérieur d'un marché libre¹³. L'absence d'un ordre de marché représente bien, aux yeux de Schumpeter, la « différence logique — ou purement théorique — la plus importante entre l'économie mercantile et l'économie socialiste »¹⁴. Ce vide doit donc être comblé par l'intervention politique, ce qui implique que la distribution doit obligatoirement être dissociée du processus de production en tant que tel. L'intrusion de facteurs politiques dans la gestion économique apparaît ainsi totalement arbitraire au point de vue de la théorie économique, de sorte que la finalité dernière de la distribution demeure ouverte. Elle pourrait tout aussi bien viser un idéal égalitaire, tolérer toutes sortes d'inégalités ou imposer une maximisation des performances.
- 26 La suite de l'analyse conduit l'auteur à privilégier un cas, celui d'une distribution égalitaire des produits. Il s'emploie alors à montrer que la planification de la production — *blueprint* en anglais¹⁵ — devrait opérer sous l'égide de prix imposés par un organisme centralisé habilité à ce faire. Il suffit que le mécanisme de fixation des prix respecte une règle de base en vertu de laquelle le niveau des prix devrait être suffisant pour « vider le marché », et la finalité visée serait réalisée dans une économie stationnaire. Quant au passage à une économie dynamique, il n'y a aucune raison de croire qu'il s'avérerait irréalisable pour autant que l'on postule qu'un surplus ou un « profit » puisse être dégagé au niveau de la gestion de l'entreprise en vue de moderniser l'appareil de production. En bref, la situation dans laquelle nous nous trouverions placés dans ces circonstances ne différerait pas de manière significative de celle qui prévaut à l'intérieur des grandes entreprises. À ce titre d'ailleurs, le schéma socialiste disposerait d'un avantage certain dans la mesure où le climat d'incertitude qui grève l'économie de la grande entreprise ne prévaudrait plus dans une économie socialisée.
- 27 Schumpeter s'engage par la suite dans une étude comparée des schémas capitaliste et socialiste, tout en précisant qu'il s'agit de juxtaposer le réel à l'utopique, étant admis que la variante soviétique de l'économie socialiste ne représente pas encore à ses yeux une réalisation significative. Au niveau des rendements, la supériorité du socialisme sur le capitalisme de monopole repose sur l'éventualité qu'à long terme, le premier sera en mesure de produire « un flux plus considérable de biens de consommation pendant une même unité de temps »¹⁶. En d'autres termes, à efficacité égale, un système égalitaire produirait davantage de bien-être qu'une économie monopolistique et *a fortiori* qu'un système concurrentiel. Au demeurant, un facteur subsidiaire de rentabilité sociale est souligné au passage, il s'agit de l'élimination des rentiers – un objectif défendu également par Keynes, au passage – et de la consommation ostentatoire. Sur la base de ces arguments, il apparaîtrait que le système socialiste serait bel et bien supérieur au système capitaliste.
- 28 Ceci dit, plusieurs problèmes demeurent encore en suspens dont le moindre n'est certes pas celui que pose l'émergence d'un important appareil bureaucratique. Pour

Schumpeter, la bureaucratie ne représente pas un obstacle à la démocratie et il semble d'ailleurs à ce propos — sans le mentionner — faire sienne une interprétation wébérienne du phénomène bureaucratique selon laquelle la décision objective ou rationnelle d'un organisme indépendant est préférable à la dépendance à l'endroit des aléas des préférences individuelles.

- 29 L'autre défi évoqué par l'auteur est celui que représente le recours à l'autoritarisme de la part de ceux qui entendent imposer l'ordre socialiste. Schumpeter n'est pas réfractaire à cette démarche, il y verrait plutôt un mécanisme susceptible d'accroître l'efficacité du système et il semble même déplorer le fait que la direction capitaliste ne dispose plus de tels moyens pour imposer son autorité.
- 30 Enfin, le dernier chapitre de cette troisième partie est consacré à l'étude de la transition au socialisme où l'auteur distingue entre la socialisation enclenchée dans un état de maturité et celle qui est engagée dans un état d'immaturité. Toute la question tourne alors autour du défi de l'impréparation ou de la disponibilité selon les cas. La maturité est liée essentiellement à la modération, à la réconciliation des strates réfractaires et à la reconnaissance des épargnes privées, entre autres. En revanche, l'immaturité prévaudrait là où le schéma socialiste ferait fi de ces contingences.

Socialisme et démocratie

- 31 Cette quatrième partie consacrée à la juxtaposition entre le socialisme et la démocratie nous introduit donc au cœur de l'argumentation de l'auteur. Cet argument se déploie en trois temps : dans une première section, l'auteur critique l'approche des partis socialistes, dans la seconde, il expose la doctrine classique et, dans la troisième, il développe une « théorie alternative de la démocratie ».
- 32 La critique du démocratisme marxiste est irrévocable : « la véritable pierre de touche d'une mentalité antidémocratique consiste dans la tentative d'imposer un régime que l'on tient pour excellent et glorieux à un peuple qui n'en veut pas — ceci même si l'on escompte qu'il s'y ralliera après en avoir expérimenté les bienfaits »¹⁷. À l'appui de ce jugement lapidaire, Schumpeter monte le « dossier des partis socialistes » et il dénonce au passage l'attitude des chefs de partis socialistes ou sociaux-démocrates, que ce soit en Autriche, en Hongrie ou en Allemagne au lendemain de la Première Grande Guerre. Il cherche à cette occasion à dissocier « l'idéal suprême de la démocratie » de la « méthode politique » de la démocratie et il précise sa démarche en ces termes :
- La démocratie est une méthode *politique*, en d'autres termes, un certain type d'organisation institutionnelle visant à aboutir à des décisions politiques — législatives et administratives — et, par conséquent, elle ne peut constituer une fin en soi, indépendamment des décisions qu'elle sécrète dans des conditions historiques données. C'est précisément cette conception fonctionnelle qui doit servir de point de départ à toute tentative visant à définir la démocratie¹⁸.
- 33 Nous n'insisterons pas sur la présentation que fait l'auteur de la doctrine classique dans laquelle il engage une critique des notions de « bien commun », de « volonté populaire » et de « volonté individuelle ». Nous nous contenterons d'apporter trois brèves précisions. En premier lieu, la notion de « bien commun » n'est ni univoque ni homogène; « il n'existe rien de tel qu'un bien commun prédéterminé sur lequel tous seraient susceptibles de tomber d'accord ou auquel ils seraient susceptibles de souscrire par la seule opération d'un argument rationnel »¹⁹. En deuxième lieu, même si on pouvait

supposer qu'un accord minimal puisse être conclu, rien ne saurait exclure quelque dissension sur les fins. En troisième lieu, les deux précédentes propositions nous obligent à écarter tout recours à la notion de « volonté générale ». Le problème concerne spécifiquement le rapport et la relation entre la volonté individuelle et la volonté générale qui renvoient très spécifiquement au contenu rationnel ou éclairé de la première, d'une part, au défi du rassemblement de ces volontés individuelles plus ou moins informées et conscientes au sein d'un ensemble plus vaste, d'autre part. Il suit de là que le comportement des masses²⁰ en politique est loin d'être rationnel, ainsi que peut en témoigner l'analyse psychologique des foules menée notamment par Gustave Le Bon. Par la suite, l'analyse de Schumpeter se fait particulièrement critique vis-à-vis des comportements individuels quand il met à jour non seulement l'étroitesse de la perspective et la petitesse des visées, mais aussi la volatilité et la malléabilité de l'opinion. Il dénonce alors la perte du sens des réalités, le désistement en matière de responsabilité et, finalement, l'absence de volonté elle-même pour condamner l'ignorance et le manque de jugement chez le citoyen « ordinaire ». Il écrit : « Ainsi, le citoyen typique, dès qu'il se mêle de politique, régresse à un niveau inférieur de rendement mental »²¹.

- 34 En conséquence, si la doctrine classique de la démocratie a pu survivre si tard, la raison doit en être recherchée du côté de l'idéologie et, en particulier, du côté de son association avec les croyances religieuses. La théorie classique de la démocratie s'appuie en définitive sur une vision salvatrice du « bien commun » au niveau des idéaux tandis que, au niveau pratique, elle assume tout au plus une fonction antiseptique, elle nettoie ou elle blanchit le système politique.
- 35 Quant à la théorie alternative de la démocratie proposée par l'auteur, elle consiste à renverser le paradigme classique en substituant à la prérogative de décider sur les enjeux ou sur les fins, celle d'élire plutôt ceux qui en assumeront la responsabilité et le fardeau. Schumpeter propose alors d'utiliser ce critère afin d'établir une distinction de base entre les gouvernements démocratiques et ceux qui ne méritent pas de porter l'épithète. Le premier résultat de l'application du modèle consiste à soutenir que le système monarchique parlementaire à l'anglaise remplit cette condition, tandis que la monarchie constitutionnelle n'y répond pas, un départage pour le moins sibyllin²².
- 36 Le versant négatif de la théorie schumpétérienne apparaît d'emblée quand il insiste sur l'importance d'une direction — *leadership* en anglais — placée d'entrée de jeu au-delà des volontés particulières fussent-elles regroupées, ou quand il affiche la plus grande insensibilité vis-à-vis de la reconnaissance des libertés individuelles. L'électorat est ainsi placé dans une position à la fois névralgique et minimaliste : il élit, il peut répudier. Dans ces conditions, le défi posé par l'émergence des factions serait résolu avant même que d'avoir surgi. L'application de ce principe trouve son illustration la plus éclatante aux États-Unis où l'électorat « produit le gouvernement », c'est-à-dire qu'il choisit l'autorité dernière que Schumpeter appelle erronément le « premier ministre » tandis que, dans la plupart des cas, l'électorat élit le « Parlement ». C'est ce qui expliquerait que, dans la plupart de ces cas sauf aux États-Unis, le fonctionnement de la démocratie serait dramatisé à outrance. Par exemple, le mode de nomination des membres d'un Cabinet, en régime parlementaire, apparaît essentiellement ambigu et rejoint le genre de tractations affairistes auquel on peut associer les pratiques les moins démocratiques qui soient. En contestant le recours au Parlement et à l'électorat dans la formation du gouvernement, Schumpeter privilégie en définitive le césarisme, c'est-à-dire la formation d'un pouvoir direct et il répudie la légitimité des partis politiques qui, malgré leur prétention à

promouvoir en principe l'intérêt général, en pratique, seraient uniquement engagés dans une concurrence pour le pouvoir.

- 37 À partir de ces raisonnements, l'auteur est en mesure de conclure qu'il n'y a ni affinité ni incompatibilité entre le socialisme et la démocratie. En un sens, le recours au démocratisme représente une pure et simple perte d'énergie; en un autre sens, la démocratie appelle la création du politicien de carrière. La conclusion à tirer est qu'il convient de défendre une approche relativiste de la démocratie fondée sur les quatre conditions suivantes : *premièrement*, la recherche de la plus haute qualité chez les candidats au pouvoir politique, *deuxièmement*, la délimitation d'un espace de la démocratie afin d'éviter un éventuel débordement et une politisation induite des enjeux sociétaux; *troisièmement*, le recours à une bureaucratie contre les prétentions des amateurs et, *quatrièmement*, l'exercice d'une forme d'auto contrôle de la part des individus et des corps sociaux impliqués.
- 38 En définitive, si le capitalisme est mieux préparé pour recevoir et accommoder la revendication démocratique, dans la mesure où le bourgeois, en particulier, est plus tolérant vis-à-vis de la contestation politique, ce système est en passe de démeriter. L'éventualité même que le socialisme assume la relève nous conduirait à penser que le démocratisme pourrait s'y adapter et ce, même si son introduction risque d'entraîner de graves difficultés au départ.

Une esquisse historique des partis socialistes

- 39 La dernière partie représente véritablement la synthèse des arguments et des idées exposés précédemment²³. Car, au point où nous sommes arrivés, il n'est pas acquis du tout que la démocratie puisse survivre sous un régime socialiste, bien au contraire.
- 40 Schumpeter reprend ici l'étude de la doctrine marxiste et, à ce titre, la dernière partie de son ouvrage présente en quelque sorte le contrepoint de la première. Il s'agit alors de montrer comment, pour Marx, l'émancipation du prolétariat représente à elle seule la finalité dernière du système théorique et politique qu'il avait conçu. Pourtant, quand on s'attarde à l'élaboration de sa plate-forme ou de son programme d'action, on constate que l'approche de Marx est demeurée confuse en termes de revendications. Témoigne de ceci, par exemple, l'alignement opportuniste de revendications aussi disparates que le suffrage universel, l'élimination du travail des enfants, l'impôt régressif ou la nationalisation du sol dans le *Manifeste communiste*, qui reprend d'ailleurs plusieurs des réclamations avancées par les libéraux à l'époque. La même conclusion peut être tirée du programme de la Première Internationale de 1864 ou de ceux qui ont été adoptés par diverses formations politiques depuis lors.
- 41 La suite de l'histoire, celle qui couvre la période qui court de 1875 à 1914, permet d'étayer la thèse quitte à prendre en considération l'esprit du fabianisme, le cas de la Suède et de la Russie, celui des États-Unis, l'évolution du syndicalisme en France, la politique allemande et celle des socialistes autrichiens. Bref, entre la Seconde Internationale (1889) et le Congrès extraordinaire de Bâle (1912), la politique socialiste n'aura pas su créer quelque unanimité que ce soit en faveur d'une grève générale et elle n'aura même pas été en mesure d'éviter la Première Guerre. Et le même constat d'échec peut être appliqué à la période de l'Entre-deux-guerres, c'est-à-dire aux années 1918 à 1939.

- 42 Aux yeux de Schumpeter, le ralliement des partis socialistes à la cause nationale à la veille de la Grande Guerre apparaît rien moins qu'abasourdissant. En conséquence de quoi, « un pilier essentiel de l'édifice marxiste s'est effondré en août 14 »²⁴. Cependant la défaite allemande a contribué à marginaliser la classe dominante, avec le résultat que les partis socialistes ou quasi socialistes ont par la suite été conduits à assumer des responsabilités politiques et à montrer ainsi qu'ils détenaient les qualifications pour gérer les sociétés, avec une réserve fort importante, celle de la Russie qui, depuis l'expulsion de Trotsky en 1927, constituerait plutôt un contre-exemple dans la mesure où on assisterait là-bas à la consécration d'un despotisme pur et simple. D'ailleurs le problème surgit alors de savoir si les socialistes n'auraient pas récolté de plus grands succès en administrant le capitalisme, comme cela s'est produit en Suède notamment, qu'ils n'en ont eu dans d'autres contextes.
- 43 Enfin, tournant le regard vers l'après la Deuxième Guerre, Schumpeter prévoit soit la « russification » de l'Europe sous l'égide de Staline, soit une domination anglo-américaine caractérisée par la sanction d'un « impérialisme éthique »²⁵, étant entendu que, peu importe le cas de figure qui finira par s'imposer, l'ordre socialiste devait progresser notablement. D'ailleurs, en revenant sur la question dans une nouvelle Préface datée de juillet 1946, Schumpeter ajoute un nouveau chapitre à son ouvrage portant cette fois sur « les conséquences de la Deuxième Guerre mondiale »²⁶. Pour l'auteur, la victoire de l'alliance anglo-américano-soviétique pousse à une accélération de la marche vers une organisation socialiste de la production (« telle que définie dans cet ouvrage », souligne-t-il). Néanmoins, c'est moins le socialisme tel qu'envisagé par les classiques du marxisme qui semble en passe de prévaloir, sinon la généralisation du recours à la socialisation sous l'égide de partis travaillistes, sociaux-démocrates, voire chrétiens²⁷.

Synthèse et conclusion

- 44 J'ai voulu montrer que ce maître livre qu'est *Capitalisme, socialisme et démocratie* méritait une analyse détaillée. Ni simple apologie du socialisme, ni simple vision décliniste du capitalisme, ni non plus approche réductrice de la démocratie, l'argument est avant tout –, et ce, contrairement à ce qui avait été suggéré en début de texte – fort structuré et, par certains aspects, assez complexe. Schumpeter a saisi l'occasion pour reprendre et pour reformuler certaines de ses thèses et, ce faisant, il a également fait état des nombreux champs d'intérêt – théorie économique, sociologie, histoire et prospective – qu'il partageait avec Marx. Car, il convient de le souligner avant d'aller plus loin, il y a un parallèle fort intéressant et fort révélateur à la fois à tracer entre les intérêts et les préoccupations multiples des deux auteurs²⁸.
- 45 Cela dit, à l'instar de *La Société ouverte et ses ennemis* (1943) de Karl Popper, de *La Grande transformation* (1944) de Karl Polanyi, de *La route de la servitude* (1944) de Hayek ou encore *Du Pouvoir* (1945) de Bertrand de Jouvenel, l'ouvrage est sans conteste un des ouvrages majeurs à avoir émergé des temps troubles de la Deuxième Guerre. Il constitue en tout cas un de ces incontournables vers lesquels le lecteur curieux se sentira toujours attiré. Sa renommée ne tient pas seulement à la richesse de l'analyse, elle est liée d'abord et avant tout au fait que la densité de l'argumentation place le livre en surplomb par rapport au contexte qui l'a vu naître. La question demeure toujours, avant comme après, de savoir si le capitalisme est en mesure de répondre aux besoins sociaux, si le socialisme est viable et

si, de surcroît, la démocratie pourra éventuellement prévaloir à l'encontre du poids des intérêts sectaires ou de celui des démagogies.

- 46 Au cours de son analyse, Schumpeter a identifié un nombre impressionnant d'enjeux, et, faute d'espace, je voudrais relever l'opposition qu'il trace entre l'entrepreneur et l'intellectuel. Cette antinomie est déjà révélatrice d'une vision épique ou prométhéenne du capitalisme; l'entrepreneur apparaît comme un incompris de sa classe, tandis que l'intellectuel, en rupture de ban, se cherche une classe d'accueil et il trouve sa niche soit auprès des syndicats, soit au sein des partis socialistes ou « quasi-socialistes ». Le premier, à l'instar du héros mythique de Ayn Rand dans son roman *Atlas Shrugged* (1959) porte le système sur ses épaules, il peut le faire ou le défaire à son gré, alors que le second loge dans les superstructures idéologiques et politiques en attendant de bénéficier d'une conjoncture politique qui devrait mener à la formation des grands complexes industriels et de ces grandes instances de planification où il occuperait une place laissée vacante par l'autre²⁹.
- 47 Cette théâtralisation de l'opposition des classes sous le capitalisme de l'immédiat après Deuxième Guerre est révélatrice, sinon d'un pessimisme, au moins d'un profond désenchantement vis-à-vis du nouvel ordre capitaliste et, plus profondément, vis-à-vis du démocratisme lui-même. En effet, Schumpeter se révèle être un nostalgique du capitalisme des origines, en même temps qu'un critique sévère de l'inanité de la compétition électorale, de la malléabilité de l'opinion publique, de la vanité de l'institution parlementaire, reflétant sans doute en cela les leçons qu'il avait lui-même tirées de sa courte expérience politique en tant que ministre des Finances sous le gouvernement du Chancelier fédéral autrichien, Michael Mayr, au cours de l'année 1919, en même temps que celles que tout un chacun était en mesure de tirer des errances démocratiques d'un entre-deux-guerres fort mouvementé. On retrouvera un écho de ces questionnements et tourments dans une vaste enquête que l'UNESCO avait menée à l'aube des années cinquante qui opposait de manière irréductible deux formes et deux contenus de la démocratie : la démocratie libérale, d'un côté, fondée sur la protection des opportunités individuels, et la démocratie socialiste de l'autre, centrée sur le partage d'un bien-être matériel³⁰.
- 48 Quelques décennies plus tard, au tournant des années quatre-vingt-dix, dans la foulée de l'effondrement de l'URSS et des bouleversements qui ont secoué l'ancienne Europe de l'Est, l'opposition entre démocratie libérale et démocratie socialiste a pris une nouvelle forme avec la revendication du pluralisme démocratique au sein des sociétés socialistes tandis que, en face, au sein des sociétés capitalistes, l'opinion publique semblait toujours aussi réfractaire à l'idée d'une sanction des idéaux égalitaires. Cette opposition a semblé un temps donner raison à Schumpeter dans la mesure où il a pu apparaître que la démocratie socialiste était en passe de s'ouvrir, alors même que la démocratie libérale demeurait inchangée et inchangeable. Mais, bien sûr, les choses ne sont pas allées jusque-là et il a suffi de quelques années à peine pour que l'un après l'autre les pays socialistes d'Europe se rangent plutôt du côté du démocratisme libéral.
- 49 Aujourd'hui, vingt ans après la fin de la Guerre froide et l'effondrement des socialismes, un retour sur la démarche développée par Schumpeter s'impose moins par ses capacités de prédiction qui ont été nulles, mais plutôt par l'ampleur même de sa vision qui nous autorise à revenir sur les liens fondamentaux qui lient le capitalisme et la démocratie, et sur leur incompatibilité de principe dès lors qu'il s'agit d'accorder à la démocratie un rôle actif dans la redistribution de la richesse. Plus près de nous, le livre de Schumpeter

représente encore et toujours un point de départ fort intéressant et fort pertinent à partir duquel cerner les tourments de ce temps, afin de développer une interprétation moins complaisante et plus critique du rapport entre l'économie, la démocratie et l'idéologie.

NOTES

1. Pour un tour d'horizon des principales interprétations et mésinterprétations, on pourra se référer à : Warren J. Samuels, "A critique of *Capitalism, Socialism, and Democracy*", in Richard D. Coe et Charles K. Wilber, éditeurs, *Capitalism and Democracy, Schumpeter Revisited*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1985, p. 60 à 119.

Par ailleurs, Schumpeter n'a pas été pas le seul non-marxiste à prédire le déclin du capitalisme, loin de là. C'était également le cas, par exemple, pour Emil Lederer. Voir : P. G. Michaelides *et al.*, « Emil Lederer and Joseph Schumpeter on Economic Growth, Technology and Business Cycles », *Forum for Social Economics* (2010) 39:171-189. En ligne : www.emeraldinsight.com/journals.htm?articleid=1834324&show. Consulté le 23 janvier 2012.

2. G. Sartori, *Democrazia e Definizioni*, Turin, Il Molino, 1957; au demeurant, C.B. Macpherson accorde un statut théorique central à l'approche schumpétérienne en opposant, au paradigme classique, l'axe Schumpeter-Dahl, dans *Democratic Theory. Essays in Retrieval*, Oxford University Press, 1973.

3. Exception doit être faite de François Perroux qui a consacré plusieurs travaux à Schumpeter. Cependant cette fréquentation ne semble pas avoir profité au livre dont il est question ici.

4. Dans la suite de l'analyse, nous nous référerons indifféremment à la version anglaise ou à la version française de l'ouvrage en ajoutant la précision après le numéro de la page. Par ailleurs, nous nous sommes autorisés à revoir la traduction en certains endroits, une initiative qui a été indiquée en note. Il convient d'ajouter que la traduction française n'évite pas les bourdes ni les contresens. Un cas particulièrement patent nous est fourni par la traduction du sous-titre « *The Socialist Blueprint* » par : « l'organigramme socialiste ». Or, ce terme qui signifie « bleu » ou « photocalque » en langage technique, pourrait aussi se traduire par « plan », « projet », « canevas », etc., tandis que le recours à la notion d'organigramme est tout simplement un non-sens.

Les éditions auxquelles nous aurons recours sont : J. Schumpeter, *Capitalism, socialism, and Democracy*, 3ième édition, New York, Harper and Row Publishers, 1950; et J. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, (traduit par Gaël Fain), Paris, Petite bibliothèque Payot, 1963.

5. Une telle segmentation est toujours délicate dans le cas de Marx surtout, puisque l'on sait par ailleurs que son projet d'ensemble s'oppose sur tous les plans à celui d'un Auguste Comte pour qui la sociologie représente un tout autre canevas de développement social. Marx n'est ni sociologue ni économiste, ni non plus prophète, il synthétise une critique sociale du développement du capitalisme. À ce sujet, on pourrait consulter, par exemple, Kostas Papaioannou, *De Marx et du marxisme*, Paris, Gallimard, 1983 ou Lucien Goldmann, *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959. Au demeurant, la littérature marxiste sur cette question, disponible déjà au temps de Schumpeter qui a choisi de n'en pas tenir compte (alors que certains parmi ces auteurs lui étaient familiers), était considérable, qu'il s'agisse des travaux de Lukacs, de Korsch, de R. Luxemburg ou de Trotsky, parmi beaucoup d'autres.

6. Page 46, de la version française.
7. Ici, le texte anglais est plus vague, voire ambigu : « *Marx the teacher* » aurait sans doute dû être traduit par « Marx l'enseignant », sinon par « Marx le prophète », dans le contexte de la polémique engagée par Schumpeter. Quoi qu'il en soit, le recours à la qualité de « professeur » est d'autant plus déplacé que Marx était passablement irrévérencieux à leur endroit.
8. Page 61 de l'édition anglaise.
9. Page 94 de la traduction française.
10. Page 143 de la version anglaise.
11. Page 151 de la version anglaise.
12. Page 232 de la traduction française.
13. Le livre de L. von Mises avait d'abord paru à Jéna en 1922; la seconde édition en langue allemande date de 1932. La traduction anglaise paraît à Londres en 1936, chez Jonathan Cape. Les éditions subséquentes datent de 1951 (Yale University Press), 1969 (Jonathan Cape) et 1982 (Liberty Classics, Indianapolis), avec une présentation de F. Hayek. À chaque fois, l'ouvrage est quelque peu remanié et complété; il est dès lors intéressant de relever que, si les travaux de Schumpeter sont indiqués en bibliographie, la polémique n'est pas relevée ni reprise. Elle le sera par Hayek en 1948 dans *Individualism and the Social Order*, tandis que L.von Mises esquisse une courte critique de la notion de marché avancée dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, à l'intérieur de son œuvre — sans doute — majeure *Human Action*, publiée en 1949. Par ailleurs, von Mises expose sa propre conception de la démocratie dans ce dernier ouvrage, aux pages 149 et ss. de la troisième édition, parue chez Henry Regnery Company, en 1966.
14. Page 173 de la version anglaise.
15. On constate à nouveau à quel point la traduction par « organigramme » dans la version française est trompeuse, comme nous l'avons relevé plus tôt.
16. Page 263 de la version française.
17. Page 323 de la version française.
18. Page 330 de la version française.
19. Page 251 de la version anglaise.
20. Schumpeter a recours dans son argumentation au terme anglais *rabble* que l'on devrait traduire plus adéquatement par « cohue ». (À la page 257 de l'édition anglaise).
21. Page 357 de la version française.
22. Cette distinction est passablement sibylline; elle impliquerait que le système politique canadien, entre autres, ne serait pas démocratique, une conclusion contre-intuitive qui va à l'encontre, par exemple, des résultats de la vaste enquête de James Bryce considérée comme un « classique » en la matière. Voir *Modern Democracies*, 2 volumes, New York, The Macmillan Company, 1921.
23. Cette précision s'impose d'autant plus que, comme nous l'avons souligné en début de texte, l'éditeur français, en livrant une traduction amputée de cette partie, a sérieusement dénaturé l'approche de l'auteur.
24. Page 353.
25. Page 373.
26. Pages 376 à 406.
27. À noter que le chapitre en question accorde une place importante à deux études, l'une portant sur les États-Unis, l'autre sur l'U.R.S.S. Dans le premier cas, Schumpeter prédit que la stagnation économique devrait finir par s'imposer tandis que, dans l'autre, il avance que, « dans vingt ans, les Russes seront tout aussi démocrates et pacifiques que nous le sommes — ils penseront et sentiront comme nous. D'ailleurs, Staline sera mort à ce moment-là. » À la page 402.
28. Un parallèle qui échappe à l'analyse quand on concentre l'attention sur le seul contenu économique des écrits de l'auteur, comme le font P. G. Michaelides *et al.* : « Heterodox influences

on Schumpeter », IJSE, 2009, 37, 3. En ligne : www.emeraldinsight.com/0306-8293.htm. Consulté le 23 janvier 2012.

29. Plusieurs ouvrages ont, depuis lors, étudié le rôle de l'intellectuel en tant que vecteur dans la création d'une société « idéale ». Je me permets d'en mentionner deux : J. H. Billington, *Fire in the Minds of Men. Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic Books, 1980; F. Venturi, *Les Intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIX^{ème} siècle*, Paris, Gallimard, 1972.

30. Richard McKeon, éditeur, *Democracy in a World of Tensions. A Symposium prepared by UNESCO*, Paris, 1951.

AUTEUR

DORVAL BRUNELLE

Directeur de l'Institut d'études internationales de Montréal de l'UQAM

Hors thème

Varia

Arquitectura industrial y reestructuración de la industria automotriz en el distrito federal (Ciudad de México) 1993-2010

Selva Leonor Daville Landero

- 1 El trabajo que se presenta tiene como objetivo determinar la arquitectura y las principales características de la industria automotriz establecida en el Distrito Federal en el contexto de reestructuración caracterizado principalmente por el cierre de las armadoras General Motors y Chrysler, así como en el marco de la crisis internacional iniciada en 2008.
- 2 El enfoque teórico con el que se realiza el análisis es el proveniente de la Teoría de la Regulación en sus trabajos enfocados a la industria automotriz, Freyssenet (2005, 2009, 2010, 2010^a), Chanaron y Lung (1995), Lung (2001), Frigant (2004, 2007, 2009, 2011).
- 3 Las principales hipótesis de trabajo fueron que la arquitectura de la cadena de proveeduría automotriz podría dejar algún espacio para que empresas de menor tamaño pudieran ser TIER 1, sin que signifique, que las grandes empresas filiales de consorcios internacionales de autopartes perdieran su papel protagónico; de igual manera se planteó que a pesar del cierre de las armadoras, dentro de la industria seguirían existiendo empresas TIER1.
- 4 En un primer nivel de análisis se revisó la información estadística proveniente de los censos industriales generados por el Instituto Nacional de Estadística Geografía e Informática (INEGI). En un segundo momento, para obtener información acerca de la arquitectura de proveeduría, se llevó a cabo una encuesta entre las empresas de autopartes localizadas en el Distrito Federal, cuya muestra está integrada por 14 empresas.
- 5 Las principales aportaciones del trabajo consisten en haber obtenido información a nivel de empresa, como la ubicación en la cadena de proveeduría automotriz, el origen del capital, tamaño, especialización productiva, etc., la cual no se presenta en los censos

industriales. De igual manera se aporta a la discusión acerca de la arquitectura de la cadena de proveeduría, encontrando una microempresa que está inserta como TIER 1, además de las empresas de mayor tamaño.

- 6 En la estructura del trabajo, en primer lugar se presentan los elementos de análisis derivados de la Teoría de la Regulación en su enfoque automotriz.
- 7 En la segunda parte la ubicación de México en el concierto internacional y regional.
- 8 En tercer lugar se presenta la configuración espacial de la industria automotriz de México y del Distrito Federal.
- 9 En la cuarta sección se muestra la evolución de la industria de autopartes establecida en México.
- 10 En la quinta, los resultados de la encuesta realizada entre empresas de autopartes del Distrito Federal.
- 11 Finalmente se presentan las conclusiones en relación a la arquitectura y estructura de la industria de autopartes.

El enfoque de la teoría de la regulación

- 12 Los trabajos más recientes elaborados por Freyssenet (2009, 2010, 2010^a) presentan un marco y cuestionamientos interesantes acerca de la crisis iniciada en 2008 en relación con la industria automotriz. Dentro de estos se encuentran, el de si en realidad se ha salido de la crisis de 1974, considerando que el salir de una crisis será en el sentido del establecimiento de un crecimiento regular basado en reglas y principios compartidos. De igual manera, se plantea la necesidad de considerar las sucesivas confrontaciones, aún vigentes entre diferentes tipos de capitalismo y expresados en la industria automotriz. Durante el periodo de 1974 a 1990, los capitalismos “exportadores” (Japón, Alemania, Suecia) se enfrentaron a los capitalismos “autocentrados” (Estados Unidos, Francia, Italia). De 1990 a 2008 se confrontó el capitalismo “anglosajón” (Estados Unidos y Gran Bretaña) promoviendo la liberalización financiera y salarial, contra los capitalismos que no querían renunciar completamente a toda regulación y a la intervención estatal (Europa continental, y Japón); todo esto en un entorno en el cual el automóvil se encuentra en plena redefinición (Freyssenet, 2009).
- 13 Por otra parte, se encuentra el desarrollo de la perspectiva de los Modelos Productivos, desarrollada tanto por Freyssenet como por Boyer (2001), en donde se define un modelo productivo

“como un proceso ampliamente inintencional de puesta en pertinencia externa y en coherencia interna de los cambios técnicos, organizacionales, administrativos y sociales, en respuesta a nuevos problemas de rentabilidad económica y de aceptabilidad social”.
- 14 Esta teoría es retomada por Freyssenet, a partir de dos casos emblemáticos: Toyota y General Motors, en donde se plantea fundamentalmente que la actual crisis puede estar escondiendo a otra: una segunda revolución automotriz que cuestionaría la estructura, la geografía, la economía, la organización, la política, así como la sociología del sector. La “nueva economía” ha acelerado el agotamiento de los recursos no renovables, así como el crecimiento de los grandes países emergentes (China, India, Brasil). Estos dos procesos ponen en crisis al sistema automotriz actual caracterizado por motores de combustión interna dependientes de hidrocarburos. Este proceso presiona el cambio hacia otro tipo

de vehículos, dentro de los cuales el eléctrico es uno de los mejores candidatos, (2010, y 2010a).

- 15 Dada la importancia y el papel protagónico de las grandes empresas trasnacionales de autopartes que son TIER 1, gran parte de la literatura se centra en su estudio Chanaron y Lung (1995), Lung (2001) Freyssenet (2005). Tal y como son los trabajos de Frigant (2004, 2007, 2009, 2011) etc. En ellos se analizan la trayectoria y las estrategias seguidas por estas empresas en el contexto de la producción modular y de una creciente internacionalización y regionalización de la producción. Se analiza la diversidad y heterogeneidad de las empresas, las ganadoras y las perdedoras, así como sus trayectorias y desempeño, proponiendo un criterio de multianálisis, pues es difícil establecer una causalidad única que explique la rentabilidad de las TIER 1 (Frigant, 2009).
- 16 En trabajos posteriores Frigant (2011, 2012) analiza cómo es la arquitectura de la cadena de proveedores, en el sentido de si se trata de una pirámide egipcia o una azteca, planteando que la forma corresponde a esta última, con una cima truncada, dejando de esta manera un lugar para que las empresas de menor tamaño (medianas, pequeñas y micro) puedan llegar a ser TIER 1. Esta aseveración está basada en un estudio realizado entre empresas proveedoras automotrices de Francia.
- 17 En relación con mi investigación este trabajo reviste especial interés pues como se verá más adelante, se encontró el caso de una micro empresa que es TIER 1. Y se coincide en que la mejor metáfora es la de una pirámide azteca, dado que a pesar de una creciente tendencia al outsourcing, las compañías armadoras siguen comprando directamente a empresas de menor tamaño. Sin que esto signifique que las grandes compañías multinacionales de autopartes hayan perdido su rol protagónico e importancia dentro de las cadenas de proveeduría de la industria automotriz.

México en el contexto internacional y regional

- 18 A escala mundial a finales de 2008 la industria automotriz vivió el inicio, de una de sus grandes crisis. Entre 2008 y 2009 la producción internacional de vehículos automotores cayó en un 12.8%, de 70.757 a 61.715 millones. Caída que fue aún más severa, del 15.8%, si se compara con la producción de 2007 que totalizó 73.266 millones, lo que significó que se dejaron de producir alrededor de 11.5 millones de unidades (CCFA, 2010 y OICA, 2010).
- 19 Sin embargo, esta crisis no ha sido homogénea. En ella pueden observarse con claridad y acentuadas las principales características de la evolución de la industria automotriz, una marcada diferenciación entre zonas de crecimiento, como por ejemplo China, y las zonas de localización tradicional de la producción en franco decaimiento.
- 20 En los Estados Unidos, cuna del automóvil moderno, producido en masa, la crisis es aún más profunda. Si se compara la caída entre 2007 y 2009 esta fue de casi el 50%, pasando de 10.781 millones de unidades a sólo 5.709 millones; pero si se comparan los datos de 1999, pico histórico reciente cuando aún eran los primeros productores a escala mundial con 13.025 millones, la caída fue del 56.2% (OICA, 2010).
- 21 China, por su parte, registró un espectacular crecimiento del 48.3 %,entre 2008 y 2009, en plena crisis. Aumento que ha sido sostenido desde 2000 cuando producía tan sólo 2.069 millones de unidades, hasta situarse en 2009 en el primer lugar mundial con 13.791 millones de vehículos (ídem).

- 22 La relocalización de la producción mundial automotriz hacia regiones o países emergentes es el signo característico del ciclo productivo entre 2000 y 2009, donde la producción aumentó en 19 millones de vehículos, concentrándose en cinco zonas: China, quien pasó a representar el 22 % de la producción mundial en 2009, en comparación del 4 % en 2000; Turquía y Europa Oriental quienes aumentaron del 5 % al 8 %; Indonesia, Irán, Malasia, y Tailandia del 2 % al 5 %; América del Sur del 4 % al 6 %; y la India del 1 % al 4 %. En total estas economías emergentes aumentaron su importancia mundial del 16 % al 46 % durante el periodo (OICA, 2010).
- 23 En contraste las regiones o países centrales, durante 2000-2009, pasaron de representar alrededor del 83% de la producción mundial al 53%. La mayor pérdida de participación se ubica en América del Norte con 9 millones de vehículos menos; seguida de Europa occidental con casi 5 millones menos; y Japón con 2 millones menos.
- 24 México, con una gran dependencia del dinamismo de los Estados Unidos, pasó de producir 1.935 millones de vehículos en 2000, a 1.561 millones en 2009; registrando entre 2008 y 2009 un reducción del 28.0% en su producción automotriz. Cabe resaltar, que paradójicamente, México alcanzó su pico máximo de producción en 2008, con 2.168 millones de vehículos.
- 25 Los datos de 2010 arrojarán luz acerca del desarrollo de la crisis, e igualmente acerca de cuáles son las armadoras que sobrevivieron y cuáles se reposicionarán. Al respecto, es necesario indagar acerca de cuáles serán los modelos de crecimiento nacional, al mismo tiempo que se gesta un nuevo automóvil que acarreará consigo cambios tanto estructurales como geográficos. Estas consideraciones han llevado a plantearse a Freyssenet la posibilidad de que esta crisis actual pueda encubrir otra más profunda. Una segunda revolución del automóvil que cuestione la estructura, la economía, la geografía, la organización, la política, la sociología de la industria (Freyssenet, 2009 y 2010).
- 26 En México la recuperación de la crisis es aún débil, aunque en términos relativos la producción total acumulada de vehículos para los tres primeros meses de 2011, ascendió a 632,914 vehículos, con un 21.1% de incremento respecto a 2010, y siendo 28.7% mayor en referencia a 2008. Las exportaciones acumuladas aumentaron en un 19.2% en relación a 2010, y en un 32.3% respecto a 2008 (AMIA, 2011).

Configuración espacial de la industria automotriz en México y en el distrito federal

- 27 La industria automotriz mexicana ha experimentado un sustancial escalamiento. Durante la segunda mitad de los años 1980's, las "Tres Grandes" incrementaron sus exportaciones de vehículos terminados; la proporción de estas en las exportaciones totales alcanzó el 42% de las exportaciones del sector automotriz en 1989; incremento que está relacionado con el cambio ocurrido en las estrategias globales de las "Tres Grandes". Esta tendencia se fortaleció, hasta alcanzar el 66.18%, en 2003; mientras que los motores representaron el 5.62%; y las autopartes el 28.20% (Juárez et al, 2005:128).
- 28 El dinamismo del sector así como los estrechos vínculos económicos con los Estados Unidos pueden explicarse por el comportamiento de la inversión extranjera directa (IED). Muy dinamizada a partir de 1994 con la firma del TLCAN, América del Norte es la principal fuente de IED, alcanzando el 58.4% del total durante 199-2008. De estos montos de inversión el 95% es de origen estadounidense. Espacialmente, estos flujos se han

concentrado en el norte de México, especialmente en los estados de la frontera; sectorialmente estas inversiones se han dirigido hacia la manufactura, con un 46.3%, y específicamente hacia la rama de automóviles y de autopartes (Alba, y Labazée, 2010:299-301).

- 29 En un contexto altamente globalizado y competitivo, concentrado en pocas ensambladoras y en grandes consorcios internacionales de autopartes, México ha asumido el papel de una localización atractiva para las armadoras debido a bajos costos de producción combinados con altos niveles de productividad (Contreras, Carrillo, y Alonso, 2010).
- 30 En 2003, la industria automotriz dio empleo directo a 527,285 personas y de manera indirecta, debido a los insumos utilizados en sus procesos, generó un número importante de empleos. Además de promover el desarrollo de otras industrias manufactureras, tiene un impacto en otras actividades económicas como el comercio (compra venta de vehículos y refacciones; gasolinas y lubricantes, etc.), o los servicios (transportes, reparación y mantenimiento de automóviles y camiones, etc.). Este sector, con sólo 2,124 establecimientos (0.1% del total nacional), dio empleo al 3.2% de los trabajadores, y generó el 8% de la producción bruta total del país (INEGI, 2006).
- 31 Dentro de la industria automotriz existen diferencias importantes, las cuales se expresan en que, destacan las unidades económicas orientadas a la fabricación de automóviles y camionetas (41.8%); fabricación de equipo eléctrico y electrónico para vehículos automotores (14.4%), y la fabricación de camiones y tractocamiones (10.4%); actividades que en conjunto dieron origen a dos tercios (66.6%) de la producción bruta total de esta industria. En términos de empleo, estas mismas clases de actividad son importantes pues, concentraron a la mitad (52.7%) de la fuerza laboral de la industria automotriz.
- 32 Desde sus inicios, la industria automotriz establecida en México, principalmente la ensambladora, ha presentado características oligopólicas, al encontrarse concentrada esta actividad, en 2003, en ocho grandes compañías trasnacionales, dedicadas en su mayoría a la producción para la exportación: BMW, Daimler-Chrysler, Ford, General Motors, Honda, Nissan, Renault y Volkswagen (AMIA 2004).
- 33 En 2008, el sector automotriz, contribuyó con el 3.6% del PIB, 20.3% del PIB manufacturero; dio empleo a más de 550,000 trabajadores directos e indirectos, correspondiendo al 13.4% del empleo manufacturero (INEGI 2011).
- 34 A nivel nacional, la historia y la evolución de la industria automotriz establecida en México, puede ser abordada en tres grandes etapas de desarrollo: la primera estuvo enfocada en ensamble de vehículos. La segunda, se desarrolló dentro de la fase de sustitución de importaciones y se caracterizó por ser de búsqueda de integración nacional; la tercera corresponde a la reorientación general de la economía hacia el exterior, y a la intensificación de la apertura comercial, a partir de la firma del TLCAN en 1994.
- 35 Formalmente la implantación de la industria automotriz en México, tuvo su inicio en 1925, con la llegada de la primera empresa automotriz, la Ford Motor Company.
- 36 Durante cuarenta años, de 1925 a 1965, la industria automotriz establecida en México se caracterizó por un escaso desarrollo de la integración de partes nacionales, pues en 1962, el valor agregado a los vehículos ensamblados representaba alrededor del 20% del total del costo directo de producción de cada unidad.

- 37 El período de integración nacional está significativamente marcado por el Decreto Automotriz, que el gobierno mexicano emitió en 1962. En dicho decreto se disponía que los vehículos que se fabricasen en México deberían incorporar insumos mexicanos con el fin de alcanzar como mínimo el 60% del costo directo de fabricación, iniciando de esta forma el proceso de desarrollo industrial orientado hacia la sustitución de importaciones (SECOFI, 2000).
- 38 Al final del período de sustitución de importaciones y en el marco de la crisis mundial capitalista de mediados de los años 1970's; los cambios ocurridos en la reglamentación monetaria a nivel mundial, así como las transformaciones en las relaciones internacionales, fueron factores que influyeron en la decisión del gobierno mexicano de emitir un nuevo decreto en materia de la industria automotriz, que fue publicado en octubre de 1972.
- 39 En este decreto se refuerzan los objetivos fundamentales del decreto de 1962. Se introduce la obligación de compensar parcialmente, a partir de 1974, las divisas correspondientes a la cuota básica, hasta alcanzar una compensación total en 1979.
- 40 El gobierno mexicano emitió en junio de 1977 un nuevo Decreto Automotriz, cuyo contenido se centró en incentivar la conformación de una infraestructura exportadora de la industria automotriz establecida en México, pero continuando con los objetivos de integración local. Por lo tanto, esta etapa puede ser considerada como de transición y de adaptación frente al nuevo régimen de acumulación que ya se prefiguraba, y que pondría énfasis en la apertura económica y en la reorientación de la producción hacia el exterior; y tendría una desregulación correspondiente al "libre comercio" (SECOFI, 2000).
- 41 Sin embargo, a raíz de la crisis de 1982, los logros alcanzados durante el período 1977-1981 se vieron afectados, por lo cual el gobierno mexicano emitió una nueva reglamentación mediante el Decreto para la Racionalización de la Industria Automotriz, publicado en septiembre de 1983. Los objetivos principales de este decreto fueron: a) alcanzar una balanza de pagos equilibrada; b) racionalizar el número de líneas y modelos; c) preservar la infraestructura industrial, dedicada a la fabricación nacional de componentes (SECOFI, 2000).
- 42 Al mismo tiempo, la industria terminal establecida en México dio inicio a un proceso de reconversión industrial en las actividades que lo requerían, y que se expresó en que, la mayor parte de las plantas reorientaran su producción hacia la exportación.
- 43 Como expresión de la creciente apertura comercial, y en abierta adecuación a la incorporación de México al GATT (Acuerdo General sobre Aranceles y Comercio en 1986); el gobierno federal, expidió el Decreto para el Fomento y Modernización de la Industria Automotriz el 11 de diciembre de 1989. Este decreto sufrió una serie de modificaciones: la primera de ellas fue efectuada en 1990, la segunda en 1995, y la tercera en 1998, para finalmente ser derogado el 31 de diciembre de 2003. Estas modificaciones tuvieron el propósito principal de adecuar nuevamente la legislación a raíz de la firma del TLCAN en 1994, cuyo marco normativo está plasmado en el Anexo 300-A.
- 44 Dentro de las principales características del decreto automotriz de 1989 se encuentran, una mayor apertura a la inversión extranjera; así como el permiso para la importación de vehículos. Al mismo tiempo, se determinaron reglas claras para poder acceder a los beneficios estipulados en el decreto como, tener registro como industria terminal en México; contar con un saldo positivo en la balanza comercial; y cumplir con un porcentaje mínimo de valor agregado nacional, que en el año de 2000 sería del 32% (SECOFI, 2000).

- 45 Los cambios en la regulación reciente, tuvieron lugar con el Decreto para el Apoyo de la Competitividad de la Industria Automotriz Terminal y el Impulso al Desarrollo del Mercado Interno de Automóviles el 31 de diciembre de 2003, cuando finalizaba el período de transición estipulado en el TLCAN.
- 46 Esta decisión, tomada por el gobierno federal, tuvo el objetivo explícito de adecuar la legislación mexicana a los compromisos contraídos con la Organización Mundial de Comercio (OMC), así como con las disposiciones específicas contraídas en el TLCAN principalmente (AMIA, 2004).
- 47 Dentro de las disposiciones contempladas en el TLCAN destacan, a partir de 2004, la desaparición de la exigencia de un valor agregado nacional al fijarse en 0%; el cual cambió a un contenido regional del 62%. Igualmente, se permitió la libre importación de vehículos sin impuestos, y sin estar vinculada a las exportaciones de las compañías armadoras; así como el total de las ventas de las maquiladoras de la rama en el mercado nacional (Bancomext, 2004).
- 48 En correspondencia a cada una de estas etapas, la localización geográfica de la industria automotriz ha ido transformándose, conformando nuevos patrones espaciales, en donde, históricamente, el centro del país fue la localización privilegiada y posteriormente con los procesos de apertura económica y de industrialización basada en las exportaciones, han ido cobrando mayor importancia otras entidades pertenecientes al Occidente, y a la frontera norte de México; importantes cambios territoriales que han sido identificados también por González (2000) y Vieyra (2005).
- 49 En 1993, y a pesar del proceso de desindustrialización ocurrido, el Distrito Federal aún representaba en el concierto nacional el 15.0% del valor agregado de la industria automotriz, situándose en el 2° lugar, a pesar de que la planta Ford de La Villa ya había concluido sus operaciones en 1984. Esto se explica dado que, aún continuaban en operación dos de las principales armadoras: Chrysler y General Motors. La primera entidad federativa importante era el Estado de México, con el 23.2%; mientras que el tercer puesto fue ocupado por Morelos, con el 11.1%. Si se consideran en conjunto estas 3 entidades, se tiene que concentraban casi la mitad de la actividad del sector, con el 49.3% (Cuadro 1).

Cuadro 1. Valor agregado de la industria automotriz por entidad federativa

Entidad Federativa y Región	1993		2003		Cambio 93-03	TMCA 93-03
	(miles de pesos)	%	(miles de pesos)	%		
Valle de México	7 508 264,6	38,2	4 091 198,25	9,5	-28,7	-5,9
Distrito Federal	2 945 623,4	15,0	-78 282,70	-0,2	-15,2	
México	4 562 641,2	23,2	4 169 480,94	9,7	-13,5	-0,8
Centro	4 318 203,1	22,0	10 162 540,2	23,7	1,7	8,9
Hidalgo	426 290,8	2,2	10 793,80	0,0	-2,1	-30,7
Morelos	2 190 876,5	11,1	641 056,21	1,5	-9,7	-11,5
Puebla	969 066,4	4,9	7 557 431,04	17,6	12,7	22,8
Querétaro	642 213,1	3,3	1 861 330,96	4,3	1,1	11,2
Tlaxcala	89 756,3	0,5	91 928,16	0,2	-0,2	0,2
Centro Occidente	796 173,2	4,1	5 988 580,2	14,0	9,9	22,4
Colima	555,3	0,0	8 270,63	0,0	0,0	31,0
Guanajuato	172 079,0	0,9	5 369 215,79	12,5	11,7	41,1
Jalisco	619 145,2	3,2	603 441,18	1,4	-1,7	-0,3
Michoacán	4 393,7	0,0	7 652,59	0,0	0,0	5,7
Centro Norte	1 079 622,0	5,5	2 720 034,3	6,3	0,9	9,7
Aguascalientes	838 000,8	4,3	1 752 793,80	4,1	-0,2	7,7
San Luis Potosí	181 674,1	0,9	889 001,92	2,1	1,2	17,2
Zacatecas	59 947,1	0,3	78 238,55	0,2	-0,1	2,7
Noroeste	1 025 508,9	5,2	1 690 634,5	3,9	-1,3	5,1
Baja California	232 299,8	1,2	670 841,24	1,6	0,4	11,2
Baja California Sur	1 949,8	0,0	29,89	0,0	0,0	-34,1
Nayarit	1 246,6	0,0	407,46	0,0	0,0	-10,5
Sinaloa	14 435,4	0,1	69 381,68	0,2	0,1	17,0
Sonora	775 577,3	3,9	949 974,23	2,2	-1,7	2,0
Norte	4 301 525,5	21,9	16 325 618,9	38,1	16,2	14,3
Coahuila	1 773 467,6	9,0	4 813 227,58	11,2	2,2	10,4
Chihuahua	1 311 239,9	6,7	8 231 838,50	19,2	12,5	20,2
Durango	186 102,5	0,9	80 200,16	0,2	-0,8	-8,1
Nuevo León	1 030 715,5	5,2	3 200 352,62	7,5	2,2	12,0
Golfo	596 849,9	3,0	1 823 092,7	4,3	1,2	11,8
Tabasco	1 021,3	0,0	1 077,05	0,0	0,0	0,5
Tamaulipas	586 543,4	3,0	1 816 491,09	4,2	1,3	12,0
Veracruz	9 285,2	0,0	5 524,54	0,0	0,0	-5,0
Sur	27 670,8	0,1	43 328,8	0,1	0,0	4,6
Chiapas	2 122,6	0,0	41 083,08	0,1	0,1	34,5
Guerrero	604,3	0,0	1 789,69	0,0	0,0	11,5
Oaxaca	24 943,9	0,1	455,99	0,0	-0,1	-33,0
Pen. de Yucatán	1 294,1	0,0	2 388,3	0,0	0,0	6,3
Campeche	-	0,0	3,29	0,0	0,0	0
Quintana Roo	20,9	0,0	105,02	0,0	0,0	17,5
Yucatán	1 273,2	0,0	2 279,96	0,0	0,0	6,0
Total Nacional	19 655 112,1	100,0	42 847 415,96	100,0	0,0	8,10478342

Fuente: Cálculos propios elaborados con año base 1993 = 100 a partir de INEGI, XIV Censo industrial, 1994, y Censos Económicos 2004.

- 50 A escala local en 1993, la industria automotriz estaba integrada por 273 establecimientos, en los cuales se empleaban a un total de 19,539 trabajadores. A nivel delegacional Miguel Hidalgo era la delegación automotriz, sin lugar a dudas, con el 35.0% del empleo, el 81.0% del valor de la producción y el 79.3% de la generación del valor agregado; y sólo con el 4.0% de los establecimientos. Estos datos corresponden con el hecho de que en esta demarcación todavía se encontraban en operación las plantas armadoras de Chrysler y General Motors (Cuadro 2).

Cuadro 2. Distrito Federal: Rama Automotriz por Delegación 1993

Delegación	Unidades Económicas		Personal Ocupado		Capital Fijo *		Producción *		Valor Agregado *	
		%		%		%		%		%
DTO. FEDERAL	273	100,0	19 539	100,0	106 138,5	100,0	7 453 636,6	100,0	2 834 075,8	100,0
Azcapotzalco	55	20,1	3 980	20,4	14 523,9	13,7	466 518,1	6,3	187 617,2	6,6
Coyoacán	3	1,1	916	4,7	10 774,0	-10,2	179 669,5	2,4	94 234,9	3,3
Cuajimalpa	0	0,0	-	0,0	-	0,0	0,0	0,0	-	0,0
G. A. Madero	45	16,5	1 451	7,4	3 729,2	3,5	144 125,1	1,9	64 224,3	2,3
Iztacalco	29	10,6	1 369	7,0	2 210,9	2,1	142 652,8	1,9	65 235,7	2,3
Iztapalapa	59	21,6	2 284	11,7	6 564,8	6,2	181 755,4	2,4	83 003,1	2,9
M. Contreras	0	0,0	-	0,0	-	0,0	0,0	0,0	-	0,0
Milpa Alta	0	0,0	-	0,0	-	0,0	0,0	0,0	-	0,0
A. Obregón	10	3,7	189	1,0	284,7	0,3	23 414,4	0,3	10 005,4	0,4
Tláhuac	11	4,0	1 606	8,2	12 149,3	11,4	190 602,1	2,6	42 545,0	1,5
Tlalpan	6	2,2	49	0,3	60,5	0,1	2 812,0	0,0	1 195,0	0,0
Xochimilco	*	*	74	0,4	628,6	0,6	15 622,4	0,2	4 513,0	0,2
B. Juárez	*	*	23	0,1	3,0	0,0	1 453,5	0,0	1 103,4	0,0
Cuauhtémoc	18	6,6	342	1,8	1 299,8	1,2	29 744,7	0,4	16 263,4	0,6
M. Hidalgo	11	4,0	6 837	35,0	74 833,0	70,5	6 041 483,3	81,1	2 246 659,8	79,3
V. Carranza	19	7,0	419	2,1	624,8	0,6	33 783,3	0,5	17 475,6	0,6

* Miles de Nuevos Pesos

Fuente: INEGI. Censos Económicos 1994

- 51 En 2003, diez años después, la crisis automotriz para el Distrito Federal ya era evidente, considerando la relocalización de la actividad hacia otras entidades. A nivel nacional, en

términos del valor agregado, registró una participación negativa del -0.2%, mientras que el Estado de México representó el 9.7% del valor agregado nacional, con el 5° lugar. El primer lugar ya fue ocupado por Chihuahua con el 19.2%, seguida de Puebla con el 17.6%; y de Guanajuato con el 12.5% (Cuadro 1).

- 52 Al interior de la entidad ocurrió una reconfiguración territorial al localizarse primordialmente en Azcapotzalco la actividad de la rama, con el 37.9% de la producción; el 31.5% del personal ocupado; y el 18.3% de las unidades económicas. Esta reconfiguración en la cual Miguel Hidalgo pierde su importancia se explica por el cierre de las ensambladoras, General Motors en 1996, y Chrysler en 2002 (Cuadro 3).

Cuadro 3. Distrito Federal: Rama Automotriz por Delegación 2003

Delegación	Unidades		Personal		Capital *		Producción *		Valor *	
	Económicas	%	Ocupado	%	Fijo	%	Total	%	Agregado	%
DTO. FEDERAL	257	100,0	10 483	100,0	126 470	100,0	5 163 537	100,0	- 285 497	100,0
Azcapotzalco	47	18,3	3 302	31,5	45 908	36,3	1 958 569	37,9	748 326	-262,1
Coyoacán	*	*	975	9,3	27 226	21,5	1 479 351	28,6	127 225	-44,6
Cuajimalpa	0	0,0	-	0,0	-	0,0	0	0,0	-	0,0
G. A. Madero	39	15,2	519	5,0	2 790	2,2	155 380	3,0	69 797	-24,4
Iztacalco	20	7,8	821	7,8	1 987	1,6	349 829	6,8	138 589	-48,5
Iztapalapa	58	22,6	2 248	21,4	13 872	11,0	852 228	16,5	385 210	-134,9
M. Contreras	0	0,0	-	0,0	-	0,0	0	0,0	-	0,0
Milpa Alta	0	0,0	-	0,0	-	0,0	0	0,0	-	0,0
A. Obregón	*	*	1 032	9,8	6 844	5,4	122 290	2,4	375 870	131,7
Tláhuac	13	5,1	396	3,8	811	0,6	93 665	1,8	38 089	-13,3
Tlalpan	*	*	80	0,8	276	0,2	9 684	0,2	2 657	-0,9
Xochimilco	*	*	21	0,2	343	0,3	4 085	0,1	2 800	-1,0
B. Juárez	10	*	94	0,9	1 861	1,5	5 887	0,1	18 495	6,5
Cuauhtémoc	14	5,4	188	1,8	170	0,1	40 991	0,8	8 966	-3,1
M. Hidalgo	14	5,4	693	6,6	22 932	18,1	68 392	1,3	- 1 425 456	499,3
V. Carranza	14	5,4	114	1,1	1 450	1,1	23 186	0,4	12 665	-4,4

* Miles de pesos

Fuente: INEGI. Censos Económicos 2004

- 53 En 2008, en el concierto nacional, se mantuvo la importancia de entidades localizadas en el norte; con la diferencia de que la número uno fue Coahuila con el 16.3% del valor agregado, y Chihuahua en el tercer puesto con el 10.6%. Sin embargo, y al mismo tiempo, dos entidades que corresponden a las localizaciones tradicionales fordistas, vinculadas originalmente al mercado interno: Puebla y el Estado de México ocuparon, respectivamente el 2° y 4° lugar con el 14.7% y 10.3% del valor agregado de la industria automotriz (INEGI, 2010). La creciente relevancia de estados situados en el norte de México corresponde a una mayor integración con la industria automotriz norteamericana (Carrillo 2007).
- 54 En ese mismo año, en el Distrito Federal, se registró, de acuerdo a la información censal, un repunte en la delegación Miguel Hidalgo, la cual se situó en el 1° lugar con el 52.7% de la producción. En 2° lugar se ubicó Azcapotzalco, con el 13.6%; y tanto Tláhuac como Coyoacán en el 3°, con el 10.8% (INEGI, 2009).

La evolución de la industria de autopartes en México

- 55 Durante los años ochentas la industria de autopartes se caracterizó por estar integrada a partir de empresas de tamaño micro o pequeñas, con una inversión mínima en maquinaria y equipo y un uso intensivo de mano de obra, con una orientación de la

producción hacia el mercado interno y con una localización dispersa en el territorio de México.

- 56 Considerando la reestructuración de la industria automotriz, principalmente su creciente orientación hacia el exterior, de acuerdo a González López (2000) se pueden distinguir tres segmentos en la industria de autopartes: 1) las empresas independientes orientadas hacia el mercado interno (equipo original, pero principalmente de reposición); 2) las empresas que forman parte de grandes corporativos y que tienen capacidad para orientarse tanto al mercado interno como externo; y 3) las empresas de autopartes integradas a las grandes compañías automotrices trasnacionales.
- 57 Esta acentuada segmentación de la industria de autopartes, también fue encontrada por Brown (1999), al identificar a un grupo de empresas nacionales que había logrado mantenerse como productores TIER1, a pesar de las crecientes inversiones de empresas internacionales en el sector, a partir de su trayectoria tecnológica y del establecimiento de relaciones de cooperación con las empresas ensambladoras, así como con sus socios en tecnología. Sin embargo, el panorama es muy diferente para las empresas de segundo nivel debido a las dificultades que enfrentan en relación a los requerimientos exigidos por las empresas TIER1, en relación a precio, calidad, y volúmenes de entrega.
- 58 Una de las principales tendencias que pueden identificarse a nivel mundial en el proceso de tránsito o adaptación hacia el modelo de producción japonés consiste en la reducción, o incluso desaparición de los miles de empresas de autopartes que producían tanto para las ensambladoras, así como para el mercado de repuesto, frente a los grandes grupos trasnacionales de empresas de autopartes que ya existían desde la época fordista. De esta manera van quedando fuera de la competencia las empresas que por ser independientes y no pertenecer a grandes consorcios internacionales no han podido llevar a cabo las inversiones necesarias para modernizar sus procesos productivos y adaptarse a los requerimientos de calidad total y entregas justo a tiempo; al mismo tiempo quedan fuera de las cadenas productivas de la industria, incluso en los segmentos de refacciones que requieren relativamente de una menor tecnología.
- 59 El sistema de producción modular y los cambios que ha traído aparejados en la arquitectura de proveeduría ha sido estudiado en la planta Ford de Hermosillo, Sonora (Contreras, Carrillo y Lara, 2006). En este trabajo se estudió a las micro, pequeñas y medianas empresas proveedoras, y se encontró que en su amplia mayoría son micro; además de que una tercera parte han sido proveedoras directas o indirectas desde antes de la ampliación de la planta efectuada en 2005. Los proveedores TIER 1 y 2 son empresas en su mayoría trasnacionales, intensivas en tecnología, y que mantienen una estrecha relación con la armadora. Sin embargo, se encontró un pequeño grupo de empresas exitosas de menor tamaño que han logrado insertarse como TIER 1 ó 2.
- 60 Debido a las dificultades enfrentadas por la industria de autopartes tradicional que operaba en México, principalmente las relacionadas con los requerimientos tecnológicos que demandaba la industria terminal, el aumento en la demanda, así como el que su competitividad no se basaba en innovaciones, las fueron dejando fuera de las cadenas productivas, principalmente a las empresas pequeñas y medianas. Este proceso se acentuó a partir de la entrada de México al GATT en 1986, pues para 1987 la inversión extranjera en la industria de autopartes sustituye de manera definitiva a la inversión nacional y en términos de la inversión global se transforma en el principal componente de las inversiones automotrices. Los segmentos de mercado que fueron dejando las empresas

nacionales fueron cubiertos por empresas de autopartes de clase mundial que se localizaron en el país (Juárez Núñez, 2005:124).

- 61 De igual manera el papel predominante desempeñado por las grandes compañías trasnacionales, así como las estrategias que han seguido, ha sido estudiado por Frigant, en donde se destaca el nacimiento de una élite global de empresas a expensas y en detrimento de otros proveedores (2007, y 2009).

La industria de autopartes en el Distrito Federal

- 62 La permanencia de la industria de autopartes en el Distrito Federal puede ser explicada por sus excelentes medios de comunicación y transporte. Aunque corresponde a las antiguas localizaciones fordistas, ubicadas en el centro de México y orientadas al mercado interno, la integración regional con Canadá y Estados Unidos a partir del TLCAN la ha favorecido como parte integrante del Corredor Centro-Este de este tratado. Dicho corredor vincula a la mayoría de las ciudades más importantes de América del Norte, como son Montreal, Toronto, Detroit, Atlanta, Houston, Monterrey, y el Distrito Federal, con la Región de los Grandes Lagos, en donde existe una fuerte presencia automotriz (Maldonado 2009).
- 63 Con el objetivo de profundizar en el análisis de la rama se realizó una encuesta entre las empresas de autopartes establecidas en el Distrito Federal; se consideró como universo a las empresas registradas en el directorio de la Industria Nacional de Autopartes (INA), cámara empresarial de la rama.
- 64 De acuerdo a las empresas registradas, existían en 2010 un total de 175, de las cuales 53 (30.3%) son al mismo tiempo TIER 1 y 2; 60 (34.3%) son TIER 1; 59 (33.7%) son TIER 2; y 3 son TIER 3 (1.7%). En relación al tamaño de las empresas, se tiene que, 37 son grandes (21.1%); 47 son medianas (26.9%); y 91 pequeñas (52.0%). Las Empresas grandes son las que ocupan una mejor posición dentro de la cadena automotriz al ser TIER 1, o bien TIER 1 y 2.
- 65 La muestra obtenida está representada por 14 empresas, de las cuales 4 son grandes; 3 medianas; y 7 pequeñas. En correspondencia con los datos del universo, se encontró que las empresas de mayor tamaño (grandes y medianas) se encuentran mejor posicionadas dentro de la arquitectura de la cadena automotriz, al ser en su mayoría TIER 1, o bien TIER 1 y 2. Las pequeñas se ubican como TIER 2 ó 3; aunque existen tres que logran ser TIER 1: 2 de capital mexicano y una de capital extranjero (Francia).
- 66 Las empresas de mayor tamaño pertenecen en su mayoría a grandes compañías trasnacionales de autopartes, en donde predomina la inversión extranjera proveniente de, Estados Unidos, Alemania, y Japón. Y fabrican productos de mayor tecnología, como partes para motores, bombas, rines, etc. Y dada su ubicación como TIER1, realizan entregas JIT (Just In Time). Sin embargo, el origen de sus insumos es extranjero debido a que con esta actividad encuentran menores costos, mejor calidad, así como mayor disponibilidad de los productos requeridos.
- 67 El alcance de mercado en estas empresas también es mayor pues casi en su totalidad exportan, teniendo como destino los Estados Unidos. A pesar de estar mejor posicionadas, ninguna de las empresas realiza actividades de investigación y desarrollo, lo cual implica una gran dependencia del extranjero y de las decisiones tomadas por sus casas matrices, en materia de introducción de nuevas tecnologías, y reingeniería.

- 68 Por su parte, las empresas pequeñas conforman un universo totalmente diferente. Salvo una, no pertenecen a grandes consorcios internacionales de autopartes, y por lo tanto no tienen inversión extranjera, el origen de su capital es mexicano, con la excepción del caso mencionado, que tiene inversión de Francia.
- 69 Sus productos son de menor tecnología como conectores, bujes, láminas de acero, filtros de aceite, etc. El alcance de su mercado es limitado pues no realizan exportaciones, salvo el mismo caso que exporta a los Estados Unidos. Esa misma empresa y dos más de capital mexicano son TIER 1, realizando entregas JIT; las otras empresas se ubican en la cadena automotriz como TIER 2 ó 3, y no operan con el sistema JIT. Sin embargo, todas realizan importaciones de insumos dado que encuentran menores costos, mejor calidad, así como mayor disponibilidad de los productos requeridos.
- 70 La preocupación por la desvinculación entre los sectores exportadores de la economía mexicana, como lo es el automotriz, y los que se orientan al mercado interno, está presente en el estudio de Alba (2012). En él se plantea, entre otras, una interrogante crucial: ¿Por qué no han desaparecido las pequeñas empresas frente a la competencia de las de mayor tamaño?
- 71 Como puede observarse, si bien existe la tendencia a que las empresas de menor tamaño se sitúen dentro de la cadena productiva automotriz como TIER 2 ó 3, algunas de ellas logran ser TIER 1. Por considerarlo de especial interés, y por haber permitido una entrevista a profundidad, se retoma a continuación el caso de una pequeña empresa de capital 100% nacional privado, que opera con capital propio, es decir sin créditos, y quien desde hace varios años logró ubicarse como TIER 1 de una compañía armadora, Volkswagen.
- 72 Esta capacidad de algunas empresas de menor tamaño de insertarse en las cadenas automotrices como TIER 1, a pesar del papel preponderante jugado por las grandes compañías trasnacionales de autopartes, también fue encontrado en el estudio realizado por Daville (2009), entre empresas de la rama localizadas en el estado de Querétaro, así como por Frigant (2011) en Francia.
- 73 De acuerdo a la clasificación de Alba (2012) esta pequeña empresa, correspondería al taller industrial o manufacturero, en donde se emplea fuerza de trabajo asalariada, tecnología más sofisticada y con horarios establecidos. Y tendría, entre sus atributos la flexibilidad que le permite permanecer en un ámbito urbano residencial, y la independencia tecnológica basada en las habilidades autogeneradas. De igual manera se coincide en que el pequeño industrial es un hombre orquesta que desempeña diversas funciones, es gerente general, gerente de recursos humanos, ingeniero de calidad, encargado de cobranzas, etcétera.

El Inicio como TIER 1

- 74 Durante su proceso de inserción tuvo que enfrentar la competencia de una importante empresa trasnacional (FOSECO) y logró superarla al desarrollar procesos de investigación y desarrollo propios. La calidad de los productos suministrados por dicha empresa eran muy deficientes y ocasionaban serios problemas a la armadora. De esta manera, una de sus ventajas fue el ofrecer productos de mejor calidad, elaborándolos de acuerdo a las necesidades específicas de la ensambladora.

- 75 Cabe aclarar que al ser un establecimiento único y no formar parte de una gran compañía trasnacional de la cadena automotriz, estas tareas de investigación y desarrollo, y de innovación han sido desarrolladas por el propio dueño, quien es ingeniero químico, con una amplia experiencia profesional en varias ramas (pinturas, adhesivos, fundiciones, plásticos, y farmacéutica, entre otras). La importancia de esta trayectoria profesional como un proceso de aprendizaje tecnológico y de una cultura de calidad que permite que empresas de menor tamaño se sitúen en una buena posición dentro de las cadenas productivas, también fue encontrado por Contreras, Carrillo, y Alonso (2010) en el caso de los ingenieros que en un momento fueron empleados de Ford Hermosillo, y que establecieron sus propias micro o pequeñas empresas, desarrollando proveeduría local.
- 76 Si bien la empresa no recibe asistencia tecnológica de Volkswagen, si no solo especificaciones y requerimientos de calidad, el tema de la proximidad geográfica en la transferencia de tecnología por parte de las grandes ETNs hacia sus proveedores es de gran relevancia. En el estudio realizado por Ivarsson y Alvstam (2005), acerca de la armadora Volvo y sus operaciones en México, China, India y Brasil, se encontró en general, una relación positiva entre esos dos factores. Sin embargo para el caso de México, se observó un menor nivel de transferencia tecnológica. La presencia de Volvo se dio como una adquisición de la antigua fábrica de autobuses MASA, este origen explica en buena medida dicho menor nivel, pues muchos de los proveedores ya estaban familiarizados con los requerimientos internacionales de calidad, y porque en México se produce una versión mejorada de un viejo modelo de autobús.

La crisis iniciada en 2008

- 77 Nuestra empresa pudo sortear con relativo éxito la crisis automotriz iniciada en 2008 debido a que si bien su principal cliente es la armadora Volkswagen, no es el único, y además la armadora nunca cerró totalmente sus operaciones, sino que sólo realizó paros técnicos. La estrategia de diversificación, no sólo de productos, sino de actividades y por ende de clientes, ha sido crucial en la supervivencia de esta pequeña empresa, al igual que en la de otras empresas estudiadas anteriormente (al respecto ver Daville, 2009).

Relación Capital-Trabajo

- 78 En este rubro, es necesario resaltar que, dado el tamaño de la empresa, sólo opera con 10 trabajadores, los cuales no están sindicalizados, pero sí cuentan con prestaciones de ley. La capacitación de los trabajadores se lleva a cabo dentro del establecimiento y en la práctica cotidiana, de acuerdo con las exigencias de calidad de la armadora y las incorporaciones de nuevas tecnologías. En este rubro se coincide con el estudio realizado por Padilla y Juárez (2007), en donde se encontró una estrecha relación entre las exigencias de calidad, la incorporación de nuevas tecnologías y la introducción de maquinaria y equipo en la rama automotriz. De igual manera se coincide en la importancia en la innovación tecnológica mediante la mejora de procesos y productos.

Conclusiones

- 79 A nivel nacional, el proceso de reestructuración y de relocalización de la industria automotriz, durante el periodo estudiado, 1993-2008, muestra dos claras tendencias. La

que podría ser considerada como “una marcha hacia el norte”, con el crecimiento en importancia de entidades localizadas en el norte de México, y al mismo tiempo la permanencia de localizaciones “tradicionales” o “antiguas” en el centro del país. En el primer caso enmarcadas principalmente dentro del modelo de apertura hacia el exterior y de fomento a las exportaciones; y en el segundo con un doble rol: el de orientación tanto al mercado interno, que ha cobrado importancia, como hacia el externo.

- 80 Dentro de este segundo grupo, en el Distrito Federal a pesar del cierre de importantes plantas armadoras, aún existe producción en el segmento de autopartes, y una redistribución de la actividad desde la Delegación Miguel Hidalgo, hacia otras como Azcapotzalco o Iztapalapa.
- 81 Las estadísticas censales de 2008 muestran una crisis previa a la gran crisis mundial de la industria automotriz, que se reflejó en septiembre de ese año. Entre 1993 y 2008 el Distrito Federal ya había perdido 7,204 empleos (de 19,539 a 12,335, respectivamente).
- 82 La permanencia y viabilidad de la rama automotriz en el Distrito Federal, representada sólo por el segmento de la industria de autopartes, dado el cierre de las tres principales armadoras: Ford General Motors y Chrysler, se encuentra estrechamente relacionada con la importancia de la Ciudad de México y su zona conurbada como el principal mercado nacional. De igual manera representa importantes ventajas locacionales en lo referente a medios de transporte, excelentes vías de comunicación, así como la disponibilidad de fuerza de trabajo en cantidad y calidad necesarias.
- 83 En materia de políticas industriales automotrices, ha cobrado mayor relevancia la regulación derivada del TLCAN, en cuanto a los montos permitidos de inversión extranjera directa, y reglas de contenido nacional (ahora regional). Las tendencias prevalecientes son la apertura comercial y la desregulación del sector.
- 84 La posibilidad de inserción dentro de la cadena automotriz como TIER1 de pequeñas o microempresas es una combinación de estrategias de diversificación de clientes, así como de ofrecer productos competitivos con alta calidad para poder enfrentar la competencia de las grandes compañías trasnacionales de autopartes.

BIBLIOGRAFÍA

Alba, Carlos. 2012. “Los productores industriales más pequeños”, en Carlos Alba e Ilán Bizberg, *La microindustria mexicana a principios del Siglo XXI*, El Colegio de México, México, pp. 29-69.

Alba, Carlos, y Pascal Labazée. 2010. “Inversión extranjera directa en México, comportamientos empresariales y políticas gubernamentales”, en Blanca Torres, y Gustavo Vega (Coords.), *Los grandes problemas de México*, Tomo XII Relaciones Internacionales, El Colegio de México, México, pp. 285-338.

Brown Grossman, Flor. 1999. *La industria de autopartes mexicana: reestructuración reciente y perspectivas*, División de Desarrollo Productivo y Empresarial de la Comisión Económica para América Latina y el Caribe, Centro Internacional de Investigaciones para el desarrollo (CIID/IDRC).

Carrillo, Jorge. 2007. "The historical evolution of American Auto Firms in Mexico", 15th GERPISA International Colloquium, 20-22 Juin, Paris.

CCFA, 2010. www.ccfa.fr

Contreras, Óscar, Jorge Carrillo, y Arturo Lara. 2006. "Redes de producción global y aprendizaje local: El caso de Ford en Hermosillo, México", ponencia presentada en el V Congreso de la Asociación Mexicana de Estudios del Trabajo, Oaxtepec, Morelos, México.

Contreras, Óscar, Jorge Carrillo, Jorge Alonso. 2010. "The Creation of Local Suppliers within Global production Networks: The case of Ford Motor Company in Hermosillo, Mexico", en *Actes du GERPISA*, No. 42.

Daville, Selva. 2004. "Querétaro: Un pôle émergent de développement industriel", *Revue d'Économie Régionale et Urbaine*, No. 5, p. 737-752.

Daville, Selva. 2009. Evolución de la industria automotriz en México y localización de autopartes en Querétaro, México, Tesis de Doctorado en Ciencias Sociales, UAM-Xochimilco, México.

Freyssenet, Michel, 2009. "L'automobile: d'une crise à l'autre", *Colloque International: Généalogies de l'anti-automobilisme. L'espace de l'automobile citoyenne*", entre logique industrielle, critiques légitimes et "autophobie", Paris.

Freyssenet, Michel. 2010. "Une crise peut en cacher une autre. Quel apport de la théorie des modèles productifs?", VI Congrès de l'Association Latino-Américaine de Sociologie du Travail, Mexico, 20-23 avril 2010.

Frigant, Vincent. 2007. "Les fournisseurs automobiles après dix ans de modularité: une analyse de la hiérarchie mondiale et des performances individuelles", *Cahiers du GRES*, No. 20.

Frigant, Vincent. 2009. "Winners and Losers in the Auto Parts Industry: Trajectories Followed by the Main First Tier Suppliers Over the Past Decade", en M. Freyssenet, *The Second Automobile Revolution*, Basingstoke and New York, Palgrave Macmillan, p. 419-442.

Frigant, Vincent. 2011. Egyptian pyramid or Aztec pyramid: How should we describe the industrial architecture of automotive supply chains in Europe?, en *Cahiers du GREThA*, No. 2011-27, Universidad Montesquieu Burdeos IV, Francia.

Frigant, Vincent. 2012. Comment les PME s'immiscent au sommet de la chaîne d'approvisionnement automobile? Une exploration économétrique sur la filière française, *Cahiers du GREThA*, No. 2012-16, Universidad Montesquieu Burdeos IV, Francia.

González López, Sergio. 2000. *Reestructuración productiva y territorial: relaciones cliente-proveedor de la industria automotriz en la zona de Toluca, México. 1993-1997*, Tesis de Doctorado en Urbanismo, Facultad de Arquitectura-Universidad Nacional Autónoma de México, México.

Instituto Nacional de Estadística Geografía e Informática (INEGI) 2010. *Censos Económicos 2009*, México.

Ivarsson, Inge, y Claes Göran Alvstam. 2005. "The Effect of Spatial Proximity on Technology Transfer from TNCs to Local Suppliers in Developing Countries: The Case of AB Volvo in Asia and Latin America", en *Economic Geography* 81 (1), Clark University, pp. 83-111.

Maldonado Aguirre, Serafín. 2009. "La rama automovilística y los corredores comerciales del TLCAN", en *Comercio Exterior*, Vol. 59, Núm. 5, mayo, México, pp. 370-378.

Padilla, Ramón, y Miriam Juárez. 2007. "Efectos de la capacitación en la competitividad", en *Revista de la CEPAL*, No. 92, agosto.

OICA, 2010. www.oica.net.

Vieyra, Antonio. 2005. "Estrategias espaciales de las empresas trasnacionales del automóvil en México", en Josefina Morales, (Coord.), *México: Tendencias recientes en la geografía industrial*, IIEC-UNAM, México, pp. 115-129.

RESÚMENES

L'abandon unilatéral du système de protection tarifaire en 1986 et la signature, en 1992, de l'Accord de libre-échange nord-américain ont profondément marqué l'économie mexicaine. Orientée vers l'exportation, tournée vers les États-Unis et le marché nord-américain, celle-ci s'est modernisée, au prix toutefois d'importantes restructurations. Le cas du secteur automobile est à cet égard exemplaire. L'article qui suit analyse les transformations dans ce secteur dans le District fédéral. L'auteur utilise les données des recensements et s'appuie sur les résultats d'une enquête menée auprès des entreprises. Il en ressort que, malgré certaines difficultés, les grandes et moyennes entreprises sont en condition de fournir directement les usines de montage lorsqu'elles sont en mesure de s'adapter et répondre à leurs exigences. Le texte met en évidence le cas de la micro-entreprise TIER 1 qui travaille pour Volkswagen. Cette entreprise a démontré sa capacité d'apprentissage technologique sans avoir reçu l'appui de cette compagnie.

Starting in 1986 with the unilateral withdrawal from the protective tariff system, and reinforced in 1994 when the North American Free Trade Agreement (NAFTA) came into force, the policy of reorienting the Mexican economy toward the outside world was accelerated, especially towards the US and North America. The automotive industry in particular has gone through significant transformations, both in terms of modernization and relocation. This paper discusses the changes that have been taking place in the automotive industry established in Mexico City based on existing statistic data from the Census and evidence collected from a survey of industry companies. This article makes the argument that in spite of many difficulties, not only large or medium-sized companies can be direct suppliers of automobile assembly plants, given that this is dependent upon the ability to respect to the plants' requirements. The paper highlights the case of a Volkswagen TIER1 micro-enterprise and its survival strategies, including its technological learning, which stands out against the absence of support from the automobile manufacturer.

A partir del abandono unilateral en 1986, del sistema de protección tarifaria, y reforzado desde 1994 con la firma del Tratado de Libre Comercio con América del Norte (TLCAN), se intensificó la política de reorientación de la economía mexicana hacia el exterior. En especial la industria automotriz ha llevado a cabo importantes transformaciones, tanto de modernización como de relocalización. Este trabajo analiza los cambios ocurridos en la industria automotriz establecida en el Distrito Federal en base a la información estadística censal existente y a la obtenida de una encuesta realizada entre empresas de la rama. La tesis que se presenta es que, a pesar de las dificultades, no sólo las grandes o medianas empresas pueden ser proveedoras directas de armadoras. Dado que esto depende de sus capacidades de adaptación a las exigencias de estas. Por lo tanto se destaca el caso de una microempresa TIER1 de Volkswagen y sus estrategias de sobrevivencia dentro de las que sobresalen su aprendizaje tecnológico, sin haber recibido apoyo de la armadora.

ÍNDICE

Mots-clés: industrie, industrie automobile, restructuration

Palabras claves: industria, industria automotriz, reestructuración

Keywords: industry, automotive industry, industrial restructuring

AUTOR

SELVA LEONOR DAVILLE LANDERO

Doctora en Ciencias Sociales. Investigadora en el Centro de Investigaciones Interdisciplinarias en Ciencias y Humanidades de la Universidad Nacional Autónoma de México daville@unam.mx